

Université Louis Pasteur  
Strasbourg  
Laboratoire de psychologie  
Subjectivité, Connaissances et Lien Social

# **Les figures d'autorité chez l'enfant**

## **Différences des sexes et des générations**

Thèse de doctorat de psychologie  
Présentée par

**C. GIRERD**

Sous la direction de  
Monsieur le Professeur **S. LESOURD**

Sous la co-direction de  
Madame **V. DUFOUR**

**Membres du jury :**

Madame la Professeur **A. JURANVILLE**

Monsieur le Docteur **V. BERTHOU**

Monsieur le Professeur **M-J. SAURET**

Monsieur le Professeur **G. POMMIER**

Le 3 octobre 2009

Ce travail n'aurait pu être effectué sans le soutien et l'aide de plusieurs personnes que je souhaite remercier.

Je voudrais tout d'abord remercier le Pr. S. Lesourd et V. Dufour pour l'aide qu'ils m'ont apportée, pour leur patience et leurs encouragements. Leur œil critique m'a été très précieux pour structurer et améliorer la qualité de mon travail.

J'exprime ma gratitude aux membres de mon jury de thèse, le docteur Berthou, les professeurs A. Juranville, G. Pommier et M-J. Sauret.

Je souhaite également remercier mes relecteurs : Cyril, Christian et Marcel.

Un grand merci à Daria et Barbara, qui ont partagé plus que mon bureau durant ces années et qui m'ont apporté beaucoup de bonne humeur ; ainsi qu'à Mélanie et Carole pour leurs conseils avisés et leur solidarité de doctorantes.

Enfin je voudrais adresser toute ma reconnaissance à Eric, mes parents, mes proches et amis pour leur soutien durant toutes ces années.



« *On transmet ce qu'on ignore avec ce que l'on croit savoir* ».

Pascal Quignard.

(Quignard. P., 1998, *Vie secrète*. Paris, Gallimard, p 348)



# Sommaire

<i>PROLOGUE</i> .....	7
INTRODUCTION .....	11
1. REPERES SUR LE CONCEPT D'AUTORITE .....	11
2. HISTORIQUE DE LA NOTION D'AUTORITE : PLUSIEURS TOURNANTS ANTHROPOLOGIQUES .....	23
<b>PARTIE 1 : L'AUTORITE A L'ERE HYPERMODERNE</b> .....	<b>59</b>
1. QUELLE ENONCIATION ET QUEL AUTEUR A L'HEURE HYPERMODERNE ? .....	61
2. LE DISCOURS JURIDIQUE : L'AUTORITE PARENTALE .....	73
3. UNE NOUVELLE FIGURE D'AUTORITE : L'ENFANCE, L'AUTORITE DE L'INACHEVEMENT ? .....	79
4. CONCEPTION ACTUELLE DE L'AUTORITE .....	85
5. DEUX HYPOTHESES DE TRAVAIL .....	87
<b>PARTIE 2 : LES TROIS FIGURES D'AUTORITE</b> .....	<b>91</b>
1. INTRODUCTION .....	91
2. LES MECANISMES PSYCHIQUES A LA BASE DE L'AUTORITE .....	93
3. LES INSTANCES PSYCHIQUES DE L'AUTORITE .....	131
4. TROIS FIGURES D'AUTORITE .....	145
5. DEFINITION PSYCHOLOGIQUE DE L'AUTORITE .....	165
<b>PARTIE 3 : L'ENFANCE, LA NOUVELLE FIGURE D'AUTORITE</b> .....	<b>169</b>
1. MON TERRAIN DE RECHERCHE ET LE MODELE D'ANALYSE .....	171
2. LA METHODOLOGIE .....	175
3. RESULTATS : L'ENFANCE-REINE .....	253
4. LA PSYCHOPATHOLOGIE : LAURENT .....	311
<b>CONCLUSION : LES FIGURES D'AUTORITE HYPERMODERNES</b> .....	<b>347</b>



## ***Prologue***

Dans cet écrit, je propose une lecture des processus psychiques participant à la construction de l'identité de l'enfant avec les « lunettes de l'autorité », afin de déchiffrer par une démarche scientifique, les phénomènes que nous observons au quotidien dans notre pratique. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, par souci d'accompagner le lecteur dans ma démarche, il me paraît nécessaire de relater les principales étapes de ce travail qui a duré cinq années.

J'ai débuté mon travail de recherche dans le cadre d'un mémoire de master 2 recherche dont le thème était la différence des sexes dans la construction des figures d'autorité chez l'enfant. Le travail d'investigation sur la définition du concept d'autorité a structuré ma réflexion : notamment les racines étymologiques grecque et latine du mot « autorité », *augere* et *auctor*, m'ont permis d'établir la base d'une différence des sexes des fonctions parentales dans la construction des figures d'autorité. La dimension interrelationnelle de l'autorité, à travers l'angoisse et les identifications, constituait mon fils conducteur. Mon dessein était alors de dégager l'autorité de la fonction maternelle. La fonction paternelle n'était pas le sujet de ce mémoire, et continuât à être au second plan dans cette thèse, bien que je l'aborde dans les deux travaux. J'ai choisi de ne pas la développer particulièrement dans la mesure où elle a été de nombreuses fois travaillée. Aussi la problématique de la castration apparaît peu, cette dimension de l'autorité étant reliée principalement à la fonction paternelle.



La seconde phase de ce travail a été celui de thèse, que j'ai entamé lorsque je prenais mes fonctions de chargée d'étude au sein de la recherche CoPsyEnfant. Cette étude sur la construction de l'identité des enfants et des adolescents dans les nouveaux liens familiaux et sociaux a constitué mon terrain de recherche. Le travail clinique m'a permis de formuler une seconde hypothèse, clinique, sur la construction des figures d'autorité à l'ère hypermoderne. Cette seconde hypothèse m'a servi à confronter la première à la réalité actuelle et ainsi à dégager la fonction et l'imgo de la nouvelle figure d'autorité : l'enfance. D'une part, j'ai retravaillé mon hypothèse de mémoire selon les trois temps de la construction sexuelle, notamment par l'ajout de l'autorité de la fonction sociale. Cela m'a permis de formuler une hypothèse théorique plus complète sur la construction des figures d'autorité chez l'enfant et l'adolescent. Toutefois, l'autorité de la fonction maternelle restant mon axe principal de recherche, j'ai fait le choix de me cantonner à l'étude de la construction des figures d'autorité chez les jeunes enfants afin d'observer les processus précœdipiens et œdipiens. Cela me permettait un accès à leur dimension structurelle et non pas défensive. D'autre part, le fait d'approfondir les tournants anthropologiques de l'autorité a complété la dimension relationnelle de celle-ci. La prise en compte de l'influence des « discours » sur la constitution des figures d'autorité m'a permis de faire un lien entre mes deux hypothèses. Aussi l'impact de l'énonciation et du discours social constitue un autre fil rouge de mon travail. De plus, à travers cette hypothèse clinique, j'ai approfondi la notion de « figure d'autorité » en distinguant les fonctions et les imagos constitutives des figures. Cette distinction n'apparaît pas dans mon hypothèse théorique car elle concerne uniquement les fonctions des figures d'autorité.

Ainsi mon travail est organisé en quatre grandes parties. L'introduction reprend les grands tournants anthropologiques de l'histoire de l'autorité afin de dégager une définition

et les enjeux sociaux de l'autorité. La partie 1 établit un constat sur la figure d'autorité promu par le discours social actuel, l'enfance. J'établis ce constat à partir de la théorie lacanienne des discours, à travers les exemples des domaines juridique et éducatif. Ce travail préparatoire, construit en deux temps, dégage les fils conducteurs de mes deux hypothèses : la dimension relationnelle de l'autorité et sa dépendance aux discours sociaux. Dans la partie 2, je développe ma première hypothèse, théorique, sur la construction des figures d'autorité chez l'enfant selon trois fonctions basées sur les différences des sexes et des générations. Enfin dans la partie 3, j'expose mon terrain de recherche et ma méthodologie pour introduire ma seconde hypothèse, clinique, d'une figure d'autorité de l'enfance. Celle-ci comporte trois étapes : les résultats statistiques, les cas cliniques des enfants du tout-venant et un cas clinique illustrant la psychopathologie.



# Introduction

*« L'histoire de l'autorité n'est donc pas une histoire des « idées », c'est-à-dire des énoncés auxquels adhèrent ou ont adhéré les hommes à un moment donné, mais une histoire de l'enracinement social des idées. Non pas une généalogie des différentes croyances, religieuses ou autres, mais une archéologie de la croyance, c'est-à-dire la condition de possibilité des anciennes religions et des idéologies modernes. »*

(Leclerc. G., 1996, p 18).

## 1. Repères sur le concept d'autorité

L'autorité est un concept au sens du participe passé latin *conceptus*, du verbe *concupere*, qui signifie « contenir entièrement », « former en soi ». Nom commun utilisé pour désigner en générale une réalité matérielle ou idéale en tant que son objet est pensé ou conçu, le concept n'est pas une simple définition mais une façon de saisir les déterminations qui contribuent à comprendre la chose de manière unitaire. L'autorité, en tant qu'elle permet la saisie d'essences, de caractères constants et de fonctions générales communes à la construction psychologique, s'intègre également dans la définition de la pensée conceptuelle de Platon. Nous verrons tout au long de ce travail que l'autorité correspond aux critères d'unité et d'universalité impliqués dans la nature même du concept tel qu'Aristote le définissait.

Complexe à saisir, une visite des racines étymologiques du terme et des précisions sur ce que l'autorité n'est pas et ce avec quoi elle est souvent associée, voire confondue, est

nécessaire pour avoir un avis éclairé sur le concept d'autorité. Cette exploration nous permettra d'aboutir à une définition psychologique de l'autorité qui servira de base à mes hypothèses de travail.

### **1.1. Tentative de définition**

Il existe autant de définitions de l'autorité que d'auteurs qui ont voulu la définir ! Sa définition générale est très large. Un dictionnaire peut proposer plusieurs définitions du concept, et l'on retrouve de grandes différences de sens d'un dictionnaire à l'autre. J'ai arbitrairement choisi celles du Petit Larousse (Petit Larousse, 2002) pour illustrer la largesse dont les définitions de l'autorité font preuve :

- « *droit, pouvoir de commander, de prendre des décisions, de se faire obéir* »,
- « *qualité, ascendant par lesquels quelqu'un se fait obéir de manière impérative* ».

L'avantage de cette particularité est que chaque discipline, domaine ou champ faisant appel à l'autorité a pu l'adapter à son gré. Il est à remarquer que, étonnamment, la science de l'éducation est la seule discipline des sciences sociales à ne pas s'être approprié l'autorité. Elle renvoie essentiellement à l'acceptation sociologique, et notamment à l'ouvrage d'H. Arendt (1972) : « *La Crise de la Culture* ». Nous aurions plutôt imaginé qu'elle serait une des disciplines ayant le plus d'intérêt pour l'autorité et qu'elle l'aurait particulièrement développée, tant elle paraît essentielle et incontournable dans ce champ. Dans le domaine de la psychologie, seule la psychologie sociale l'a définie, la psychologie clinique se contentant des définitions généralistes : « *influence imposée aux autres pour se faire obéir dans un certain domaine* » (N. Sillamy, 2002, p 74). D'autre part, il est accepté en psychanalyse que par essence l'autorité n'est pas un concept psychanalytique.

Une des conséquences de ces diverses appropriations est que nous pouvons dégager autant

de points communs à toutes les définitions, que de différences, voire des oppositions. L'autorité peut donc vouloir dire une chose et son contraire selon la définition à laquelle nous nous référons. Pour donner un exemple, voici trois extraits de définition de l'autorité :

- « *l'autorité et le pouvoir forment un couple indissociable* » (J. De Munck, 2000),
- « *l'autorité est à dégager de toute notion de pouvoir* » (C. Delsol, 1994),
- alors que Machiavel (*Œuvres complètes*, éd. par E. Barincou, 1974) estime que l'autorité désigne ce qui confère un surcroît de pouvoir.

Une mise au point étymologique nous permettra de dégager les influences culturelles et anthropologiques desquelles le concept d'autorité est né.

## **1.2. Etymologie et définition**

Le terme autorité a une racine latine, *auctorita*, qui elle-même découle du grec *augere*, signifiant augmenter, croître. Le terme *augere* provient du grec *augeo* qui désigne, non le fait d'accroître ce qui existe déjà, mais de produire de « son propre sein », c'est-à-dire un acte créateur qui fait surgir quelque chose d'un milieu nourricier, privilège des dieux et des forces naturelles, non des hommes. Par ailleurs, la racine latine est la même pour le terme auteur, *auctor* : celui qui énonce. Les deux termes, auteur et autorité, sont donc liés. Ce lien est notamment retrouvé dans la définition de l'autorité du Grand Dictionnaire de la Philosophie (M. Blay, 2003) énoncée ainsi : « *faculté pour une personne physique ou morale d'être l'auteur de ces propres actes* ». Ainsi, l'*auctor* est celui qui promeut, qui prend une initiative et l'autorité serait alors ce qui détermine un changement dans le monde, crée quelque chose, et l'*auctorita* serait ce don réservé à peu d'hommes de

faire surgir quelque chose et – à la lettre – de produire à l'existence.

L'étymologie rend tout à fait manifeste l'idée d'amplification, d'augmentation, d'accroissement même, que contient l'autorité, mais également celle de création, de fondation et d'engendrement : l'*auctor* est le fondateur, créateur de la nature, autant qu'un guide et un auteur-témoin.

À partir des recherches du paragraphe précédent et des racines étymologiques, une première base de définition de l'autorité peut être formulée. En premier lieu, il est indispensable de poser le fait que l'autorité est un fait culturel par essence, c'est-à-dire construit par le social. Dans un second temps, les racines grecques et latines conduisent à différencier deux niveaux structuraux de l'autorité qui seraient le processus relationnel d'autorité, *augere*, et la figure d'autorité, c'est-à-dire l'*auctor* de l'autorité au sens énonciateur du terme.

Le processus relationnel d'autorité pourrait être défini ainsi : l'autorité est un fait culturel ancien, désignant la relation dynamique et intersubjective entre une personne, ou un groupe de personnes, physiques ou morales, et une autre personne, ou groupe de personnes, physiques ou morales, qui permet à la première entité de se faire obéir par la seconde, selon des lois organisées, dans un contexte de dépendance de la part de l'« obéissant », et ceci sans l'usage de la force ni de la violence, donc sans sanction, dans un contexte dégagé de toute idée de pouvoir. Les modalités d'échange entre les deux groupes ne sont donc pas symétriques mais hiérarchisées, de façon verticale le plus souvent.

La figure d'autorité, ou l'auteur de l'autorité, quant à elle, ne se décrète pas elle-même représentante de l'instance autoritaire. Elle possède une légitimité d'énonciation et d'exercice de l'autorité, qui lui serait accordée nécessairement par l'entité sur laquelle celle-ci exerce l'autorité, dans une dynamique d'adhésion et d'obtempération, voire

d'élection. Cela exclut tout recours, de part et d'autre, à l'argumentation ainsi qu'à la persuasion. La possibilité acquise par la personne ou le groupe de personnes de « faire autorité » ne se partage pas avec d'autres individus. Enfin, cet accord donné le serait au nom d'une quelconque qualité, ou faculté supérieure de ladite figure autoritaire, le plus souvent les facultés de représenter et de transmettre la tradition, ceci au nom de la nécessité, pour tout groupe social, de fondements et de fondateurs, qui lui permettent de croître.

Enfin, je mets également l'accent sur le fait que « faire autorité » signifie aussi bien énoncer l'interdit que le permis.

Il est nécessaire, malgré ce rappel étymologique et les précieuses précisions qu'il apporte sur l'autorité, de lever quelques équivoques en précisant les concepts avec lesquels elle est souvent confondue alors qu'ils lui sont contraires. Ce repérage est précieux en ce qu'il permettra une définition de la dynamique psychologique de l'autorité, et une mise en perspective des tournants anthropologiques de l'autorité et de sa problématique actuelle.

### **1.3. Les concepts confondus avec l'autorité**

La réponse à la question de la définition de l'autorité « ... *ne peut aucunement être trouvée dans une définition de la nature ou de l'essence de « l'autorité en général »* » (H. Arendt, 1954, p 122). Ainsi, devant la difficulté à saisir l'autorité, il est souvent plus aisé de la définir par une démarche en négatif à partir des concepts avec lesquels elle est souvent confondue : la puissance et le pouvoir.



### 1.3.1 La potestas

Traduisible en français moderne par « puissance », le terme latin *potestas* (K.Werner, 1998, p 242) est basé sur deux idées. La première concerne le droit privé qui s'imposait à l'époque à toute la famille, dont les prérogatives étaient théoriquement presque illimitées. L'autre idée constitutive est l'élément religieux comme facteur de légitimation de la puissance, pour les romains seul le divin ayant droit de vie et de mort : la *potestas* des hommes devait être le miroir de la *potestas* de Dieu. Ce second élément surnaturel est très important dans la mesure où, sans cela, il s'agit de la *potentia*, que Cicéron (106 av J-C – 43 av J-C), désignait comme les moyens de pouvoir dont chacun dispose personnellement, y compris la faculté de réduire les moyens des autres pour augmenter son propre pouvoir. Les *potentes*, détenteurs de la *potentia*, sont donc souvent sans scrupule et ne possèdent ni le prestige ni la légitimité de la *potestas*.

La *potestas*, elle, était pour les romains une forme particulière d'autorité fondée sur la tradition et les ancêtres, avec toute la nuance mythique et religieuse qui les différencie des « vieux ». Il s'agissait d'une forme d'autorité fonctionnelle qui se rapproche plus d'une délégation sociale du pouvoir par héritage. Pour Cicéron, la *potestas* était le pouvoir régulier lié à une fonction, le pouvoir de contraindre quelqu'un dans le domaine de sa compétence : c'est donc un pouvoir de droit ou, pour le dire autrement, une puissance légale. La *potestas* est donc plus proche du pouvoir, au sens où il s'agit d'avoir « une autorité » conférée par un statut hérité d'ancêtres, et non d'avoir « de l'autorité » c'est-à-dire occuper une place accordée par ceux sur laquelle l'autorité s'exerce. La puissance est aussi plus proche du pouvoir car elle est dégagée de la notion de fondation, au sens de la création. Uniquement empreinte de la notion de contrainte, elle n'appartient pas au domaine de l'ascendance qui, dans tous les sens de ce terme, définit l'autorité.

### 1.3.2 Le potere

Le pouvoir est également très difficile à définir pour des raisons similaires à l'autorité : il est dépendant de la culture et il existe des variations selon les domaines dans lesquels il est observé. Le terme « pouvoir » vient du latin *potere* qui signifie « avoir la faculté de », « être en état de ». Si l'autorité est ce qui autorise, le pouvoir est ce qui peut. Cela découle de deux différences fondamentales : d'une part le pouvoir est sans influence morale et d'autre part, son lien avec le temps n'est pas le même car il n'est articulé ni au passé ni à la tradition. Ainsi, ceux qui ont de l'autorité n'ont justement pas de pouvoir : par exemple, en démocratie le peuple possède le pouvoir et le gouvernement possède l'autorité. Le statut de la personne qui occupe la place de dominant vient également différencier l'autorité du pouvoir : légitime, la place de dominant est positive et permet l'évolution, de tirer vers le haut, de grandir autant que de protéger, celui sur lequel elle s'exerce ; illégitime, elle devient aliénante, écrasante et réductrice (K. Werner, 1998).

Dans ses travaux sur le pouvoir, J. Russ (1994) propose de le définir comme la capacité de faire aboutir sa propre volonté, avec la possibilité de disposer de médiations physiques, afin d'obtenir quelque chose : « *En ces divers sens, le pouvoir exige le déploiement d'une domination et d'une stratégie, de manière à organiser judicieusement les relations humaines, les puissances physiques ou politiques.* » (J. Russ, 1994, p 34). La stratégie (art de conduire une guerre ou organisation de moyens autour d'un objectif) et la domination (au sens exercice de la maîtrise et de la position de maître par rapport à ceux qui ont le devoir de lui obéir) constituent l'épine dorsale du pouvoir (Cf. à ce propos les théories de N. Machiavel). Le pouvoir peut donc inclure des moyens extérieurs de coercition, tels que la violence, la force, la persuasion et l'argumentation, c'est-à-dire dénier l'autre. A ce titre, il me semble, à l'inverse de J. Russ, que le pouvoir se passe de légitimité. Il n'est

aucunement associé à la transmission, et ne fournit aucun sens à la personne sur laquelle il s'exerce.

Il ressort que sur le plan relationnel le pouvoir se vit seul alors que l'autorité s'échange : « *Or de l'autorité nul n'est maître : elle résulte d'une reconnaissance qu'autrui nous adresse. Elle ne saurait relever du seul statut, comme c'est le cas pour le pouvoir.* » (C. Herfray, 2005, p 10). C. Herfray précise que le pouvoir est du côté de la notion de statut alors que l'autorité est une place incarnée, accordée et inscrite dans une réalité intersubjective. L'échange interrelationnel de l'autorité suppose une parole de chacun des acteurs de la relation, une parole qui compte et qui soit entendue : « *Ce sont les effets de parole d'autorité qui permettent à l'être de domestiquer sa violence pulsionnelle, de s'enrichir symboliquement en renonçant à jouir de l'ignorance afin d'accéder à une parole libérée de l'aliénation.* » (C. Herfray, 2005, p 10). Dans ce sens, les objectifs du pouvoir et de la puissance sont opposés à ceux de l'autorité : laisser libre cours à sa propre toute-puissance au détriment des autres pour les deux premiers ; au contraire reconnaître l'autre dans un mouvement de fondation appuyé à une transmission de l'ordre du registre symbolique pour l'autorité.

Ainsi il semble que la puissance et le pouvoir, en ce qu'ils ne s'inscrivent pas dans le registre symbolique, n'aboutissent pas à un acte de subjectivation, ce qu'accomplît l'autorité. Ils ne s'inscrivent pas dans une dynamique de transmission depuis une place d'auteur au sens créateur du terme. Pour étayer un peu plus cette distinction fondamentale, nous allons nous intéresser maintenant aux concepts corollaires de l'autorité, fondateurs de l'aspect « accordée » de la place d'autorité pour l'un des concepts, et de l'aspect « incarnée » pour l'autre concept.

## **1.4 Les concepts auxquels l'autorité est liée**

L'autorité est associée à de nombreuses notions morales et éthiques. Les deux principales sont la légitimité et la *dignitas*, de façon plus ou moins prégnante selon les époques car elles dépendent aussi du discours social. Elles sont deux valeurs associées à l'autorité chacune à un niveau particulier : la légitimité est rattachée à l'autorité en soi, alors que la *dignitas* concerne les figures d'autorité.

### **1.4.1 La légitimité**

La légitimité est différente de l'explication et de la justification. Issue du latin *legitimus*, dérivée de *lex, legis* qui signifie « loi », elle désigne ce qui est équitable, raisonnable, juste, ce qui est fondé en droit. Pour autant, la légitimité n'est pas toujours synonyme de « légal » : est légitime ce qui se fait naturellement et régulièrement. Comme l'autorité, elle dépend des idéologies : par exemple la légitimité monarchique s'appuyait sur le droit divin et l'ancienneté historique, alors que la légitimité démocratique prend ses racines dans le suffrage universel. Pour Rousseau la légitimité passait par le contrat social. La définition de la légitimité est toujours la même mais ses origines et fondements varient selon les époques et les cultures. Elle est définie comme étant le fondement de l'autorité et le principe qui permet l'obéissance qui lui est dûe. Elle institue l'obéissance à l'autorité comme une conformité à la règle, conférant par ce biais la stabilité de l'autorité. La *légitime* était à l'origine une loi corollaire de la paternité, qui consistait en deux devoirs liés : nourrir son enfant et lui laisser de quoi se nourrir quand les parents ne pouvaient plus

le faire. Nous trouvons les premières traces de cette loi sous Pline l'ancien (naturaliste et écrivain romain né en 23 après J-C et mort en 79 après J-C, auteur notamment d'une encyclopédie intitulée *Histoire naturelle*) puis sous Justinien 1<sup>er</sup> (483 – 565). En 1562, elle devint une institution destinée à protéger les héritiers légitimes en leur assurant une partie du patrimoine (Encyclopédia Universalis, Tome XIII, 2002).

Autrefois résultat de l'obéissance à un devoir dicté par une autorité, la légitimité est aujourd'hui, au contraire, ce qui motive l'obéissance à l'autorité. La légitimité est ce qui permet qu'une place d'autorité soit accordée dans une relation hiérarchisée. Cette place d'autorité accordée le sera à une figure d'autorité incarnée par le moyen de la *dignitas*, seconde valeur corolaire au concept d'autorité.

### **1.4.2 La dignitas**

Seconde valeur fortement associée à l'autorité et particulièrement à ses figures, la *dignitas* est un titre, ce qui est dû, ce qui « rend digne de », ce qui donne un crédit et du prestige. Il s'agit d'un statut, d'une condition ou une situation sociale qui peut être associée à une charge, publique par exemple, intra ou extra personnelle, innée ou acquise. Depuis ses origines romaines, elle est le fondement de la valeur et de l'honneur des nobles, source de ce que l'on appelle de nos jours la dignité. Pour les romains, chacun possède une dignité qui lui est propre ainsi qu'à sa famille et surtout des droits afférents. Or, la dignité héritée doit être confirmée par des mérites personnels. Mais en ce qu'elle provoque souvent de l'estime, elle peut conférer une dimension affective à la légitimité. La *dignitas* est souvent source d'autorité en soi et ce qui donne la légitimité à une figure d'autorité. Elle permet d'incarner une figure d'autorité.

Maintenant que l'autorité est clairement repérée, je propose de parcourir ses grands tournants anthropologiques pour parvenir au constat actuel de crise de l'autorité duquel mes hypothèses de travail émergent. Ce parcours historique nous permettra de mettre en relief les liens entre les modalités d'énonciation et l'autorité. Nous verrons à quel point le discours social et la place de l'auteur qu'il promeut influence la relation d'autorité et la désignation de ses figures.



## **2. Historique de la notion d'autorité : plusieurs tournants anthropologiques**

Nous verrons, au fur et à mesure de l'état des lieux qui suit, depuis le contexte d'émergence de l'autorité jusqu'à sa considération actuelle, en quoi la vision hypermoderne de l'autorité s'éloigne de la définition antique tout en conservant encore cette base fondatrice. Cela nous permettra d'interroger les origines de la crise actuelle de l'autorité, dont le constat est unanime : « *L'autorité que nous avons perdue dans le monde moderne n'est pas une telle « autorité en général », mais plutôt une forme bien spécifique d'autorité, qui a eu cours à travers tout le monde occidental, pendant une longue période.* » (H. Arendt, 1954, p 122). Nous essayerons de comprendre de quelle crise il s'agit : une crise de l'autorité en soi ou de la légitimité de ses figures, ou si l'on est passé d'une autorité de principe à un « processus d'autorité », ou encore les modifications du rapport de l'autorité au temps. Ce parcours nous introduira à nous interroger dans une seconde partie sur les nouvelles figures d'autorité.

### **2.1 Les contextes d'émergence de la notion d'autorité : l'autorité de l'auteur**

#### **2.1.1 Les Grecs**

Historiquement, le terme « autorité » est apparu au temps de l'empire romain, mais l'émergence du concept date des philosophes grecs. Il est essentiel de repérer que c'est au



moment où ils commencèrent à interroger le mythe en tant que source fiable des énoncés, c'est-à-dire à mettre en question la parole des Anciens, qu'ils fondèrent le concept d'autorité. Les mythes étant transmis par la parole, la véracité de l'identité de l'auteur pose question. C'est donc par l'interrogation de la définition de l'auteur que naquit l'autorité.

Dans les cultures anciennes, l'auteur était celui qui dictait et non celui qui écrivait. Or G. Leclerc (1996) désigne la période allant de Socrate (Vème siècle av. J-C) à Aristote (384 av. J-C – 322 av. J-C), comme un nouveau régime d'énonciation et un nouveau mode de production de la vérité. L'énonciation philosophique ne passe plus uniquement par le moyen de la parole mais désormais aussi par celui de l'écriture. L'auteur est celui qui est inspiré et c'est la révélation qui confère l'autorité de l'auteur : il est celui qui parle et celui qui signe. À partir de cette période, le discours de la vérité n'est plus un mythe anonyme mais un discours signé de son auteur. L'autorité devient alors assujettie à la crédibilité de la parole et non plus une autorité institutionnelle ancrée dans un Mythe venu des Anciens : à partir de cette époque, la capacité de persuasion fondée sur l'énonciation des raisons est le mode de production de vérité. Une nouvelle culture émerge, celle de la Grèce ancienne, qui sera la première à remettre en question l'autorité de la tradition mythique, c'est-à-dire des récits religieux, par contestation de la légitimité des hommes auxquels ils sont attribués.

Platon, dénonçant cette perte de la tradition mythologique<sup>1</sup>, cherche à dépasser la méthode de persuasion, car selon lui l'écriture en tant que mode d'enregistrement inerte favorise l'oubli. Cette volonté de ne pas entrer dans ce nouveau processus d'argumentation s'exprime particulièrement dans ses travaux sur la vie publique de la polis grecque ; recherches dans lesquelles il s'approche du concept d'autorité dans sa recherche réflexive sur la philo-politique, exposée dans l'ouvrage « *La République* » (Platon, *La République*,

---

<sup>1</sup> Il inventa le mot « mythologie » : « récits colportés par les traditions anciennes et les énoncés se rapportant à eux ».

par R. Baccou, 1988) : il cherche à dépasser la persuasion et l'argumentation comme modes de régence de la cité. Il s'essaie à élaborer un nouveau moyen de coercition, c'est-à-dire un principe légitime de contrainte qui s'accorderait avec une dynamique démocratique. Il cherche une « *relation où l'élément de contrainte résidât dans la relation elle-même antérieurement à l'expression effective du commandement...* » (H. Arendt, 1954, p 114). Il introduit par cette voie, non seulement l'autorité, mais aussi le lien qu'elle entretient avec la notion d'obéissance. Pourtant, lui aussi pris dans cette modernité critique des penseurs grecs « douteurs de tout », Platon contribuera largement à la perte de cette tradition.

Ainsi, l'autorité émerge dans un contexte de crise des références de l'énonciation et de la vérité. Elle apparaît comme le lieu particulier d'une énonciation singulière. Ce lieu était celui de la Vérité, équivalent au champ de l'Autre de la psychanalyse lacanienne. Le lieu de la vérité est désormais du côté de l'incarnation réelle d'un auteur, et non plus d'un mythe anonyme par définition, attestant d'une part son existence et d'autre part ses propos par la signature. La vérité est alors associée à la véracité, c'est-à-dire le vrai, le véridique. De par ce changement de lieu de l'énonciation, cette énonciation qui était une parole, se rapproche du dire, de l'énoncé.

Les romains s'approprient l'autorité chargée de cet héritage grec. Leurs apports passent principalement par l'association avec plusieurs autres notions, qui donneront une définition d'ailleurs pas toujours en accord avec l'autorité telle que nous pouvons la concevoir aujourd'hui.

## 2.1.2 Les Romains

La première notion attribuée à l'autorité par les romains est celle de la tradition, au sens de la formule de Plin « l'autorité des fondateurs » (M. Blay, 2003). Il ne s'agit pas de la tradition au sens passé, chronologique du terme, mais plutôt la tradition entendue comme base fondatrice de quelque chose, à cette époque de la Cité. Les romains marqueront des distinctions pouvant découler de principes naturels, telle que la distinction entre les jeunes et les vieux : les ancêtres conféraient la part sacrée des institutions, si importante pour leur république. Pourtant, le rationalisme romain préfère le mérite visible au charisme des ancêtres. Ainsi, à l'époque, l'autorité était fortement assujettie à la *dignitas*, conçue comme une dignité propre à l'individu qui lui venait de sa famille, mais qui devait être confirmée par le mérite politique que chacun devait accomplir pour le peuple romain et ses institutions. Seule la *dignitas* donnait une légitimité à une position d'autorité. La troisième notion dont l'autorité était dépendante provenait de la distinction que les romains ont introduite entre les gouvernants et les gouvernés. En effet, aux agents de l'Etat était impartie la faculté de contraindre légalement les hommes à obéir, faculté dont la *potestas publica* était l'expression. La *potestas* était pour eux, non seulement la marque de l'autorité civile, mais également, et ce fut une nouveauté de l'époque, celle des autorités militaires. C'est à partir de César (100 av. J-C – 44 av. J-C) que la notion d'*autoritas* prend une signification violente et commence à être confondue avec la *potestas*. Dès lors, elle repose sur une conception de la conduite de l'Etat par l'armée sous le commandement de son chef. Sa valeur dépasse l'acception politique et juridique. Virgile (70 av. J-C – 19 av. J-C) explicite bien ce que l'on attendait, à l'époque, du « sauveur de l'Etat » : conserver la faveur des dieux et promouvoir l'ordre. Nous remarquons encore

toutefois l'importance de l'élément religieux comme facteur de légitimation du pouvoir chez les romains : tout pouvoir suprême a une origine divine. Même dans la Rome païenne, l'origine du pouvoir de vie et de mort était divine. Sous Auguste (63 av J. C – 14 après J. C) les connexions entre les termes de *pater*, *patria*, *populus* et d'*auctorita* seront reconnues. Le père, *pater*, au sens de personnage vénérable plus qu'au sens géniteur, est celui qui par sa parole de reconnaissance, le *nomen*, admet dans la *gens* et dans la *familia*, assume, adopte et ainsi « promet dans l'être » (S. Gély, 1995, p 67). Mais parce que ce *pater* latin est aussi *dominus*, une confusion entre l'autorité et le *dominium* naît à la même époque, dont des traces persistent encore aujourd'hui.

L'autorité a donc été d'abord définie par les grecs dans son aspect relationnel, puis les romains ont institué les figures d'autorité. Mais en l'associant à une institution militaire et à la figure paternelle telle qu'elle était définie à l'époque, ces derniers confondent l'autorité avec la *potestas*. Cette confusion va perdurer avec le christianisme, bien que les valeurs associées à l'autorité subissent des changements radicaux.

## **2.2 Le christianisme**

L'apparition du monothéisme, en ce qu'il instaure une nouvelle organisation sociétale, opère un renversement des valeurs associées à l'autorité. Celle-ci va devenir en réalité un véritable pouvoir appuyé sur la foi en Dieu mais aussi en son corollaire, l'Enfer, pouvoir tout aussi violent que celui de la domination militaire de Rome.

### 2.2.1 Un changement des valeurs associées à l'autorité

Le christianisme, bien que né dans l'Empire romain (le Christ a vu le jour sous l'empereur Auguste 1<sup>er</sup>), va venir bouleverser les valeurs romaines tout d'abord en opposant l'*humilitas* à la *dignitas*, et en second lieu en condamnant le prestige social. Le pouvoir personnel gagné à grand renfort d'honneurs, de gloire et de richesses, devient selon l'Eglise nocif pour le salut de l'âme, péché mortel, ainsi que l'orgueil, ou l'esprit de lucre, parce qu'il devient la métaphore du monde « mauvais » et de son pouvoir temporel (K. Werner, 1998, p 128). La jouissance du pouvoir et du prestige est désormais considérée comme un acte païen puisque chaque victoire, au sens large, est due à la grâce de Dieu. Exit la méritocratie romaine, c'est dorénavant Dieu qui accorde ses faveurs à certains mortels, légitimant entièrement par ce simple fait leur pouvoir sur les autres mortels disgraciés. Cette nouvelle période instaure une structure sociale de domination, qui durera jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle, en opposition aux structures communautaires romaines. Il ne s'agit plus désormais de simplement conserver la faveur des dieux, mais de servir Dieu et ses représentants sur terre devenus sacrés. Le triomphe du christianisme renforce le caractère sacré du *princeps*, et « *la potestas terrestre reflète la potestas suprême du Tout-puissant* » (K. Werner, 1998, p 128).

Au-delà du changement des valeurs associées à l'autorité, l'église chrétienne va opérer une substitution afin d'accroître son autorité, la transformant en un véritable pouvoir. En effet, l'église remplace l'institution militaire, qui conférait la dimension dissuasive de l'autorité des romains, ce pourquoi il s'agissait alors de *potestas*, par le concept d'enfer. La doctrine de l'enfer a une origine philosophique, et plus précisément nous viendrait de Platon (H. Arendt, 1954, p 169). Certes l'Eglise l'a très tôt incorporée

dans le corpus des dogmes. Elle a élevé le mythe politique platonicien d'un système de châtements des méfaits, non ou injustement soldés du vivant, au statut de certitude dogmatique.

### **2.2.2 La récupération de l' « Enfer » par l'Eglise**

Cherchant à récupérer la charge des affaires séculières qui n'étaient plus assurées par Rome (après 395), l'Eglise s'approprie la doctrine de l'Enfer dans une visée politique : *« ... la doctrine de l'enfer, elle continua, pendant l'antiquité, d'être utilisée à des fins politiques dans l'intérêt du petit nombre pour conserver un contrôle moral et politique de la multitude. Le point décisif était toujours le même : la vérité par sa nature même est évidente et ne peut donc être discutée à fond ni démontrée d'une manière satisfaisante. C'est pourquoi la foi est nécessaire pour ceux qui n'ont pas d'yeux pour ce qui est à la fois évident, invisible et hors débat. En termes platoniciens, le petit nombre ne peut persuader la multitude de la vérité parce que la vérité ne peut être objet de persuasion, et la persuasion est la seule manière de s'y prendre avec la multitude. »* (H. Arendt, 1954, p 173). L'Eglise utilise la foi et non la persuasion, d'où son efficacité en matière d'autorité. *« En ce qui concerne la pensée religieuse, il est certainement d'une ironie terrible que la « bonne nouvelle » des Evangiles, « la vie est éternelle », ait pu par la suite aboutir non à un accroissement de la joie mais à un accroissement de la peur sur la terre, et n'ait pu rendre à l'homme sa mort plus facile mais plus pénible. »* (H. Arendt, 1954, p 174). *« L'introduction de l'enfer platonicien dans le corps de la dogmatique chrétienne renforça l'autorité religieuse à un point tel qu'elle pouvait espérer demeurer victorieuse dans tout conflit avec le pouvoir séculier. Mais le prix à payer pour cette vigueur supplémentaire fut que le concept romain d'autorité fut édulcoré, et qu'on permit à un élément de violence de*

*s'insinuer à la fois dans la structure de la pensée religieuse occidentale et dans la hiérarchie de l'église* » (H. Arendt, 1954, p 174). Cet élément de violence s'insinue également dans la représentation de la figure d'autorité, pour la seconde fois après César.

### **2.2.3 De la Réforme à la logique de réforme**

La réforme catholique du 16<sup>e</sup> siècle, souvent appelée « Contre-réforme » en référence au fait qu'elle vient en réaction à la montée du protestantisme (cf. Luther, 1483-1546, parmi d'autres), a pour but d'unir les forces catholiques. Elle consiste en une forte répression dans un premier temps et surtout une réforme des institutions, notamment au travers du Concile de Trente (1543-1563) : création de nouveaux ordres (tel que le Collège des Jésuites), de nouvelles pratiques (par exemple le catéchisme et les nouvelles modalités d'élection du Pape), et surtout elle fixe un canon des Ecritures. Ayant pour visée de rénover la piété populaire, elle reste toutefois très liée au système oligarchique de l'Ancien Régime, à son économie mercenaire et agricole. Plus tard, elle se heurtera aux idées des Lumières et de la Révolution française, ce qui l'obligera à encore d'autres transformations pour s'engager véritablement dans la modernité.

La Réforme marque un tournant car elle signe l'entrée dans une nouvelle ère de la religion catholique marquée par « une logique de réforme » : « *le basculement impliquerait que les changements et les évolutions, qui ont toujours existé par le passé, deviennent eux-mêmes des valeurs et des normes* » (M. Cohen, J. Joncheray et P-J. Luizard, 2001, p 167). En particulier, la crise de l'Eglise au temps de la Réforme marque le début de la dérégulation du pouvoir religieux institutionnel. Cela signifie, non pas que la religion n'a plus de pouvoir, mais que le pouvoir religieux a de nouvelles sources de légitimation et de nouveaux acteurs porteurs de ce pouvoir, donc une nouvelle structure organisationnelle.

Plus largement, la question centrale du christianisme porte sur la différenciation clerc/laïc, question liée au processus d'institutionnalisation des Eglises. L'Eglise catholique va être contrainte d'ouvrir de plus en plus sa formation théologique aux laïcs, d'une part car le nombre de prêtres diminue, mais aussi en raison d'une inversion des rapports politique/religion à partir de cette période : le religieux, qui influençait le politique, est infiltré par les idéaux démocratiques des valeurs humanistes qui font texte de loi et tendent à réglementer le religieux. La transposition des traditions dans de nouveaux contextes culturels mène à de nouveaux moyens d'exercice de l'autorité en religion, rendant confus les repères statutaires anciens. Nous assistons alors à une individualisation croissante du rapport au religieux, favorisant une autorité charismatique au détriment de l'autorité institutionnelle. Les laïcs pouvant incarner une figure d'autorité religieuse légitime, celle-ci devient plus fondée sur un engagement militant individuel que sur le savoir religieux, créant ainsi une nouvelle figure d'identification, et sécularisant le message religieux. L'autorité charismatique peut suppléer et/ou compléter l'autorité institutionnelle, mais dans tous les cas elle est plus autonome.

L'un des enjeux des conflits d'autorité au sein de l'Eglise est le contrôle de la production du savoir religieux et plus précisément le contrôle de la Foi et de la Vérité. J'ai déjà évoqué le lien entre la vérité et l'autorité, et repéré que c'est au moment où la parole mythique et anonyme des anciens fut remise en cause par les philosophes grecs que naquit la notion d'autorité. C'est à travers la religion et notamment les Ecritures de la religion catholique, que leurs liens sont les plus flagrants ainsi que les mutations qui ont eu lieu jusqu'à aujourd'hui entre les deux notions.



## 2.2.4 Les liens entre Autorité et Vérité

Comme au temps de Platon, les changements de mode d'énonciation, de l'identité de l'auteur et de la signature des textes vont une nouvelle fois influencer la conception de l'autorité, surtout celle de ses figures, et remanier son intrication avec la Vérité. Ce tournant confirme une fois de plus la dimension fondamentalement liée au discours social de l'autorité. Au temps de la Réforme, la relation de l'autorité avec la vérité se joue essentiellement autour des deux formes de canonisation des textes : l'apocryphe et l'exégèse.

Dès le début du Moyen Age, l'Occident chrétien connaît deux formes de canonisation des textes traditionnels : d'une part les œuvres classiques, profanes et ouvertes à l'augmentation, c'est-à-dire l'apocryphe, et d'autre part l'Écriture Sainte, ouverte uniquement à l'interprétation, l'exégèse. L'Écriture est un corpus textuel inspiré, fruit d'une révélation, qui transcrit la Parole de Dieu. À ce titre, elle contient en elle-même la Vérité. L'Écriture appartient en propre à l'Église, en vertu d'un droit de succession et d'héritage légitime, ce qui porte à sa charge de protéger l'authenticité et l'intégrité de cette révélation, mais en aucun cas elle n'authentifie la Vérité des Écritures. L'Église garantit l'autorité en décidant quels écrits la contiennent réellement, mais « *En dernier ressort, c'est la Parole de Dieu, incarnée dans les Écritures, qui est à elle-même son propre fondement, sa propre légitimité, et qui est le fondement de l'Église et de sa mission historique.* » (G. Leclerc, 1996, p 93). Le fait qu'il s'agit d'une révélation implique une autorité absolue, inconditionnelle puisque Dieu en est l'auteur. Mais si à l'époque la signature divine des textes primait sur celles des auteurs humains, il n'empêche que les apocryphes, par définition des textes dont l'authenticité est douteuse, peuvent également

faire autorité, tout en étant un concurrent du commentaire. Cela s'explique par le fait qu'au Moyen-Age, l'autorité et la vérité ne s'opposent pas. Le conflit médiéval porte plutôt entre l'autorité de la Tradition et l'autorité des Classiques. Pour comprendre cela il faut distinguer :

- l'« auctorialité » qui désigne le nom d'un auteur : elle conduit à l'« *authorship* » d'un énoncé, c'est-à-dire l'authenticité d'un énoncé qui a une source historique et sociale déterminée ;

- l'autorité d'un énoncé, c'est-à-dire sa crédibilité et la probabilité qu'il soit véridique.

Au Moyen-Age, en pleine culture de la copie, des énoncés qui seraient aujourd'hui tenus pour apocryphes, pouvaient être considérés comme authentiques et donc dotés d'autorité, conférant le caractère de vérité aux énoncés en question. C'était d'ailleurs l'autre moyen de faire accepter un énoncé nouveau et porteur d'autorité, avec l'exégèse. En effet, l'apocryphe consiste, à l'époque, en l'attribution d'une fausse « auctorialité » à un énoncé, c'est-à-dire à faire passer son propre énoncé pour celui d'un auteur reconnu orthodoxe, l'orthodoxie étant la forme institutionnelle de la vérité telle qu'elle était vécue selon la tradition. Cette voie a l'avantage de ne pas avoir à subir la dispute universitaire et ainsi de ne pas courir le risque de la censure institutionnelle de l'Eglise (épreuve à laquelle le commentaire doit obligatoirement se soumettre). Puisque le texte d'un auteur orthodoxe est par essence orthodoxe également, il n'a pas besoin d'une légitimité secondaire et externe venant de l'institution. Le fait que l'apocryphe ne soit pas considéré comme un délit à l'époque vient du fait que l'on considérait que l'énoncé d'un auteur orthodoxe ne lui appartient pas mais qu'il est le simple reflet de la tradition chrétienne, ne transmettant sans même incarner la parole de Dieu, tel un simple intermédiaire : « *Aussi n'y a-t-il pas dans la pratique de l'apocryphe qu'une des nombreuses formes de circulation des énoncés, dont finalement seule importe la vérité - et non point l'authorship, son origine individuelle* »

*contingente* » (G. Leclerc, 1996, p 119). Cela met en relief comment les liens entre les trois notions, l'autorité, la vérité et l'authenticité, ont changé entre le Moyen-Age et aujourd'hui :

- au Moyen-Age, l'authenticité suppléée de l'autorité conduisent à la vérité ;
- actuellement, l'authenticité associée à la vérité aboutissent à l'autorité.

Ainsi l'autorité n'est pas soumise à l'argumentation ni à la persuasion, ce que déjà Platon préconisait. Et pour cause, la problématique qui fait l'objet de discussion à l'époque est la vérité. Dans une certaine mesure, l'Eglise parcourt le même chemin à propos du divin que les philosophes grecs à propos du mythe. Le transcendantal en lui-même n'est pas remis en cause et c'est pour cela que l'autorité ne subit pas l'épreuve de la preuve.

Les bouleversements introduits par les Lumières vont provoquer le passage de la première logique à la seconde : « *Peut-être l'importance croissante de la signature dans le monde contemporain est-elle à mettre en relation avec la laïcisation et la sécularisation croissantes de la culture. Avec la disparition des grands transcendants de la vie humaine et de sa signification - car avec Dieu disparaît la garantie transcendante de la Vérité - il n'est plus d'autres garanties que celles qui sont logées dans l'immanence de la vie psychologique et sociale* ». (G. Leclerc, 1996, p 119).

### **2.3. Les Lumières**

Une crise culturelle européenne s'opère de la Renaissance jusqu'aux Lumières, se caractérisant par une rupture critique massive. Celle-ci participe particulièrement à la remise en cause de l'autorité et de ses figures, marquant la bascule dans la Modernité. De nouveau, un changement de mode d'énonciation, l'écriture, précipite un tournant

anthropologique : il ne s'agit plus seulement de la signature, authentification d'une parole mise sur du papier, mais d'une véritable parole écrite. L'authenticité de l'auteur n'est plus discutée et n'est plus médiatisée par aucune instance : la vérité de l'auteur ne pose plus de doute au détriment de la Vérité. Par ce seul changement, la voie est ouverte non seulement à une nouvelle figure d'autorité mais surtout à un nouveau rapport de chacun à celle-ci.

### **2.3.1 Le bouleversement de l'écriture**

La période des Lumières coïncide en effet avec l'apparition de nouveaux moyens de production d'une part et de distribution des textes d'autre part. L'écriture n'est désormais plus médiatisée par la parole et l'imprimerie permet une diffusion directe et pour tous, dès 1500-1520.

Avec l'apparition du livre, l'œuvre textuelle est complète, authentique, standardisée et autonome par rapport à l'auteur. Ce dernier, et par conséquent son autorité changent : l'autorité d'une œuvre n'est plus attribuée par la tradition, mais elle provient de « *la source historique de l'œuvre* » (G. Leclerc., 1996, p 146), c'est-à-dire de l'auteur lui-même en tant que père de son œuvre. Et naturellement la notion d'apocryphe change de définition : ce ne sont plus des textes non inspirés aux yeux de la Tradition et de l'Eglise, mais des textes dont l'auteur officiel n'est pas l'auteur réel. L'apocryphe ne fait plus autorité. C'est, de ce point de vue, plus une crise de la crédibilité que de l'autorité. Par ailleurs, avec l'imprimerie, la nature des livres qui change aussi. Jusque là essentiellement religieux, les livres s'ouvrent aux autres domaines, notamment païens. C'est désormais l'éditeur qui contrôle et a autorité sur la diffusion des écrits et non plus l'Eglise qui perd ce privilège.

L'imprimerie devient une sorte d'institution démocratique, neutre et autonome.

Menacée par l'imprimerie, l'Eglise va instaurer une grande action de censure pour tenter de conserver son autorité. En vain.

### **2.3.2 La censure**

La censure est l'examen qu'un gouvernement ou une institution fait des livres, journaux, pièces de théâtre, etc., avant d'en permettre la publication ou la représentation. Elle signifie figurément « correction », « répréhension ». En matière de dogme, la censure se dit spécialement d'un jugement qui porte condamnation. Elle est à la fois pouvoir et mise en évidence symbolique et consensuelle des valeurs culturelles dominantes.

Deux conséquences découlent de l'apparition de l'imprimerie. La première est l'apparition du conflit entre le principe marchand et le principe éthiquo-moralo-religieux. Les imprimeurs ont l'esprit ouvert, surtout aux profits économiques. La seconde conséquence est que lecteur se retrouve enfin directement face aux idées de l'auteur, non influencé par un médiateur lui imposant de quelle façon s'approprier le texte et les idées. Il est libre de toute critique. Ceci provoque un véritable bouleversement des notions de vérité, d'autorité et de liberté. Face à cela, l'Eglise va institutionnaliser la censure, parfois avec l'aide du gouvernement français : perquisitions dans les bibliothèques, création de listes officielles de livres censurés. Certaines œuvres jugées « dangereuses » sont même brûlées. En 1555, le Pape interdit l'impression de toute œuvre n'ayant pas reçu au préalable l'autorisation des autorités religieuses. Mais dans le combat qui oppose l'orthodoxie et ce qui deviendra la liberté d'expression, soit deux principes d'énonciation de la vérité, collective et

individuelle, la seconde perdurera, même après un siècle de vie clandestine au XVIII<sup>ème</sup> siècle au plus fort de la censure religieuse. C'est désormais l'autorité de la vérité individuelle qui règne, et même plus, l'autorité de la raison.

Ainsi l'imprimerie, en instaurant une nouvelle forme d'incarnation de l'énonciation et un nouveau rapport à l'autorité direct et individualisé, prépare en quelque sorte le terrain des Lumières. Ceux-ci furent également des réformateurs, non pas dans une dynamique conservatrice comme l'Eglise, mais au contraire inscrits dans une volonté de changer l'exercice du pouvoir du gouvernement. Les places changent, le peuple détiendra bientôt le pouvoir et le gouvernement l'autorité : le pouvoir et l'autorité ne sont plus confondus.

### **2.3.3 Du pouvoir monarchique à la *potestas* de la citoyenneté : une nouvelle figure d'autorité**

La naissance de l'imprimerie précède l'époque des Lumières qui correspond à une période de transition du pouvoir monarchique à la *potestas* de la citoyenneté. En effet, nous observons dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle un changement de mode de l'exercice du pouvoir sous la pression de la réforme des Lumières. Celle-ci consiste en la reprise politique et philosophique d'une nouvelle stratégie de l'exercice du pouvoir. « *Plutôt que de faiblesse ou de cruauté, c'est d'une mauvaise économie du pouvoir qu'il s'agit dans la critique des réformateurs.* » (M. Foucault, 1975, p 81). « *Or ce dysfonctionnement du pouvoir renvoie à un excès central : ce qu'on pourrait appeler le « sur pouvoir » monarchique qui identifie le droit de punir, avec le pouvoir personnel du souverain.* » (Foucault, 1975, p 82).

Les Lumières créent une nouvelle conception de l'espace social qui apporte l'idée d'une

diffusion des mécanismes du pouvoir : le pouvoir est moins associé à l'Etat lui-même et devient une réalité politique, c'est-à-dire une fonction coextensive à la société, soutenue par un souci d'universalisation de l'exercice de la punition. Il ne s'agit plus du pouvoir souverain absolu qui commande et interdit, mais désormais de la *potestas* publique qui gère et pour cela doit surveiller : « *Ce qu'ils (les réformateurs) attaquent en effet dans la justice traditionnelle, avant d'établir les principes d'une nouvelle pénalité, c'est bien l'excès des châtiments ; mais un excès qui est lié à une irrégularité plus encore qu'à un abus du pouvoir de punir.* » (Foucault, 1975, p 80).

Par ailleurs nous retrouvons ici une nouvelle dimension de l'énorme impact de l'imprimerie : « *Que ces lois soient publiées, que chacun puisse avoir accès à elles ; fini les traditions orales et les coutumes, mais une législation écrite, qui soit « le monument stable du pacte social », des textes imprimés, placés à la connaissance de tous : « L'imprimerie seule peut rendre tout le public et non quelques particuliers dépositaires du code sacré des lois » (Beccaria, Des délits et des peines, p 26) » (M. Foucault, 1975, p 98).*

De fait, le crime est désormais considéré comme « hors nature » et non plus comme hors-la-loi, ce qui a pour effet d'accentuer la distinction entre le crime et le criminel. Celui-ci devient l'ennemi de tous et est défini selon des critères qui iront jusqu'à l'objectivation scientifique. Dès cette période où le corps et l'âme sont pensés comme indissociables, l'adoucissement des punitions ne correspond pas à un véritable adoucissement de la justice mais plutôt à une punition des âmes en plus de celle des corps. Parallèlement à l'universalisation de l'exercice du pouvoir, les peines sont individualisées, soutenue par les nouvelles valeurs de circonstance et d'intention qui peuvent être atténuantes ou aggravantes. Pour autant, bien que le châtiment sans supplice soit exigé au nom du respect de l'humanité en chaque homme, « *ce n'est point comme thème d'un savoir positif que l'homme est objecté à la barbarie des supplices, mais comme limite de droit : frontière*

*légitime du pouvoir de punir.* » (M. Foucault, 1975, p 74). D'autre part, la règle de la vérité commune est établie : il faut désormais des preuves tangibles, les aveux sous la torture ne prévalent plus. Il faut dès lors établir la vérité, c'est-à-dire la réalité du méfait, pour qu'il y ait châtement. La vérification du crime doit obéir aux critères généraux de toute vérité, une vérité juste.

De façon pragmatique, il devient plus rentable de surveiller que de punir. La surveillance pousse à diviser chaque activité en sous-activités, c'est-à-dire à découper le temps : *« Le pouvoir s'articule directement sur le temps ; il en assure le contrôle et en garanti l'usage. Les procédés disciplinaires font apparaître un temps linéaire dont les moments s'intègrent les uns aux autres, et qui s'oriente vers un point terminal et stable. En somme, un temps « évolutif ». Or, il faut se rappeler qu'au même moment, les techniques administratives et économiques de contrôle faisaient apparaître un temps social de type sériel, orienté et cumulatif : découverte d'une évolution en termes de « progrès ». » (...)* *« Une macro- et une microphysique de pouvoir ont permis, non certes l'invention de l'histoire (il y avait beau temps qu'elle n'avait plus besoin de l'être) mais l'intégration d'une dimension temporelle, unitaire, continue, cumulative dans l'exercice des contrôles et la pratique des dominations. L'historicité « évolutive », telle qu'elle se constitue alors – et si profondément qu'elle est encore aujourd'hui pour beaucoup une évidence - est liée à un mode de fonctionnement du pouvoir. »* (M. Foucault, 1975, p 162). Il s'opère alors le passage d'une formation historico-rituelle de l'individualité à une formation scientifico-disciplinaire, c'est-à-dire que le « normal » prend la place de l'ancestral. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point un peu plus loin dans ce chapitre.

Il est intéressant de remarquer que nous observons lors de cette période des Lumières la même démarche que pendant la Rome de César. Le fait est que le modèle romain a été très



influent sous les Lumières dans une double dimension : dans sa dimension républicaine car il représente l'institution de la liberté, et sous le visage militaire qu'il représente comme un idéal de la discipline. A l'époque des Lumières comme à l'époque de César, les philosophes et les juristes sont à la recherche d'un modèle de reconstruction du corps social.

Cependant, de nouvelles valeurs morales émergent. Les valeurs subissent une réorganisation hiérarchique. Des mutations dans la façon de penser les choses apparaissent. Au cours de la transition de la Tradition à la Modernité, les lettrés passent du statut de clercs à celui d'intellectuels : alors que les Clercs sont porte-paroles de la Vérité depuis longtemps établie par d'autres, les Intellectuels s'intéressent à la recherche d'une Vérité inconnue qu'ils estiment pouvoir trouver eux-mêmes dans la recherche scientifique. Ils utilisent la raison pour prôner la puissance critique du doute. Notamment Descartes (1596-1650), en cherchant une méthode de la vérité et de la certitude, fait naître une nouvelle figure d'autorité, plutôt qu'une nouvelle autorité en soi : sans référence aux Anciens, il promeut la pensée autonome par la méditation (et non plus la diatribe antique, ou la *disputatio* moyenâgeuse) qui relève de l'examen de conscience dans sa dimension subjective et non plus morale. Une méditation qui devient philosophique et scientifique, et non plus exclusivement religieuse. C'est le sujet mettant en doute la vérité de tous les énoncés qui incarne la nouvelle figure d'autorité. Mais Descartes ajoute également une nuance à l'autorité de l'auteur dans le sens où c'est le « je » de l'énonciation, le « je » subjectif du *cogito* de l'auteur qui fait office de figure d'autorité. C'est la subjectivité de l'énonciation qui fait autorité, et non plus l'intersubjectivité dans une recherche d'objectivité. La condition fondamentale de cette nouvelle figure est que le sujet mette en doute toutes ses croyances, c'est-à-dire qu'il soit dégagé de son éducation et de sa culture, de l'autorité des institutions traditionnelles qu'elles soient celles des Anciens ou

religieuses. Le *cogito* « implique à la fois la certitude du savoir et l'évidence de la croyance » (G. Leclerc, 1996, p 160). Ainsi l'énonciation elle-même est porteuse de la vérité et le sujet de l'énonciation en est la figure d'autorité : le « *sujet transcendantal, source de toute énonciation, de toute certitude, de toute vérité, de tout savoir, de tout énoncé* » (G. Leclerc, 1996, p 159). La nouveauté est qu'il s'agit d'une vérité de fait et non de droit, et la vérité de fait n'a pas besoin de la garantie divine, au contraire des vérités de droit, c'est-à-dire les vérités de raison : le *cogito*<sup>2</sup> est une expérience et non un raisonnement ni une connaissance. Ainsi Descartes s'adresse à tout public : savants, croyants, mais surtout aux anonymes, selon lui moins en proie aux préjugés, anonymes qui deviennent des arbitres compétents, puisque eux-mêmes sont figures d'autorité par leur énonciation. L'homme est désormais au centre de son propre système.

Toutefois, à travers notamment des idées de Pascal (1623-1662)<sup>3</sup> et Malebranche (1638-1715)<sup>4</sup>, l'ambivalence par rapport aux Anciens, l'opposition entre Tradition et Modernité, autorité et raison (certaines vérités proviennent de la raison, d'autres dépendent de la tradition) persistent encore quelques temps. Malebranche opposera « autorité » au sens médiéval du terme, et « vérité ». C'est avec Spinoza (1632-1677)<sup>5</sup> que la bascule aura lieu par la distinction qu'il opère entre deux types de textes, à l'instar de Pascal et de Malebranche :

- les textes de science, qui sont des énoncés compris par le lecteur sans prendre connaissance de l'auteur, dont l'histoire et le contexte culturel sociologique n'ont pas

---

<sup>2</sup> Descartes, Œuvres philosophiques, *Les Principes de la philosophie*, article 7, textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, 3 vol. (I : 1618-1637, II : 1638-1642, III : 1643-1650), Classiques Garnier, 1963-1973.

<sup>3</sup> Entre autres ouvrages : Les Provinciales (Correspondances 1656-1657), Pascal, *Œuvres complètes*, éd. Michel Le Guern, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1998-1999.

<sup>4</sup> Entre autres ouvrages : *De la recherche de la vérité. Où l'on traite de la Nature de l'Esprit de l'homme, et de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les Sciences* (1674-75).

<sup>5</sup> Entre autres ouvrages : *Pensées métaphysiques* (1663), *Traité Théologico-Politique* (1670).

d'importance;

- les textes des traditions religieuses ou profanes qui doivent impérativement se référer à leur auteur et leur temps.

Avec sa critique textuelle et historique de la Bible, Spinoza remet en question l'autorité de l'Écriture et par ricochet l'autorité des institutions religieuses. Mais au-delà, il opère véritablement le passage du commentaire à la critique (soutenue par le doute) et par ce biais, il confirme la nécessité de la liberté de penser mais surtout il institutionnalise le concept d'Histoire, ce qui va bouleverser une nouvelle fois la notion d'autorité et ses figures.

## **2.4. Une nouvelle conception du passé : de la Tradition à**

### ***l'Histoire***

L'Histoire et la Tradition ont toujours été imbriquées l'une à l'autre. Mais leur imbrication s'est modifiée sous l'influence des découvertes scientifiques de l'époque des Lumières, et de leurs implications dans la pensée philosophique : d'une part la conception même de l'Histoire a changé et parallèlement la nature de leur imbrication s'est transformée. Ces diverses modifications n'ont pas fait disparaître la Tradition mais le fait est que depuis cette époque, elle ne fait plus autorité, sans qu'il soit certain que l'Histoire ait pris son relais.

Selon H. Arendt (1972), la Tradition naît à peu près en même temps que l'autorité, à l'époque de Platon. Plus précisément, la Tradition naît dans l'esprit des hommes. Ils en prennent conscience un peu plus tard, principalement quand le fait-tradition devient assimilé au grand âge, qui fait autorité : « *Cela se produisit d'abord lorsque les romains*

*adoptèrent la pensée et la culture classiques grecques comme leur propre tradition spirituelle et décidèrent ainsi historiquement que la tradition allait avoir une influence formatrice permanente sur la civilisation européenne. »* (H. Arendt, 1972, p 38). La Tradition est définie dès lors comme un héritage d'événements ou de faits situés entre la légende et l'histoire, transmis par voie orale (G. Leclerc, 1996, p 282). Le terme d'« héritage » renvoie à la notion de legs du passé : une transmission continue à travers l'histoire depuis un événement fondateur ou un passé immémorial. Cependant, l'« héritage » renvoie également au devoir d'être transmis et enrichi : la Tradition est à la fois une mémoire et un projet. C'est une transmission de faits historiques, de doctrines religieuses, de légendes, ..., c'est-à-dire une transmission d'un contenu culturel qui peut constituer la base identitaire d'une communauté. D'autre part, la nature du contenu d'une tradition, et d'autant plus si sa transmission est orale, fait que la Tradition n'est pas soumise à l'exigence des preuves authentiques : *« Telle la notion de tradition : elle vise à donner un statut temporel singulier à un ensemble de phénomènes à la fois successifs et identiques (ou du moins analogues) ; elle permet de repenser la dispersion de l'histoire dans la forme du même ; elle autorise à réduire la différence propre à tout commencement, pour remonter sans discontinuer dans l'assignation indéfinie de l'origine ; grâce à elle, on peut isoler les nouveautés, et en transférer le mérite à l'originalité, au génie, à la décision propre aux individus. »* (M. Foucault, 1969, p 32).

Il y a une assimilation entre la Tradition et l'Histoire car à l'époque Antique l'Histoire servait à rendre un tant soit peu permanentes les œuvres des hommes : leurs paroles, leurs actions et leurs événements. Pour mettre en relief cette thèse, M. Foucault, dans son ouvrage « L'archéologie du savoir » (1969), pratique l'analyse de la fonction du document : en effet, l'histoire se basait sur les documents pour reconstituer le passé dont ils sont issus. Ils étaient considérés comme *« le langage d'une voix maintenant réduite au*

*silence* » (M. Foucault, 1969, p 14) puisqu'ils étaient le produit de la mémorisation. Sans affirmer qu'elle était incluse dans la Tradition, l'Histoire appartenait donc pareillement au domaine de la mémoire, « *une mémoire millénaire et collective qui s'aidait de documents matériels pour retrouver la fraîcheur de ses souvenirs.* » (M. Foucault, 1969, p 14). De plus, elle assurait aux Hommes une place dans le cosmos et l'ordre des choses de la nature qui sont immortelles. Or l'homme possède une part d'immortalité dans la mesure où il est un être naturel et de l'espèce humaine ; les choses de la nature étant par définition à jamais présentes. Mais l'homme est également mortel dans la mesure de son individualité. L'Histoire constituait une garantie que tout ce qui a échappé au sujet lui sera rétribué afin qu'il se l'approprie, la Tradition lui permettant de mettre du sens, et par là de se situer dans une temporalité totalisante. A l'époque, la Nature et l'Histoire sont également étroitement liées, presque imbriquées, par la notion d'immortalité. (H. Arendt, 1954, p 58).

C'est le remplacement de l'immortalité par le concept de « processus » pour établir la connexion entre la Nature et l'Histoire qui est à l'origine, pour une part importante, du déclin de la Tradition (H. Arendt, 1954, p 84). Nouveau mot clé des sciences modernes, le « processus » se définit comme étant le résultat de l'action humaine, ce qui est fondé sur une expérience humaine. « *Mais ce qui a été modifié au XVIIème siècle, et va régir l'apparition et la récurrence des concepts, pour toute l'Histoire naturelle, c'est la disposition générale des énoncés, et leur mise en série dans des ensembles déterminés ; c'est la façon de transcrire ce qu'on observe et de restituer, au fil des énoncés, un parcours perceptif ; c'est le rapport et le jeu de subordinations entre décrire, articuler en traits distinctifs, caractériser et classer ; c'est la position réciproque des observations particulières et des principes généraux ; (...) L'Histoire naturelle, au XVIIe et XVIIIe siècle, (...) c'est, avant tout, un ensemble de règles pour mettre en série des énoncés, un ensemble de schémas obligatoires de dépendances, d'ordres et de successions où se*

*distribuent les éléments récurrents qui peuvent valoir comme concepts.* » (M. Foucault, 1969, p 76/77). Ainsi le « processus » disjoint les notions de « chose singulière » et le sens « universel ». En particulier la création des sciences de la Nature (biologie, géologie, ...), à partir du XVIème siècle, n'assure plus le cadre conceptuel de la Tradition. Dès lors ce n'est plus le « quoi » ou le « pourquoi » qui importent et assurent la durée des affaires humaines dans le monde, mais le « comment » : le sens ne questionne plus. Par l'action, l'homme échappe à sa pensée et se trouve jeté en plein « entre-deux temporel », dans un intervalle entre le passé et le futur. Or rien n'est moins sûr qu'il soit équipé pour vivre dans cet intervalle, et le moyen qu'il employait jusqu'alors pour assurer un continuum minimum était la Tradition et sa logique de relation de causalité simple et linéaire. A partir du moment où l'Histoire devient une science qui consiste à mettre en série des éléments et à définir la loi spécifique qui les régit, la discontinuité des événements devient la caractéristique centrale de l'Histoire, voire le processus majeur de la discipline. Ainsi, l'Histoire put s'affranchir de toutes les questions transcendantales auxquelles elle était censée répondre jusqu'à présent, telles que la question des origines, le sens du passé ou encore le pourquoi de l'inachèvement du présent. Ainsi l'Histoire et la Nature deviennent l'histoire et la nature, leurs conceptions respectives ont évoluées. Elles sont toujours liées l'une à l'autre mais différemment. L'historien moderne est lui aussi désormais pris dans le désir d'objectivité, au même titre que les scientifiques de la nature.

Conjointement, avec la philosophie cartésienne, le doute installe une « *défiante à l'égard des capacités humaines* » (H. Arendt, 1954, p 76) qui marque l'époque moderne et perdure encore aujourd'hui. « *Descartes formule sa règle parce que les découvertes alors récentes des sciences de la nature (héliocentrisme entre autres) l'avaient convaincu que l'homme dans sa recherche de la vérité et du savoir ne peut se fier ni à l'évidence donnée par les sens, ni à la « vérité innée » de l'esprit, ni à la « lumière intérieure » de la raison.* » (H.

Arendt, 1954, p 74). L'observation non seulement ne suffit plus mais elle n'est plus fiable, et donc ne saurait plus révéler la vérité. D'autre part, ce doute en les capacités sensorielles humaines amène certains penseurs, tels que Kierkegaard (1813-1855), Nietzsche (1844-1900) et Marx (1818-1883) pour les plus marquants, à s'interroger sur la hiérarchie traditionnelle des facultés humaines, certes de façon et dans des buts différents : tous s'interrogent sur la spécificité de l'être humain. Dans ce nouveau rapport au monde, l'histoire répond aux besoins croissants des hommes d'objectivité et d'impartialité en devenant une science à part entière. Elle est un domaine supplémentaire dans lequel le rapport de l'homme à la vérité change, et par là même celui de l'autorité : la vérité est alors dans l'action. Ce qui implique de fait qu'elle se situe dans l'entre-deux temporel, c'est-à-dire entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Nous vérifions ici encore le passage de l'équation du Moyen Age - l'authenticité associée à l'autorité produisent de la vérité - à l'équation toujours actuelle, l'authenticité associée à la vérité aboutissent à l'autorité. L'authenticité et la vérité prennent désormais toutes deux des valeurs scientifiques et objectives, donnant la preuve de l'autorité par un raisonnement logique et appuyé matériellement. Or nous avons vu lors de la définition de la Tradition que celle-ci, par essence, ne peut remplir ces exigences, et donc ne peut plus faire autorité. Mais selon H. Arendt, « *La fin d'une tradition ne signifie pas nécessairement que les concepts traditionnels ont perdu leur pouvoir sur l'esprit des hommes. Au contraire, il semble parfois que ce pouvoir de vieilles notions et catégories devient plus tyrannique tandis que la tradition perd sa vitalité et tandis que le souvenir de son commencement s'éloigne ; il peut même ne révéler toute sa force coercitive qu'après que sa fin est venue et que les hommes ne se révoltent même plus contre lui.* » (H. Arendt, 1954, p 39). En d'autres termes, la Tradition fournissait un auteur des « concepts traditionnels » qui, sans elle, deviennent de purs énoncés et prennent leur dimension totalisante.

Avec l'avènement des Lumières et des découvertes scientifiques qui les accompagnent, le rapport de l'homme au temps se modifie, participant au passage de la Tradition à l'Histoire. Mais en perdant la Tradition, l'homme perd le sens de ce qui justifie sa place dans l'ordre des choses du monde et ainsi sa permanence. Il devient alors plus fragile et angoissé face à son unique condition d'être mortel. Sans la Tradition, il perd également l'influence formatrice qui lui permet de croître, d'*augere*, et son socle identitaire, condition préalable du vivre ensemble : non seulement l'homme est mortel mais il se retrouve seul, face à lui-même. Or l'angoisse, le besoin d'une génération supérieure et l'identification sont au fondement même du besoin d'autorité de l'homme. D'autre part, la logique de processus, renforcée par le doute en les facultés humaines, remplace l'énonciation subjective par des énoncés scientifiques successifs dans une temporalité morcelée. Ainsi la perte de subjectivité du rapport de l'homme au monde dans sa dimension temporelle est double, par la perte de la Tradition et le morcellement du temps. Il en résulte que l'autorité ne provient plus d'un lieu autre transcendantal et n'est plus incarnée par des figures énonciatrices des lois de cette autre scène incontestables. Elle est désormais soumise à la preuve.

Le rapport de l'homme au temps indexe donc son rapport à l'autorité et justifie le choix de ses figures d'autorité dans la mesure où la fonction de la temporalité, tant au niveau intra-individuel, inconscient, qu'au niveau interindividuel, par le discours social, est créatrice d'espace et de lieux. Ces différentes scènes forment et organisent le cadre des rapports humains, dont les rapports d'autorité.



## **2.5 Le rapport de l'homme au temps : le paradoxe humain**

« *L'origine étymologique du mot « sujet », du latin subjectus, souligne la dimension de soumission, d'assujettissement, de dépendance révélant la tonalité signifiante de ce concept fondamental dans notre discipline. »*

(M-J., Sauret, 2009,p 280)

Le chapitre précédent pose deux questions fondamentales pour comprendre le besoin d'autorité de l'homme et le tournant anthropologique qu'elle subit de nouveau à la suite des Lumières : la place de l'homme dans le monde et sa capacité à l'habiter. Ce changement est fortement lié au rapport de l'homme au temps, constitutif de la spécificité de l'être humain.

Une façon de penser la place de l'homme dans le monde et sa capacité à l'habiter est la distinction de trois activités humaines. H. Arendt (1961) nomme cette approche la *vita activa*. La *vita activa* est liée à la condition humaine en général, en ce qu'elle vient répondre à la question « que suis-je ? », et non pas « qui suis-je ? », qui concerne la nature humaine. Chacune de ces trois activités correspond à trois conditions d'existence humaine sur terre. La première qu'H. Arendt décrit est le travail qui assure la survie de l'individu et de l'espèce. La seconde est l'œuvre, définie comme « l'appartenance-au-monde » et qui est l'activité de la non-naturalité de la vie humaine : elle concerne l'individu et lui garantit une certaine permanence dans le monde après sa mort. La troisième est l'action. En rapport avec la pluralité des hommes, cette dernière est la condition fondatrice et garante de la vie politique. A ce titre, elle est également la condition de l'Histoire. À ces trois activités correspondent trois sujets, qui sont respectivement *l'homo laborans*, littéralement

« l'homme qui travaille », *l'homo faber*, « l'homme qui fabrique », et *l'animal rationale*, « l'homme de la contemplation ». *L'homo laborans* produit mais sa production est immédiatement consommée, elle est éphémère. *L'homo faber*, lui, a des idéaux de permanence, de stabilité et de durée à travers son œuvre, mais celle-ci consiste en la réification. Enfin, *l'animal rationale*, qui ne s'exprime que par le langage, était selon Aristote le seul être humain véritablement débarrassé des nécessités vitales. Chacun de ces trois « hommes » ont eu la primauté selon les périodes historiques. Ils se sont succédés à chaque grand tournant anthropologique que nous avons visité précédemment : à l'époque romaine et durant la période médiévale, *l'homo laborans* avait le statut le plus bas dans l'échelle humaine et *l'animal rationale* avait le statut le plus haut, puis à l'époque moderne *l'homo faber* connut son apogée, de courte durée puisqu'il fut détrôné à partir du XIXème siècle par *l'homo laborans* (prôné par K. Marx pour qui le travail contient toute l'humanité de l'homme), toujours en tête aujourd'hui.

Cette approche en terme d'activité humaine offre un résumé efficace, montrant bien le renversement progressif de la condition que l'humain s'est lui-même imposé depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle fait tout à fait le lien entre les différentes places dans le monde que l'homme s'octroie et son rapport au temps. Cette influence réciproque structure un discours social à partir duquel naissent le rapport d'autorité et ses figures.

Pour reprendre plus précisément le rapport de l'homme au temps, il est nécessaire de repartir de la notion de processus. Nouvelle trouvaille de l'homme lui servant à inscrire ses œuvres dans une durée illimitée, les processus dans lesquels il s'inscrit l'impliquent aussi bien en tant qu'individu qu'en tant que membre de l'espèce humaine, puisque les processus survivent à la mortalité des hommes tout en les concernant chacun. Cela se produit au

siècle des Lumières qui marque un retour de la sécularisation, c'est-à-dire de la séparation progressive de la religion et de la politique, coupant les dimensions de la vie humaine de tout caractère sacré et de la transcendance : la sécularisation consiste en un processus dans lequel le monde et l'histoire humaine se comprennent à partir de l'homme lui-même, de façon immanente. Or l'autorité, en tant que phénomène spécifiquement humain, suppose une société qui elle-même suppose une histoire : *« Autrement dit, l'Autorité ne peut se manifester » (devenir un phénomène) que dans un Monde à structure temporelle. Le fondement métaphysique de l'Autorité est donc une « modification » de l'entité « Temps » (s'entend Temps « humain » ou « historique » avec le rythme : Avenir, Passé, Présent, par opposition aux Temps « naturels » avec primat du Présent- dans le domaine « physique » - ou du Passé – dans le domaine « biologique »).* (...)

*Il n'y a pas d'Autorité dans l'Eternel en tant que tel. Et si, comme nous le verrons, un type d'Autorité est métaphysiquement fondé sur l'éternité, ce n'est que dans ses rapports avec le Temps que l'Eternel « se manifeste » sous forme d'Autorité. Or il n'y a aucun doute que le Temps a, en tant que tel, la valeur d'une Autorité »* (A. Kojève, 1942, p 118/119).

Donc A. Kojève distingue trois autorités temporelles :

- le passé : vénérable, y toucher est un sacrilège, le négliger est inhumain, c'est ce que l'on appelle l'ancienneté ;
- l'avenir : le « tout devant soi » des jeunes gens ;
- le présent : c'est-à-dire l'actuel, la présence réelle de quelque chose dans le monde, qui se situe par rapport à l'irréalité « poétique » du passé et à l'irréalité « utopique » du futur.

A toutes ces autorités temporelles Kojève oppose l'autorité de l'Eternité qui est en dehors des trois modes du temps. Mais l'Eternel n'a d'autorité que par opposition au « temporel ». L'Eternité n'est que la négation du Temps, c'est-à-dire une fonction de celui-ci. Il s'agit là de deux aspects complémentaires d'une seule autorité ayant une même structure

quaternaire : Eternel, passé, présent, futur. « *L'Eternel n'a une Autorité proprement dite que par rapport aux actions humaines dans la mesure où il annule certaines d'entre elles, à savoir celles qui ont le caractère de « réactions » contre l'intervention active de l'élément de l'Eternité. Ce n'est donc pas l'Eternité en tant que telle, mais les actions de caractère éternel qui ont de l'Autorité.* » (A. Kojève, 1942, p 123).

Or la durée illimitée du processus, car prise dans l'immanence, ne peut en aucun cas suppléer à l'éternité ou la transcendance. Ainsi le rapport à l'autorité de *l'homo laborans* ne se supporte plus que d'une illusion d'Eternité. L'opposition entre deux aspects de l'autorité soutenus par la même structure quaternaire temporelle dont Kojève fait état n'est plus. Ne restent que les autorités du passé, du présent et du futur : il n'y a plus d'autorité « en dehors », plus celle de l'Eternité.

Kojève permet ici de jeter un pont vers la conception de la temporalité par la psychanalyse, rappelant que pour cette discipline l'inconscient ignore le temps. « *À ce niveau, la temporalité de l'inconscient a quelque chose de commun avec la définition de l'Eternité, telle qu'on la trouve chez Spinoza : elle est l'attribut sous lequel nous concevons l'existence de l'inconscient et le temps se réduit à un mode de pensée, c'est-à-dire à une élaboration secondaire.* » (J. Cain, 1982, p 36). L'intemporalité de l'inconscient provient du fait que les contenus y sont inscrits pour toujours, sont toujours en devenir et en réalité ne sont jamais, puisque inconscients. Des traces mnésiques (les expériences vécues de l'inconscient, et non les représentations de ces expériences, ces deux aspects réunis formant ce que l'on appelle un souvenir) ont persisté, inchangées depuis l'enfance comme si elles avaient été maintenues en réserve en dehors du temps. Cependant l'inconscient en fait un usage à partir des restes diurnes et des équivalents symboliques. De plus le refoulement ouvre la possibilité d'un retour du refoulé. Ainsi, le passé n'est pas considéré comme définitivement révolu : « *L'inconscient est donc bien cette « réserve de temps »,*

*avec sa potentialité d'accomplissement, qui s'est constituée de telle sorte qu'elle ménage la possibilité d'une réalisation ailleurs et autrement lorsque les circonstances ne le permettent pas. L'espoir aurait trouvé refuge dans l'inconscient et refait surface – l'occasion faisant le larron – grâce aux processus primaires que Freud appelait « posthumes » ... » (A. Green, 2000, p 126). Ou dit autrement: « Les souvenirs en nous sont éternels, figés et immuables tant qu'un évènement d'une certaine sorte n'est pas intervenu ; (...) Fixé, le souvenir est là, devenu pierre comme la statue d'un certain festin, susceptible de se transformer seulement dans des circonstances privilégiées, c'est-à-dire si une dynamique nouvelle vient instaurer un rapport différent à l'intérieur des liaisons qui le constituent. » (J. Cain, 1982, p 159). C'est donc dans le différé de l'accomplissement de la pulsion qui soutient le souvenir (et non pas la représentation du souvenir), c'est-à-dire le désir, que se forme la temporalité de l'inconscient (J. Cain, 1982). A l'exprimer ainsi, il apparaît que l'appareil psychique est pris simplement dans une double vectorisation vers l'avenir et/ou vers le passé.*

Or, en mettant de côté la temporalité de l'éternel, il me semble que *l'homo laborans* met à l'écart sa propre temporalité inconsciente, et par ce biais toute une scène de l'autorité et partie de ses figures : celle du grand Autre. L'autorité est recalée sur le plan d'une contingence éducative et non plus une dimension du rapport humain, de l'homme à lui-même et aux autres. L'autorité perd alors sa « potentialité d'accomplissement » selon les mots de Kojève. Elle n'est plus soutenue par le désir puisque celui-ci est la base structurelle de la temporalité inconsciente.

Cependant, la temporalité inconsciente est plus complexe en ce que les différentes instances psychiques ont des structures différentes. Chacune à son mode temporel et ces différents modes temporels sont en tension les uns avec les autres. C'est le préconscient qui coordonne l'ensemble et prépare la temporalité pour le conscient qui l'élabore

secondairement, mais uniquement au niveau des représentations. C'est ce que A. Green appelle « Le temps éclaté », donnant l'image d'un « bouquet de temps »: « *On le voit, l'idée à retenir est celle d'une multiplicité de foyers des conjugaisons du temps. Ce refoulé – c'est l'intuition de Freud – est hors temps, inusable, inaltérable, gardé intact, insensible aux outrages des jours qui se suivent ; mais en revanche, il peut feindre les apparences du changement par nécessité de se travestir lorsqu'il parvient au voisinage de la conscience. La marque du passé n'a pas pris une ride.* » (A. Green, 2000, p 51). Le « temps éclaté » revient, si nous le résumons grossièrement, à l'idée d'un temps de rencontre entre le temps du sujet et le temps de l'Autre. C'est également sur la base d'une pensée logique de ce type que J. Cain a proposé l'existence d'un double temps. Il fait l'hypothèse d'un troisième temps qui serait un pendant temporel de la topique tertiaire des espaces de certains auteurs tels que Winnicott et Racamier, une sorte de « temps transitionnel ». Celui-ci serait intermédiaire, situé entre le Moi et le monde, ou encore entre les deux partenaires de la cure. Temps interne fantasmatique, temps externe objectif et mesurable, le troisième temps unit et est le temps dans lequel se situe la parole. À ce titre, il fait lien avec l'objet. Pour expliciter un peu plus la place de ce dernier dans la problématique temporelle de l'appareil psychique, il faut revenir sur les traces mnésiques et rappeler qu'elles sont soumises au mécanisme de répétition. Cette dernière les inscrit dans un certain aspect de temps immuable de par sa constance, mais ceci tout en instaurant une certaine discontinuité, c'est-à-dire un rythme qui serait alors un temps intériorisé. Cela crée une impression de dualité temporelle d'apparence incompatible mais qui s'explique d'une part par le fait que la répétition est ce qui recommence toujours de zéro, provoquant ainsi l'effet rythmique de rupture, et d'autre part, par le fait qu'elle porte toujours sur le même objet du souvenir et non pas sur sa représentation, maintenant ainsi une certaine immuabilité intemporelle.

Les processus inconscients (répétition et refoulement d'une trace mnésique soutenue par

une pulsion) sont donc intemporels et non pas a-temporels car un hors-temps s'inscrivant néanmoins dans une durée sans fin ni début, tout en n'étant pas ordonnés par un temps métrique, alors que les représentations inconscientes des souvenirs sont susceptibles, elles, d'être prises en charge par le système préconscient puis temporalisées secondairement par l'élaboration du système conscient.

A travers ces deux questions de la place et de la capacité de l'homme à habiter le monde, nous arrivons au constat fondamental que celui-ci a besoin et n'a de cesse de se définir, mais sans toutefois ne jamais y parvenir. Nous remarquons qu'elles sont toutes deux rattachées par de multiples liens entraperçus ici et qui font appel à des concepts philosophiques pointus. Pour autant, le dénominateur commun qui se dégage est l'inachèvement de l'être humain et sa lutte permanente pour s'accomplir ou tout du moins en avoir l'illusion. Les différentes façons d'envisager la place et la capacité de l'homme d'habiter le monde, éclairées par le détour sur la temporalité de l'appareil psychique, nous permettent d'aborder maintenant un ouvrage au sein duquel l'inachèvement humain prend tout son sens dans la problématique de l'autorité.

Dans son ouvrage *On achève bien les hommes* (2005), D-R. Dufour prend son point de départ dans la théorie d'un anatomiste hollandais, L. Bolk, qui en 1926 applique le concept de la néoténie à l'être humain, concept qui consiste en la persistance à l'âge adulte de caractères juvéniles normalement transitoires. Ainsi, L. Bolk conçoit l'homme comme un être prématuré incapable d'atteindre son développement germinal complet mais tout de même capable de se reproduire et de transmettre ses caractères de juvénilité. Non finalisé, l'homme est donc un animal débile physiquement mais, par là même, doté d'une grande plasticité. « *On pourrait dire, au regard de cet état de non finition où se retrouve l'homme,*

*qu'il n'y a pas vraiment de nature humaine.* » (D-R. Dufour, 2005, p 44). Et parce que les processus et organisations biologiques de l'humain n'ont pas de fin, l'homme n'a pas véritablement de place dans la hiérarchie des espèces ni dans l'écosystème global. Etant non fini, l'homme doit donc se parachever ailleurs, dans une seconde nature, appelée culture : *« Ce dont le néotène hérite dans l'éducation contient les réponses à la question cruciale de l'habitabilité du monde laissée par les générations précédentes. »* (D-R. Dufour, 2005, p 76).

Une autre conséquence de son inachèvement est que l'humain est incapable de vivre l'instant : il subit donc une double défaillance au niveau du temps et de l'espace. C'est-à-dire qu'il n'habite nulle part. A ce propos, Heidegger disait que l'homme est « jeté dans l'historicité ». Selon D-R. Dufour, il est plutôt « hors de l'instant » : *« La seule réponse possible paraît être la suivante : le néotène a échangé son inaptitude à l'instant contre une disposition au temps. » « Or, cette inaptitude à l'instant et cette capacité de revenir à « avant » pour se précipiter « après » engagent le néotène dans une dimension que les vrais animaux ne connaissent pas et qui est tout simplement celle du déploiement temporel, c'est-à-dire celle de la grande temporalité, la temporalité sortie de l'urgence de l'évènement et agrandie à ce qui fait suite, enchaînement et succession des évènements. »* (D-R. Dufour, 2005, p 46). L'homme est dissipé dans un temps élargi, il est dans l'après-coup, au sens premier et psychanalytique du terme ajouterais-je. Cette couche de seconde nature recouvre et dénature la première : puisque le monde n'accueille pas le néotène, il change le monde.

D-R Dufour, pour appuyer son propos, reprend le mythe de Prométhée de Platon, mythe qui se déroule en deux temps et qui illustre tout à fait bien la néoténie humaine : l'homme est inachevé, (Epiméthée) et l'homme s'accomplit (Prométhée). Mais ce mythe lui permet surtout d'étayer le but de son développement qui est le suivant : *« J'espère montrer que*



*l'existence de Dieu dans la tête des hommes est une nécessité de structure. Parce que l'humanité procède d'une communauté unique, cette structure, identique, s'applique à tout homme, mais elle ne s'en exprime pas moins sous des formes éminemment différentes, étroitement soumises aux temps et aux lieux dans lesquels tels ou tels hommes sont jetés. »* (D-R. Dufour, 2005, p 15). Autrement dit, du fait de sa néoténie, l'homme a besoin de transcendance, qu'il a trouvé en Dieu : *« L'homme ne peut faire l'économie d'une métaphysique qui, pour le coup, porte bien son nom car elle apparaît comme ce qui se greffe sur un défaut dans le monde physique de l'homme pour y obvier. »* (D-R. Dufour, 2005, p 91). Comme chaque espèce est soumise à une autre dans l'ordre des choses sauf l'homme, et que d'autre part il a domestiqué à peu près toutes les espèces, il lui a fallu se trouver lui aussi un dominant, un d' « hommesticateur » selon l'expression de l'auteur. Ce dominant, ou encore « grand Sujet » (imago du grand Autre lacanien), ne pouvant le trouver dans sa première nature, le néotène l'a inventé dans sa seconde nature. Ainsi, la croyance en un grand Sujet permet au néotène de mettre nature et culture en continuité car les questions qui se posent à l'une peuvent trouver une réponse dans l'autre. Sauf que cela ne fonctionne qu'à une seule condition et non des moindres : *« La domestication de cette bête en perdition, le néotène humain, passe donc par un double mouvement : l'invention « délirante » de Dieu et l'ignorance de cette invention. C'est à ce prix, celui de l'inversion de cette invention, que fonctionne ce rapport entre le néotène et son Dieu. »* (D-R. Dufour, 2005, p 93). C'est donc un mouvement à double sens où l'homme incomplet reporte sur le grand Sujet ce qui lui fait défaut et à ce titre se pose comme son sujet, au sens *subjectum*, le soumis, qu'il a au départ imaginé. *« C'est ainsi : le néotène a vocation à l'assujettissement à un Sujet dominant. Le maître opprime, certes, mais le néotène veut du maître – ne serait-ce que pour s'en plaindre. Car le maître domestique le néotène en le tenant dans des règles politiques et en le dressant aux grammaires, aux récits et à l'usage*

*des objets prothétiques du moment. C'est ainsi que le néotène ne cesse de tomber sans cesse sous la juridiction des nouveaux maîtres qu'il invente ... pour sa libération.* » (D-R. Dufour, 2005, p 108). Il y a donc un désir du sujet pour la soumission, c'est-à-dire que l'autorité fonctionne à partir du consentement du soumis. « *Selon La Boétie, lorsqu'un prend le pouvoir, il ne le fait pas sans recevoir ce dont les autres se démettent.* » (D-R. Dufour, 2005, p 137).

Le problème qui se pose actuellement est que Dieu est mort et surtout que rien ne le remplace, d'où la crise de l'autorité et de ses figures. En accord avec d'autres auteurs (M-J. Sauret, 2006, par exemple), il me semble que, la fonction étant toujours active mais la place d'exception étant laissée vide, chacun l'occupe un peu.

Cette démonstration me permet de poser un postulat de départ fondamental pour entamer mes travaux : l'homme a un besoin structurel d'autorité.

Ceci étant établi, le problème qui surgit immédiatement est que depuis la Renaissance nous avons pris le parti de vivre sans Dieu. Pour D-R Dufour, il n'est pas certain que le choix de l'homme de ne plus se définir par rapport à un grand Sujet mais par lui-même soit structurellement possible pour le néotène. Alors, avec la disparition de Dieu nous assisterions aujourd'hui à un inachèvement de l'autorité ?

Pour autant il y a toujours de l'autorité, même si elle est actuellement en crise. S'agit-il toujours de la même autorité mais qui se serait déplacée sur d'autres grands Sujets, tels que l'enfant ou l'enfance ? Ceci pose alors la question, non plus de l'inachèvement de l'autorité, mais d'une autorité de l'inachèvement à travers un Sujet, ou imago emblème de l'inachèvement ?



## Partie 1 : L'autorité à l'ère hypermoderne<sup>6</sup>

Mon objectif dans cette partie est double et me sert de transition entre l'introduction et les deux parties théoriques et cliniques suivantes. Mon premier dessein est de montrer en quoi l'essence culturelle du concept d'autorité qui caractérise la « relation d'autorité » est dépendante de la structure du discours social, ce qui me permettra d'éclairer les tournants anthropologiques visités lors de l'introduction sur le plan structurel. Mon second but est de montrer comment la « relation d'autorité » hypermoderne, appuyée sur des énoncés, influence la construction des figures d'autorité au niveau des imagos d'autorité.

C'est à ces deux niveaux que l'autorité intéresse les psychologues cliniciens : la conception de l'autorité varie selon le discours social qui la définit, ce qui a des effets dans la clinique du quotidien et de la psychopathologie ; d'autre part, l'aspect intersubjectif du processus d'autorité repose sur plusieurs processus psychiques, notamment celui de l'identification. J'illustrerai ces deux niveaux à travers deux exemples, le juridique et l'éducation. Le constat sur l'autorité hypermoderne dans ces deux domaines permettra de mettre en relief les enjeux psychiques actuels, notamment sur le plan de la construction subjective chez l'enfant, et plus particulièrement dans la constitution de ses nouvelles figures. C'est à partir de ce constat que ma question de départ a émergé et que j'ai formulé deux hypothèses. J'introduis cette actualité de l'autorité par ce qui a constitué le fil rouge de mon introduction, l'énonciation, afin de marquer ses liens avec les tournants anthropologiques déjà parcourus.

---

<sup>6</sup> Dans son dernier ouvrage J.P. Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*. (2006, Paris, Denoël), explicite la différence entre la postmodernité, qui est un état déjà accompli, une modernité dépassée, et l'hyper modernité, qui désigne un phénomène en cours (p 40).



# 1. Quelle énonciation et quel auteur à l'heure hypermoderne ?

Les modalités de transmission de l'autorité définissent son mode de fonctionnement et la désignation de ses figures. L'introduction a retracé les principaux tournants anthropologiques de l'autorité à travers un rapide historique des modes d'énonciation et mis en évidence que chacun de ces changements avaient eu des conséquences sur les modes de fonctionnement de l'autorité et sur la désignation de ses figures. Or le tournant entamé lors des Lumières aboutit depuis quelques décennies au passage de l'énonciation aux énoncés. A partir des travaux d'A. Kojève enrichis de la théorie sur les quatre discours de Lacan (1969-1970) et des apports sur les énoncés de S. Lesourd (2001), je tente de démontrer comment le discours scientifique fournit, par son mode énonciatif, un nouveau fonctionnement de l'autorité, amenant de nouvelles figures d'autorité.

## 1.1 *La transmission de l'autorité*

Dans son ouvrage « La notion d'autorité » A. Kojève (1942) dégage quatre grandes théories de l'autorité : celle de Platon, qu'il nomme Autorité de la Justice, celle d'Aristote, nommée Autorité du Chef, la théorie scolastique de l'Autorité, soit l'Autorité du Père, et enfin la théorie de Hegel, qui est l'Autorité du Maître. De ces quatre théories, il dégage quatre types « purs » d'autorité :

- le type « Autorité du Père sur l'Enfant », sous-tendue par la différence de génération, qui est l'autorité de la tradition, du mort, et de l'Auteur sur son œuvre ;

- l'Autorité du Maître sur l'Esclave, du militaire sur le civil, de l'homme sur la femme, ou encore celle du vainqueur sur le vaincu ;
- le type « Autorité du Chef sur la Bande », c'est-à-dire celle du supérieur sur l'inférieur, du maître sur l'élève, du savant, du technicien, du devin, du prophète... ;
- enfin l'Autorité du Juge, de l'arbitre, du contrôleur ou encore du confesseur : c'est l'autorité de l'homme juste.

A la lumière de ces différents types d'autorité, qui peuvent se combiner entre eux, A. Kojève distingue trois modes de transmission. Il est à noter qu'il envisage la transmission comme n'étant pas liée à une seule personne déterminée : l'autorité reste la même quand la personne est remplacée. Elle est donc engendrée non pas par « l'être » de celui qui la détient ni par ses attributs, mais par ses actes et/ou ses qualités. Nous retrouvons ici les notions de *dignitas* et de légitimité, marqueurs fondamentaux de la différence entre le statut du pouvoir et la place incarnée de l'autorité. Ces différents procédés de transmission constituent différents modes de fonctionnement de l'autorité.

Une première voie de transmission de l'autorité est la *transmission par élection* : le candidat est désigné par celui ou ceux qui n'ont aucune autorité, ou une autorité d'un autre type. C'est le primat de la notion de choix du meilleur. Un deuxième mode de transmission est la *transmission héréditaire*, fondée sur la théorie selon laquelle les actes, les vertus et les possibilités de faire ceux-ci, se transmettent de père en fils. D'où l'idée que le fils hérite de l'autorité de son père. Mais selon A. Kojève, ce mode de transmission repose sur une théorie erronée et est donc appelée à disparaître. Enfin, et il s'agit de la modalité de transmission de l'autorité qui nous intéresse plus particulièrement, A. Kojève définit une *transmission par nomination* : un candidat à l'autorité, qui peut être quelconque, est désigné par celui ou ceux qui détiennent eux-mêmes une autorité de même type. Or il y a 3 types de nomination qui ont des conséquences psychiques à trois niveaux (S. Lesourd,

cours de DEA, 2004/2005) : la nomination symbolique (la nationalité, le clan, le totémisme, etc.), la nomination imaginaire (le prénom, les fantasmes des parents projetés sur leurs enfants, liés à la culture et l'éducation, elles sont auto-fondées par ceux qui les donnent), et la nomination réelle, qui devient symbolique avec les générations. Ces trois niveaux de désignation assignent une place dans les trois registres psychiques symbolique, imaginaire et réel. La nomination imaginaire par les parents provient de ce qui leur manque : le manque se transmet de génération en génération. Les générations précédentes transmettent ce manque par la nomination et le désir de la génération suivante s'origine de ce manque de la génération précédente. Ainsi le désir est toujours le désir de l'Autre, puisqu'il nomme, la question étant de pouvoir se l'approprier. C'est de ces diverses nominations que vont émerger les fonctions d'autorité d'une part et les imagos d'autorité d'autre part, aussi bien pour les parents que pour les enfants.

Cette désignation par les parents, nous pouvons l'écrire S1 en référence au discours du maître de Lacan. Ce discours fondateur constitue une métaphore de la fonction paternelle infantile, c'est-à-dire de l'autorité du père imaginaire. Les écritures des discours de Lacan nous aident à repérer en quoi cette nomination relève du registre de l'énonciation et comment celle-ci passe par un auteur, la figure paternelle.

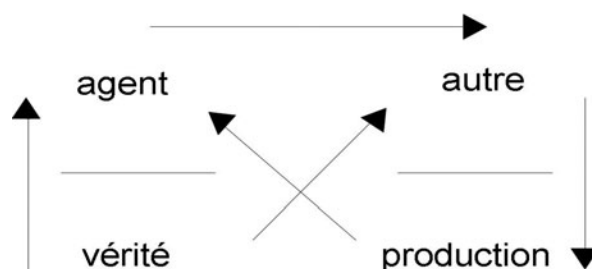
## **1.2 Les écritures des discours de Lacan : le discours du maître**

Les quatre discours (du Maître, de l'Hystérique, de l'Université et celui de l'Analyste) que Lacan a schématisés (1969-1970) permettent de comprendre le mode d'organisation des discours sociaux, leurs implications interrelationnelles et leurs effets sur la psyché notamment au niveau de la psychopathologie. Ces écritures de discours prennent



appui sur la structure du langage. Elles rendent compte du fait que le sujet est déterminé par le signifiant qui vient de l'Autre, la nomination, et est représenté par ce signifiant-maître pour les autres signifiants.

Il y a quatre places dans l'interlocution, réparties en deux positions distinctes : le locuteur et l'interlocuteur. Le locuteur est constituée de l'agent du discours, c'est-à-dire l'énonciateur S1, et la place de la vérité du discours \$, lieu ignoré de la parole. L'interlocuteur est formé à partir de la place de l'autre, soit celui à qui l'on s'adresse S2, et de la place de la production du discours (a), c'est-à-dire ce qui est construit dans l'interlocution.

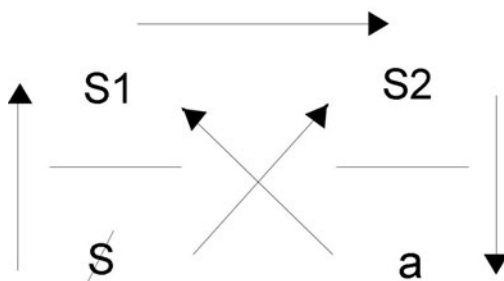


**Figure n°1 : La structure du discours.**

« Se construisent ainsi un, ou des, signifiants premiers (S1) pour un sujet qui s'opposent et s'articulent à l'ensemble des signifiants (S2) composant le savoir, soit l'ensemble de ce qui peut être mis en sens et échangé avec l'autre de la relation. La conception de « l'inconscient structuré comme un langage » découle de cette structure de l'interlocution humaine, les S1 étant ceux qui construisent l'inconscient et à partir desquels « ça parle dans l'inconscient » » (S. Lesourd, 2001, p 139). Quand il entre dans le langage, le sujet n'a plus accès directement à l'objet de sa jouissance car il ignore ses propres signifiants

maîtres. Il doit désormais faire le détour par la demande et le désir pour tenter d’y accéder. Ce détour constitue l’opération civilisatrice de l’homme.

« Lacan en construisant le discours du maître comme le discours fondamental qui nomme le sujet dans les réseaux signifiants, montre bien que c’est de cette nomination que le sujet se détermine, et est déterminé, dans ses actes. » (S. Lesourd, 2001, p 138) :



**Figure n°2 : Le schéma du discours du maître.**

Le discours du Maître (schéma ci-dessus) reprend la position décrite par Hegel du rapport du maître à l’esclave : « *Sur la ligne supérieure se trouve le rapport entre le signifiant-maître S1 et le savoir S2, soit la structure de langage du sujet de l’inconscient. A la ligne inférieure se trouve l’écriture du fantasme, selon Lacan. Le sujet est séparé de l’objet (a) qui assurerait sa jouissance pleine. Le premier rapport (S1/\$) décrit la détermination subjective par le signifiant-maître. Le signifiant représente le sujet (qu’il détermine) pour les autres signifiants. Le deuxième rapport (S2/a) décrit la façon dont le savoir recèlerait en lui la désignation de l’objet adéquat à la jouissance pleine.* » (S. Lesourd, 2001, p 141).

Le signifiant-maître est celui qui nomme, il est le « tu es cela » adressé au sujet. Dans ce sens le discours du Maître est une métaphore du discours du père infantile, père qui nomme et prive l’enfant de l’objet adéquat à la jouissance. Ainsi l’assujettissement aux signifiants du maître est similaire à l’assujettissement infantile au père imaginaire.

Dans le fonctionnement interrelationnel référé au discours social du maître, l'autorité est basée sur des places hiérarchisées où l'un, figure d'autorité, nomme l'autre dans sa condition subjective dans le but de le faire advenir par une énonciation. Dans son ouvrage « L'épopée symbolique du nouveau né » G. Cullere-Crespin (2007), précise que cette nomination se passe en deux temps : au premier temps, la mère nomme l'enfant par un « tu es cela », puis dans un second temps le père questionne l'enfant par un « qui es-tu ? », faisant ainsi sortir l'enfant de la dyade mère-enfant. Par cette interrogation énonciative, le père met fin à l'aliénation de l'enfant par la mère en permettant à celui-ci une énonciation subjective propre. Le maître est alors à considérer comme la réunion d'une mère « suffisamment bonne » car préoccupée par le père, objet de son désir, et d'un père imaginaire œdipien. La figure du maître doit alors être entendue au sens du couple parental œdipien. La limite de cette relation est qu'elle maintient l'individu dans une position infantile, comme nous le verrons plus tard.

Mais si le discours du maître a prévalu pendant des siècles, l'héritage de Copernic et d'autres scientifiques, c'est-à-dire les énoncés de la science démontrés, provoque un renversement au sein de la structure même du discours. Dans la structure du fonctionnement capitaliste et sa forme politique, le libéralisme, la croyance est que le sujet désigne lui-même son signifiant. Or cette autonomisation du sujet par rapport au signifiant, notamment par rapport à la nomination, est une illusion dont les conséquences se vérifient sur le plan de l'énonciation.

### 1.3 Les discours modernes : les discours capitaliste et des technosciences

Le discours capitaliste consiste en un simple renversement des places du sujet et du signifiant-maître dans le discours du maître. Les conséquences de ce renversement sont radicales dans la mesure où au sein de cette structuration, le sujet est en place d'agent, le signifiant-maître en place de vérité et l'objet se retrouve à la place de la production du discours. Le sujet n'est plus assujéti à rien : « *Dans le langage le signifiant ne le nomme pas, dans le désir l'objet ne lui échappe pas, rien ne vient l'assujéti, le jeter dessous, le rendre sujet, au sens du sujet « de sa gracieuse majesté » ou de l'inconscient.* » (S. Lesourd, 2001, p 150).

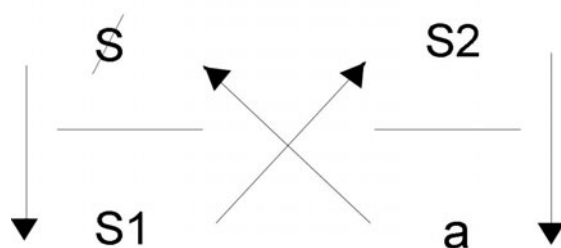


Figure n° 3 : Schéma du discours capitaliste.

En termes d'autorité, la nomination n'étant plus puisqu'il n'y a plus de locuteur, donc plus d'énonciation, le sujet devient sa propre figure d'autorité. Par l'inversion de ces places, le sujet sort du langage en tant que construction subjective et la loi ne fait plus l'objet d'une énonciation extérieure. L'autorité devient auto-fondée par le sujet lui-même et la loi est unique au sens individuel, puisque l'individu est l'auteur de sa propre loi.

Le libéralisme, forme politique du discours capitaliste, produit un rapport de l'homme au

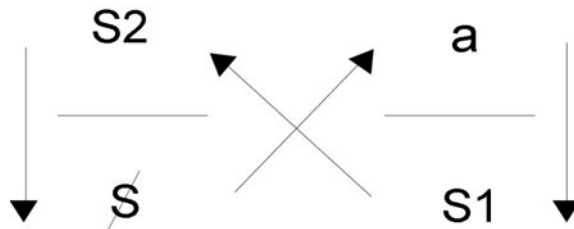
monde basé sur le déni du manque de l'objet comme fondement de la subjectivité, c'est-à-dire une incroyance en le signifiant phallus : « *Le locuteur (\$ /S1) serait alors le capitaliste soit le sujet capable de jouir sans entrave, mais (...), il n'y a pas « d'être du capitaliste », pas de sujet qui parle de cette place. L'autre (S2/a) serait alors le travailleur, (...) Mais là encore, et le discours de Marx en témoigne, il n'existe pas de sujet prolétaire, juste une masse. Cette ouverture par Lacan à un nouveau discours s'appuie sur le rapprochement entre la question de la fétichisation de l'objet telle qu'en parle la psychanalyse dans les mécanismes de la perversion qui reposent sur le déni, et les derniers textes marxistes relus par Althusser sur la fétichisation de la marchandise. Cette fétichisation de l'objet comme source de plus, value ou jouissance, construit une compréhension du monde où le rapport du sujet à l'objet est « de droit », en prise directe, malmenant la définition du sujet en psychanalyse, comme radicalement séparé de son objet. » (S. Lesourd, 2001, p 151).*

*« En effet, d'une part, le capitalisme semble proposer à chacun, par le marché et grâce à la science, la jouissance qui lui ferait défaut ; d'autre part, et dans le même temps, il promet de s'accommoder des petites jouissances de chacun. Autant dire qu'un des traits dominants de ce lien social réside dans ce que Lacan qualifie de « mise du sexuel au rancart » ou, mieux, « de forclusion de la castration » : il n'est plus requis du sujet qu'il symbolise ce qu'il perd de jouissance à parler et dont le reflet est constitutif de la sexualité humaine, puisque dans la jouissance il y baigne. Le Un du narcissisme, c'est-à-dire sa propre image, prend le relais du Un symbolique, du signifiant maître des Nom-du-Père : ce solipsisme fait passer le collectif au multiple. Il rompt toute solidarité entre les organes qui composent le lien social qu'aucune norme (qu'aucun signifiant maître) ne vient plus réguler, état qu'Emile Durkheim qualifiait d'anomie. » (M-J. Sauret, 1998, p 11/12).*

Les avancées scientifiques de l'époque précédant les Lumières, notamment celles de

Copernic et Galilée, ont provoqué cette bascule du discours du maître par la remise en cause du pouvoir créateur de Dieu. Naquit alors l'idée d'un savoir qui pourrait, par l'intermédiaire des objets de connaissance, produire une vérité du monde. Le discours scientifique a dès lors remplacé le discours religieux qui reproduit le modèle du discours du maître. Désormais, le maître n'est plus l'agent du discours, c'est désormais le savoir qui devient l'agent du discours.

Pour approfondir ce constat, S. Lesourd propose d'opérer un quart de tour aux algorithmes du discours du capitalisme, quart de tour effectué par Lacan à propos du discours du maître, bien que le discours du capitalisme ne soit pas un discours fondateur. Ainsi il démontre que les quatre algorithmes logiquement impossibles de par leur signification même dans le schéma,  $(S1/a)$ ,  $(S2/\$)$ ,  $(a/S1)$  et  $(\$/S2)$ , deviennent des énoncés mis en place d'énonciation subjective, ce qu'ils ne sont pourtant pas. Les quatre énoncés permettent d'écrire deux discours, le discours des technosciences et le discours de l'écologie, déterminant les rapports interindividuels hypermodernes. Le discours des technosciences organise, avec le discours écologiste, le rapport social hypermoderne basé sur la jouissance de l'objet et la maîtrise subjective, le discours écologiste étant la réponse subjective du discours des technosciences. Ces deux discours issus du discours capitaliste, mettent en rapport direct le sujet et l'objet, c'est-à-dire mettent en scène une réalisation du fantasme. Dans le discours de la technologie, qui nous intéresse particulièrement dans la problématique de l'autorité, le savoir vient en position d'agent du discours :



**Figure n° 4 : Schéma du discours des technosciences.**

S. Lesourd rappelle que S2/\$ est impossible dans la mesure où le sujet est déduit de ses ratages. Il ne peut être déterminé par aucun savoir. Pourtant le discours technologique prône justement un savoir qui détermine ce que le sujet doit être et ordonne sa place puisque son agent est le savoir technique universel. Mais le savoir de la réalité interpelle l'objet, en place d'autre du discours, et non pas le sujet. C'est donc l'objet qui est en place de produire le sens au monde, c'est-à-dire de produire une nomination ordonnant le monde. Le sujet disparaît car le savoir tente de le réduire au réel (Cf. les neurosciences) : la subjectivité est définie par le savoir. C'est un discours a-subjectif au sein duquel tout le monde doit pouvoir refaire la même chose, par randomisation, à la place de l'autre, par interchangeabilité : *« Ce type d'énoncé où le sujet est déterminé par un savoir technologique en place signifiante, a quelques conséquences sur l'organisation des rapports interhumains. La première est liée au fait que tout savoir constitué s'équivaut à un autre, et peut toujours être contesté au nom d'un autre savoir autrement organisé. A la différence du signifiant-maître qui est imposé au sujet par un Père qui nomme, un Auteur qui a l'« auteurité » pour le faire, le savoir technologique n'a lui aucune légitimité à imposer au sujet sa détermination. »* (S. Lesourd, 2001, p 160). Dans cette logique, on ne cherche plus un maître qui énonce mais une démonstration, c'est-à-dire un sens signifié,

réel et non symbolique.

Aussi le discours technologique vient nier le manque. Il vise à produire un homme nouveau moins manquant (Cf. la place prise par la prothétique évoquée par D-R. Dufour dans son ouvrage « *On achève bien les hommes* », 2005), et au contraire producteur de nouveaux savoirs. « *Le sujet découvre qu'il n'est pas « marié » comme il le croyait avec l'Ancien Régime, avec l'ordre établi, et, dès lors, avec aucun système que lui imposait l'Autre –Dieu ou le Roi- pour aménager son rapport au monde. Mais du coup il doit lui-même s'inventer la solution susceptible de lui rendre viable ce même rapport au monde et à son semblable.* » (M-J. Sauret, 1998, p 65). « (...) *le sujet n'attend plus du savoir qu'il fournisse l'Autre : il va le fabriquer avec le bout de réel qu'il ramènera.* » (M-J. Sauret, 1998, p 75).

La production relance la vérité, donc le sujet est toujours en devenir, en permanence dans la chute, dans l'impossibilité d'arriver au but, d'où une mélancolisation du lien et les manies de l'agir (problématique de la temporalité en tant qu'elle est issue du déplacement du corps dans l'espace) : « *Les deux réactions modernes typiques du rapport du sujet au manque, (...), sont la dépression comme sensation que l'Autre manque, qu'il est marqué du signifiant du manque et l'angoisse comme perception du manque dans l'Autre dans la sensation d'être l'objet de son désir. (...) Le discours de la Technologie répond au signifiant du manque dans l'Autre en produisant des nouveaux signifiants-mâîtres, le discours de l'Ecologie répond au manque d'objet en constituant un savoir de l'objet, un savoir du bien-être. Dans les deux cas, il existe une adéquation entre ces deux discours et les comportements individuels des sujets aux prises avec le manque quand il n'est plus médiatisé par l'objet pacificateur de la jouissance : le Phallus.* » (S. Lesourd, 2001, p 165).

Dans ce discours, l'interdit n'est pas posé, tout est possible. Or la division de la subjectivité



vient de l'interdit. Le discours des technosciences prône la non-division du sujet par l'interdit. La division se fait par l'impossible et le réel vient installer l'impuissance face à un impossible. C'est-à-dire que la limite est dans le réel et non dans le psychisme. Le discours de la Technologie détermine des impuissances plus que des impossibles, d'où des incapacités à jouir, non pas par interdit, mais par impossibles. La fonction du tiers disparaît : « (...) *impuissance pour le signifiant-maître à déterminer le sujet, comme si cette fonction, liée au Père du nom et supportée dans la réalité par le père réel ne trouvait plus à s'affirmer du fait du déni du père réel dont j'ai parlé.* » (S. Lesourd, 2001, p 164).

La conséquence majeure sur l'autorité de cette nouvelle logique relationnelle est que l'effacement de l'énonciation au profit des énoncés amène la perte de l'autorité de l'auteur. Cette perte de l'auteur fait se rejoindre les deux thèmes du début de cette partie, celle de la transmission et celle de la chute du père, l'auteur étant le père infantile. Le déclin de la fonction du maître dans le discours est en lien avec le déni de la fonction du père réel : le père ne peut plus s'appuyer sur le discours social pour remplir sa fonction. En pratique, cette perte se joue à travers la chute du patriarcat et son pendant, la crise de la légitimité des figures d'autorité. Mais une confusion émerge entre la fonction paternelle et le patriarcat, confusion qui revient à confondre l'autorité paternelle et la toute-puissance du père (J.P. Lebrun, 2007). Nous verrons à travers le discours juridique les conséquences de la chute du patriarcat et les logiques qui l'ont remplacé. La chute de la fonction paternelle est renforcée d'autre part par la disparition du tiers et de l'évitement de l'interdit. Le père n'est plus une autorité de fait mais une autorité de droit, c'est-à-dire liée à un statut, ce qui le range du côté du pouvoir, d'où la perte de légitimité qui fondait son autorité. D'autant que si le juridique est une autorité organisée par la transmission par nomination, l'autorité parentale juridique ne saurait constituer une autorité.

## 2. Le discours juridique : l'autorité parentale

A. Kojève est l'auteur qui a le plus explicitement dégagé les liens actuels entre l'autorité et le droit. Dans son ouvrage, « La notion de l'autorité » (1942), il définit celle-ci comme « *la possibilité d'agir sur les autres (ou sur un autre), sans que ces autres réagissent sur lui, tout en étant capables de le faire.* » (A. Kojève, 1942, p 58). En conséquence l'autorité peut s'énoncer ainsi : « j'ai droit à quelque chose quand je peux le faire sans rencontrer d'opposition, celle-ci étant en principe possible. ». Ceci rend prégnante l'association, voire l'éventuel amalgame entre les deux notions d'autorité et de droit telles qu'elles sont définies aujourd'hui. Alors qu'autrefois l'autorité était reliée à la notion de devoir. A. Kojève situe la différence essentielle entre les deux notions dans ce qu'il nomme « la réaction » : dans le cas de l'autorité, la « réaction » ne s'actualise jamais mais reste à l'état de pure possibilité, et sa réalisation même détruirait l'autorité ; par contre, la « réaction » peut s'actualiser sans détruire pour cela le droit, à la seule condition qu'elle soit subie par une personne autre que celle qui détient le droit. De plus l'autorité exclut toute forme de contrainte ou de force alors que le droit l'implique par essence. La nouvelle parenté entre les deux notions exprime le fait que la légitimité de l'autorité actuelle nécessite un cadre légal, et non plus uniquement moral, pour être reconnue.

Mais il est un cas particulier d'autorité dans le domaine du droit : celui de l'autorité parentale. En effet, le droit est le seul domaine ayant défini l'autorité au sein de la famille. Ainsi, l'autorité que les parents exercent sur leurs enfants n'est définie que d'un point de vue juridique. Notamment, la loi concernant l'autorité parentale conjointe (Loi dite « Malhuret » du 22 juillet 1987, code civil, loi n° 373-2) résume tout à fait cela en signifiant que les parents ont le devoir d'associer l'enfant dans les décisions qui le

concernent, en fonction de sa maturité. Ainsi, l'appareil juridique nous montre le glissement des droits aux devoirs des parents envers leurs enfants, dont les droits sont de plus en plus nombreux et affirmés, ce qui bouleverse la structure familiale et sa représentation. Mais bien que le domaine juridique constitue une autorité, transmise par nomination, l'autorité parentale qu'elle décrète ne constitue pas une autorité.

En effet, seule la justice donne une définition de l'autorité parentale dans le code civil, depuis la réforme de la loi du 5 juin 1970 (code civil, loi n° 37161), qui substitua la mention de puissance paternelle à celle de l'autorité parentale. Celle-ci repose sur les trois principes suivants:

- l'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs,
- cette fonction a pour fin la protection de l'enfant mineur,
- le père et la mère sont à égalité de droits et de devoirs.

La loi énonce ainsi: *« L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité l'intérêt de l'enfant. Elle appartient aux père et mère jusqu'à la majorité ou l'émancipation de l'enfant pour le protéger dans sa sécurité, sa santé et sa moralité, pour assurer son éducation et permettre son développement, dans le respect dû à sa personne. Les parents associent l'enfant aux décisions qui le concernent, selon son âge et son degré de maturité. »* Depuis, la loi Malhuret a apporté comme nouveauté la possibilité que l'autorité parentale conjointe perdure en cas de divorce : *« la séparation des parents est sans incidence sur les règles de dévolution de l'exercice parentale »*. Depuis d'autres lois sur ce thème ont été adoptées, sans modifier l'essence de celles de 1970 et de 1987, apportant des précisions d'application.

Le fait est que l'autorité des parents sur leurs enfants semble une des choses les plus naturelles, elle « coule de source ». Sa présence est un fait non débattu, et son origine ne prête pas non plus à questionnement. Elle est si évidente qu'il n'est pas si surprenant

finalement qu'elle ne soit définie que par le législatif, le code civil étant obligé de lui donner un cadre avec des limites d'applications. Mais dès lors, l'autorité parentale n'est conçue qu'en termes de droits et de devoirs, comme nous pouvons le constater dans l'énoncé de la loi. Ainsi la question du « comment l'autorité », qui, elle, est sujette à discussions et même polémiques, ne peut se référer qu'à cette prescription législative. Or, nous avons vu que, d'une part le droit n'est présent que dans le sens où la personne et/ou le groupe soumis à l'autorité accorde à l'auteur de l'autorité le droit de l'exercer, donc droit, non au sens juridique du terme, mais au sens permissif du terme. L'autorité n'est pas un droit que chacun pourrait réclamer au nom de la loi, au même titre que le droit d'expression par exemple. D'autre part, le lien entre l'autorité et le pouvoir est loin d'être évident, il ne fait pas consensus, au contraire. Il apparaît que cette corrélation entre les deux notions se retrouve surtout dans les instances institutionnelles, c'est-à-dire dans des structures où l'aspect hiérarchique prime sur l'aspect relationnel. J'ai, pour ma part, dégagé toute notion de pouvoir dans mon acceptation de l'autorité. Les deux notions semblent, pour ce qui me concerne, relever de deux mouvements différents et incompatibles. Ceci d'autant que je m'intéresse uniquement à des dynamiques et processus relationnels humains. Mais il est intéressant de noter que l'autorité parentale n'est définie que par une instance institutionnelle, en l'occurrence législative. Il est certain que la famille est une sorte d'institution où la hiérarchie a toute son importance.

Un autre aspect de la loi du 5 juin 1970 retient également l'attention. Il s'agit de son but essentiel de partager l'autorité parentale entre le père et la mère de l'enfant, et ceci même dans un cadre de séparation des parents, but renforcé par la loi « Malhuret ». Pourtant il apparaît que l'autorité ne se partage pas. Alors comment concilier ces deux mouvements opposés ? Faut-il entendre ici qu'il s'agit des parents, au sens couple parental ne formant qu'une seule figure parentale, la mère et le père étant ainsi indifférenciés, ce que les termes

de la loi pourrait inciter à faire ? « Peu importe que ce soit l'un ou l'autre, c'est égal » pourrions-nous traduire, car il s'agit d'égalité effectivement. Vivant dans un système politique démocratique ayant pour principe fondamental l'égalité, nous supposons que les parents possèdent, grâce à cette loi, autant d'autorité l'un que l'autre, même si ceci n'est pas littéralement précisé : cette loi a pour but de supprimer la suprématie du père en tant que détenteur unique de l'autorité. Mais la réalité interrelationnelle quotidienne oblige à constater qu'il y a pas que les « parents et l'enfant » mais, les parents et l'enfant, le père et l'enfant, la mère et l'enfant, et, le père, la mère et l'enfant. Il s'agit bien d'une triangulation avec des couples et alliances multiples et changeantes, et/ou parfois un simple trio, triangulation qui évolue, notamment selon le développement de l'enfant. Comment faire lorsque l'un des deux parents n'est pas là, ou encore lorsqu'ils sont en désaccord ? Et la question se pose d'autant plus dans un cadre de séparation : il semble encore plus difficile d'associer les deux parents à une seule figure parentale, d'autant que les cas de conflits entre les deux sont sûrement plus fréquents : comment rester « conjoint » quand on est séparé ?

S'agit-il alors véritablement d'autorité ? Et le doute s'installe d'autant plus à la lecture de la dernière phrase de la loi du 5 juin 1970 qui précise que les décisions prises par les parents concernant l'éducation de leur enfant doit être prise en concertation avec celui-ci. Nous pouvons constater ici le début de l'introduction du principe démocratique au sein de la famille, principe qui rétablit les systèmes de concertation, discussion, argumentation, persuasion contraires à l'essence même de l'autorité ? Or, « *L'organisation familiale de la Famille est donc tout autre chose que l'organisation politique de l'Etat : les enfants se subordonnent aux parents (par amour ou par autorité) en fonction de la parenté qui détermine leur être, mais ils ne sont pas à proprement parler gouvernés par eux* ». (A. Kojève, 1942, p 15).

L'autorité parentale, telle que décrite par la loi, installe un nouveau dilemme : l'autorité doit être pour une part accordée par celui qui la subit, ce que le texte de loi induit, mais ce serait alors d'une part les textes de loi, et l'enfant d'autre part qui instituent les parents en tant que détenteurs de l'autorité. C'est-à-dire qu'il n'y a aucun mode de transmission décrit par A. Kojève qui ne soit employé ici. Même la nomination ne s'applique pas à ce cas puisque ceux qui désignent les figures d'autorité ne détiennent pas la même autorité.

A travers ces textes de lois, l'autorité de la fonction paternelle est aujourd'hui mise à mal par les nouvelles représentations que le cadre législatif induit, car elles conduisent à une indifférenciation entre les rôles du père et de la mère auprès de l'enfant. Sous couvert de l'égalité, ils deviennent les « mêmes ». De plus, il s'opère un changement de référence et de centration de la famille sur l'enfant, entraînant une survalorisation narcissique de prédominance du moi idéal de ce dernier, au détriment de la frustration de l'idéal du moi et de l'apprentissage des limites, apprentissage précurseur de la castration. L'enfant se trouve donc en difficulté dans le passage de l'être à l'avoir, pris dans « *un narcissisme de survie personnelle dans l'avenir* » (S. Lesourd., décembre 2003/janvier 2004) et non plus dans une dette transmise de génération en génération à l'égard de ses parents. Il est pris dans une indifférenciation due à une impossible séparation d'avec la mère « *good-enough* » (D.W. Winnicott, 1957) par un tiers, entraînant ainsi un défaut de symbolisation. Or la différence des générations et la différence des sexes semblent être un couple indissociable, où si l'une est mise à mal, la seconde l'est aussi souvent par voie de conséquence. Dans le processus d'autorité, il semble que le partage qualitatif des tâches basé sur la différence des sexes sous-tend la différence des générations, car c'est en accédant à l'autorité de la fonction paternelle, c'est-à-dire surmoïque, que l'enfant s'inscrit psychiquement dans une transmission transgénérationnelle à travers son Surmoi, en tant qu'héritier du Surmoi de ses parents, et accède à une instance socialisante.

Cette nouvelle place de l'enfant au sein de la famille l'institue à une place qui revient à celle d'une place d'exception, autrefois tenue par Dieu puis par son représentant, le patriarche (J-P. Lebrun, 2007), c'est-à-dire en nouvelle figure d'autorité. Car se débarrasser de ces deux derniers ne signifie pas que leur place, c'est-à-dire leur fonction n'est plus, mais qu'elle est vacante, c'est-à-dire incarnée par aucune imago. Or, comme nous l'avons vu avec les travaux de D-R. Dufour, l'homme ne peut vivre sans cette place d'exception. Celle-ci est désormais occupée par l'enfance, comme le montre bien les modes éducatifs hypermodernes.

### **3. Une nouvelle figure d'autorité : l'enfance, l'autorité de l'inachèvement ?**

Le malaise sociétal que la notion d'autorité subit actuellement est due à une perte totale de consensus autour du concept, le problème fondamental étant que la crise s'exprime uniquement en termes qualitatifs et non en termes quantitatifs, contrairement aux idées reçues. Nous constatons que les rapports interindividuels sont régis, depuis quelques décennies déjà, par un fort principe d'égalité. Nous assistons à une organisation relationnelle dégagée de toute transmission transgénérationnelle. Dans ce sens, au sein de la sphère privée, l'autorité actuelle se détache de la tradition et efface les différences des sexes et des générations par un partage quantitatif des tâches parentales au détriment d'un partage qualitatif. Cette nouvelle réalité structure les rapports familiaux intergénérationnels et engendre de nouvelles modalités relationnelles parents/enfants. Nous assistons à un changement de centration de la famille parallèle à une précarisation notable du lien d'alliance. Il s'opère un changement de la représentation de la famille qui aboutit à une confusion générationnelle. Notamment, les divers glissements sémantiques tels que « fille mère » au profit de « mère célibataire », ou encore la confusion que peuvent entraîner les termes « belle-mère » et « beau-père », marquent la construction de cette représentation de la famille centrée autour de l'enfant (S. Lesourd, 2004) et qui pose la question de la légitimité des parents et de leur transmission. Or, s'il est certain que l'autorité est toujours un échange, peut-elle se partager pour autant ?

La place de l'enfance dans la société et celle de l'enfant dans la famille ont changé : nous sommes passés à une autorité de l'inachèvement avec l'enfance comme figure d'autorité.



Ceci est sous-tendu par trois idées qui se soutiennent les unes les autres.

La première idée consiste en l'émancipation de l'enfant. Dès après la seconde guerre mondiale, avec l'idée du primat du maternel conceptualisée dans la « dyade mère-enfant », puis la contestation de l'autorité et de la famille des années 68 et 70, la conception de l'enfant a changé. Il est apparu un sujet, non plus en devenir, mais une personne à part entière. L'enfant n'est plus un projet, il est déjà là. Ainsi notre approche de l'enfant est passée d'une vision « pédago-centrée » à une vision « adulto-centrée » (L. Gavarini, 2001) tout en instituant l'enfance comme LA nouvelle référence. « *Le changement permanent, la souplesse, la capacité à se transformer, à bouger, à innover deviennent de nouvelles valeurs sociales pour une génération « révolutionnaire ».* L'adulte « accompli » est considéré, du même coup, comme un individu marqué négativement par sa stabilité. Sa maturité devient subitement synonyme d'immobilisme. » (L. Gavarini, 2001, P 85).

Cette idée est également sous-tendue par une autre, déjà évoquée, selon laquelle seule l'expérience personnelle prévaut désormais : on ne peut savoir et comprendre que ce que l'on a fait soi-même. Ceci revient à substituer le faire à l'apprendre, c'est-à-dire à promouvoir le savoir-faire plutôt que le savoir. Nous retrouvons ici en filigrane la notion de processus dont il était question en introduction. Cependant, cela a conduit à supprimer la distinction entre le travail et le jeu, cela au profit du jeu. Ceci a pour conséquence de maintenir l'enfant le plus longtemps possible dans une position infantile, tout en ayant l'illusion du contraire puisque l'enfant apprend tous les jours, ce qui ne le prépare pas du tout au monde des adultes. C'est la promotion de l'autonomie des enfants et de l'enfance. Celle-ci devient un absolu, et l'on exclut les enfants du monde des adultes sous le prétexte de l'indépendance. Ce qui va à l'encontre du fait que l'enfance est un passage, une transition vers le monde adulte.

Et même plus, puisque l'avenir est désormais dans l'enfance, ce qui constitue la seconde

idée. Ceci dramatise l'enfance et l'institue comme moment décisif, avec un caractère définitif pourrions-nous dire puisque tout ce qui n'est pas acquis pendant l'enfance semble irrémédiablement perdu. Elle devient déterminante autant dans ses potentialités positives (apprentissage, naïveté, ...) comme négatives (traumatismes, fragilités, ...).

Ce qui n'est pas sans lien avec la crise de l'éducation : à ces enfants qui peuvent tout apprendre, l'éducateur ne peut pas tout transmettre. La crise de l'éducation provient plus du fait qu'elle touche ses propres limites que d'un système éducatif qui ne serait pas performant. Les éducateurs se réfugient à leur tour dans l'expertise, l'évaluation et le diagnostic. Ce qui va plutôt à l'encontre de la démarche initiale d'émancipation de monsieur bébé.

Le constat est le même chez les enseignants : la pédagogie est devenue une science à part entière. Dans son ouvrage « Surveiller et punir », M. Foucault (1975) remarque qu'à l'époque des Lumières déjà, un changement de place s'était opéré dans le sens d'une centration sur les élèves : en effet, et paradoxalement, la création des grandes salles de classe dirigée par un enseignant qui s'adresse à tous, au détriment du répétiteur individuel, oblige à une surveillance d'une part et une sanction d'autre part. Ainsi est créé l'examen comme outil d'application de la surveillance réciproque et hiérarchique, et outil de la normalisation utilisée comme sanction : il permet de qualifier, classer et punir. Au-delà de sanctionner un apprentissage, il est un des facteurs permanents de l'apprentissage. En tant que rituel du pouvoir, il permet au maître d'établir sur ses élèves tout un champ de connaissances. Il garantit le passage des connaissances du maître à l'élève et prélève sur l'élève un savoir destiné et réservé au maître. Ainsi la pédagogie devient une science. L'examen permet de transmettre les valeurs normalisantes tout en mettant en relief les différences individuelles qu'il objective en les fixant scientifiquement. Cela participe d'une nouvelle centration sur l'élève, c'est-à-dire sur celui qui est l'objet de la surveillance, et

non plus sur le détenteur du pouvoir, le « maître », qui devient invisible.

La qualité première d'un enseignant n'est plus d'avoir le savoir-faire d'enseigner mais de maîtriser parfaitement sa matière. Son statut ne lui confère plus d'autorité d'emblée. Il n'a plus de légitimité. Sa compétence consiste à connaître le monde et à transmettre cette connaissance aux autres, mais son autorité se fonde sur son rôle de responsable du monde. Il est un représentant du savoir des adultes. Or cette responsabilité ne veut plus être assumée par quiconque.

La troisième idée, quant à elle, est reliée à la notion aujourd'hui incontournable de la maltraitance, directement liée aux nouveaux droits juridiques des enfants que j'ai mentionnés plus haut. L. Gavarini fait le constat d'une double image de l'enfant : une image négative en négatif (au sens photographique) de ce qu'elle appelle « la passion de l'enfant », comme un revers de la médaille. D'une part une image de l'enfant potentiellement victime, toujours susceptible d'être en danger : de maltraitance, d'abus sexuels, de violence, d'être bafoué dans ses droits, d'être « *ballotté par des adultes immatures ou égoïstes, voire « archaïques » dans leurs pratiques éducatives.* » (L. Gavarini, 2001, p 140). En résumé un enfant victime de l'excès d'autorité et de pouvoir. D'autre part, notre société véhicule l'image du jeune sauvageon : en bande, violent, incivil, maltraitant les adultes, défiant l'ordre et l'autorité, menaçant pour les institutions. Il est toutefois important de noter qu'il s'agit là de deux temps différents de la jeunesse : l'enfance et l'adolescence. A ce titre il s'agit plus de deux images, qui mériteraient d'être traitées séparément.

*« La prise de conscience de la maltraitance révèle en pleine lumière une tendance. Elle consiste à rapprocher la violence que l'on fait subir à des enfants martyrs ou à des enfants abusés et les formes que peut prendre dans certaines familles, chez certains parents, l'exercice de l'autorité. On va jusqu'à penser qu'il pourrait y avoir maltraitance dans*

*l'imposition de règles ou de limites arbitraires à l'enfant, dans le fait donc de lui imposer, sans discussion, sans explication, un certain nombre de choses relevant du désir de l'adulte.* » (L. Gavarini, 2001, p 170). Nous assistons à la généralisation de la notion d'« abus », parallèle à la généralisation de celle de « consentement ». Nous retrouvons bien ici les questions de nominations et de refus de l'interdit porté par les énoncés du discours.

Les enfants deviennent une communauté, opprimée et minoritaire qui plus est. Cela conforte l'idée de l'enfance comme trait identitaire à part entière. Il devient primordial de demander à l'enfant son consentement, ce qui va tout à fait dans l'idée de l'autorité. A l'exception qu'il s'opère une bascule de l'autorité justement dans le sens où ce consentement obligatoire devient la seule légitimité valable pour les adultes de se constituer en figure d'autorité.



## 4. Conception actuelle de l'autorité

A partir de ces différents constats sur les discours actuels et les nouveaux modes de fonctionnements interrelationnels, nous voyons bien que l'autorité n'est plus considérée de la même façon. Elle repose désormais sur des principes démocratiques égalitaires et libéraux, et sur les critères scientifiques de l'argumentation et de la preuve, principes et critères fondant les légitimité et *dignitas* du XXIème siècle. La famille prend pour modèle de fonctionnement le système politique et applique son discours à la lettre, opération inverse de ce que les grecs ont fait en leur temps.

Cela a pour conséquences de « fabriquer », au sens artificiel du terme, une autorité « sans Dieu ni maître », devise anarchique bien connue qui montre bien le paradoxe qui se joue à travers « l'interdit d'interdire ». Pour autant, les places étant vides mais n'ayant pas disparues, de nouvelles figures émergent comme celles des scientifiques et celle de l'enfance, nouvelle place d'exception. L'autorité de la fonction maternelle reste quant à elle particulièrement active, la vacance du père imaginaire œdipien lui laissant une plus large part d'autorité depuis la chute du patriarcat. Les valeurs prônées par l'autorité hypermodernes sont l'individualisme au détriment de l'individuation (J-P. Lebrun, 2007) sur fond d'injonction de bonheur (je rappelle la définition de la santé de l'OMS : "La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.").



## 5. Deux hypothèses de travail

Nous voyons bien qu'il s'agit d'une problématique complexe et que le thème de l'autorité dans le contexte familial actuel pose de multiples interrogations. Alors s'il y a autorité au sein de la famille, et manifestement il y en a, elle n'est assurément plus là où elle se situait traditionnellement.

La question de départ de ce travail est directement issue de la difficulté que j'ai rencontrée lorsque j'ai voulu définir l'autorité. En effet, il m'a paru pertinent de la définir sous deux aspects différents mais complémentaires et indissociables : la relation d'autorité d'une part et les figures d'autorité d'autre part. Or, je suppose que ces différents aspects de l'autorité ont des implications cliniques importantes, et notamment lorsqu'il s'agit de la question du partage de l'autorité. Ma question de départ se formule donc ainsi : en quoi les figures d'autorité, constituées par l'enfant à partir d'un ressenti d'angoisse et selon un processus identificatoire, sont-elles sexuées et appuyées sur la différence des générations ?

Les deux hypothèses formulées à partir de cette question de départ sont basées sur le postulat suivant : le processus d'autorité suppose un circuit d'échange, et ce mouvement prend son impulsion dans la relation entre les parents et l'enfant, mais c'est bien l'enfant qui, malgré lui, amène la dynamique d'autorité, la grande immaturité du bébé à la naissance obligeant l'enfant, de par sa détresse originaire, de placer ses parents en tant que figures d'autorité.

Ma première hypothèse, théorique, est directement issue de cette nécessité de distinguer les deux racines étymologiques du terme grec « *augere* » : autorité et auteur. L'autorité nécessite d'être partagée entre les parents, en dégagant deux « formes » d'autorité résultant de la différence des sexes : une « figure d'autorité de la fonction



maternelle », auto-référée, et une « figure d'autorité de la fonction paternelle », référée à un tiers, autorité qui permet l'intériorisation des lois, revêtant, à ce titre, une dimension transgénérationnelle. L'imgo maternelle a la responsabilité de faire « *augere* » (augmenter/croître) l'enfant, alors que l'imgo paternelle incarne la fonction « d'auteur » des interdits et des lois qui protègent et socialisent l'enfant. Ces deux fonctions d'autorité s'exprimeraient en deux temps structuraux et serviraient à la construction psychique de l'enfant.

Ainsi mon hypothèse théorique est qu'il existe 3 temps structuraux dans la construction des figures d'autorité qui renvoient à trois fonctions d'autorité, basées sur la différence des sexes et des générations :

- une autorité de la fonction maternelle, incarnée par l'imgo maternelle,
- une autorité de la fonction paternelle, incarnée par l'imgo paternelle,
- et une autorité de la fonction sociale, incarnée par l'imgo sociale choisie par l'adolescent.

La seconde hypothèse, clinique, découle quant à elle, d'une part du fait que la relation d'autorité et les figures (fonctions et imagos) qui lui sont rattachées sont intimement liées au discours social. D'autre part, elle découle du dernier tournant anthropologique constaté de l'autorité, qui montre que l'enfance est la nouvelle imago d'autorité promue par le discours social hypermoderne. La question qui découle de ce constat est de savoir quels sont les effets de ce nouveau discours sur la construction des figures d'autorité chez l'enfant ? Et l'hypothèse que je formule est qu'il s'agirait pour les enfants d'aujourd'hui de se constituer une imago d'autorité référée à l'« enfance », basée sur une fonction d'autorité fraternelle préœdipienne auto-référée, non appuyée sur les différences des sexes et des générations comme l'induit le discours social, entraînant ainsi une identification préférentielle aux pairs et à soi-même.

Ce sont ces deux hypothèses que j'ai testé à travers une lecture psychanalytique des concepts entrant en jeu dans la constitution des fonctions et des imagos des figures d'autorité (l'angoisse, la détresse originaire, les identifications primaires et secondaires, la fonction d'idéal, le narcissisme, les différences des sexes et des générations) dans un premier temps, et dans un second temps au moyen de l'étude de quatre cas cliniques.



## Partie 2 : Les trois figures d'autorité

### 1. Introduction

Dans cette partie je tente de démontrer ma première hypothèse, théorique, à l'aide de concepts participant à la construction des figures d'autorité. Je postule qu'il existe trois temps structuraux dans la construction des figures d'autorité qui renvoient à trois fonctions et trois imagos des figures d'autorité. Les fonctions sont basées sur la différence des sexes et des générations : une autorité de la fonction maternelle, une autorité de la fonction paternelle, et une autorité de la fonction sociale. Ces trois fonctions correspondent aux trois temps structuraux du développement psychique : préœdipien, œdipien et adolescent, c'est-à-dire trois temps de la construction de la différence des sexes. Celle-ci consiste en deux positions sexuées dialectisées selon deux attitudes psychiques, le féminin et le masculin, respectivement le pas-tout-phallique et le phallique.

Je commencerai par étayer le postulat de départ, selon lequel le néotène en absolue détresse, est à l'initiative de la relationnel de l'autorité, à partir de la notion d'angoisse. Ensuite, les différentes identifications et la construction du narcissisme me permettront d'une part de montrer en quoi la fonction maternelle constitue pour l'enfant une figure d'autorité, et d'autre part de la distinguer de la fonction paternelle d'autorité. Puis je montrerai les instances psychiques auxquelles ces deux fonctions des figures d'autorité interviennent préférentiellement. Enfin je déterminerai les trois fonctions des figures d'autorité et leurs implications respectives dans la construction psychique de l'enfant.



## **2. Les mécanismes psychiques à la base de l'autorité**

### **2.1 L'angoisse : origine de l'autorité**

Nous avons vu dans l'introduction (2.5 Le rapport de l'Homme au temps : le paradoxe humain, p 40) que les questions que l'homme se pose à propos de sa place dans le monde et sa capacité à l'habiter, le poussent sans cesse à se définir, sans jamais y parvenir. Cela résulte en grande partie de la détresse originaire du nourrisson, elle-même issue du fait qu'il ne peut survivre seul. À ce titre il a besoin d'un « autre qui sait » pour s'occuper de lui. C'est en raison de cette angoisse que le bébé a un besoin structurel d'autorité et qu'il en formule la demande dès sa naissance.

#### **2.1.1. Un état subjectif : le rapport de l'angoisse à l'objet**

L'angoisse est un affect qui se manifeste par une exaltation de l'attention sensorielle et de la tension motrice. La sensation à caractère de déplaisir est spécifique pour deux raisons. D'une part l'angoisse est en apparence un état qui fait abstraction de l'objet. Il s'agit d'ailleurs de la caractéristique qui la distingue de la peur, qui elle, au contraire, se porte sur un objet, réel ou abstrait mais bien présent. D'autre part, il s'agit d'un déplaisir bien spécifique car elle a pour fonction essentielle de préparation au danger, ainsi que l'évitement du trauma. De ce fait, le ressenti d'angoisse amène à des actions d'éducation.

Or, depuis J. Lacan et son séminaire sur l'angoisse (1962), nous savons qu'elle n'est pas sans objet. Selon lui, l'angoisse opère comme signal, certes, mais devant quelque chose qui

est de l'ordre de l'irréductible du réel. En ce sens J. Lacan formule que l'angoisse est, de tous les signaux, celui qui ne trompe pas. L'angoisse est un signal corrélé à ce qui se passe dans la relation du sujet avec l'objet « a », dans toute sa généralité : elle est le signal de certains moments de cette relation. Lacan rappelle dans ce séminaire que désigner le petit « a » par le terme d' « objet » est un emploi métaphorique puisqu'il vient de la relation sujet-objet. « *La manifestation la plus éclatante de cet objet a, le signal de son intervention, c'est l'angoisse.* » (Lacan, 1962/63, p 102). L'objet fonctionne donc en corrélation avec l'angoisse. Il est l'instrument à masquer, en ce qu'il est le fond essentiel de l'angoisse qui caractérise le rapport au monde du sujet, aux différentes étapes de son développement. Ainsi, « *L'angoisse n'est pas la peur d'un objet. L'angoisse, c'est la confrontation du sujet à l'absence d'objet où il est happé, où il se perd, et à quoi tout est préférable, y compris de forger le plus étrange et le moins objectal des objets, celui d'une phobie.* » (Lacan, 1956, p 346). D'autre part, comme le « a » est ce qui représente le Sujet dans son réel irréductible, il boucle l'opération de la division. Et en tant qu'il est le reste de l'opération subjective, il est l'objet perdu duquel il s'agit dans l'angoisse, mais aussi dans le désir. Toutefois, il intervient dans l'angoisse à un moment logiquement antérieur à celui pendant lequel il intervient dans le désir. Ces deux modes sous lesquels le « a » peut apparaître dans le rapport à l'Autre peuvent être rejoints justement par la fonction de l'angoisse, en tant que l'angoisse, où qu'elle se produise, en est le signal. Ainsi, ce que vise l'angoisse dans le réel, ce par rapport à quoi elle se présente comme un signal, est la division signifiante du sujet.

Cette référence de l'angoisse au réel fait de celle-ci la défense majeure face au danger le plus originel : la détresse absolue à la naissance. C'est à cette particularité majeure de l'angoisse que je me suis intéressée pour mon développement.

## 2.1.2. L'expérience de la naissance

### 2.1.2.1. La détresse originare

La détresse originare désigne l'état de dépendance totale du nourrisson, autant physiologique que psychique. Son état d'imaturité à la naissance implique qu'il ne peut survivre sans une aide extérieure, qu'il est dans l'impuissance à satisfaire ses propres besoins primordiaux : manger, se protéger du froid, etc.

Il semble que le remaniement de Freud de sa théorie de l'angoisse dans « *Inhibition, Symptôme et Angoisse* » (1925) a probablement été influencé par les travaux de Bolk. À ce moment il introduit l'idée que « *l'enfant d'homme est jeté dans le monde plus inachevé qu'eux (la plupart des autres animaux) (...) ce facteur biologique instaure donc les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui ne quittera plus l'être humain* ». Freud établit ainsi un facteur biologique, l'état de détresse et de dépendance longuement prolongée du petit enfant d'homme, comme une des causes des névroses. Cela revient à supposer une cause phylogénétique du développement ontogénétique humain. Notamment cela expliquerait la constitution de la sexualité humaine en deux temps. Cette nouvelle explication freudienne de l'angoisse et des névroses (tout à fait différente d'une lecture bio-psycho-sociale selon le modèle actuel, à ce titre Cf. les travaux de M-J. Sauret, 2008) coïncide tout à fait avec la thèse de la néoténie humaine (reprise notamment par la paléanthropologie) qui consiste en la persistance, à l'état adulte, de caractéristiques juvéniles : il s'agit d'une prolongation du juvénile. A ce titre, l'homme est « *un être à naissance prématurée, à la fois incapable d'atteindre son développement germinal complet*



*et cependant capable de se reproduire et de transmettre ses caractères de juvénilité (...) »*  
(D-R., Dufour, 2005, p 18).

En conséquence, le bébé d'homme, de façon encore plus prononcée que les bébés d'autres espèces animales, a besoin de quelqu'un pour grandir, pour *augere*, croître. Le néotène, se retrouve dans la nécessité de s'en remettre à une personne, d'élire un individu ayant les capacités et qualités lui permettant de survivre et de se développer. De façon privilégiée, il s'agira d'un individu de la même espèce, supérieur au sens « déjà mature », comme le sont ses parents : « *Le facteur biologique, conclut Freud, à la fois, est à l'origine des premières situations de danger, et « crée le besoin d'être aimé qui n'abandonnera plus l'être humain».* Lacan donne sa portée à l'incidence de la prématuration néonatale, la néoténie, avec le stade du miroir, et précise les conditions de la détresse structurale du sujet à l'examen des conditions de sa seconde naissance – au langage. » (M-J., Sauret, 2008, p 58).

Cependant, la disposition immédiate de l'enfant pour les relations intersubjectives ne peut être réduite au seul fait physiologico-biologique. Sa rencontre avec l'Autre signe une véritable « appétence symbolique » du nouveau né, selon l'expression de G. Cullere-Crespin (2007). « *Pas de sujet sans Autre, pas d'Autre sans abandon : le (lien) social (incluant l'amour) est ce qu'invente l'humain pour traiter l'abandon solidaire de son avènement.* » (M-J., Sauret, 2008, p 62), et ce désir d'entrer en relation avec l'Autre nous permet d'observer la primauté du symbolique sur l'état de besoin. Par ailleurs, ceci n'amoindrit aucunement l'importance de l'environnement néo-natal, notamment en ce qu'il participe du moment fondamental de la rencontre pendant laquelle s'articule le lien si fondamental au devenir humain. Cet environnement va permettre ou pas, selon s'il est suffisamment structuré et structurant, au bébé de franchir les étapes du développement.

Ainsi le bébé n'est pas pris dans un déterminisme absolu.

Il est entendu ici qu'il ne s'agit pas de personnes réelles mais de fonctions incarnées par des imagos, ce qui marque une seconde implication, et non des moindre, qui est celle du langage : la personne qui s'occupe de l'enfant doit lui parler sous peine qu'il ne se développe pas ou mal.

### **2.1.2.2 L'angoisse, une perturbation économique**

Au départ, pour l'enfant, la naissance est un danger sans véritable contenu psychique : il s'agit pour lui, compte tenu de son appareil psychique faible, de remarquer que sa tension interne est très importante. Le danger fondamental auquel il est confronté est que son appareil psychique peut être perturbé par la présence d'une stimulation intense provenant de besoins physiologiques non satisfaits : le noyau du danger est dans tous les cas une excitation excessive. Il s'agit d'une perturbation économique. La libido en trop et inemployée, déviée de son utilisation, est éconduite en angoisse. Ainsi l'angoisse est déclenchée quand l'individu se trouve en état de détresse psychique face à une revendication pulsionnelle.

Or le bébé est impuissant à y faire face seul, mais la mère est dans la capacité de l'aider et il sait, par expérience, qu'elle satisfait tous ses besoins, et ceci sans délai. Le bébé a donc un grand besoin de percevoir sa mère, objet pare-exciteur, et le désir de la voir est une manifestation de la peur de sa perte. Par la suite, l'angoisse se mue surtout en une peur de perdre l'objet pare-exciteur, puis perte de l'objet d'amour et enfin une angoisse de séparation : « *La situation de danger est la situation de désaide reconnue, remémorée, attendue. L'angoisse est la réaction originelle au désaide dans le trauma, qui sera alors reproduite ultérieurement dans la situation de danger comme signal d'appel à l'aide. Le*

*moi qui a vécu passivement le trauma en répète maintenant activement une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même.* » (S. Freud, 1925, P 281).

### **2.1.2.3 La détresse originaire : origine de l'autorité**

Nous voyons à quel point le moment de la naissance constitue un événement primordial, qui a des implications essentielles dont nous devons tenir compte lorsque l'on s'intéresse au développement psychique de l'humain. La plupart des théories psychanalytiques ont le même point de départ, souvent implicite, qui est la grande immaturité de l'enfant, autant physiologique que psychique. Il est unanimement évident que le bébé a un besoin impérieux de quelqu'un pour pouvoir continuer à vivre et à grandir. Les qualités dont cette personne devra faire preuve pour cela, ne sont pas sans nous rappeler les critères définissant la fonction de la figure d'autorité. Souvenons nous que celle-ci, notamment, « *possède une légitimité d'énonciation et d'exercice de l'autorité, qui lui serait **accordée nécessairement** par le groupe (...) au nom d'une quelconque qualité, ou **faculté supérieure** (...), ceci au nom de la nécessité, pour tout groupe social, de fondements et de fondateurs, **qui lui permettent de croître** (...)* » (Introduction, p 82).

Voici donc la justification du postulat de départ de mon hypothèse, selon lequel l'état de détresse originaire du bébé initie la relation d'autorité dans la famille. Il s'insuffle sur un support bio-physio-psychologique, qui entraîne une réaction affective d'angoisse.

Mais pas seulement car ceci signifie également que la relation d'autorité possède une dimension affective reposant sur l'éprouvé d'angoisse. En effet, le fait que l'angoisse ressentie lors de la naissance et la thèse selon laquelle toutes les situations d'angoisse futures auront la même forme que celle-ci, font du processus psychique de l'angoisse, et

non plus du simple affect d'angoisse, le processus sous-jacent à la relation d'autorité : l'angoisse est le processus psychique qui sous-tend la relation d'autorité. L'éprouvé d'angoisse trouve une issue relationnelle, sociale pourrais-je dire, dans la relation d'autorité. À ce titre, la relation d'autorité évolue et se manifeste différemment en parallèle de l'angoisse.

Pour trouver d'autres éléments justifiant cette position, il faut aller plus avant dans la théorie de l'angoisse.

### **2.1.3 L'évolution de l'angoisse**

#### **2.1.3.1 Deux origines pulsionnelles: l'autoconservation, la conservation de l'espèce**

Selon Freud, l'angoisse naît de deux sources, plus précisément de deux pulsions principales, issues de deux grands besoins : la faim et l'amour, la pulsion étant le besoin de l'humain privé de sa programmation instinctive qui lui permettrait de le satisfaire lui-même. Ainsi une personne expérimentée est nécessaire pour apprendre comment faire pour se satisfaire. Freud introduit un décalage entre la satisfaction du besoin et celle de la pulsion, qu'il explique à partir de la notion d'étayage, basée sur une hiérarchie des phénomènes : la satisfaction de la pulsion a lieu en s'appuyant sur celle du besoin mais ne se confond pour autant pas avec cette dernière. Or, il semble qu'il y ait une préséance du symbolique sur le besoin qui permet la satisfaction du besoin.

La première pulsion concerne l'autoconservation de l'individu et la seconde la conservation de l'espèce. La pulsion d'autoconservation n'est pas considérée comme une pulsion sexuelle. Elle concerne le besoin primordial du bébé d'être nourri, autant au sens physiologique qu'au sens psychique. Elle correspond en quelque sorte aux différents besoins qu'engendre l'immaturation du bébé. Bien que présentes toutes les deux dès le début de la vie, nous pouvons penser que la pulsion d'autoconservation est surtout prégnante au début de la vie par rapport à la pulsion de conservation de l'espèce, pulsion libidinale, qui s'exprimera de façon plus manifeste ultérieurement, quand l'enfant aura atteint un degré de dépendance moindre et qu'il sera psychiquement structuré à minima. Nous remarquons ici une première distinction dans les étapes de la construction de l'individu, étapes qui vont nécessiter des aides de natures différentes : des fonctions parentales différentes.

Avec les « lunettes de l'autorité », la lecture de la pulsion d'autoconservation renvoie directement au terme *augere*, puisqu'il s'agit pour le néotène d'être en présence quelqu'un qui lui permettra de répondre à cette détresse, qui a pour lui un caractère vital. La pulsion de conservation de l'espèce, elle, renvoie au terme d'*auctor*, qui mettra l'enfant en situation de désaide également, et qui nécessitera une réponse spécifique de nature différente. Nous voyons là se dessiner les prémisses d'un partage des tâches pour les parents, puisque, dans notre société, à la fonction maternelle incombera la responsabilité des soins primaires, et à la fonction paternelle la responsabilité d'expliquer les modalités qui permettent la perpétuation de l'espèce. Or nous avons vu que le danger pulsionnel se révèle être une condition et une préparation à une situation de danger externe, réelle, qui déclenche le signal d'alerte sous la forme d'angoisse. Mais la provenance de l'énergie inutilisée, ou libérée par le retrait de l'investissement lors du refoulement, est peu significative.

Nous allons étudier maintenant comment l'origine des pulsions, tout en étant source d'angoisse, importe peu dans le mécanisme de l'angoisse.

### **2.1.3.2 Deux mécanismes d'apparition de l'angoisse**

Des deux sortes de pulsions décrites, se distinguent une angoisse du Moi, narcissique, et une angoisse du Ça, libidinale, celle du Moi travaillant avec de l'énergie désexualisée. Deux cas de figure se différencient. Dans le premier, la situation analogue au trauma de la naissance s'instaure dans le Ça, et la réaction d'angoisse est alors automatique, c'est l'angoisse du Ça. Dans le second, il se produit dans le Ça quelque chose qui active pour le Moi une des situations de danger et l'amène à donner le signal d'angoisse en vue d'une inhibition, ce second cas étant dérivé de certaines conditions du premier.

Ainsi le Moi apparaît comme le lieu privilégié de l'angoisse : l'angoisse est la réaction du Moi face au danger. Il s'agit pour lui d'anticiper la détresse pour déclencher le signal d'angoisse, dans une sorte d'appel du Moi au Moi : il éveille l'automatisme de plaisir-déplaisir par le signal d'angoisse. Le Moi a donc une fonction dans le cadre de l'angoisse, celle de signal d'alerte, il « fabrique » de l'angoisse. Le fait est que le Ça, inorganisé, ne peut avoir de l'angoisse en tant que telle puisqu'il ne peut juger de la dangerosité d'une situation. Donc si le Moi est le lieu du signal, ce n'est pas donc pas pour le Moi que le signal est donné. Le signal s'allume en quelque sorte au niveau du Moi pour que le sujet soit averti de quelque chose concernant un désir, c'est-à-dire d'une demande qui ne concerne aucun besoin. Ainsi le signal ne concerne rien d'autre que l'être même tout en le mettant en question.

### 2.1.3.3 Deux sortes d'angoisse

Freud, à la suite des distinctions précédentes, entre les deux origines pulsionnelles provocatrices d'angoisse et les deux mécanismes d'apparition de l'angoisse, est amené à en faire une troisième qui sépare l'angoisse en deux sortes : une première qui est une angoisse réelle, ou « angoisse-traumatique », qui provient d'un danger externe et connu. Pour ainsi dire, la détresse est matérielle, d'où ses aspects physiologiques. Il s'agit donc d'un phénomène automatique entraînant deux réactions successives au danger réel qui sont l'éruption d'angoisse (affect) d'une part, puis la protection (action) d'autre part. Cette angoisse apparaît quand la situation traumatisante s'établit dans le Ça, c'est-à-dire que l'utilisation psychique et la décharge ne peuvent parvenir à maîtriser le surplus de quantité d'excitation, d'où l'impression d'impuissance dans ce cas là. Elle serait la première angoisse historiquement ressentie par le bébé, l'expérience de la naissance. Et Freud remarque à son propos qu'il s'agit de la première séparation réelle d'avec la mère.

La seconde angoisse est une angoisse névrotique, ou « angoisse-signal », qui elle, provient d'un danger interne et inconnu. Signal de détresse et non plus automatisme, elle nécessite une prévision. Elle ne peut être ressentie que par le Moi. Dans ce cas, la notion d'attente devient prégnante. La détresse est ici psychique, s'agissant d'un danger de pulsion. L'angoisse névrotique revêt un caractère plus élaboré, elle est une angoisse secondaire en ce qu'elle procède de deux déplacements : un premier déplacement de la détresse, qui, de biologique, devient psychique, alors ressentie par le Moi. Le second déplacement résulte du premier : l'angoisse face au danger lui-même devient angoisse que l'objet extérieur, qui protège contre le dit danger, ne soit pas là. Ainsi la crainte de perdre la mère résulte d'un déplacement.

Enfin, dans le chapitre « *La Décomposition de la Personnalité Psychique* » (1933), Freud

ajoutera un troisième type d'angoisse, divisant l'angoisse névrotique en deux catégories. Il y aurait au final une angoisse de réel devant le monde extérieur, une angoisse névrotique de conscience morale devant le Surmoi, et une angoisse névrotique devant la force des pulsions du Ça.

Ces distinctions et catégorisations mettent en relief que le danger interne est ressenti en premier par l'individu mais qu'il n'est pas le point de départ. Le fait que la satisfaction de la pulsion engendrerait un danger externe a pour conséquence de transformer cette pulsion initiale en danger interne. Parallèlement, il faut que le danger externe puisse être intériorisé pour pouvoir devenir significatif pour le Moi, c'est-à-dire pour être reconnu comme situation de détresse. La situation économique est au final la même : les deux formes d'angoisse proviennent de la perturbation économique consécutive à l'accroissement des quantités d'excitation qui exigent d'être liquidées. La revendication pulsionnelle est aussi réelle dans une certaine mesure, et, alors que l'angoisse névrotique a un fondement réel elle aussi, dans la névrose le Moi se défend aussi bien contre le danger pulsionnel que contre le danger réel externe.

Ce qui nous intéresse surtout est l'angoisse névrotique secondaire, en tant qu'elle est liée à la présence ou non de la mère, ce qui appartient au domaine de l'introjection de l'objet : l'enfant n'a plus peur du danger lui-même, mais de perdre l'arme avec laquelle il peut lutter contre ce danger, c'est-à-dire qu'il a peur de perdre l'objet pare-exciteur qu'est la mère.

C'est à cette idée que je voulais aboutir en développant la théorie freudienne de l'angoisse. Mon propos était de mettre en relief ce déplacement de l'angoisse d'un niveau économique, pour mettre l'accent sur l'élément qui sert à lutter contre cette angoisse, ce qui donne à celle-ci un caractère évolutif, directement en lien avec le degré de maturation



de l'enfant, c'est-à-dire en lien avec son rapport à l'objet a.

#### **2.1.3.4 L'angoisse, un circuit évolutif**

*« Le danger du désaide psychique correspond dans la vie à l'époque de l'immaturation du moi, comme le danger de la perte d'objet à l'absence d'autonomie des premières années d'enfance, le danger de la castration à la phase phallique, l'angoisse de surmoi à la période de latence. »*

(S. Freud, 1925, 1992, p 55).

La théorie de l'angoisse de Freud, éclairée par les apports de Lacan, met très bien en relief le fait qu'il existe différentes situations de danger, et que celles-ci correspondent chacune à une phase relationnelle à l'objet, un moment structurel du développement de l'enfant : la naissance, la perte de l'objet (objet-mère principalement), la peur du père et la peur du Surmoi, la castration. Il y a une véritable évolution de l'angoisse tout au long de la construction psychique du sujet. L'angoisse mute en quelque sorte, notamment à la suite des déplacements que nous avons observés :

- la première angoisse est celle des perceptions, angoisse ressentie à la naissance ; il n'y a pas encore d'objet pare-exciteur dont on puisse ressentir l'absence,
- la seconde angoisse est la perte de l'objet, qui vient des situations répétées de satisfaction provoquées par la mère qui est alors créée comme objet pare-exciteur, d'où l'investissement du bébé,
- la troisième est la perte d'amour, l'objet n'est plus partiel ; maintenant l'angoisse est ressentie en l'absence de la personne pour qui on éprouve de l'amour.

Il est évidemment entendu que toutes ces situations d'angoisse peuvent persister côte-à-côte, et ceci à des époques ultérieures, il ne s'agit pas d'un modèle linéaire.

En résumé, du déplacement de l'angoisse de la situation économique sur l'objet pare-excitateur incarné par la personne qualifiée pour répondre à l'angoisse spécifique, il s'institue la base d'un lien relationnel entre l'enfant angoissé et le parent qui prend en charge cette angoisse. De plus, du fait que l'angoisse évolue en suivant la maturation de l'enfant, les réponses attendues de la part du pare-excitateur seront différentes. Ainsi, selon la situation de détresse dans laquelle l'enfant se trouve, un parent ou l'autre sera convoqué pour y répondre, dans une sorte de distribution de rôles qui tiendrait compte des qualités et facultés spécifiques de la mère et du père, c'est-à-dire des fonctions parentales.

Traduit en langage « d'autorité », la figure autoritaire ne sera pas incarnée par n'importe qui selon la situation de détresse dans laquelle se trouve l'enfant. La relation d'autorité est donc modifiée en conséquence de la spécificité de l'angoisse éprouvée par l'enfant. À partir de ce raisonnement, l'autorité constitue le cadre relationnel contenant de l'angoisse, dans le sens où il apporte une réponse adaptée et adaptative à la détresse de l'enfant par le moyen de la fonction de la figure d'autorité. Ce raisonnement est applicable, en tout cas, à ce qui concerne le danger de la détresse psychique caractéristique du nourrisson, qui nous occupe particulièrement ici.

Mais nous pouvons nous poser la question si cela est toujours valable pour les autres moments de danger présentés en début de paragraphe. J'avance déjà que le phénomène inverse se produit lors de la troisième situation de danger énumérée par Freud, concernant l'angoisse du Surmoi pendant la période de latence : il existe à ce moment là une réelle angoisse devant l'autorité, celle éprouvée devant le Surmoi.

#### 2.1.4 Une différence entre détresse et désaide

J'ai déjà introduit la différence entre les deux termes « détresse » et « désaide » lorsque j'ai abordé les deux pulsions d'autoconservation et de conservation de l'espèce. J'ai utilisé jusqu'à présent le mot « détresse » pour exprimer l'état psychique de l'enfant à cette période première de sa vie. Mais le fait est qu'il existe un flou de traduction qui pose question sur l'emploi de ces deux termes.

Nous pouvons formuler l'hypothèse d'une distinction entre la détresse et la désaide, estimant que les deux termes ne renvoient pas aux mêmes éprouvés d'angoisse et que la nuance entre les deux termes se situe dans le rapport à l'autre. La détresse correspondrait alors à une relation de dépendance, essentiellement à la mère, dépendance physiologique et psychique. Dans cette relation, la mère est considérée comme un objet dont l'intervention est indispensable à la survie de l'enfant. Elle est ainsi qualifiée de « mère toute-puissante », mais pas uniquement pour cette raison. La détresse suggère un rapport relationnel particulier, où les deux individus sont différenciés partiellement pourrait-on dire, car il faut qu'ils puissent fonctionner sur le même registre. L'immaturation psychique normale de tous les bébés à la naissance entraîne le besoin d'un semblable pour survivre, et il s'agit de la mère en tant qu'elle adopte une position maternelle, c'est-à-dire un mode relationnel de petit autre à petit autre. Ainsi la rencontre primordiale se noue sur un « socle de réel », qui entérine d'emblée une dépendance qui prendra la forme d'une relation d'amour. Cet autre réel, semblable, est le « prochain secourable » de Freud. En effet, l'humanisation, à ce stade du développement du bébé ne peut être transmise que par un autre être parlant, sur qui des opérations d'identifications peuvent avoir lieu, mais pas n'importe lesquelles comme nous le verrons. Le fait qu'il soit secourable désigne le fait qu'il faut qu'il soit

porteur de désir pour l'enfant, avant tout désir de vivre. Pour ces raisons, la détresse renvoie donc à la mère de façon privilégiée.

La désaide, quant à elle, correspond à la notion d'attachement plutôt que de dépendance, ce qui de manière implicite induit que le registre physiologique n'est plus du tout un support de la relation. La désaide implique la notion de rapport à l'autre en tant que personne totalement différenciée, c'est-à-dire qui peut s'adresser à l'enfant depuis une autre place que lui. C'est la raison pour laquelle la mère perd son monopole car le père devient cette figure d'attachement qui s'adresse à l'enfant dans un autre registre car depuis un autre lieu, la scène de l'Autre. Il sera également support de processus identificatoires secondaires. La désaide correspond, dans ce sens, aux angoisses de perte d'amour et de séparation.

Une fois de plus, les différents modes d'angoisse dessinent les contours de deux fonctions des figures d'autorité. Notamment, la différence entre la détresse et la désaide peut se résumer par une différence de niveau dans le processus identificatoire, la détresse correspondant aux mécanismes primaires d'incorporation et de choix d'objet, et la désaide aux mécanismes plus élaborés d'intériorisation et d'identification. Le parallèle établi entre les particularités de la personne qui s'occupe de l'enfant en détresse et celles de la figure d'autorité va maintenant prendre tout leur sens en étudiant comment la formation des figures d'autorité est directement issue de ce processus identificatoire.

## **2.2 Le processus identificatoire : la dimension relationnelle intersubjective de l'autorité**

### **2.2.1 Définition**

Processus constitutif de la psyché, l'identification est un mode premier de relation à l'autre, participant à la construction des liens libidinaux qui se tissent entre le Moi et l'autre, et au sein du sujet lui-même. Freud (1921) définissait le processus identificatoire selon les trois formes successives qu'il peut prendre :

- l'identification représente la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet,
- à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place d'un attachement libidinal à l'objet, par une sorte d'introduction de l'objet dans le Moi,
- l'identification peut avoir lieu à chaque fois qu'une personne se découvre un trait commun avec une autre personne, sans que celle-ci soit un objet de désirs libidineux.

Le processus identificatoire ainsi présenté par Freud correspond bien à la réflexion à laquelle j'ai abouti et mis en relief à la fin du paragraphe précédent sur l'angoisse : le déplacement de l'angoisse de la situation économique sur l'objet pare-excitateur, établit ainsi une relation du sujet vis-à-vis de cet objet, relation qui est amenée à évoluer conjointement avec la maturation de l'individu. Sous cette relation à l'objet s'exprime le mécanisme d'identification. Nous allons voir comment il sous-tend la relation d'autorité entre les parents et l'enfant. Et plus précisément comment il intervient dans la formation des fonctions des figures d'autorité. Pour cela, il est fondamental de maintenir la distinction entre le choix d'objet et l'identification, car pour le premier nous sommes du côté de l'objet, alors que pour le second nous sommes du côté du sujet (J. Lacan, 1956-1957), ce qui n'est pas sans implication du côté de la construction des figures d'autorité.

## 2.2.2 Le choix d'objet freudien

### 2.2.2.1. Le choix d'objet par étayage

Pour Freud, les investissements d'objet proviennent des revendications pulsionnelles du Ça, et à ce stade les pulsions sexuelles sont satisfaites par étayage sur la satisfaction des pulsions de conservation de l'individu, satisfaction assumée par les personnes qui s'occupent de l'alimentation, des soins, de la protection, etc. De façon privilégiée ce sera la mère.

A cette période, l'activité sexuelle et l'activité d'ingestion des aliments ont le même objet puisqu'elles ne sont pas encore séparées par l'enfant, et le but sexuel est l'incorporation de l'objet. Cette incorporation est le prototype des futures identifications. Elle est la plus originaire des identifications constitutives du développement psychique. Le choix d'objet se déroule lors de la phase orale du développement psychique, ou cannibale. Lors de cette période, la sexualité est essentiellement auto-érotique, ce qui signifie que l'enfant trouve l'objet de sa satisfaction dans son corps propre. C'est pourquoi elle est souvent appelée « identification narcissique » : le Moi n'est pas encore achevé, le sujet ne se distingue pas lui-même. Il n'a pas encore de conscience de soi. Ainsi le sujet et l'objet ne sont pas encore véritablement différenciés l'un de l'autre. Ici le lien affectif est à un objet partiel.

Dans *Abrégé de Psychanalyse* (1938), Freud parlant de la relation mère-enfant, dit que ce lien est essentiel, unique, incomparable et permanent, et que cette relation sera pour l'enfant, quel que soit son sexe, le prototype de toutes les relations ultérieures. Il renchérit dans *La Sexualité Féminine* (1932) qu'elle est un attachement intense et passionné à la mère qui précède la dépendance à l'égard du père et la durée de cet attachement.

### **2.2.2.2. Le choix d'objet narcissique**

Le narcissisme est un investissement libidinal du Moi, essentiel à l'investissement d'objets extérieurs. C'est la focalisation des investissements libidinaux sur un Moi différencié du non-moi qui est désigné comme propre au stade narcissique.

C'est à partir du stade du narcissisme que la différenciation moi/non-moi commence à se faire. L'enfant émerge de l'indifférenciation de l'auto-érotisme, mais sa relative individuation ne lui permet de véritable choix d'objets externes que progressivement. Pour autant, il ne faut pas se méprendre et penser le narcissisme comme un état sans relation intersubjective. C'est l'intériorisation de la relation qui n'est pas encore possible, faute d'un Moi suffisamment mature. Lors du choix d'objet narcissique, l'enfant a donc progressé dans sa différenciation, et a quitté la période auto-érotique plus caractéristique du choix d'objet par étayage. Le choix d'objet narcissique n'a ainsi plus de support biologique, c'est la notion de plaisir qui en est le support. L'enfant recherche son Moi et le trouve dans une autre personne. Ce choix d'objet, d'amour, renvoie le sujet à lui-même.

Comme pour le choix d'objet d'étayage, la mère est le premier objet narcissique, et en raison de cela elle gardera une place particulière auprès de l'enfant. Cette identification à la mère qui aime, permet l'apparition d'un Moi qui se prend lui-même pour objet d'amour. L'émergence de cette première ébauche de Moi permet à l'enfant de rassembler en une unité ses pulsions sexuelles jusque là auto-érotiques, afin de conquérir un objet d'amour. Et il se prend d'abord lui-même pour objet d'amour avant de passer au choix d'objet d'une autre personne. La constitution du Moi comme unité psychique dépend donc d'une identification d'une image de la mère. Il s'agit du « moi-plaisir », duquel le narcissisme émerge et procède également. Les deux choix d'objet seront présents et complémentaires après l'Œdipe.

## **2.2.3 Les identifications freudiennes**

### **2.2.3.1 L'identification primordiale**

Ce que Freud nomme « l'identification primaire », « primordiale » ou encore « première », est un phénomène fondateur de la psyché humaine reposant sur le postulat du moment mythique. Il ne s'agit pas encore de l'identification précoce de l'enfant à sa mère. « Préalable mythique », elle correspond à un mécanisme structural et non à une étape du développement : elle ne renvoie à aucun fait clinique. Il s'agit d'un premier modèle d'identification phylogénétique, en tant qu'elle consiste en une identification des fils au père mort de la horde, lors du repas totémique, lorsqu'ils mangent le père : elle serait la façon dont se transmet la libido immortelle de génération en génération (S. Freud., 1929). En qualité de prototype, l'identification au père de la préhistoire est à entendre plutôt comme une identification à la fonction paternelle, du registre imaginaire, celle qui faisait régner sa loi de façon totalitaire et assujettissait tous les fils.

L'incorporation, quant à elle, va plus précisément correspondre au moment du premier choix d'objet de l'enfant, puisque celui-ci a lieu lors de la première organisation sexuelle prégénitale, appelée orale. A ce moment là, l'activité sexuelle est confondue encore avec l'activité d'ingestion des aliments : même objet et but d'incorporation.

L'incorporation s'effectue sur les imagos, représentations imaginaires inconscientes des figures tutélaires toutes-puissantes, dotées du pouvoir de vie ou de mort, ou en termes lacaniens les représentations imaginaires de l'Autre. Les représentations imagoïques concernent les relations de l'enfant avec son entourage familial et social. En ce sens elles ne sauraient être le reflet de la réalité. Dans un second temps, elles passeront du mode



archaïque à un mode secondaire par le processus du complexe d'Œdipe. Il est intéressant dans ce rapprochement entre deux mécanismes identificatoires de type cannibalique de rappeler que « *chez les latins, l'imgo était rattachée à la représentation des ancêtres et à leurs spectres* » (C. Pigott, 2006, p 95).

Il y a donc deux sortes d'identification que l'on qualifie usuellement de primaire : une phylogénétique, mécanisme structural, celle au père mort de la horde, qui n'a pas lieu dans le réel, et une seconde, constitutive du développement psychique, en tant que lien affectif. « *L'identification est d'abord un lien affectif (identification primaire), ensuite un substitut d'un lien sexuel (identification régressive), et enfin, une capacité à vivre « par contagion psychique » une situation dramatique (identification hystérique)* » (S. Freud., 1929).

D'autre part, cette identification à la fonction paternelle permet de mieux comprendre une dimension fondamentale qui compose celle-ci et qui est au cœur de ce travail : « *La définition de ce qu'est un père reste si problématique que sa place ne peut s'évoquer sans recours au symbole, et finalement au sacré. Ainsi le mythe du père, que chacun s'invente pour répondre à ces questions, rejoindra sa figure collective. Tout événement concernant la fonction symbolique, paternelle, qu'il soit politique ou religieux, retentira par conséquent, pour chaque sujet en particulier, comme s'il s'agissait de son histoire individuelle, parce que son rapport « au père » mythique demeure compris par cet événement. A cause de cette place particulière de la figure paternelle, un événement social pourra emporter les mêmes conséquences qu'un trauma individuel, et à ce titre, il sera alors soumis au refoulement, de même qu'il ne manquera pas de resurgir sous forme de symptôme.* » (G. Pommier, 1993, p 11).

### 2.2.3.2 Les identifications partielles et totales

La différenciation entre les deux types d'identifications partielles et totales est simple puisque la seule identification totale est celle au père mythique de la horde primitive que nous avons vu précédemment. Les identifications partielles, processus inconscient accompli par le Moi quand il se transforme en un aspect de l'objet, sont au nombre de trois, selon l'aspect de l'objet avec lequel l'identification s'effectue :

- *avec le trait distinctif de l'objet*, identification dite régressive, elle correspond à l'identification symbolique du sujet à un signifiant chez Lacan. Elle est qualifiée de régressive car le Moi fait d'abord le lien avec un trait de l'objet, s'en détache, se replie, régresse et se résout dans les traces symboliques de ce qui n'est plus. C'est une identification du Moi avec le trait d'un objet aimé, désiré et perdu, puis avec le même trait que possède un second objet aimé, désiré et perdu, puis d'un troisième, etc. tout au long du cours de la vie. Il s'agit, pour simplifier, d'une transformation du Moi en ce trait toujours répété dans la succession des objets aimés, désirés et perdus ; objets qui sont aimés car ils possèdent ce trait particulier, en tout cas l'individu le croit-il ;

- *Avec l'image de l'objet*, qui correspond à l'identification imaginaire du Moi à l'image de l'autre chez Lacan. Le terme « image » est dans ce contexte à entendre comme la représentation inconsciente que l'individu s'est forgé de l'objet aimé, désiré et perdu. Cette image peut être une image globale de l'objet, où l'image de l'objet aimé, désiré et perdu, que le Moi triste fait sienne, est en fait sa propre image qu'il avait investie comme étant l'image de l'autre. C'est-à-dire que l'image de l'autre était investie car en l'aimant, étant son reflet, le Moi s'aimait lui-même. C'est ce mécanisme identificatoire particulier, narcissique de type mélancolique, que l'on retrouve lors de la pathologie du même nom. Ce peut être une image locale de l'objet, dans une identification hystérique : il s'agit ici de

l'image de la part sexuelle de l'autre où celui-ci n'est envisagé qu'en tant qu'être sexué, c'est-à-dire le lieu imaginaire du sexe de l'autre. La part sexuée de l'autre est fortement investie par les sujets hystériques au détriment du reste de l'image de la personne, alors l'objet est perçu comme sexuellement désirable. Le négatif de cet investissement de l'image de la personne peut également se produire. Alors l'autre est investi comme dépourvu de sexe, et l'objet ainsi perçu devient sexuellement désirable pour compléter son manque ;

- *l'identification avec l'objet en tant qu'émoi*, qui correspond également à une identification hystérique, c'est l'identification fantasmatique du sujet à l'objet en tant qu'émoi chez Lacan.

L'identification du Moi s'effectue dans une absence de représentation. Sorte d'identification à la jouissance des hystériques, mais la représentation de la jouissance est manquante. Dans ce cas, l'objet n'est plus traduisible par représentation inconsciente, mais devient « manque de représentation ». Là, le Moi vient à la place d'un trou dans la trame des représentations inconscientes.

### **2.2.3.3 Les identifications secondaires, le père : de l'être à l'avoir**

Ce mode identificatoire est qualifié de « secondaire » d'une part pour le distinguer de l'identification première évoquée plus haut, et en tant que ces identifications sont secondaires au choix d'objet. Elles supposent que l'objet et le sujet soient distingués, et ce n'est plus l'objet mais le sujet qui est concerné par l'identification. Leurs points communs avec le choix d'objet sont que, dans les deux cas, les identifications sont partielles, et qu'elles relèvent du domaine de l'inconscient, enfin elles sont situées entre les deux instances inconscientes du Ça et du moi idéal. Mais alors que le choix objectal procède du

registre de l'être, l'identification renvoie à « l'être comme » qui passe par la possession des attributs phalliques, modifiant le Moi. Et si l'identification et le choix objectal sont indépendants l'un de l'autre, l'identification se fait sur la personne même que l'on a prise pour choix d'objet auparavant. Maintenant que l'objet et le sujet sont de plus en plus distincts et séparés, l'enfant opère le passage de l'être à l'avoir, dont la différence correspond à la différence entre le choix d'objet et l'identification. Le choix d'objet, ce que l'on voudrait être, processus qui ne modifie pas le Moi, nous l'avons vu précédemment : l'objet d'étayage ou narcissique, a été aimé, désiré puis perdu. Plus exactement, l'enfant ne l'a jamais eu véritablement.

A la suite, commencent les processus d'identification, deuxième forme identificatoire régressive décrite par Freud : il s'agit ici pour l'enfant de qui il voudrait être. Ainsi le Moi est intéressé dans le sens où il est modifié puisque dans ce mouvement l'enfant veut « être comme » : le fait est que quand l'enfant possède le père, par exemple, il se rend compte qu'il n'est pas le père et veut devenir comme lui, ce qui passe par avoir le phallus. De cette façon, ce processus identificatoire participe donc à l'individuation du Moi de l'enfant. D'ailleurs, le père sera une figure identificatoire particulière qui s'impose dans le registre de l'être en tant qu'il a, possède le phallus.

Comme le choix d'objet, l'identification est une forme d'attachement psychique mais qui prend à ce moment deux voies psychologiquement différentes : l'attachement pour la mère, premier choix d'objet, devient attachement pour un objet purement sexuel, et l'attachement au père devient une identification à celui-ci comme un modèle à imiter. Ce sont deux sentiments qui existent côte-à-côte, parallèlement, sans interférer l'un sur l'autre. C'est l'émergence de ces deux attachements qui signe l'entrée dans l'Œdipe.

Nous voyons bien comment, au sortir de l'identification à un objet, de la dialectique de

l'être et de l'avoir, par voie régressive, l'identification devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le Moi. L'identification est toujours partielle, le Moi n'empruntant qu'un seul des traits de l'autre. C'est une assimilation du Moi à un Moi étranger au sens extérieur du terme : le Moi se comporte à certains points de vue comme l'autre, dans une sorte d'imitation et se l'approprie partiellement. C'est le remplacement, par identification et par régression, d'un attachement purement objectal à un attachement érotique, lié au complexe d'Œdipe, c'est-à-dire l'identification comme un substitut d'un lien sexuel.

Dans un troisième temps, l'identification, une fois le Complexe d'Œdipe dépassé, peut naître à chaque fois qu'est perçue à nouveau une certaine communauté avec une personne qui n'est pas l'objet des pulsions sexuelles : dans ce cas le lien n'est pas sexuel. Ici, l'idéal du moi « post-œdipien » permet à des sujets de s'identifier entre eux par un lien commun à un autre, le meneur. Cette modalité concerne la vie adaptée en société. À l'adolescence notamment, l'individu va s'autonomiser par rapport à ses parents, seules figures d'identification jusqu'alors, en multipliant ses figures d'identification. Entre autre, dans *L'Homme Moïse et la Religion Monothéiste* (1939), Freud montre comment les futures figures porteuses de l'autorité, dont chaque individu a besoin, viennent de la nostalgie du père.

#### **2.2.4 Les identifications fraternelles**

Le lien fraternel consiste en une structure, une dynamique et une économie spécifiques. Ce que certains auteurs considèrent comme un véritable complexe, est une organisation fondamentale des désirs amoureux, narcissiques. Parmi ces auteurs, René

Kaës (2003, 2008) propose de traiter le complexe fraternel dans son rapport à la sexualité, entre la première séparation du corps de la mère, la sexion, constitutive de l'Altérité, et la seconde séparation, la sexuation, mise en place par le fantasme de castration dans le complexe d'Œdipe.

Les identifications fraternelles se constituent de l'identification freudienne par reconnaissance d'un même objet de désir par laquelle le sujet se met littéralement à la place de l'autre jusqu'à s'y confondre : le Moi se confond avec l'image de l'autre qui l'aliène sous forme d'un moi idéal, identification imaginaire qui risque de capturer l'autre. Cette identification immédiate rend compte de l'envie : l'envie d'être l'autre, soupçonné de jouir de ce dont on est privé. Le stade du miroir de Lacan rend compte de la simultanéité de la constitution du Moi et de l'autre. Cette haine fraternelle est à la base du lien social. La sujétion à un idéal du moi vient canaliser les rivalités de moi idéaux en les soumettant à une cause commune et, de ce fait, faire semblant de lien social. Seul le passage œdipien par l'acceptation de son propre manque, la castration, permet le pacte et le maintien de la sociabilité : *« Cependant, lorsqu'elles réussissent à dépasser l'ambivalence première, les relations de fratrie constituent un élément crucial de transition. Elles seraient « fonction » en jouant comme lien de passage, médiateur entre famille et société. A ce titre, les liens identificatoires de fratrie subissent des remaniements aux différents âges de la vie qui peuvent en faire des identifications du moi qui ne soient plus des identifications affectées de façon surmoïques. Dépendant de la qualité de l'identification et de la fixation, la fonction fraternelle serait alors une fonction médiatrice de dégagement. »* (D. Camus-Donnet, 2008, p 417). Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point dans les paragraphes consacrés au Surmoi et à la fonction sociale.

Les identifications fraternelles posent donc la question de l'autre, ce semblable différent, qui est celui qui ne devrait pas être ce que l'on n'est pas, ni avoir ce que l'on n'a pas. Ces questions se posent avec d'autant plus d'acuité qu'elles ne trouvent pas de réponse dans la reconnaissance de la différence des générations. Leurs problématiques croisent donc directement celle du complexe d'Œdipe.

En effet, les identifications fraternelles permettent le report du complexe œdipien sur la fratrie, dont elles deviennent une mise en forme protectrice par le travestissement des fantasmes originaires. Mais ce report instaure une relation à double tranchant. Sur un premier versant, le fraternel exige une reprise élaborative du fantasme de scène primitive en ce que la fratrie vient signifier au sujet qu'il y a eu des scènes primitives auxquelles il n'était pas présent. Mais d'autre part, la question de la différence sexuelle et son élaboration en termes d'angoisse et de fantasme de castration est moins angoissante car la différence des générations n'est pas en cause dans les identifications fraternelles (H. Parat, 2008). Elles peuvent prendre alors un rôle de pivot entre l'Œdipe et le précœdipien, la blessure narcissique de l'impossible réalisation incestueuse avec la mère étant contournée fantasmatiquement par la fratrie. Aussi la relation fraternelle qui s'installe au travers de ces identifications peut constituer un lieu autre apaisant des angoisses liées à l'Œdipe, comme un recours défensif nécessaire mettant à distance un fantasme de scène primitive insupportable.

Cet aspect m'intéresse particulièrement pour mon propos car il montre la potentialité des identifications fraternelles de permettre que les imagos parentales soient moins inquiétantes. Dans ce sens, nous pouvons considérer que les identifications fraternelles participent de la contenance des angoisses face à la toute-puissance des imagos parentales archaïques par la secondarisation de celles-ci. Ce rôle de contenance est double

car elles consistent également, dans une certaine mesure, en la constitution de figures d'autorité qui viennent contrebalancer le pouvoir des figures d'autorité parentales secondarisées. Nous retrouverons ce mécanisme à l'adolescence.

### **2.2.5 Les identifications dans la théorisation lacanienne**

Nous l'avons vu, pour Freud l'identification est une fonction plus primitive que le choix d'objet, au sens plus fondamental, en tant qu'elle comporte un choix d'objet qui doit être articulé d'une façon complexe car lié au narcissisme. La fonction de l'identification se passe essentiellement au niveau de la structure, du registre symbolique en tant que tiers élément de l'expérience. Dans sa conception, l'objet est une sorte d'autre Moi dans le sujet. Et l'objet apparaît de trois façons chez Freud : l'objet perdu, pris dans une quête de retrouvaille sur fond d'angoisse, l'objet du système de plaisir, qui se réduit au réel, sur fond de réalité commune, et l'objet de la réciprocité imaginaire. Ainsi, dans l'identification, le Moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile à celui-ci, c'est-à-dire qu'il « s'introjecte ». Plus précisément, l'objet a été perdu, ce qui est la notion fondamentale de la formation de l'objet. Donc l'objet disparaît puis réapparaît dans le Moi, d'où une transformation partielle de ce dernier. Par contre, dans le choix d'objet, celui-ci est posé à la place de l'élément le plus constituant du sujet. Dans ce cas, l'objet substitué est doté de toutes les qualités par le Moi, cela à ses dépens. L'objet est conservé et même surinvesti.

Or, pour Lacan, la fonction de l'Un dans l'identification n'est pas telle que Freud la structure et la décompose : elle est celle du trait unaire. Il conceptualise l'identification à partir de cette notion.

En premier lieu, il faut bien insister sur le fait que ce trait I est un trait unaire et non pas un



trait unique : chaque trait n'est pas identique à l'autre, mais ce n'est pas parce qu'ils sont différents qu'ils fonctionnent différemment. Ce trait I est justement caractérisé par le fait qu'il est ce que les autres ne sont pas. Et la différence signifiante est distincte de tout ce qui se rapporte à la différence qualitative. La différence qualitative peut même, à l'occasion, souligner la « mêmété » signifiante. Cette « mêmété » est constituée du fait que justement le signifiant comme tel sert à connoter la différence à l'état pur. C'est le signifiant qui introduit la différence dans le réel, justement dans la mesure où ce dont il s'agit n'est pas du ressort de la différence qualitative. Ce trait unaire, d'autant plus qu'en est effacé presque tout ce qui le distingue, sauf d'être un trait, accentue le fait que plus il est semblable, plus il fonctionne comme support de la différence. Il n'y a pas de plus, pas d'idéal de la similitude, d'idéal de l'effacement des traits. Cet effacement des distinctions qualitatives n'est là que pour permettre de saisir le paradoxe de l'altérité radicale désignée par le trait et il est peu important que chacun des traits ressemble à un autre. C'est ailleurs que réside l'altérité.

Il y a plusieurs temps dans l'institution du champ de l'objet dans la fonction du stade du miroir (J. Lacan, 1962/1963) :

- la première identification à l'image spéculaire, où le sujet se méconnaît dans sa totalité,
- la référence transitive qui s'établit dans son rapport avec l'autre imaginaire semblable, qui induit encore une part d'indifférenciation,
- l'introduction de la médiation d'un objet commun, objet de concurrence, dont le statut relève de l'appartenance.

Il y a deux sortes d'identifications imaginaires : la première à l'image spéculaire, et la seconde à l'objet « a » du désir. la première forme d'identification introjecte quelque chose au niveau du corps : *« Il me semble que le 1<sup>er</sup> temps du mécanisme de la relation orale qui est l'identification projective, part de la mère : il y a une première projection sur le plan du*

*désir qui vient d'elle, l'enfant aura à s'y identifier ou à combattre, à nier une identification qu'il pourra ressentir comme déterminante.* » (J. Lacan, 1961/1962, p 233). La fonction de l'investissement spéculaire est située à l'intérieur de la dialectique du narcissisme telle que Freud l'a développée. Pour établir d'autres comparaisons, le narcissisme des petites différences de Freud est justement ce que Lacan définit par la fonction du trait unaire : c'est à partir de cette petite différence irréductible, même chose que l'idéal du moi, qu'une partie du narcissisme peut se construire. Quand Lacan identifie la fonction du trait unaire comme la figure dévoilée de l'identification, il s'agit ici de la seconde identification de Freud, régressive car liée à l'abandon de l'objet aimé.

C'est donc en tant que pure différence que l'unité de la fonction signifiante se structure. Il ne s'agit pas d'un paradoxe puisque à fonctionner ainsi ce Un révèle la fonction différenciatrice de l'identification dans le développement de l'enfant. Il est un autre fait qui permet de penser cette fonction signifiante : l'Un est l'Autre. C'est à partir de cette structure que le signifiant se constitue. Il faut comprendre I comme un trait unique et que c'est du rapport à celui-ci dont il est question dans l'identification. Il en est l'instrument. Ainsi l'identification est différente de l'unification, au contraire. Cela revient à dire que l'identification n'est pas faire Un. La première implication primordiale à en retirer est que la relation à la mère dans le processus de choix d'objet est support de différenciation et d'émancipation pour l'enfant : cette relation lui permet d'*augere*.

## **2.2.6 Deux étapes identificatoires pour deux figures d'autorité**

Le fait que les figures d'autorité se fondent sur le mécanisme des identifications n'est pas nouveau, mais ce que je veux mettre en évidence est le fait que d'une part les

deux parents sont investis en tant que figures d'autorité, et surtout que la mère et le père ne sont pas investis par l'enfant préférentiellement selon les mêmes modes identificatoires, ceci dès le début et cela persistera tout en évoluant. De ce fait, les parents sont des images des figures d'autorité distinctes n'assumant pas les mêmes fonctions. Plus précisément, les parents font l'objet du même processus identificatoire en deux temps structuraux, mais nous constatons une suprématie de chacun des rôles pendant un temps : la fonction maternelle est investie de façon privilégiée comme choix d'objet, d'étayage ou narcissique, et la fonction paternelle est une figure identificatoire secondaire prégnante.

Le fait que chacun ait un rôle spécifique à l'un des temps du développement psychique de l'enfant, participe à la formation de deux figures d'autorité différentes ayant chacune un rôle spécifique pour l'enfant, induisant une sorte de partage des tâches parentales de l'autorité. Cette forme de partage des tâches revêt une dimension temporelle puisque la mère est investie en premier, et le père un peu plus tard (il est bien entendu que les deux relations, une fois établies persisteront parallèlement). Ce décalage temporel a pour conséquence d'introduire une différence des sexes dans le partage de l'autorité : chaque sexe est une fonction de la figure autoritaire investie préférentiellement selon un mode identificatoire particulier, qui certes sera amené à évoluer mais qui lui restera propre, et qui induit le parent à exercer, à ce titre, son autorité dans des domaines et des registres spécifiques dans le passage de l'être à l'avoir à travers les identifications. Nous retrouvons de façon plus ou moins implicite la première séparation des rôles entre le père et la mère que j'ai évoquée à propos des pulsions d'autoconservation et de conservation de l'espèce.

De nouveau nous apercevons bien, dans ce passage sur les identifications, la particularité de la mère à qui il incombe la responsabilité de la satisfaction des besoins et comment cela la positionne dans le registre incorporatif de « l'être », selon le mode identificatoire du choix d'objet. Alors que le père appartient au registre de « l'avoir », où il

ne s'agit plus d'incorporation mais d'intériorisation, et où le processus identificatoire n'est plus du tout lié au corps de l'enfant. Et pour ces raisons, il aura à prendre en charge des responsabilités particulières auprès de l'enfant que nous aborderons plus tard.

### **2.3. Le narcissisme : attachement et dépendance à l'objet**

Nous avons constaté précédemment l'implication du processus identificatoire dans l'émergence du lien d'attachement. En effet, l'amour fait lien entre le Moi et l'objet. Ainsi l'autorité et l'attachement procèdent de ce même processus psychique, puisque l'autorité émerge comme un besoin face à l'angoisse et prend une forme relationnelle sous l'effet du choix d'objet et des identifications. La formation du narcissisme va permettre d'étayer un peu plus la distinction des deux fonctions des figures d'autorité dans la construction psychique de l'enfant.

#### **2.3.1 Des ambivalences : le Moi-réalité, le Moi-plaisir**

Aimer relève du registre du plaisir plutôt que de la dimension du besoin. Freud distingue deux Moi successifs, à mesure que l'enfant reçoit des objets de l'extérieur. Pris sous la domination du principe de plaisir, le Moi primitif de l'enfant se développe et se modifie. Ainsi, le Moi-réalité existe d'emblée, mais il correspond à l'individu en tant qu'être biologique plutôt que comme une instance psychique. Le Moi-réalité correspond à la vie fœtale et aux premiers instants de la vie du bébé. Ce premier Moi est uniquement capable d'établir la séparation objective entre l'intérieur et l'extérieur, celui-ci laissant le sujet indifférent puisqu'il trouve les sources de ses satisfactions dans son corps propre.

L'amour de ce temps subit un mouvement d'ambivalence amour/indifférence basée sur une bi-polarité moi/monde extérieur.

A l'ouverture au monde extérieur et aux objets, le Moi-réalité se mue en « Moi-plaisir » : le sujet ressent les pulsions internes comme déplaisantes et le monde extérieur apporte des excitations. Le principe de plaisir prend le dessus sur l'objectivité du Moi-réalité. Maintenant, que les excitations soient d'origines internes ou externes, que leur satisfaction incombe au bébé lui-même ou à un objet externe, ne sont plus les critères que l'enfant retient pour séparer l'intérieur de l'extérieur. Il introjecte les sources de plaisir en lui et expulse par projection à l'extérieur les sources de déplaisir. C'est l'entrée de l'objet (stade de l'objet) dans le stade narcissique. L'amour donne lieu à une ambivalence exprimée selon une dialectique amour/haine, sur une bi-polarité plaisir-déplaisir.

Après le stade narcissique, l'ambivalence de l'amour se traduira par l'opposition aimer-haïr/indifférence, selon une polarité moi/monde extérieur.

### **2.3.2 Le lien entre les choix d'objet et le narcissisme**

A partir du moment où Freud introduit le narcissisme en 1914, sa théorie des pulsions se modifie, et il distingue alors deux choix d'objets.

Un premier choix d'objet d'étayage, pour lequel le sujet s'appuie sur l'objet de ses pulsions d'autoconservation pour choisir son objet d'amour. Pour cela, la mère devient celle qui nourrit, fait grandir, et celle qui est aimée. Ainsi la relation de l'enfant au sein de la mère est le prototype de toute relation amoureuse. Et un second choix d'objet narcissique, où l'enfant a deux objets, lui-même et sa mère. Il recherche son Moi et le

retrouve dans une autre personne. Le stade narcissique est donc situé entre l'auto-érotisme et le choix d'objet externe. Cette identification à la mère, en tant que semblable, permet alors l'émergence d'un Moi chez l'enfant qui, ses pulsions sexuelles rassemblées en une unité, dans un premier temps se prend lui-même comme objet d'amour. Puis il élira une autre personne que lui comme choix d'objet. Après cette longue période d'attachement à la mère sous la forme du choix d'objet, l'enfant s'identifie à elle, et il cherchera par la suite un nouvel objet d'amour qu'il pourra aimer comme sa propre mère l'a aimé. La constitution du Moi comme unité psychique dépend donc d'une identification d'une image de la mère, il s'agit du « Moi-plaisir », duquel le narcissisme émerge et procède également. Encore une fois, le narcissisme et le choix d'objet ne sont donc pas des états sans relation intersubjective. C'est l'intériorisation de la relation qui n'est pas encore possible, faute d'un Moi suffisamment mature.

L'attachement installé entre l'enfant et son choix d'objet va se poursuivre au travers des identifications secondaires, et dès lors la relation d'amour ne sera plus à un objet mais à un sujet.

### **2.3.3 Le narcissisme : investissement libidinal du Moi et investissement de l'objet extérieur**

#### **2.3.3.1 L'auto-érotisme : l'amour de soi**

La première distinction entre l'autoérotisme et le narcissisme sera annulée ultérieurement par Freud. Dès la seconde topique, seule la différence entre le narcissisme primaire, qui englobe l'auto-érotisme, et le narcissisme secondaire sera conservée.

L'auto-érotisme, caractérisé par une non différenciation moi/non-moi, serait le mode de

satisfaction de l'état narcissique que Freud situe dès la naissance. A ce moment là, ce n'est pas du monde extérieur que l'enfant manque mais littéralement de lui-même, comme le précise Lacan (Lacan, 1956, p 138). Alors que le narcissisme suppose cette différenciation moi/non-moi. Ainsi, la distinction entre les deux notions ne se fait plus en termes de stades. C'est en se décollant du biologique vital que l'activité sexuelle se rend indépendante : le plaisir sexuel est recherché pour lui-même, et il est pour cela qualifié d'auto-érotique, la satisfaction sexuelle étant obtenue à partir du propre corps de l'enfant, elle n'est pas encore dirigée vers une autre personne. Cette sorte de décollement, autrement dit le principe d'étagage, a pour effet de produire un décalage entre l'ingestion des aliments et l'incorporation de l'objet, ce qui signe l'existence d'une activité fantasmatique chez l'enfant, celui-ci accédant à des représentations qui s'éloignent de leur support corporel. Il s'agit d'une fantasmatisation d'une relation « je-me » scénarisée, plutôt que la fantasmatisation d'un objet.

### **2.3.3.2 Narcissisme primaire, narcissisme secondaire**

La différence entre narcissisme primaire et secondaire est que le narcissisme secondaire se retrouve lors d'un retour de la libido investie sur les objets sur le Moi. Dans cet état où le Moi est en voie de formation, toute la libido est accumulée dans le Ça. Celui-ci utilise une partie de la libido en fixations érotiques sur des objets, alors que le Moi, se développant, tente d'attirer cet investissement objectal sur lui, voulant devenir l'unique lieu d'attachement érotique. Le fait est que la quantité de libido de départ reste la même, tantôt investie sur le Moi, tantôt sur les objets. Lors de cette différence de destin, quand la libido objectale s'enrichit, celle du Moi s'appauvrit, et inversement. En cela, le narcissisme du Moi n'est plus du registre auto-érotique puisqu'il est dérobé aux objets.

Un rapport dialectique s'instaure entre l'enfant et la mère dans lequel l'enfant attend et reçoit quelque chose d'elle. L'enfant se croit aimé pour lui-même. Mais en tant que réel, il prend pour la mère la fonction symbolique de son besoin imaginaire. La mère est ainsi introduite dans le réel à l'état de puissance. La possibilité pour l'enfant d'un objet intermédiaire comme tel, comme objet de don, s'ouvre alors. Cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, et c'est là qu'intervient la relation narcissique. Ainsi, le fait de posséder ou pas un pénis peut entrer de deux façons dans l'économie psychique imaginaire du sujet : le pénis peut situer son objet dans la lignée et à la place de cet objet, il est ainsi une forme orale d'incorporation du pénis ; ou il peut entrer non pas en tant qu'objet compensatoire de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est au-delà de l'objet d'amour et qu'il manque à celui-ci, au-delà d'elle et de sa puissance d'amour. Dans le premier cas il reste le pénis, dans le second, il devient le phallus : « *C'est dans la relation spéculaire que le sujet a l'expérience et l'appréhension d'un manque possible, que quelque chose au-delà peut exister, qui est un manque.* » (Lacan, 1956, p 176).

Ce n'est qu'au-delà de la réalisation narcissique que peut s'introduire ce qui fait paraître au sujet cette forme que l'objet d'amour est retenu captif dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arrive pas à éteindre : une nostalgie, qui se rapporte au propre manque de l'objet d'amour. Ceci repose sur l'effet de transmission qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui vient s'y substituer ne parvient jamais à combler le manque dans la mère : « *C'est seulement après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps, qui est à l'origine de son moi et qui en donne la matrice, que le sujet peut réaliser ce qui manque à la mère. (...) C'est par rapport à cette image que le sujet réalise qu'il peut, à lui, manquer quelque chose.* » (Lacan, 1956-1957, p 177). La relation pré-génitale est une relation directe entre le sujet et l'objet : elle est en miroir. C'est une relation de réciprocité ambivalente où le sujet, en s'identifiant au semblable, est



l'équivalent de l'objet. Le fait de savoir que la mère existe ne suppose pas forcément que l'enfant ait déjà un moi et un non-moi. La mère est symbolique et objet d'amour. L'enfant prend véritablement conscience de son existence que lors des premières frustrations. Le fait que la relation à la mère soit une relation d'amour n'en fait pas une relation différenciée. En fait, l'enfant s'inclut lui-même dans la relation comme objet d'amour de la mère quand il découvre qu'il peut lui apporter du plaisir. Ainsi il tente de faire l'expérience de sa propre présence commandant celle de la mère qui lui est nécessaire, en la satisfaisant. Mais rapidement l'enfant fait l'expérience qu'il n'est pas seul dans la présence de la mère auprès de lui. La question est posée de savoir si l'enfant le comble ou pas. C'est la découverte de la mère phallique pour l'enfant, le penisneid pour la mère. Nous retrouvons ici la dialectique de l'être et de l'avoir. Il peut s'identifier à la mère, au phallus, à la mère porteuse de phallus, ou encore se présenter comme porteur de phallus. L'enfant signifie à sa mère qu'il est dans la mesure de la combler, comme enfant, et comme ce qui lui manque quant au désir, ce qui constitue le leurre de la relation imaginaire : « *C'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de celle-ci. Et lui-même se situe là dans différentes positions par lesquelles il est amené à maintenir, c'est-à-dire très exactement à leurrer, ce désir de la mère.* » (Lacan, 1956, p 224).

Le stade du miroir sera le moment où l'enfant reconnaîtra sa propre image. L'enfant prendra conscience de la distance existante entre ses tensions internes et l'identification à l'image. Cela illustre le caractère conflictuel de la relation duelle. (Lacan. J., 1957, p 17).

Chez l'adulte, le narcissisme se retrouve sous la forme de l'estime de soi, qui refoulera tout ce qui n'est pas conforme au moi idéal ou à l'idéal du moi, et que toute expérience allant dans le sens du sentiment d'omnipotence contribuera à augmenter.

### **2.3.4 Les liens entre le narcissisme et l'autorité : pas d'autorité sans amour**

Il réside donc une différence dans la relation que l'enfant peut établir entre ses deux parents : l'attachement psychique prend deux voies psychiquement différentes, une pour la mère et une pour le père. Notamment, tant que l'enfant n'est pas différencié à minima, la mère est investie de façon privilégiée en tant que semblable, mais le père prendra le relais dès la différenciation effectuée. Quel que soit le mécanisme psychique abordé, la différence des rôles du père et de la mère dans la construction psychique de l'enfant est incontournable. Le lien qui s'impose entre les deux notions d'amour et d'autorité est l'octroi de preuves d'amour, autant que les menaces du retrait de l'amour de la part des personnes investies par l'enfant, et elles-mêmes investies d'une responsabilité spécifique envers lui, qui feront alors des parents des figures d'autorité.

À mesure de la maturation du Moi de l'enfant, en lien avec ses modes identificatoires aux objets puis personnes différenciées, l'angoisse associée évolue parallèlement. Ainsi l'enfant passera de l'angoisse de perte de l'objet, correspondant au début du narcissisme et au choix d'objet, à une angoisse de perte d'amour, conjointe des identifications et du narcissisme, à laquelle succéderont des angoisses de séparation. Ceci va dans le sens de la relation d'autorité comme un cadre contenant des angoisses liées à la dépendance du petit d'homme, et surtout la dépendance psychique qu'engendre l'attachement affectif. La figure d'identification, dans la mesure où elle répond aux angoisses de l'enfant, lui donne des limites contenant et pas seulement celles de la loi, devient une figure d'autorité rassurante. Mais une ambivalence de l'autorité persiste puisqu'il existe une angoisse

devant l'autorité surmoïque. L'autorité apparaît comme un contenant des angoisses liées aux pulsions d'autoconservation, mais provoquant de l'angoisse face aux pulsions de conservation de l'espèce : l'autorité de la fonction maternelle rassure, alors que l'autorité de la fonction paternelle angoisse. Et l'on retrouve un second lien entre les deux notions puisque l'angoisse devant l'autorité surmoïque concerne entre autre les choix d'objets d'amour, puisqu'il s'agira pour l'enfant, pendant l'Œdipe et le complexe de castration, d'être contrarié dans ses choix d'amour. Il n'y a pas d'autorité sans amour.

Il est nécessaire d'explorer comment l'autorité du Surmoi, fonction d'autorité spécifique, repose sur des identifications secondaires, du registre symbolique, incarnée par le père, et comment elle va venir s'opposer au narcissisme du moi idéal et de l'idéal du moi, eux aussi dépositaires de la relation d'autorité : le permis et l'interdit symboliques vont contrarier le possible imaginaire de la toute-puissance, mais aussi le possible du registre du réel. Nous verrons un nouvel aspect qui permet de mettre en évidence en quoi l'autorité de la fonction paternelle est différente de celle de la fonction maternelle.

### **3. Les instances psychiques de l'autorité**

Dans ce chapitre, il s'agit de repérer la construction des figures d'autorité au niveau des trois instances du moi idéal, de l'idéal du moi et du Surmoi, en tant que la relation d'objet et les identifications sont en lien avec la construction de ces trois instances.

#### ***3.1. Le moi idéal : le rêve d'être, une autorité auto-référée***

Conçu comme un idéal narcissique de toute-puissance, le moi idéal est le destinataire de l'amour de soi, le « être aimable du dedans ». Il ressort du domaine de la toute-puissance infantile en étant la survivance du narcissisme perdu. Plus précisément, le moi idéal est un aménagement du narcissisme infantile et de l'omnipotence qui l'accompagne, perdus par le Moi, qui reste nostalgique.

La toute-puissance, ou omnipotence, est un fonctionnement archaïque qui repose sur la méconnaissance de la réalité, propre au narcissisme primaire. Le mode de relation au monde extérieur est vécu avec une toute-puissance des pensées : l'enfant surestime la puissance de ses désirs et de ses actes psychiques, et croit en la force magique des mots. Il s'opère une création hallucinatoire de l'objet désiré par le bébé. L'omnipotence se confond finalement avec la capacité de l'appareil psychique d'ignorer la réalité. Le moi idéal, en maintenant la toute-puissance du narcissisme, est décalé d'avec le Moi. La raison de ce décalage tient pour l'essentiel dans le fait qu'il est le résultat de l'identification sur le mode du choix d'objet, à un autre être investi de toute-puissance : la mère. Plus précisément, le moi idéal est cette image à laquelle l'enfant aurait dû s'identifier pour être l'objet parfait de

sa mère : « *Le sujet est divisé par des attentions qui le font tellement jouir, qu'il rejette une part de lui, à laquelle il aurait dû s'identifier, s'il avait accepté d'être le parfait objet de sa mère. De sorte que, psychiquement, se trouve à l'extérieur cette image qu'il a expulsée et le menace de représailles à proportion de sa culpabilité. Cet ange, toujours au bord d'une chute luciférienne, forme ce « moi idéal » dont il est exilé. Il pourrait être anéanti par ce double qu'il a rejeté, obsession d'un jumeau mort du refoulement originare.* » (G. Pommier, 2007, p 145).

Le moi idéal est une des réponses que l'enfant peut mettre en place face à sa détresse et ses angoisses de perte archaïque. Ainsi le moi idéal appartient au registre de l'être, il ne modifie donc en rien le Moi : le moi idéal se place du côté de l'imaginaire, il est « le moi que je voudrais être pour m'aimer moi ».

Parallèlement, l'enfant fait des expériences qui le confrontent à ce qui lui est possible ou impossible de faire dans la réalité. Il est confronté à ses propres limites réelles, corporelles et psychiques. L'enfant se trouve à ce titre confronté au réel. Quand il se différencie de la mère et au travers des identifications secondaires, notamment au père, une référence extérieure émerge. Alors l'idéal du moi et le Surmoi peuvent se constituer.

Et c'est justement la question de la nécessité du rapport à l'autre en tant que référence extérieure, autrement dit l'Autre de Lacan, nécessaire à la relation d'autorité au sens défini en début du travail, qui est soulevée à travers le moi idéal : à ce moment là, rien d'extérieur ne semble faire autorité. L'enfant est complètement pris dans ce mode de fonctionnement où il est omnipotent. Comment la mère, pendant cette période, peut-elle constituer une figure d'autorité ?

Un doute sur le fait qu'il ne s'agit pas, à cette période du développement de l'enfant, d'une relation d'autorité est que, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, la relation intersubjective existe mais elle n'est pas intériorisée par l'enfant. Il est pris dans une

relation intersubjective avec la mère, et le fait qu'il n'en a pas conscience, n'empêche pas de positionner la mère à une place de figure d'autorité. L'enfant a besoin d'elle pour grandir, pour *augere*, en tant qu'elle est le « semblable secourable ». Le simple fait qu'elle soit un choix d'objet, et en l'occurrence le premier choix d'objet de l'enfant à partir duquel il construit sa psyché, institue la mère en tant que figure d'autorité. Et comme il s'agit là d'une identification constitutive du Moi, elle procède des registres imaginaire et symbolique, « l'identification imaginaire » de Lacan, nous pouvons considérer la figure d'autorité maternelle comme une figure d'autorité du registre imaginaire.

Le processus d'autorité vient répondre aux angoisses de perte, notamment d'amour et d'amour de soi, via l'autre, même si cet autre est un objet et qu'il s'agit de la mère toute-puissante. N'oublions pas que le moi idéal est une des réponses que l'enfant peut mettre en place face à sa détresse et ses angoisses de perte archaïque. En cela, la mère occupe une fonction de figure d'autorité imaginaire contenant. Pour autant, le bébé, dans son omnipotence illusoire, se situe dans une autorité auto-référée, ou plus précisément une autorité référée à la toute-puissance maternelle.

### ***3.2 L'idéal du moi: le devoir être, la fonction d'idéal à la base de l'autorité***

L'idéal du moi est une formation intrapsychique qui joue pour le Moi un rôle de modèle de référence susceptible d'évaluer ses réalisations. Comme si le Moi s'observait dans ses élans narcissiques en se confrontant à une valeur idéale : il est « le moi que je dois être pour être aimé par les autres », ou encore l'« aimable du dehors ». L'idéal du moi émerge de l'influence des identifications secondaires, puisqu'il se forme une fois que le

Moi de l'enfant est différencié. L'enfant est obligé, sous l'influence de ses parents et notamment du père, à renoncer à son narcissisme infantile et sa toute-puissance. Il cherche à regagner la perfection du narcissisme sous la forme substitutive de l'idéal du moi qu'il projette devant lui comme un but à atteindre, laissant ainsi la perspective future, en réalité impossible, de joindre le Moi et l'idéal. C'est une image détachée de son propre narcissisme qu'il projette devant lui. C'est de ce mouvement que l'idéal du moi tient son origine narcissique, malgré qu'il soit plus du côté du Moi.

En réalité les deux formations psychiques du moi idéal et de l'idéal du moi vont entrer en une sorte d'affrontement, l'idéal du moi étant parasité par le moi idéal qui pose d'autres buts qui seraient supérieurs, en tout cas différents de ceux de l'idéal du moi. D'autre part, l'idéal du moi est plus en concomitance avec le Moi que ne l'est le moi idéal de part le fait qu'il se constitue du champ de l'autre, et de part ses liens avec le Surmoi dont il est la fonction positive. C'est son influence narcissique, narcissisme secondaire et non pas l'amour de soi, qui le différencie surtout de celui-ci. Comme le Surmoi, il se constitue sur le modèle psychique des parents, à partir d'identifications aux idéaux parentaux. C'est la raison pour laquelle il se situe dans le registre du symbolique. Les sentiments sociaux reposent sur des identifications avec d'autres sur la base du même idéal narcissique, en ce sens également il constitue une charnière entre l'individuel et le collectif. L'idéal du moi apparaît alors comme une solution psychique intermédiaire, entre les velléités du moi idéal et les interdictions surmoïques, quand l'intégrité narcissique est menacée. Notamment, la forte angoisse de castration va provoquer le retrait de la libido des objets avec un retour de l'investissement du Moi : l'abandon des désirs incestueux de l'enfant envers la mère, afin de conserver son pénis, est un triomphe narcissique (narcissisme phallique) dans le sens où le désir de garder son intégrité corporelle a été plus fort que la libido objectale.

En tant qu'héritier du narcissisme et étant une fonction du Surmoi, lui-même héritier de

l'Œdipe, l'idéal du moi incarne un moment structural de la psyché au carrefour des deux complexes, de castration et œdipien. Il est ainsi au carrefour de la dialectique des identifications être et avoir : l'enfant passe d'une identification privilégiée à la mère, à une identification privilégiée au père car l'enfant s'aperçoit que ce n'est pas elle, mais lui qui possède le phallus. Ce phallus, l'enfant veut l'avoir. Et le père va devenir une figure d'identification idéale à ce moment, puisque lui, possède le phallus. C'est une identification dans une référence à l'autre en tant que sujet, pour « être » le père, ce qui signifie pour l'enfant « avoir » le phallus, c'est-à-dire une identification secondaire qui fait entrer l'enfant un peu plus dans le registre du symbolique. Cette possession va installer le père dans une fonction de figure d'autorité symbolique, qui va suppléer celle de la mère car il a quelque chose à donner : le phallus. Il ne s'agit pas encore du père en tant qu'auteur de la loi, il n'est pas encore frustrant dans les désirs incestueux de l'enfant, ce qu'il deviendra au moment de l'Œdipe, incarné dans le Surmoi.

Ainsi, à travers la dialectique de l'être à l'avoir, l'idéal du moi est au cœur de la question, encore ambivalente, de l'identité du genre, féminin/masculin dans la dialectique phallique/châtré, du complexe de castration, que le complexe d'Œdipe va venir normativer dans un second temps structural. Suivant ce raisonnement, nous pouvons considérer l'idéal du moi comme le point de liaison, la plate-forme de transition entre le primat de la figure d'autorité maternelle imaginaire et celui de la figure d'autorité paternelle symbolique, en tant que l'idéal du moi est en lien avec le narcissisme phallique et le Surmoi.



### 3.3 Le Surmoi

Le Surmoi est une instance psychique autoritaire qui a pour but de protéger l'enfant de ses angoisses et de l'insérer dans le corps social. Les trois temps de construction du Surmoi suivent les trois temps de remaniement des imagos parentales, représentations imaginaires indifférenciées de soi dans un premier temps, puis de plus en plus mises à distance.

Dans un premier temps le Surmoi précoce de M. Klein assure la protection de l'enfant face à ses pulsions de mort, cela depuis le dedans. Il s'agit du premier temps de la loi, celui lors duquel le sujet renonce à être l'objet du désir capable d'assurer la jouissance de son premier objet de réalité, la mère : *« En ce lieu qui se passe de toute présence réelle d'un tiers, même si celui-ci peut déjà être perçu comme opérateur au-delà de l'objet d'amour, le sujet est confronté à la structure même de l'insatisfaction. Il est impossible d'être tout le temps et totalement satisfait. »* (S. Lesourd, 2006, p 13). À ce stade, la défense par le Surmoi est attribuable aux pulsions d'autoconservation. En effet, dès le début de son développement, le danger d'être détruit par sa propre pulsion d'agression provoque chez le bébé une tension excessive dans son Moi. Cette tension est ressentie comme une angoisse, de sorte qu'il doit mobiliser sa libido contre sa pulsion de mort. Pour échapper à l'autodestruction, le bébé utilise la projection pour expulser sa pulsion de mort sur les objets extérieurs. Parallèlement, une réaction de défense intrapsychique s'établit contre la pulsion qui n'a pas pu être extériorisée de cette manière : cette défense établie par le Moi constitue l'assise du Surmoi. A ce stade, le Surmoi est violent car il est le produit des pulsions destructrices du bébé et qu'il contient une quantité considérable de tendances agressives.

Dans un second temps, la projection transforme l'angoisse interne de l'enfant en peur devant l'objet extérieur puisque ses pulsions agressives semblent en provenir. Les objets extérieurs deviennent dangereux de façon proportionnelle à la force de ses propres pulsions sadiques.

Dans un rapport de contenu, la formation du Surmoi intervenant au moment où l'enfant accomplit la première introjection orale de ses objets, les objets réels qui se cachent derrière les figures imaginaires terrifiantes sont les parents de l'enfant, déjà ainsi parés d'une cruauté fantasmatique. Ce sont les premières identifications que le Moi élabore. Le Surmoi précoce de l'enfant ne coïncide donc pas avec l'image des parents réels mais il est créé à partir d'imagos qui les représentent et qui sont absorbés : les imagos du sein et du pénis s'établissent à l'intérieur de son Moi tout en étant une partie différenciée, le noyau du Surmoi. Ils deviennent les premiers modèles des figures internes persécutrices mais aussi protectrices en ce qu'elles assurent la satisfaction de ses besoins. En retour de la projection, les imagos primitives ont un double dans son monde intérieur et le petit enfant a peur de subir des attaques de la part de ces derniers et de la part de son Surmoi. Déjà des figures d'autorité sont présentes, à l'intérieur et à l'extérieur de l'enfant, mais leur source émanant uniquement de ses propres pulsions de mort, sans aucun tiers de référence, elles restent de l'ordre du pouvoir totalitaire purement imaginaire.

L'angoisse de l'enfant face aux objets extérieurs va renforcer les tendances sadiques de son Surmoi en le poussant à détruire son objet, ce qui aboutit à un accroissement de l'angoisse, et celle-ci le presse de nouveau à détruire l'objet. C'est donc la sévérité et la cruauté du Surmoi, et non la faiblesse ou son absence, qui expliquent la conduite des personnes asociales. Ce n'est qu'à un stade plus avancé de son développement que la peur du Surmoi poussera le Moi à se détourner de l'objet générateur d'angoisse.

La constitution du Surmoi précoce permet une fois de plus de mettre en relief la fonction de l'autorité de protéger le psychisme du sujet, ici contre lui-même, et comment le mécanisme de projection à la base du Surmoi lui permet d'être aussi puissant que les menaces que subit le psychisme. Toutefois, aussi nécessaire que ce pouvoir puisse être en début de vie, il se révèle rapidement aliénant pour l'enfant et devient, s'il n'évolue pas, une entrave à son développement psychique. D'autre part, nous voyons encore une fois à travers le Surmoi précoce que l'enfant lui-même est dans une nécessité d'instances autoritaires, nécessité de l'ordre du besoin face aux figures d'autorité intrapsychique puis nécessité de l'ordre de la demande face aux figures extérieures d'autorité.

Dans ce sens, la relation aux personnages intérieurs agit sur la relation ambivalente de l'enfant à ses parents comme objets externes. Elle subit son action de plusieurs manières car à l'introjection des objets extérieurs correspond la projection de figures internes sur le monde, et cette action réciproque sous-tend la relation aux parents réels comme elle sous-tend le développement du Surmoi. D'où une oscillation constante entre les objets et les situations internes et externes. Ces oscillations sont attachées au mouvement de la libido entre différents buts et objets : l'évolution du complexe d'Oedipe et le développement du Surmoi sont donc intimement liés.

Au début du stade génital, les pulsions sadiques sont vaincues et la relation de l'enfant aux objets a un caractère positif. Cela modifie la nature du Surmoi : plus le sadisme de l'enfant baisse, plus l'action des imagos irréelles se réduit puisqu'elles sont le produit de ses propres tendances agressives. Le Surmoi, après avoir été une force menaçante et despotique devient plus doux et persuasif, donnant des ordres plus faciles à satisfaire.

Dans un second temps, le Surmoi œdipien assure la protection de l'enfant contre ses pulsions libidinales envahissantes, simultanément depuis l'extérieur et l'intérieur, cette

défense étant attribuable cette fois aux pulsions de conservation de l'espèce. Le Surmoi œdipien, pour le distinguer du Surmoi précoce de M. Klein, est alors une censure interne référée à un tiers. Les identifications qui le constituent sont porteuses des interdits parentaux, auxquelles elles se substituent dans un mouvement régressif où le désir d'avoir remplace le désir « d'être comme ». Procédant d'identifications secondaires régressives, il se situe au temps de l'Œdipe dans le registre symbolique. Les identifications du Surmoi doivent leur autonomie et leur statut contraignant pour le Moi, à la dépendance de l'enfant à ses choix d'objet, dont elles découlent. Étant structuré à partir des identifications secondaires régressives aux Surmoi parentaux, il est l'instance psychique porteuse de la tradition, de toutes les valeurs qui se transmettent de génération en génération. Le Surmoi incarne la contrainte de la culture sur l'individu en ce qu'elle impose comme renoncements pulsionnels, qui ont pour but la conservation de l'espèce : il est donc une instance trans-subjective et transgénérationnelle.

Par rapport à idéal du moi, il revêt un aspect normatif, en ce qu'il consiste en un interdit : « tu n'as pas le droit d'être, tu n'as pas le droit de faire », sous-entendu comme le père, alors que l'idéal du moi consiste en une sommation : « tu dois être comme, le père ». Le Surmoi est en partie inconscient, mais consistant partiellement en des représentations de mots, « des entendus », et étant aussi une partie du Moi, il est accessible à la conscience à partir de ces représentations de mots. La différence entre la sommation de l'idéal du moi et l'énonciation de l'interdit surmoïque provient de la référence au tiers qui n'est pas la même. Il s'agit là d'un décalage méta-référentiel, tout à fait explicite en termes lacaniens : l'idéal du moi fait référence à l'Autre, alors que le Surmoi fait référence à l'Autre incarné dans l'Autre (le père), c'est-à-dire la Loi.

Le Surmoi œdipien correspond en partie à la façon dont un sujet doit se comporter pour répondre à l'attente de l'instance autoritaire du dehors : le rôle que reprend le Surmoi est

d'abord tenu par l'autorité parentale qui est extérieure. L'autorité est donc doublement présente pour l'enfant, chez les parents réels et à travers l'introjection de leur Surmoi. Cette influence de l'autorité parentale se fait par le moyen de l'octroi de preuves d'amour, les menaces de perte d'amour, et par la menace de punition. Dans ce sens, la relation du Moi au Surmoi continue de reproduire la relation de l'enfant à ses parents. Nous retrouvons ici le lien entre l'angoisse et l'autorité et aussi la menace de punition. Or cette menace à la source de l'angoisse devant l'autorité venant du dehors est différente de celle évoquée lors du Surmoi précoce. Au temps de l'Œdipe, la menace de punition, si l'enfant ne respecte pas les interdits posés, provoque une angoisse réelle devant les parents, angoisse réelle qui est transformée en angoisse morale. C'est donc dans les interdits qu'elle impose de l'extérieur que l'autorité symbolique du père est génératrice d'angoisse : l'interdiction de réaliser son désir incestueux, que les parents imposent à l'enfant œdipien, deviendra dans le Moi un ensemble d'exigences morales et de prohibition que le sujet s'imposera désormais à lui-même. Plus exactement, le conflit ne se situe pas entre la loi et le désir incestueux, mais porte sur la satisfaction de ce désir : la loi n'interdit pas le désir mais la pleine satisfaction du désir, c'est-à-dire la jouissance, en posant les conditions de sa réalisation. Et alors que le renoncement dû à des figures d'autorité extérieures ne provoque que du déplaisir, le renoncement imposé par les exigences internes du Surmoi a un effet économique de gain de plaisir par une satisfaction compensatrice dont le Moi se sent exalté, considérant ce renoncement à la pulsion comme un acte méritoire : quand le Moi a fait un sacrifice d'une satisfaction pulsionnelle, il attend en retour un surcroît d'amour. Ainsi, une partie du Moi s'identifie à la figure parentale interdictrice et une autre partie du Moi continue à désirer. L'enfant peut incarner la loi, au travers de son Surmoi, et le désir, source de conflit psychique intense pour lui, c'est-à-dire source d'angoisse. L'enfant est donc ambivalent et de cette ambivalence découle l'angoisse devant l'autorité du Surmoi.

Ainsi, ce n'est pas l'autorité des parents réels qui provoque l'angoisse, mais l'autorité symbolique intériorisée, les représentations des interdits. Nous constatons que dès que l'aspect relationnel intersubjectif est mis à mal dans le processus d'autorité, son caractère contenant disparaît. Nous voyons bien comment une instance psychique ne peut « faire autorité » par définition. Une forme de pouvoir peut, à la limite, lui être attribuée : le Surmoi ne constitue pas une figure d'autorité, il est le lieu où sont déposées les représentations intériorisées de l'autorité. Ce pourquoi, par ailleurs, le fait que les parents exercent une éducation peu sévère n'empêche pas l'enfant de ressentir une très grande angoisse devant l'autorité de son Surmoi très dur.

D'où plusieurs fonctions du Surmoi qui le fondent comme la trace psychique et durable de la solution du conflit œdipien : interdire la jouissance, exalter le désir et apprendre à le gérer, et protéger l'intégrité du Moi. Il est l'héritier de l'Œdipe en ce qu'il y met un terme, puisqu'il est le résultat de la désexualisation du Complexe d'Œdipe : *« Le surmoi est le représentant du ça, tout autant que le représentant du monde extérieur. Il est né du fait que les premiers objets des motions libidinales du ça, le couple parental, furent introjectés dans le moi, à l'occasion de quoi la relation à eux fut désexualisée et connut une déviation à l'écart des buts sexuels directs. C'est seulement de cette façon que le surmontement du Complexe d'Œdipe fut rendu possible. Le surmoi conservera alors des caractères essentiels des personnes introjectées, (...) »* (S. Freud, 1929).

Aussi longtemps que le Surmoi a pour fonction d'éveiller l'angoisse, il fait appel chez le Moi aux violents mécanismes de défense amoraux et asociaux. Dès que le Surmoi change de fonction et fait naître un sentiment de culpabilité plutôt que d'angoisse, les mécanismes de défense sont éthiques et moraux : l'enfant commence à faire preuve d'égards pour les objets et s'ouvre au sentiment social. Pour Freud, beaucoup d'adultes n'atteignent jamais

une véritable conscience morale résultant d'interdits intériorisés, ni ne ressentent de véritable culpabilité, mais seulement de l'angoisse sociale : ils ne possèdent pas de Surmoi mais seulement une crainte d'être découverts.

Enfin, l'adolescence est le troisième temps structural de vacillation des imagos au cours de la construction subjective. La bascule des figures d'autorité parentales imaginaires potents de l'enfance en parents réels quelconques de l'adolescence entraîne des remaniements et provoque après-coup la reconstruction des avatars œdipiens et la reconnaissance de la valeur symbolique du phallus. Cette fois le sujet est confronté à l'absence de signification qui organise le tout du monde et le sens de la vie. En termes lacaniens, il est confronté au dévoilement du manque dans l'Autre : l'Autre de l'enfance qui avait réponse à tout n'existe plus. Celui-ci constitue toujours un lieu d'adresse mais sans réponse totale. Il s'opère pour l'adolescent une réorganisation de l'amour de soi et des autres, et des identifications.

Jusqu'à présent l'enfant assurait son plaisir et son rapport au monde par l'intermédiaire de la possession imaginaire du phallus. La découverte de l'adolescent est que la possession phallique de la promesse œdipienne « quand tu seras grand » est un leurre, la castration imposée par les interdits œdipiens est pour toujours. Cette rencontre avec la défaillance de l'Autre le confronte au fait qu'il n'y a pas de complétude possible, notamment des sexes, par l'objet. La jouissance espérée, but de l'organisation génitale infantile, s'avère être une jouissance partielle car l'objet est séparé du sujet et inexistant dans la réalité. Et l'adolescent découvre l'objet manquant en lui mais aussi en l'Autre. L'organisation génitale infantile selon la dialectique phallique/châtré s'effondre, la différence des sexes via la rencontre du féminin fait irruption (S. Lesourd, 2005). Ces découvertes dues au vide dans l'Autre provoquent un véritable travail de deuil et une réactivation des angoisses,

celle ressentie lors de la destitution du père phallique imaginaire et celle de castration. Le Moi prend sur lui cette incomplétude et s'en rend responsable pour un temps.

Les bases narcissiques de l'adolescent sont mises à mal car il subit une perte d'amour pour son objet-moi de par la séparation des objets d'amour infantile, les parents, qui nourrissaient celui-ci avec leur amour. Il doit le reconstruire en reprenant son Moi comme objet d'amour, au travers de l'image valorisée que les autres lui renvoient de son objet-moi. D'où l'importance des pairs et des relations aux autres à cette période charnière. L'adolescent est dans une phase de re-création d'un objet d'amour, et donc de figures d'autorité, ceux d'avant n'opérant plus et l'idéal de la promesse œdipienne n'existant pas.

Pour que cette phase de re-création aboutisse et pour sortir de l'angoisse, il faut la déchéance de la figure d'autorité du père potent imaginaire de l'enfance en père réel de l'adolescence pour que puisse, en retour, se constituer la place subjective de la figure d'autorité du père symbolique, l'au-moins-un dans le mythe freudien qui serait pourvu du phallus parce que mort. Ce remaniement du Nom-du-Père va porter sur la création de l'image composite de la figure maternelle, car reconnaître le phallus dans sa valeur de symbole comme n'appartenant à personne, donc à tous, ne suffit pas. Il faut aussi que l'adolescent reconnaisse qu'une part du sujet n'est pas ordonnée au phallus. Cette rencontre avec le pas-tout est la rencontre avec la position féminine inconsciente, le féminin. Le sujet doit constituer la mère comme un objet psychique tripartite composée de (S. Lesourd, 2005) :

- la fonction de la figure d'autorité de la mère symbolique qui interdit le maintien de la jouissance archaïque de l'excitation-satisfaction primaire,
- la fonction de la figure d'autorité de la mère imaginaire, la bonne mère indestructible,
- la fonction de la mère réelle, la femme dans la mère ignorée dans l'infantile.



À ce temps logique, la fonction de la femme dans la mère prend son importance dans la construction subjective comme nouvelle figure d'autorité en ce qu'elle n'est pas-toute soumise au phallus. La problématique de la féminité se construit à partir de cette imago et de son clivage œdipien entre mère primordiale et femme du père : l'imago d'une femme qui jouit dans un ailleurs non ordonné par la présence phallique, bien que n'ayant pas de pénis. Le fait que la femme n'attende pas de l'Autre le phallus, ouvre la part du féminin de l'humanité, part que l'adolescent perçoit d'abord en elle puis en lui-même.

Cette incroyance à l'absolu de la loi, nouvelle fonction des figure d'autorité, est ce qui permet le rôle pacificateur de la loi symbolique. Si le sujet n'y croit pas-tout, il n'y est pas-tout-soumis, alors le risque inhérent à la loi n'est plus réel : le sujet ne peut être détruit par la pensée de transgression, le risque lié à la punition devient fictif et donc efficace. Un autre rapport au manque qui n'est pas manque d'objet, le féminin, est nécessaire, mais pas suffisant, pour qu'existe à part entière un au-delà de la loi phallique imaginaire, la loi symbolique, et que cette loi symbolique puisse réguler les rapports humains.

## **4. Trois figures d'autorité**

### ***4.1 Pourquoi lire le processus d'autorité de cette façon ?***

Le point de départ nécessaire pour entamer ce travail a été de mettre l'accent sur le fait que l'autorité est un processus relationnel, intersubjectif, et que, de par cette idée de mouvement, il est amené à évoluer. À partir du moment où nous considérons qu'il accompagne le développement psychique de l'enfant, il est difficile de concevoir l'autorité comme la notion figée et réductrice de « la limite et du non » telle que la représentation sociale la véhicule. Cette idée m'a donc encouragé à essayer une lecture différente, dynamique, du concept d'autorité, et de ses implications psychiques chez l'enfant. Pour cela, j'ai commencé par chercher l'origine de l'autorité.

Cette origine, je l'ai trouvée dans le processus psychique de l'angoisse, et plus précisément dans l'angoisse originaire du nourrisson. Nous avons vu pourquoi et comment le néotène est dans un état de détresse absolue, d'où son besoin vital que quelqu'un soit là pour qu'il puisse survivre et se développer, autant psychiquement que physiologiquement, et que ce «quelqu'un» fait figure d'autorité. Ceci nous a également permis d'émettre l'hypothèse selon laquelle l'autorité serait un cadre contenant des angoisses. Ainsi les fonctions des figures d'autorité s'initient d'une demande de la part de l'enfant et de la reconnaissance qu'il adresse à ces figures. S'est posée alors la question des figures d'autorité, de comment celles-ci se constituent, et j'ai dégagé deux niveaux de construction de ces figures.

Tout d'abord, le processus identificatoire a permis de mettre en évidence l'aspect relationnel et intersubjectif de la relation d'autorité. J'ai voulu souligner dans ce chapitre que le choix d'objet constitue également le parent « choix d'objet » comme figure d'autorité, au même titre que les identifications secondaires. Mais aussi le fait qu'à ce stade du développement psychique de l'enfant, la mère est la principale imago et fonction constituant une figure d'autorité pour lui. La notion de choix d'objet, en ce qu'elle est intriquée avec la notion d'amour, a conduit à un deuxième niveau constitutif des figures d'autorité : il n'y a « pas d'autorité sans amour ».

La constitution du narcissisme, en ce qu'elle s'élabore en deux temps structuraux, engendre deux niveaux de l'autorité : une autorité « narcissique », auto-référée, et une autorité « surmoïque », qui se réfère à l'Autre, celle qui permet l'intériorisation des lois. L'autorité résultant de l'attachement affectif psychique de l'enfant à ses deux parents entérine un peu plus l'idée que l'autorité constitue un cadre contenant des angoisses, notamment celles de perte et de séparation.

Il s'est dégagé deux types de relation d'autorité, associées respectivement, pour l'autorité « narcissique » à une « figure d'autorité de la fonction maternelle », et pour l'autorité « surmoïque » une « figure d'autorité de la fonction paternelle », puisque chacune des fonctions parentales est impliquée dans le processus d'autorité de façon différente : c'est-à-dire deux fonctions d'autorité résultant de la différence des sexes des deux fonctions paternelle et maternelle.

## **4.2 Deux figures d'autorités parentales basées sur la différence des sexes**

L'institution de la famille a pour fonction d'insérer l'enfant dans la culture, quelle que soit celle-ci, cette fonction parentale étant universelle (C, Herfray, 2005, p 21). Or, se détacher de l'autorité parentale passe par l'opposition à celle-ci car la société avance par l'opposition des deux générations (S. Freud., 1914). Mais si la différence des générations est primordiale, et est bien repérée car l'autorité pose souvent d'elle-même cette hiérarchie, la différence des sexes, quant à elle, est plus difficile à cerner.

Et pourtant l'évidence était juste sous nos yeux depuis des millénaires. En effet, la racine étymologique grecque du terme autorité est *augere*, c'est-à-dire augmenter/croître, est également la racine étymologique grecque à partir de laquelle se construit le terme latin *auctor* dont sont issus les termes modernes « auteur », celui qui énonce, et « acteur », celui qui incarne celui qui énonce.

Ainsi la notion d'autorité se trouve au carrefour entre grandir, au sens subjectiver ou s'individuer, et l'énonciation. Alors que l'auteur de l'autorité, le père, a été repéré depuis un certain temps, j'ai proposé tout au long de ce travail, un repérage de la figure d'autorité qui permet de grandir et j'ai tenté de montrer qu'il s'agit de la mère en tant qu'imgo et en tant que fonction maternelle. Il est important de ne pas se méprendre, je ne conçois pas l'autorité scindée en deux. Mon objectif ici est de dégager les trois temps structuraux de l'autorité basée sur la différence des sexes.

## 4.2.1 La mère : l'autorité pour *augere*

### 4.2.1.1 De quelle fonction maternelle s'agit-il ?

*« Cette crise consiste en une impasse dont l'issue ne relève pas du développement, impasse à laquelle conduit le fait qu'il n'est pas de sujet qui ne dépende de l'Autre (parental) pour sa survie, un Autre qui, par les moyens du langage, dispense les soins. »*

(M-J. Sauret, 2006, p 24)

Je vais préciser un peu plus la position maternelle nécessaire pour que la figure d'autorité de la fonction maternelle se construise. Cela n'a pas été fait auparavant par souci de ne pas glisser du point de vue de l'enfant, à celui de la mère. Il s'agit d'une position dans le lien à l'enfant, au sens d'une modalité particulière de relation avec l'enfant.

Dans son séminaire sur l'angoisse (1962-1963), Lacan définit la mère comme l'autre tenant lieu de l'Autre pour le bébé, de par sa position inscrite dans le féminin : *« Car l'inconscient, structuré par la logique linguistique de l'un phallique, ignore l'« Autre sexe » : de sorte qu'il n'y a pas d'universel de la femme, « la femme n'existe pas » selon un aphorisme devenu célèbre (J. Lacan, 1975). Les femmes n'existent qu'une par une, et doivent se fabriquer sur ce défaut de modèle, à partir de ce vide constitutif, qui implique – c'est le mode leur castration spécifique – la nécessité de renoncer à incarner la Féminité mythique ... »* (A. Juranville, 2008, p 31). *« En tant qu'elle « n'existe pas », dès l'aube de la vie de l'enfant, elle s'efface pour creuser en lui l'appel de l'altérité apte à constituer le désir »*. (A. Juranville, 1993, p 243). A ce titre, la mère, à partir d'une position maternelle adossée au féminin, ne peut occuper la fonction d'auteur, notamment de l'autorité ; ce que

la position du masculin permet, quand le discours social, tel que le patriarcat, constitue un appui.

Elle va transmettre à l'enfant, et ce d'emblée, les particularités de l'Autre, qui la détermine elle-même : elle va l'introduire au système symbolique dont elle fait partie. Elle fait cela autour de ce que l'on appelle le nursing. Ainsi elle transmet à son enfant un « *savoir de l'Autre* », selon les termes de M-J. Sauret (2009,p 282), sur deux niveaux structuraux distincts : le niveau du grand Autre, que l'on peut traduire comme ses représentations culturelles, et ses réactions propres face aux situations, qui, elles, ressortent du niveau du petit autre à travers les signifiants de sa langue maternelle.

Sa plus grande fonction est celle de traduction des besoins de l'enfant en demandes désirant être satisfaites et qu'elle désire satisfaire : elle opère ce qui permet à l'enfant de ne pas entendre son cri tel qu'il est sorti de sa propre bouche, ce qui lui permet de se situer à la fois dedans par le cri et dehors par l'entendu, non pas de son cri, mais de ce qui est désormais sa demande (Cf. les travaux de G. Pommier, 2007). Elle est donc dans un mouvement identificatoire avec l'enfant, régressif car il s'agit pour elle de s'occuper de lui comme on l'a fait pour elle, ou comme elle aurait aimé que quelqu'un le fasse (F. Marty, 2002). En un mot, le rôle primordial de la mère est de considérer l'enfant comme un être de désir dès sa naissance, voire avant, et non comme être de besoin. Et c'est sur le chemin de la demande que le sujet constitue son désir : au stade de la relation orale, la demande et la réponse se signifient, pour l'enfant et la mère, dans la relation partielle bouche/sein. Ce niveau est celui du signifié. A partir de cette première réponse, le but de la demande va devenir la recherche de cette activité d'absorption, source de plaisir. Et le désir va se constituer à partir de la réponse, cette expérience d'assouvissement du besoin. La façon de donner révèle à l'enfant quelque chose du désir de sa mère, et de là il va appréhender la différence entre le don de nourriture et le don d'amour. Parallèlement à l'absorption de

nourriture, il y a introjection d'une relation fantasmatique où l'enfant et l'autre sont représentés par leurs désirs inconscients. C'est de cet écart entre demande et désir, lieu d'où surgit la frustration, que le niveau du signifiant émerge.

La fonction où se fonde le désir est donc en relation avec la distinction du désir et du besoin : par sa réponse, l'Autre dans la mère va donner la dimension de désir au cri du besoin. Ce désir dont l'enfant est investi est le résultat d'une interprétation subjective, fonction du désir maternel, de son propre fantasme. C'est donc par le biais de l'inconscient de l'Autre que le sujet fait son entrée dans le monde du désir. Mais son propre désir, l'enfant aura à le constituer en tant que réponse, acceptation ou refus de prendre la place que cet inconscient de l'Autre lui désigne. D'autant que le désir est ailleurs : ce qu'il cherche chez l'autre est le désirant plutôt que le désirable, c'est-à-dire ce qui lui manque. Le désir se constitue par nature comme ce qui est caché dans l'Autre par structure. L'impossible à l'Autre est justement le désir du sujet. Ainsi aucun objet ne convient à la demande et l'harmonie idéale est une illusion, bien que nécessaire, effet de l'impossibilité de l'Autre de répondre à la demande. Il se constitue comme la partie de la demande qui est caché à l'Autre.

Cette illusion permet le lien avec l'angoisse : *« L'existence de l'angoisse est liée à ceci, que toute demande, fût-ce la plus archaïque, a toujours quelque chose de leurrant par rapport à ce qui préserve la place du désir. C'est aussi ce qui explique le côté angoissant de ce qui, à cette fausse demande, donne une réponse comblante. »* (J. Lacan, 1962/63, p 80). L'angoisse passe par la question du désir de l'Autre, celle pour le sujet de savoir ce qu'il est comme objet pour cet Autre. C'est en ce point que naît l'angoisse. C'est pour cela qu'elle se définit comme un affect sans objet dont le manque, réel, est du côté du sujet. Pour Lacan, l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais le signal d'un défaut d'appui que donne le manque : l'enfant est angoissé quand il n'y a pas possibilité de manque,

quand la mère est toujours présente. Au contraire, l'alternance de la présence-absence de la mère sécurise l'enfant puisque la possibilité de l'absence est ce qui assure la présence. L'angoisse apparaît au moment où le désir fait du sujet quelque chose qui est un manque à être, un manque à se nommer.

Cette transition du besoin au désir par la demande passe par l'introduction dans le monde du langage, c'est-à-dire par la rencontre du grand Autre (je renvoie ici au graphe du désir de Lacan, 1966) incarné par la mère. Il s'agit de la place « attributive » de la mère selon les termes de G. Cullere-Crespin (2007) : elle lui attribue des pensées et des demandes, des contenus psychiques. Elle le désigne, le nomme par un « tu es ». Elle sait pour lui, dans la mesure d'une certaine indifférenciation qui n'appartient donc pas uniquement au bébé. La mère protège ainsi le bébé de nombre d'interactions et d'angoisses qui le submergent, en même temps que ses anticipations donnent un sens à certaines excitations, qui s'organisent et se temporalisent (S. Lebovici, S. Stoléru, 1983). La relation à ce premier choix d'objet constitue ainsi la première étape de la construction subjective de l'enfant, faisant ainsi autorité.

Mais la particularité de cette relation est la toute-puissance originaire de la mère : cette position est aliénante pour l'enfant car, d'emblée dans une intersubjectivité, il est pris dans les signifiants de l'Autre : *« Ce qui différencierait les deux modes d'interrogation de la différence sexuelle, vision de l'autre sexe et recherche sur l'origine des enfants, c'est que dans le deuxième cas, elle se tournerait vers la figure maternelle pourvue d'un « en-plus », que l'enfant n'aurait pas, et qui ferait de la mère un être phallique, soit un être non-châtré, c'est-à-dire masculin. La différence des sexes passerait alors entre la mère (phallique) et l'enfant (châtré) ... »* (S. Lesourd, 1996, p 30).

Du point de vue de l'enfant cela revient à considérer qu'il faut qu'il se construise dans un premier temps une imago maternelle dans une posture du féminin dans le rapport au



phallus, c'est-à-dire « pas-toute » : « *L'actif et le passif, en tant que modalités préœdipiennes de la différence sexuelle, c'est-à-dire encore marquées de la prédominance phallique sont complémentaires. Là où le masculin, d'être marqué du sceau de la castration, trouve sa satisfaction dans la jouissance phallique, le féminin possède un supplément, un « en-plus », qui se situe hors castration phallique et trouve sa réalisation dans la jouissance de l'Autre ou du corps.* » (S. Lesourd, 1996, p 123). Le point originaire du temps avant le refoulement où le corps et les mots indifférenciés assuraient l'excitation-satisfaction du corps semble l'origine et la spécificité du féminin : c'est dans cette excitation-satisfaction archaïque indifférenciée, cette jouissance du corps, que le féminin s'inscrit à partir d'un rapport à la jouissance du corps de la mère, à entendre comme venant de la mère, mais aussi donnée à la mère (S. Lesourd, 1996, p 146). Et en effet, les femmes se situent plus souvent dans la position maternelle car l'enfant résonne pour elles comme l'équivalent du phallus paternel de la petite fille œdipienne : « *c'est la position du bébé dans le désir inconscient féminin qui est à l'origine des difficultés dites « de séparation » rencontrées par les mères lorsque l'enfant grandit (...)* » (G. Cullere-Crespin, 2007, p 46).

Si cela représente la première opération fondatrice du psychisme, l'enfant ne peut toutefois en rester là. La seule figure maternelle ne saurait être une figure d'autorité au sens où je l'ai définie dès le début de cet ouvrage, mais une figure de *potere*. En effet, pour les raisons précédemment évoquées, la position maternelle se reproche de la définition du pouvoir en ce que son lien avec le temps n'est pas articulé au passé ni à la tradition, en ce qu'elle se situe du côté du statut puisqu'elle ne relève pas de l'incarnation, au sens « auteur » du terme, et en ce qu'elle est sans influence morale. Pour ces raisons, elle nécessite une contrebalance limitative, rôle tenu par la fonction paternelle. De son côté, l'immaturation de l'enfant renforce cette relation de pouvoir car il est pour le moment dans

l'incapacité de soutenir une parole subjective nécessaire de la part de chacun des acteurs de la relation pour que l'échange interrelationnel relève de l'autorité.

#### **4.2.1.2 L'autorité de la fonction maternelle : une autorité sans tiers**

L'autorité de la fonction maternelle est à relier aux pulsions d'autoconservation en ce qu'elle les supporte et participe à leur élaboration, notamment en contenant l'angoisse du néotène. Elle s'établit entre la mère et l'enfant à travers le processus pré-identificatoire du choix d'objet et prend son importance dans le fait que cette relation mère/enfant sera le modèle futur des relations de l'enfant, notamment des ses relations amoureuses.

Cette relation et la spécificité de la position maternelle participent à l'élaboration du psychisme de l'enfant. Elles lui permettent de se subjectiver, en ce qu'elles permettent à différentes instances psychiques de se développer : le moi idéal, le Moi, et l'idéal du moi. La figure d'autorité de la fonction maternelle participe à l'émergence du narcissisme de l'enfant. Directement en lien avec le narcissisme, la toute-puissance du moi idéal puis de la fonction d'idéal de l'idéal du moi, l'autorité de la fonction maternelle est une autorité auto-référée, de l'être : elle est une autorité sans tiers. Elle relève donc du registre imaginaire. C'est pour cette raison aussi qu'elle n'est pas localisée dans une instance psychique particulière. Elle n'a pas de lieu où elle est intériorisée puisqu'elle ne relève pas d'une énonciation symbolique.

A ce titre, il ne s'agit pas véritablement d'une autorité mais plutôt d'un pouvoir, le potere.

La figure d'autorité de la fonction maternelle requiert les caractéristiques du pouvoir en ce qu'elle ressort d'un simple statut, celui du choix d'objet, sans influence morale et en ce qu'elle n'est aucunement rattachée ni au passé ni à la tradition.

Toutefois la figure d'autorité de la fonction maternelle introduit l'enfant à la relation d'autorité à condition que la figure d'autorité de la fonction paternelle prenne son relais. Dans un second temps structural celui-ci va donner une légitimité au statut de la figure maternelle. Cette légitimité va permettre à la mère d'occuper une place positive de dominant permettant l'évolution de l'enfant, de le faire grandir et de le protéger. Sans cette légitimité, la relation entre la mère et l'enfant en reste au stade du pouvoir pur, elle devient aliénante, écrasante et réductrice : relation non inscrite dans le registre symbolique, l'autre en tant qu'être subjectif est dénié.

## **4.2.2 Le père : l'autorité de l'*auctor***

### **4.2.2.1. De quelle fonction paternelle s'agit-il ?**

*« À l'acmé de cette impasse, le sujet en appelle à la fonction paternelle pour symboliser sa nécessaire dépendance de l'Autre, mis du même coup sur la voie de l'opération castration. » (M-J. Sauret, 2006, p 25)*

Le père dont il s'agit est l'« opérateur psychique de la séparation », celui qui conçoit le bébé comme un autre différent de lui immédiatement. Il ne le pense pas comme un morceau de lui et en conséquence il ne lui attribue pas ses propres pensées. Au contraire, le père demande à l'enfant qui il est, aménageant ainsi un autre espace d'émergence du sujet. Par ce positionnement vis à vis de l'enfant, la fonction paternelle soutient l'altérité. C'est en cela que son intervention relativise la toute-puissance maternelle : il introduit une limite à la jouissance maternelle en poussant l'enfant à ne plus se vivre comme un prolongement de la mère. Il assure donc une fonction tierce, de coupure en étant le « suffisant » de la « mère suffisamment bonne » de Winnicott (1957). Ainsi il

est celui qui permet l'aire transitionnelle. Il incarne l'Autre au sens de l'acteur incarnant, non pas un personnage, mais un autre lieu de la scène, l'Autre. La condition nécessaire pour cela est que sa fonction soit présente dans le psychisme de la mère.

Je rappelle que le père apparaît à l'enfant en trois temps (S. Lesourd, 2001) :

- un premier temps voilé, le désir de la mère au-delà de l'enfant ; pour l'enfant, cette étape constitue le questionnement du « être ou ne pas être » le phallus de la mère, objet comblant le désir maternel ;

- au deuxième temps, le père est médié par la parole de la mère qui le pose comme étant celui qui fait la loi. La mère est maintenant limitée dans son pouvoir. Le père est pacificateur pour l'enfant en le faisant sortir de la persécution par le désir de la mère et de la position paranoïaque qui en découle: *« La reconnaissance de la valeur phallique implique donc le détour par l'attribution de sa puissance au père de manière imaginaire, car c'est lui qui possède l'objet phallique capable d'assurer la jouissance à l'objet primordial d'amour, que fut et reste la mère. Ce réglage premier de la différence des sexes, qui s'origine de l'impuissance sexuelle radicale de l'enfant, lié à sa prématurité biologique, reste un réglage incomplet du lien sexuel pour les deux sexes. »* (S. Lesourd, 2001, P 122). Mais il est aussi une figure de *potestas*, de puissance.

- le troisième temps, à l'issue de l'Œdipe, le père amène l'enfant à abandonner ses investissements œdipiens de par sa place génitale auprès de la mère : *« À la différence du père imaginaire œdipien qui prive la mère et l'enfant du phallus, le père réel le donne à la mère en la faisant l'objet petit a de son désir. Le père réel devient alors dans l'œuvre de Lacan celui qui produit l'amour « père-versement orienté, en faisant d'une femme l'objet petit a qui cause son désir ». La père-version prometteuse dans l'avenir, est celle de la castration qui fait passer l'enfant de l'être ici et maintenant à un avoir dans le futur différencié selon les sexes. »* (S. Lesourd, 2001, p 125).

*« La père-version devient organisatrice et normalisatrice du désir dans le nouage entre le père symbolique, mort depuis toujours, le père imaginaire œdipien potent, et le père réel, l'homme du désir de la mère en construisant un père tripartite, un père borroméen qui noue les différentes figures de l'interdit et du manque ...».*

#### **4.2.2.2. L'autorité de la fonction paternelle : le tiers inclus**

L'autorité de la fonction paternelle est celle que l'on connaît déjà : fondée à partir des identifications secondaires, en rapport avec les pulsions de conservation de l'espèce, mais pour le sujet lui-même dans un premier temps. La conservation de l'espèce incluant les autres viendra plus tard, à l'adolescence, avec l'autorité du tiers exclu. L'autorité de la fonction paternelle, comme celle de la fonction maternelle, participe aussi à l'élaboration du psychisme de l'enfant et est indissociable de l'amour.

En particulier, l'autorité de la fonction paternelle participe au développement de l'instance psychique surmoïque. C'est à partir du Surmoi que l'autorité acquière une dimension transgénérationnelle car le Surmoi de l'enfant est l'héritier du Surmoi des parents et non de l'exercice de l'autorité parentale directement. Elle consiste essentiellement en l'énonciation par un auteur, le père, des interdits et des lois en rapport avec le Complexe d'Œdipe. En ce sens, elle permet la socialisation. Elle est le premier pas vers l'autorité de la fonction sociale. Nous avons vu comment elle se constitue dans un rapport à l'autre, mais un autre qui incarne la loi et la Loi, c'est-à-dire un tiers : la figure d'autorité de la fonction paternelle fait référence à un Auteur par-delà lui, un grand Autre en termes lacaniens. C'est ainsi une autorité de l'avoir, située dans le registre symbolique, où le père, en tant qu'il est auteur de l'énonciation, est l'acteur du rôle du grand Autre, donc il a le phallus.

Toutefois, l'autorité de la fonction paternelle se situe du côté de la puissance, la *potestas*, dans le sens où elle est fondée sur la tradition et les ancêtres et qu'il s'agit d'une forme d'autorité fonctionnelle de délégation sociale du pouvoir par héritage. A travers la définition de l'autorité de la fonction paternelle nous retrouvons la définition de la *potestas* : pouvoir régulier lié à une fonction, pouvoir de contraindre quelqu'un dans le domaine de sa compétence, pouvoir de droit. L'autorité de la fonction paternelle est bien une puissance légale : la *potestas* du père est le reflet de la *potestas* de l'Autre. En cela, elle se différencie du pouvoir de la figure maternelle. Toutefois elle n'est pas véritablement de l'autorité car cette place occupée par le père n'est pas accordée par l'enfant. La puissance est aussi plus proche du pouvoir que de l'autorité car elle est dégagée de la notion de fondation, au sens de la création de quelque chose : la figure d'autorité paternelle ne crée rien, elle est le relais incarné de l'Autre.

Une autre particularité de l'autorité de la fonction paternelle par rapport à l'autorité de la fonction maternelle, est qu'elle est intériorisée au lieu psychique du Surmoi. Et il semblerait que l'angoisse devant l'autorité, serait plus précisément une angoisse ressentie devant l'autorité du Surmoi en ce que cette autorité intériorisée provoque des conflits psychiques, notamment avec le Moi et l'idéal du moi. Peut-on d'ailleurs parler de l'autorité d'une instance psychique, ne serait-ce pas un processus plus proche du pouvoir ? Ainsi, ce ne serait pas la relation d'autorité à proprement parler qui serait cause d'angoisse. Il nous semble d'ailleurs à l'inverse, et toute l'ambiguïté est là, que l'absence d'autorité paternelle est génératrice d'angoisse, ce qui cadre tout à fait avec notre idée que la relation d'autorité est un cadre relationnel contenant des angoisses de l'enfant.

### **4.3 La fonction sociale : l'autorité du tiers exclu**

#### **4.3.1 De quelle fonction sociale s'agit-il ?**

La fonction sociale est chargée de permettre au sujet de réguler lui-même les enjeux de son désir et par là de réguler les échanges entre les individus dans le social. Elle est pacificatrice par l'interdiction de l'expression brute de la satisfaction pulsionnelle afin de construire une satisfaction substitutive tolérable pour le sujet et pour les autres. Elle aide le sujet dans sa rencontre avec l'impossible de la jouissance et l'incomplétude du sujet. En ce sens, la fonction sociale a un rôle de contenance des angoisses du sujet lui-même et du sujet vis à vis des autres, l'Autre étant le garant de la sécurité interne. L'enfant puis les adolescents trouvent dans l'échange avec les parents d'abord et ensuite avec les pairs et les adultes, la pacification nécessaire à une rencontre qui ne soit ni duelle et en miroir, ni mortifère. La fonction sociale est donc celle du tiers exclu, c'est-à-dire une fonction d'autorité venant du dehors du sujet et ensuite du dehors de la famille, à partir de laquelle une fonction d'autorité interne peut se mettre en place. Cette opération nécessite, comme nous l'avons vu précédemment à propos du Surmoi, que ce dernier s'établisse dès le début de la vie psychique.

Elle participe depuis avant la naissance à la construction psychique de l'enfant, sous des formes voilées à travers la mère pour le bébé, par l'incarnation de l'Autre par le père pour l'enfant, puis à partir de l'énonciation des figures sociales pour l'adolescent. Elle permet à l'enfant d'accéder à la fonction tierce incluse, celle que nous avons abordée lors de l'autorité de la fonction paternelle, puis à l'adolescent d'aborder la fonction du tiers exclu. Lors de l'adolescence la fonction sociale opère le passage du discours infantile référé aux

parents, au discours adulte référé aux discours sociaux articulés par l'Autre social, où l'Autre s'incarne dans l'ordre symbolique du monde. Le discours adulte est transmis par les mythes sociaux chargés de promouvoir les deux grands interdits du meurtre et de l'inceste, notamment à travers l'organisation de l'échange et de l'alliance (S. Lesourd, 2005). Ce passage consiste donc à retrouver-crée de nouveaux objets d'amour, cette fois extérieurs à la cellule familiale, des objets métaphoriques du premier objet d'amour. Cela s'opère via des figures d'autorité incarnant l'Autre, par le mécanisme d'identification à des idoles.

Les figures infantiles de l'idole, les parents, devenant des êtres normaux, le sujet va chercher à s'identifier à une figure incarnant l'Autre par le soutien d'un discours qui donne un sens au monde et à la vie (S. Lesourd., 2005). L'idole va permettre au sujet de supporter une solitude intolérable, néotène qu'il reste, inachevé et rempli d'angoisses. D'autre part, elle lui offrira aussi un modèle qui le guide dans ses choix éthiques et ses responsabilités. Cette figure constitue une autre figure idéale pourvue de puissance à laquelle le sujet peut s'identifier et reconstruire son idéal mis à mal par la destruction des figures parentales. Outre le fait qu'il faut que ce soit une image trouvée ailleurs, il faut aussi que celle-ci soit valorisée par la société. Cette figure incarnant l'Autre est donc créatrice de soi et du lien social.

Elle est créatrice de soi dans la mesure où elle permet à l'adolescent de reconstruire une idéalisation à travers des réseaux sociaux. L'autre point structural fondamental de cette apparition de l'Autre est qu'il devient un véritable lieu d'adresse, notamment l'adresse de la plainte et plus particulièrement celle de l'inadéquation que le monde oppose au projet de jouissance du sujet (S. Lesourd, 2007, p). L'appel à l'Autre est ainsi une répétition de la situation du néotène dans ses premières relations de dépendance à une figure toute-



puissante. Le fait de trouver ces figures incarnant l'Autre à l'extérieur permet un choix en opposition avec les idoles valorisées par les parents et une distance mise avec les adultes. D'autre part, la multiplicité des idoles offre une relation avec le sujet moins empreinte de puissance ou de pouvoir par la diffusion entre elles des idéaux, que ce soient ceux de l'idéal du moi et du Surmoi.

Dans cet enjeu de perte puis de remaniement des idéaux, l'adolescent se trouve confronté au réel du symbolique, le féminin (S. Lesourd, 2005). Le remaniement de la castration et la découverte du manque dans l'Autre sont conjointes à la découverte d'une partie de la mère puis d'une partie de l'adolescent lui-même pas-toutes-soumises au phallus, c'est-à-dire d'une jouissance d'un autre ordre dégagée de la dialectique de l'« avoir l'objet ». Le schéma de l'enfance se poursuit mais les acteurs ont changé : la nécessité, pour que le sujet parachève sa subjectivité, n'est plus seulement que la figure maternelle soit au moins en partie soumise à la figure paternelle, ce qui conférait la toute-puissance de cette dernière, mais que la fonction paternelle soit aussi soumise en partie à la figure du féminin, destituant celle-ci de sa toute-puissance imaginaire œdipienne. C'est parce que le père est à son tour destitué de son trône par le féminin, comme en son temps la mère a été destituée de sa toute-puissance par le père, et parce que le sujet contient lui-même cette dimension « pas-toute-soumise », qu'il acquiert son autonomie subjective.

C'est une nouvelle fois la différence des sexes, dialectisée selon le masculin et le féminin, en ce qu'elle permet de supporter le signifiant du manque dans l'Autre, le trou laissé par l'objet perdu-trouvé qui n'a jamais existé, qui va préparer la différence des générations. En effet, L'absence est ce qui permet au sujet de penser le tiers exclu et d'entrer dans la représentation de l'Autre en son absence (S. Lesourd, 2006), les prescriptions organisées par les rituels ayant pour dessein de soutenir cette dimension symbolique.

D'autre part, la rencontre d'une figure qui incarne l'Autre est également créatrice du lien social : c'est dans cette personnalisation d'un modèle que vont se créer les identifications sociales qui serviront de référence à l'adolescent pour se conduire dans la société et dans ses relations avec les autres. Cela s'opère par la troisième identification de Freud, l'identification par reconnaissance d'un même objet de désir. Le sujet se met littéralement à la place de l'autre jusqu'à s'y confondre. Le stade du miroir de Lacan rend compte de la simultanéité de la constitution du Moi et de l'autre. Le Moi se confond avec l'image de l'autre qui l'aliène sous forme d'un moi idéal. Cette identification immédiate est reliée à l'envie : être l'autre soupçonné de jouir de ce dont on est privé. Cette haine fraternelle est à la base du lien social en ce que la sujétion à un idéal du moi vient canaliser les rivalités des moi idéaux en les soumettant à une cause commune. Seul le passage œdipien et son remaniement à l'adolescence, l'acceptation de son propre manque puis celle de l'Autre, la castration, permet le maintien de la sociabilité. La reconnaissance par de nombreux jeunes d'une même idole va tisser entre eux un lien social de reconnaissance et d'identité. Les idoles, créant des identifications collectives et des classes d'âge, créent une différence des générations, au-delà des identifications individuelles. Ce sont les adultes qui fournissent des idoles : elles sont donc issues de l'extérieur de ceux qui veulent en faire une idole, c'est-à-dire qu'elles se situent du champ de l'Autre. L'idole est un modèle identificatoire de différence des générations et une représentation des valeurs dominantes de la société, donc des adultes : elle fait lien avec les pairs et aussi lien avec la société dans son ensemble.

#### **4.3.2 L'autorité de la fonction sociale**

L'autorité de la fonction sociale du tiers exclu est donc une autorité telle que définie dans l'introduction de ces travaux (Cf. page 8). Il s'agit d'une autorité à laquelle le sujet

adhère, dégagée de toute notion de puissance, pouvoir, de coercition et de violence, dont le rôle est de contenir les angoisses du sujet et qui est représentée par une figure dotée de *dignitas* et légitime.

En effet, le sujet adhère à cette autorité extérieure dans la mesure où il s'adresse à l'Autre, lui formule une demande, et autorité interne à travers la formation de son Surmoi. De plus, de par la diffusion des idéaux et la multiplicité des figures sociales, les idoles, avec qui le sujet se trouve dans un lien affectif relatif, le sujet n'est plus pris dans un rapport avec une seule figure toute-puissante. Devenu multi-dépendant (et non pas autonome), il est dans une certaine position de choix de ses nouvelles figures d'autorité.

Il s'agit d'une autorité dégagée de la puissance et du pouvoir car elle-même est manquante c'est-à-dire soumise à une certaine castration. C'est une autorité de l'ordre du symbolique. De plus, son influence sur le sujet est relative dans la mesure où lui-même est en partie ailleurs, en dehors de l'ordre phallique de part sa dimension du féminin, le réel du symbolique, en cela aussi il s'agit d'une autorité du tiers « exclu ».

Nous avons également perçu de quelle manière l'autorité du tiers exclu remplit une fonction de contenance des angoisses du sujet, à travers le rôle de « pacification » de la fonction sociale, rôle de pacificateur introduit dans une certaine mesure par l'au-delà du symbolique du féminin.

Les figures d'autorité de la fonction sociale du tiers exclu, les idoles, sont des figures de *dignitas* en ce qu'elles incarnent un Autre, par une énonciation subjective et subjectivante. C'est cette position qui leur confère un statut prestigieux et crédible. D'autre part, elles sont légitimes dans la mesure des identifications secondaires du sujet qui les fonde en droit dans une relation hiérarchisée. De plus, c'est par les figures extérieures et internes que le sujet va se conformer à la règle, autre critère de légitimité.

Enfin, pacificatrice des liens du sujet aux autres par les identifications et l'imposition de la loi, l'autorité du tiers exclu est donc une autorité chargée des pulsions de conservation de l'espèce au sens social du terme et non plus uniquement pour le sujet lui-même.



## 5. Définition psychologique de l'autorité

A partir des éléments précédents, concernant l'étymologie, les valeurs associées et les notions à distinguer de l'autorité, il est désormais possible de dégager une définition de l'autorité faisant état des dimensions psychologiques qu'elle sous-tend.

L'autorité est un processus relationnel qui s'inscrit dans une relation hiérarchisée, soutenu par un désir de transmission dont le but est de faire croître le sujet sur lequel elle s'exerce. La transmission permet à l'autorité d'une part d'être une relation intersubjective prise dans une temporalité, et d'autre part d'éveiller l'autre à la subjectivité en lui fournissant un sens symbolique. Cette temporalité et ce registre symbolique permettent à l'autorité de remplir différents rôles : un rôle de contenance des angoisses et un rôle socialisant.

La personne soumise à l'autorité est dans un état de dépendance et d'angoisse qui la pousse à accorder de l'autorité à une figure en laquelle elle a confiance et dont la parole fait sens. Pour autant, la personne choisie ses figures d'autorité et ne leur est que partiellement soumise.

Les figures d'autorité sont désignées aux noms de facultés supérieures et d'un statut qui leur confèrent une légitimité, dont la parole est un acte d'énonciation. Elles incarnent un savoir, les auteurs de la Loi, en cela elles constituent des supports identificatoires à la personne à laquelle s'adresse leur autorité.

Cette seconde partie m'a permis de démontrer la construction universelle et intemporelle des trois fonctions des figures d'autorité, premier niveau structural du concept d'autorité. Dans la troisième partie, je m'intéresse plus particulièrement à la relation d'autorité hypermoderne et je tenterais d'exposer, à travers trois cas cliniques, à quel point l'imgo d'autorité qui prévaut actuellement est l'enfance et comment celle-ci incarne la

fonction psychique de l'autorité fraternelle pré-surmoïque. Un quatrième cas clinique illustrant la psychopathologie me permettra de montrer les limites de cette nouvelle figure d'autorité.







### **Partie 3 : L'enfance, la nouvelle figure d'autorité**

Dans cette partie, je me suis principalement intéressée à ma seconde hypothèse clinique, selon laquelle la nouvelle figure d'autorité prônée par le discours social hypermoderne, l'« enfance »<sup>7</sup>, a des effets sur la construction des fonctions et des images des figures d'autorité : il s'agirait pour les enfants de se constituer une figure d'autorité auto-référée, pour laquelle les différences des sexes et des générations ne valent plus, ayant pour conséquence une identification préférentielle aux pairs et à soi-même.

Dans un premier temps j'exposerais ma méthodologie de recherche, puis mes résultats cliniques dans un second temps.

---

<sup>7</sup> Tel que L. Gavarini et S. Lesourd ont pu le repérer. Je vous renvoie ici à la partie 2 « l'autorité à l'heure hypermoderne ».



# 1. Mon terrain de recherche et le modèle d'analyse

Mon terrain de recherche s'est constitué à partir de l'étude CoPsyEnfant à laquelle j'ai participé pendant deux ans et demi en tant que chargée d'étude, menée au laboratoire de recherche « Subjectivité, Connaissances et Lien Social » (EA 3071, directeur de laboratoire : Pr. S. Lesourd), faculté de psychologie de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg. Cette étude est dirigée par le Pr. S. Lesourd et coordonnée par V. Dufour (Doctorantes et allocataires de recherche : D. Druzhinenko-Silhan, B. Schilling-Kessler). Recherche financée par l'Agence Nationale de la Recherche, CoPsyEnfant est une étude internationale menée au Brésil, au Canada, en France, en Tunisie, en Russie, en Syrie et au Vietnam. Elle compte parmi ses partenaires le service de psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent dirigé par le Pr. Bursztejn, de l'hôpital de l'Elsau (Hôpitaux Universitaires de Strasbourg), et d'autre part l'équipe de recherche « Clinique, éthique, fabrique des subjectivités » (responsable : Pr. Laurence Gavarini) du laboratoire des sciences de l'éducation, équipe d'accueil Education, Socialisation, Subjectivation, Institutions (E.A.2306) de l'Université Paris 8 – Saint-Denis.

CoPsyEnfant est une étude longitudinale qui a pour objectifs de comprendre comment l'enfant construit sa représentation de soi, la représentation de sa famille et des liens intergénérationnels et la représentation de ses liens aux autres, dans les conditions modernes de la famille et du lien social. Elle est réalisée à partir de dessins car ils présentent le double avantage d'être dépendants des représentations culturelles, et indépendants de la langue parlée, ce qui permet la part internationale de la recherche.

Les trois temps de construction de l'identité sont étudiés : la construction de l'image du corps en relation à l'autre dans sa dimension sociale, affective et sexuelle (3-6 ans), la

construction de l'identité sociale par le jeu des identifications et des apprentissages (6-11 ans), et la construction de l'identité sexuée adulte (identité de genre, ou identité sexuelle) au moment pubertaire et post-pubertaire (11-16 ans). Deux aspects centraux dans les pathologies actuelles de cette construction de l'identité infantile sont particulièrement étudiés : celui de la construction de l'identité sociale en lien avec la construction des rôles dans le cadre des mutations des représentations et des formes de la famille et de l'autorité dans la modernité ; et celui de la construction définitive de l'identité sexuelle et de l'identité de genre qui est en lien avec les représentations sociales idéales nouvelles des fonctions d'homme et de femme.

L'étude comporte deux phases : une première phase qui utilise des techniques de recueil et de traitement des données quantitatives (passations collectives et traitement statistique par le logiciel Sphinx), et une seconde phase qui utilise des techniques qualitatives (entretien individuel et analyse qualitative du protocole d'entretien). L'étude concerne des enfants tout-venant vus dans le cadre scolaire, entre 3 et 16 ans, et des enfants repérés pour des difficultés et pris en charge dans des services spécialisés. Les objectifs de l'étude sont de réactualiser les connaissances sur la construction normale de l'enfant et d'affiner la compréhension de la psychopathologie liée au développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent dans la modernité.

L'hypothèse générale de CoPsyEnfant est que la différence des sexes et des générations, constitutive de la construction Œdipienne, n'est plus un repère dans notre lien social et que de nombreuses conséquences en découlent dans le rapport à l'autre, l'image de soi, la construction de l'image inconsciente du corps, les apprentissages, etc.

Chaque membre de l'équipe a pris des directions de travail selon ses intérêts propres et son cadre de travail (psychologie sociale, clinique, pathologique, psychanalytique, psychologie du développement, neuropsychologie) ; la mienne étant donc la construction des figures

d'autorité chez l'enfant.

Enfin, parmi les dimensions éthiques de la recherche, les autorisations pour les deux phases d'enquête ont été de plusieurs sortes : celles, obligatoires, de l'inspecteur académique (valable jusqu'à la fin de l'enquête) et des parents dans le cadre de l'hôpital, et nous en avons également demandé une aux directeurs d'établissements scolaires et aux parents dans le cadre des écoles, bien que facultatives ; le consentement des parents et des enfants était également demandé lors des entretiens individuels, à l'école comme à l'hôpital. D'autre part, tout le matériel récolté lors des deux phases ainsi que les écoles dans lesquelles l'étude est menée ont été rendus anonymes. Enfin, un retour des résultats collectifs a été fait aux écoles lors d'une conférence organisée par l'équipe de CoPsyEnfant (10 janvier 2007).

M'inscrivant dans l'étude et l'équipe de chercheurs dès ses débuts en tant que chargée d'étude, j'ai pu collaborer activement à l'ensemble des démarches de construction de cette enquête : depuis la théorisation du cadre de référence, l'élaboration du protocole, des outils de recueils et de traitements, en passant par les passations, le traitement des données et jusqu'à l'exploitation des résultats. Je me suis donc basée sur l'ensemble de ce travail collectif pour effectuer ma propre recherche, en apportant toutefois des modifications et des ajustements précisés dans le passage suivant consacré à ma procédure démonstrative.



## **2. La méthodologie**

### ***2.1 La première phase d'enquête : les statistiques, des constats et des pistes de recherche***

Pour ce qui concerne cette phase de ma recherche, j'ai gardé les mêmes procédures de recueil et de traitement des données que celles utilisées par CoPsyEnfant. En revanche, j'ai analysé les dimensions des données et exploité les résultats selon mon axe de recherche et mon hypothèse de travail.

#### **2.1.1 Protocole de passation et recueil des données**

Lors de la passation, nous avons demandé aux élèves de chaque classe de réaliser quatre dessins avec une feuille et des feutres identiques pour tous, que nous leur avons distribué (nous avons amené le matériel qui a été financé par l'étude CoPsyEnfant). Chacun des dessins avait une consigne précise et était effectué dans l'ordre de passation qui suit :

- Consigne 1 : « Prenez un crayon, faites un dessin le plus vite possible ». Le délai laissé pour exécuter ce dessin était de deux à trois minutes.
- Consigne 2 : « Maintenant, vous allez dessiner le plus beau bonhomme que vous pouvez ».
- Consigne 3 : « Maintenant, vous allez dessiner votre famille. Vous dessinez votre famille comme elle est ».
- Consigne 4 : « Maintenant, vous allez dessiner une famille dont vous rêvez ».



## 2.1.2 Le traitement des données : la grille de cotation

Le traitement des données a été fait à partir d'une grille de cotation, élaborée par l'ensemble des chercheurs de l'équipe CoPsyEnfant. Elle concerne les dessins du bonhomme, de la famille réelle et de la famille de rêve. Etablie à partir des concepts de différence des sexes et des générations, concepts qui sous-tendent l'hypothèse de la recherche, elle comporte des dimensions telles que la présence des personnages, leur taille et leur alignement<sup>8</sup>, leur sexuation, leur place dans la famille, etc.

L'analyse des données a été effectuée au moyen du logiciel statistique Sphinx. En accord avec mes missions de chargée d'étude, j'ai effectué l'ensemble de la cotation des dessins des enfants français, selon un manuel de cotation dont les conventions ont été discutées en équipe. Mais mon intérêt dans cette recherche se situant plus précisément dans l'exploration de la figure d'autorité de la fonction maternelle, je me suis attachée à l'observation des processus précœdipiens d'une part, chez des enfants en période de construction œdipiennes d'autre part, dans la mesure où cela me permettait un accès à leur dimension structurelle et non pas défensive. Ainsi, pour ce qui concerne cette première phase de l'enquête, mon échantillon est constitué de 143 enfants français du tout-venant de Cours Préparatoire et de Cours Élémentaire 1, c'est-à-dire environ âgés de 6 à 8 ans. Il est à remarquer que les dessins des enfants en maternelle n'ont pas été pris en compte à cette étape de l'étude car leur niveau graphique ne permettait pas une cotation pertinente avec cette grille de lecture.

---

<sup>8</sup> Je vous renvoie ici aux travaux de V. Dufour, notamment : Dufour V. (2007, juin). *Body speaks about human being*. 4<sup>th</sup> Critical Multicultural Councelling and psychotherapy Conference, University of Toronto.

**Tableau 1: Répartition des sujets de l'échantillon dans les classes, en nombres et en pourcentage.**

<b>classe</b>		
	<b>Nb</b>	<b>% cit.</b>
CP	<b>64</b>	<b>44,8%</b>
CE1	<b>79</b>	<b>55,2%</b>
<b>Total</b>	<b>143</b>	<b>100,0%</b>

**Tableau 2: Répartition du sexe des sujets de l'échantillon, en nombre et en pourcentage.**

<b>sexe du sujet</b>		
	<b>Nb</b>	<b>% cit.</b>
garçon	<b>77</b>	<b>53,8%</b>
filles	<b>66</b>	<b>46,2%</b>
<b>Total</b>	<b>143</b>	<b>100,0%</b>

### 2.1.3 Les résultats

L'objectif de ce premier traitement quantitatif des résultats est d'établir un contexte général de la représentation de la famille et des liens d'autorité du point de vue de l'enfant. Pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je ne prétends pas dans cette phase interpréter les dessins des enfants que nous avons rencontrés dans les classes. En effet, le fait de ne pas avoir recueilli leur parole à propos de leur production m'empêche d'être dans la dimension de l'interprétation au sens psychanalytique du terme. Il s'agit ici d'analyser les dessins à partir des concepts qui sous-tendent mon hypothèse, déclinés en dimensions et en indicateurs pertinents pour répondre au questionnement. Mes concepts de base, la différence des sexes et des générations, les représentations familiales et l'identification, étant les mêmes que ceux de CoPsyEnfant, j'ai sélectionné et utilisé les dimensions et les indicateurs présents dans la grille de lecture générale en lien avec mon travail.

Je présente maintenant les résultats qui ont été pertinents pour ma recherche. Ils ont été élaborés avec certains de mes collègues de CoPsyEnfant, V. Dufour, D. Druzhinenko, et S. Lesourd, cela à l'occasion de présentations dans des colloques<sup>9</sup>. Par contre, je ne retiens ici que ceux qui concernent la tranche d'âge qui m'intéresse, c'est-à-dire la période œdipienne. Pour ce qui concerne les résultats pour les autres étapes de la construction psychique (latence et adolescence), je vous renvoie directement à ces travaux.

Les résultats concernent préférentiellement la question du personnage d'identification car pour étudier le rapport aux figures d'autorité j'ai privilégié l'étude des personnages

---

<sup>9</sup> Référence des travaux :

Girerd, C., Druzhinenko, D., Dufour, V., Lesourd, S., (2007, July). *The problem of authority figures construction in "CoPsyEnfant" cross-cultural study*. International congress "Xth European Congress of Psychology", 3-6 July, Prague, Czech Republic.

Girerd, C., (2007, août). *Le processus d'autorité dans la construction psychique de l'enfant*. Congrès international "La subversion opérée dans le monde par le discours de la science et ... les chemins de la psychanalyse", 23-25 août, Belo-Horizonte, Brésil.

Girerd, C., (2007, août). *Le personnage d'identification comme figure d'autorité dans le dessin d'enfant*. Poster présenté au congrès international "La subversion opérée dans le monde par le discours de la science et ... les chemins de la psychanalyse", 23-25 août, Belo-Horizonte, Brésil.

d'identification du sujet, en accord avec ma théorisation présentée dans la partie 2 et tels que L. Corman et A. Abraham les ont développées dans leurs travaux. Corman utilisait le dessin de famille comme test projectif de personnalité (suivit d'un entretien basé sur sa méthode des «Préférences-identifications» élaborée lors de la construction du test « Patte-Noire », 1959, 1<sup>ère</sup> édition 1961), en se basant sur l'appui théorique freudien selon lequel il existe plusieurs types d'identifications : *« Et à ce propos rappelons la distinction souvent très riche de sens que nous avons faite entre l'identification de réalité, l'identification de désir et l'identification de défense (le Moi, le Soi et le Sur-moi). »* (Corman, 1964, p 160), et *« Le personnage qui est au centre du récit, celui qui par conséquent est le plus investi, est toujours l'identification majeure du sujet, qui projette en lui ses aspirations essentielles. »* (Corman, 1979, p 122).

L'étude de A. Abraham, appuyée elle-même sur celle de K. Machover (1949), est fondamentale sur la question du repérage de l'identification sexuelle à partir du dessin du bonhomme. A. Abraham dégage deux types d'identifications : anaclitiques et de défense du Moi, celles-ci étant le mécanisme pivot du complexe d'Œdipe. L'enfant se sent protégé par ses identifications qui le libèrent de son sentiment de faiblesse. Par contre, il lui est nécessaire de se libérer de ses identifications premières, pour établir une identité authentique de l'être. *« L'identification est un mécanisme qui, à cause d'une relation avec l'autre, aboutit à une modification du sujet dans le sens d'une ressemblance avec l'autre, d'un état d'identité à lui. La reconnaissance de ce processus dans le soi, ainsi que les instances qui se structurent, assurent le sentiment d'identité de l'individu. Ceci veut dire, pour certains chercheurs, qu'aucune identité de soi n'est possible, si ce n'est à travers le processus d'identification. »* (A. Abraham, 1976, p 22). *« Les identifications s'insèrent dans la psyché par le développement du moi, du surmoi et du moi idéal, suivant un schéma crée*

*par les relations avec les parents » (A. Abraham, 1976, p. 23).*

Dans ce cadre, tous les personnages sont plus ou moins supports d'identification, comme dans le rêve. Notamment car si la tendance identificatrice première au héros est interdite par le Moi, le sujet devra se projeter sur un personnage plus éloigné de lui. Cet aspect narcissique est facilement repérable dans le cadre du dessin de la famille idéale, dans son association au dessin de la famille réelle et à celui du bonhomme. Le bonhomme (sur le dessin du bonhomme voir V. Dufour, 2007) est le plus souvent la représentation idéale du sujet. Dans les dessins de famille, le personnage représenté en premier est le personnage auquel le sujet s'identifie, qu'il se représente lui-même dans le dessin ou non : *« M. Porot insiste sur la composition de la famille telle qu'elle est donnée dans le dessin, sur l'importance du fait que certaines personnes peuvent être oubliées. Il souligne que le personnage dessiné le premier est presque toujours le plus important aux yeux de l'enfant. Il indique les signes de valorisation et de minimisation. »* (Corman, 1964, p 14). D'autre part, Corman précise qu'en général le personnage à gauche de la feuille, dans les écritures de gauche à droite, est dans la grande majorité des cas le personnage principal, c'est-à-dire le personnage support d'identification. Ainsi, j'ai pris cette observation comme indicateur de repérage du personnage d'identification, tout en sachant qu'il n'est pas le seul. J'ai travaillé sur la question des critères de repérage du personnage d'identification du sujet à partir de la répartition des couleurs sur les personnages, sachant que si trois organisateurs graphiques, la forme, le mouvement et la couleur rendent compte du dynamisme affectif, la couleur est la dimension du dessin la plus liée à la pulsionnalité. Cette hypothèse s'est trouvée invalidée par le travail statistique, mais elle reste pertinente pour étudier les identifications partielles, dites identifications au trait unaire (J. Lacan.1961/1962) du sujet. Par contre la couleur ne permet pas de repérer le personnage d'identification, celui auquel le sujet veut ressembler, celui auquel il s'identifie dans le dessin.

Voici les résultats obtenus après traitement statistique :

**Tableau 3 : Principaux personnages d'identification de la famille réelle (« personnage à gauche ») chez les filles et les garçons français à la période œdipienne, en pourcentage.**

Oedipe (N = 143)		
Famille réelle	Garçons	Filles
Père	26	33,3
Mère	18,2	24,2
Sujet	19,5	15,2
Fratricie	27,3	19,7
Autre	9,1	7,6

Nous pouvons remarquer que le père est le premier personnage d'identification pour les filles, la mère n'étant que le second personnage d'identification et le sujet lui-même venant en troisième position. Par contre, il ressort également de ce tableau que chez les garçons, la fratrie est le personnage d'identification premier, avant le père en second et le sujet en troisième position. Nous constatons également que le garçon français œdipien se situe plus que la mère comme figure d'identification.

Cela interroge la construction des repères identificatoires sexués dans la population française et la part attribuée à la fonction paternelle d'autorité dans le développement

œdipien de l'enfant. Ceci amène à supposer que l'identification au père phallique œdipien, ne se met pas en place au temps de l'Œdipe, mettant ainsi en difficulté la fonction du père comme garant de l'autorité. D'autant que, par ailleurs, nous avons pu constater dans les résultats des périodes de latence et de l'adolescence que ce mouvement continue à se jouer, cette fois en acte, surtout au moment de l'adolescence. Par contre ce phénomène n'apparaît que peu chez les filles françaises, sans être stable pour autant : les figures parentales d'autorité œdipiennes sont repérables à l'Œdipe puis, à l'instar des garçons, une place importante est octroyée à la figure d'autorité paternelle à l'adolescence.

Il ressort de ces résultats que les deux axes fondateurs de l'Œdipe, la différence des sexes et celle des générations, sont bien repérés par les sujets mais ne sont pas structurants pour ce qui concerne la constitution des figures d'autorité chez les sujets français. Par ailleurs, la même exploration au niveau du dessin de la famille de rêve renforce ces résultats, notamment pour ce qui concerne la part attribuée à la fonction paternelle d'autorité dans le développement œdipien de l'enfant, comme le montre le tableau ci-dessous :

**Tableau 4** : Principaux personnages d'identification de la famille imaginaire (« personnage à gauche ») chez les filles et les garçons français à la période œdipienne, en pourcentage.

<b>Oedipe (N= 143)</b>		
<b>Famille imaginaire</b>	<b>Garçons</b>	<b>Filles</b>
Père	9,8	7,6
Mère	8,3	12,9
Sujet	12,9	3
Fratrie	4,5	4,5
Autre	18,7	17,4

Nous voyons bien ici que les tendances observées dans la famille réelle sont accentuées dans la famille de rêve. D'une part, les « autres » sont les principaux personnages d'identification pour les garçons comme pour les filles. D'autre part, les garçons se situent eux-mêmes en tant que sujet comme le second personnage d'identification, alors que pour les filles, la mère est le second personnage d'identification. Enfin, le père n'arrive qu'en troisième position pour les deux sexes.



Un second résultat<sup>10</sup> concernant la nature même des figures d'identification de la représentation de la famille réelle par l'enfant vient étayer les premiers constats. En effet, dans la réalité sociale les familles recomposées ou monoparentales représentent environ 30% (Rapports de INSEE et du Centre d'études de l'emploi pour la France) des familles françaises. Or, la réalité psychique que l'on retrouve dans les dessins réalisés dans le cadre de CoPsyEnfant est la suivante :

**Tableau 5 : Taux de familles recomposées ou monoparentales dessinées dans la famille réelle, en pourcentage.**

<b>Familles recomposées</b>	<b>Familles monoparentales</b>
<b>5%</b>	<b>8%</b>

Il y a un certain décalage entre les phénomènes que nous observons dans la réalité sociale de la famille moderne et sa représentation par l'enfant. La famille recomposée ou monoparentale est dessinée dans moins de 10% des cas alors que la réalité sociale nous offre un chiffre différent. Ainsi, nous pouvons formuler l'hypothèse que les enfants construisent et dessinent leur représentation de la famille à partir des imagos parentales et non selon la réalité familiale.

---

<sup>10</sup> D. Druzhinenko-Silhan, C. Girerd, V. Dufour, Pr. S. Lesourd. (2008) « La distinction entre réalité sociale et réalité psychique : un point crucial dans la construction méthodologique de la recherche CoPsyEnfant ». En attente de parution.

## 2.1.4 Une première piste de recherche

Le dernier résultat présenté pose la question de la méthode de recherche, et plus particulièrement le fait qu'un traitement statistique de données, en psychanalyse, nécessite une seconde phase de traitement qualitatif de données. En effet, nous voyons bien à travers ces deux résultats que le traitement quantitatif nous renseigne sur le « comment » et non sur le « pourquoi ». Il permet un constat, alors que le traitement des données qualitatif permet de comprendre ce constat du côté du sujet, de sa subjectivité et de sa singularité, comme nous allons le voir par la suite.

De plus, à partir du croisement de premiers résultats, il ressort que la fonction du père prend une place particulière par défaut d'identification au père phallique œdipien, et d'autre part au travers d'une identification aux pairs et à soi bien présentes.

En effet, nous constatons que le père est le premier personnage d'identification pour les filles, la mère n'étant que le second et le sujet lui-même venant en troisième position. Par contre, il ressort que la fratrie est le personnage d'identification premier, chez les garçons, avant le père en second et le sujet en troisième position. Nous constatons également que le garçon œdipien se situe plus que la mère comme figure d'identification. Cela interroge la construction des repères identificatoires sexués et la part attribuée à la fonction paternelle d'autorité dans le développement œdipien de l'enfant. Ceci amène à supposer que l'identification au père phallique œdipien ne se met pas en place au temps de l'Œdipe, mettant ainsi en difficulté la fonction du père comme garant de l'autorité. D'autant que, par ailleurs, nous avons pu constater dans les résultats des périodes de latence et de l'adolescence que ce mouvement continue à se jouer, cette fois en acte, surtout au moment de l'adolescence. Par contre ce phénomène n'apparaît que peu chez les filles, de façon

irrégulière : les figures parentales d'autorité œdipiennes sont repérables à l'Œdipe puis, à l'instar des garçons, une place importante est octroyée à la figure paternelle d'autorité à l'adolescence. Il ressort de ces résultats que les deux axes fondateurs de l'Œdipe, la différence des sexes et celle des générations, sont bien repérés par les sujets mais ne sont pas structurants pour ce qui concerne la constitution des figures d'autorité chez les sujets français. Par ailleurs, la même exploration au niveau du dessin de la famille de rêve renforce ces résultats, notamment pour ce qui concerne la part attribuée à la fonction d'autorité paternelle dans le développement œdipien de l'enfant. Nous voyons bien ici que les tendances observées dans la famille réelle sont accentuées dans la famille de rêve. D'une part, les « autres » sont les principaux personnages d'identification pour les garçons comme pour les filles. D'autre part, les garçons se situent eux-mêmes en tant que sujet comme le second personnage d'identification, alors que pour les filles, la mère est le second personnage d'identification. Enfin, le père n'arrive qu'en troisième position pour les deux sexes.

Ces résultats permettent d'induire que les deux axes fondateurs de l'Œdipe, les différences des sexes et des générations, sont bien repérés par les sujets mais ne sont pas pour autant structurants pour ce qui concerne la constitution de la figure d'autorité de la fonction paternelle œdipienne<sup>11</sup>.

C'est l'hypothèse opérationnelle que je vérifie dans la partie clinique qui suit.

---

<sup>11</sup> Girerd, C., Druzhinenko, D., Dufour, V., Lesourd, S., (2007, July). *The problem of authority figures construction in "CoPsyEnfant" cross-cultural study*. International congress "Xth European Congress of Psychology", 3-6 July, Prague, Czech Republic.

## **2.2 L'entretien clinique de recherche : la méthode qualitative pour comprendre**

*« C'est par le langage, et plus précisément dans sa dimension discursive, que l'on se pose comme homme, comme être social particulier, comme Sujet. »*

Poussin. G., *La pratique de l'entretien clinique*, Paris, Dunod, 1992.

Avant d'entrer dans le vif du propos de cette partie, il me faut revenir sur le point méthodologique évoqué précédemment tant il me paraît important aux niveaux méthodologique et épistémologique. En effet, la technique de recueil des données et celle de traitement de ces mêmes données de cette seconde phase de l'étude sont radicalement différentes, puisqu'il s'agit maintenant d'entretiens cliniques de recherche, bien que certains outils soient les mêmes, comme les dessins. Cette différence méthodologique engendre deux types de conséquences. Tout d'abord, le changement de technique de recueil amène un premier décalage au niveau de ma position de chercheur : alors que je m'adressais, jusqu'à présent, à un groupe dans une totale indistinction des sujets, dans cette seconde phase j'ai établi une relation avec l'enfant lors d'un entretien de recherche. Ensuite, le second décalage provient de la situation duelle elle-même : il est provoqué par l'introduction de la parole adressée, la mienne en tant que chercheur ainsi que celle de l'enfant. La dimension du transfert est ici mise en jeu de façon différente de la situation de groupe. Ainsi, l'hypothèse formulée plus avant à partir de l'écart observé entre les résultats statistiques et la réalité sociale, ne pourra être éclairée que par la parole du sujet prise dans une adresse. D'autre part, nous pouvons d'ores et déjà prévoir que certains résultats observés lors de la passation collective ne seront pas retrouvés ni confirmés par ceux de la seconde passation pour ces mêmes raisons. Cela signifie qu'il s'agit à ce stade de chercher le sens subjectif des découvertes statistiques contenu dans la parole adressée. Et cette

compréhension devient possible aussi grâce au changement de technique de traitement de données, en introduisant l'interprétation à partir d'indicateurs définis à la place de l'analyse statistique : d'une part, la parole du sujet et l'interprétation de données projectives ont une valeur explicative en ce qu'elles témoignent de la vérité du sujet ; d'autre part les constats de la première étape, sans la deuxième phase, n'apportent pas un savoir applicable par la suite dans notre travail : rappelons que la psychologie clinique d'orientation psychanalytique travaille avec le sujet dans sa singularité mais pris dans le lien social.

Or, le changement dans le lien social provoque un changement de l'expression de la souffrance du sujet. Il est indispensable pour les psychologues cliniciens de non seulement se rendre compte des changements de ce lien social, ce que nous permet la première phase de la recherche, mais aussi de savoir quel(s) effet(s) ces changements ont sur le sujet. Et ce dernier point ne peut être éclairé qu'à partir d'une étude qualitative, qui comprend une technique qualitative du recueil de données et une technique qualitative du traitement de données. Etude qui ne se limite pas aux constats de tel ou tel phénomène mais va plus loin en cherchant, au-delà des données statistiques et de leur analyse, la vérité du sujet.

C'est à partir de l'interprétation, qui a ses limites bien connues, qu'un regard sur les mécanismes psychiques qui se trouvent derrière les phénomènes observés est possible. Par contre l'importance du premier stade de la recherche consiste en la possibilité d'appliquer les critères scientifiques de la généralisation et de la représentativité des résultats. A mon sens, même si au premier stade de la recherche j'aurais pu estimer que ma recherche est valable, sa validité écologique va être confirmée par le deuxième stade, par la découverte du sens subjectif des chiffres obtenus.

D'autre part, au niveau épistémologique, je suivrais A. Blanchet (1991) selon qui, parmi les courants de pensée précurseurs de l'entretien de recherche, outre les approches

biographique (Dilthey, 1886) et expérimentale (école de Würzburg et Bülher, 1927), l'approche clinique de Freud eut une grande influence. Son modèle, la psychanalyse, est une véritable méthode d'investigation et d'établissement de lois générales du fonctionnement psychique humain. L'accent est mis sur les mouvements inconscients, pulsionnels, les résistances et le transfert lors de l'entretien. Le fait est que, quels que soient les dispositifs et les objectifs de l'entretien clinique, un certain nombre d'attitudes, d'affects, de mouvements psychiques, de représentations et de comportements sont mobilisés. Ceci tant chez le clinicien que chez la personne. L'entretien n'est donc pas définissable comme une simple conversation ou un dialogue : il permet d'étudier les faits dont la parole est le vecteur principal, autant que d'étudier le fait de parole lui-même (A. Blanchet, 1997). Ainsi l'accent est mis sur l'appréhension et la compréhension du sujet par la centration sur son vécu et la relation. L'entretien clinique permet alors l'accès aux représentations subjectives du sujet. D'autre part, mon choix du référentiel théorique et des méthodes d'investigations psychanalytiques se justifient dans le fait que, à mon sens, la psychanalyse possède intrinsèquement des liens avec la démarche de recherche. Cela principalement dans la mesure où elle ne pose pas le sujet et son fonctionnement psychique comme un objet maîtrisable mais bien comme un inconnu par le concept même d'inconscient. Elle permet le renouvellement des questions et l'ouverture à de nouvelles hypothèses, ceci aussi bien dans une recherche quantitative que qualitative comme nous l'avons déjà vu et le verrons de nouveau plus loin.

Enfin, l'entretien de recherche en psychologie clinique est bien souvent un exercice contradictoire dans la mesure où la démarche implique de mettre à jour quelque chose qui serait resté caché, latent, à l'insu<sup>12</sup> de l'individu interviewé lui-même. Le piège à veiller est celui de l'illusion de toute-puissance de la personne qui pense pouvoir faire dire ce qu'il

---

<sup>12</sup> Et non le secret, tel que L. Marmoz le considère dans « *L'entretien de recherche dans les sciences sociales et humaines. La place du secret.* ». Paris, L'Harmattan, 2001. Cf. . Séminaire de thèse du 07/02/08, C. Pinel, déf du secret S. Lesourd.

cherche, et celle de l'objectivité de ses outils. Pour autant, les outils utilisés ne sont pas non plus de simples moyens de récolte et de contrôle. L'entretien est l'outil créé par le clinicien chercheur pour recueillir des informations, sans que ce dernier ne puisse le maîtriser complètement. Cet outil n'a pas de valeur en lui-même, il prend sens au sein de la démarche du chercheur : il est subordonné à ses fins. D'autre part, ce que « dit » l'outil entretien ne saurait leurrer son utilisateur : il ne s'agit pas de ce que lui a dit l'interviewé.

### **2.2.1 Le protocole de passation et de recueil, traitement des données qualitatives**

Pour cette seconde phase de l'enquête consistant donc en des entretiens individuels, j'ai délimité mon échantillon de recherche à des enfants français du tout venant rencontrés dans des écoles et d'autres enfants pris en charge pour des problématiques de difficultés face à l'autorité, rencontrés dans le cadre de bilans psychologiques en consultation externe à l'hôpital psychothérapique pour enfants et adolescents. Ainsi la nature même des entretiens et ma position face à eux étaient très différentes puisque les enfants des écoles étaient vus dans le cadre d'un entretien de recherche (dans le cadre de l'étude CoPsyEnfant), alors que les enfants vus dans le contexte de l'hôpital étaient vus dans le cadre d'entretiens de consultation. En conséquence, la première situation résultait de mon initiative, c'est-à-dire que la demande émanait du chercheur et non pas de la personne. Je me trouvais alors avec un objectif non thérapeutique ni diagnostique, mais dans une visée d'accroissement des connaissances dans un domaine : je tentais de répondre à des hypothèses de recherche précises que j'avais fixé. L'intérêt pour le sujet n'était donc pas immédiat ni préalable. Le second cas de figure est radicalement différent du premier car,

toujours dans le cadre de CoPsyEnfant, j'intervenais dans l'hôpital partenaire de l'étude, en accord avec la pédiatre praticienne hospitalier et le chef de service le Pr. C. Bursztein, toujours pour ma recherche. J'étais alors chargée de réaliser les bilans psychologiques des enfants repérés comme ayant des difficultés avec l'autorité. Ainsi la demande de consultation pouvait émaner des parents ou de l'école ou d'autres professionnels. Suite à cette demande, la pédiatre ayant fait l'entretien préalable me sollicitait alors pour le bilan psychologique complet, à la condition qu'elle l'estime nécessaire et en accord avec les parents. Pour autant, ces deux types d'entretiens posent de nombreuses implications éthiques et déontologiques, notamment celle du consentement dont j'ai déjà parlé plus avant.

Par conséquent, les outils utilisés lors des deux types d'entretiens n'étaient pas tout à fait les mêmes non plus, puisqu'adaptés à la situation. La base du protocole d'entretien a été élaborée par l'équipe CoPsyEnfant, puis chaque chercheur a pu adapter le protocole selon son axe et sa thématique de recherche. L'ordre de passation des divers outils a été pensé avec le souci d'un plus grand confort possible pour les enfants. Ainsi le protocole de recherche débute par un dessin libre, afin de permettre à l'enfant une décharge pulsionnelle avant de commencer les autres épreuves, puis les trois autres dessins. L'épreuve projective est proposée ensuite car il paraît plus confortable de proposer l'épreuve thématique après que le chercheur et l'enfant aient fait plus ample connaissance, la dynamique relationnelle étant au premier plan dans cette tâche. De plus, en raison du matériel des tests projectifs plus structuré que le dessin, cet ordre de passation permet de prévenir un éventuel effet de désorganisation chez l'enfant. L'épreuve thématique est suivie de l'entretien semi dirigé afin également de prévenir certains enfants perturbés dans leur propre histoire familiale et qui éprouveraient de possibles difficultés à raconter une histoire lors de l'épreuve thématique. D'autre part, il m'a fallu conserver le même ordre de passation à l'hôpital



pour des raisons méthodologiques, tout en l'adaptant au contexte. Que ce soit à l'école ou à l'hôpital, le protocole était toujours réalisé en deux entretiens à une semaine d'intervalle maximum. L'ordre de passation des différents instruments d'observation était le suivant : lors du premier entretien, les quatre dessins (les mêmes que ceux de la première phase de recherche), commentés par l'enfant ; puis lors du second entretien était réalisé le test projectif Patte-Noire de L. Corman (1961), puis un entretien semi dirigé basé sur un guide d'interview relatif au thème de l'autorité et des figures d'autorité. Pour les enfants vus à l'hôpital, un test de capacités cognitives était intégré entre les dessins et le test projectif, commencé pendant le premier entretien et fini au début du second pour s'assurer qu'aucun retard intellectuel n'influencerait les résultats et leur comparaison avec ceux des enfants du tout-venant.

Le protocole de passation des dessins est le même que celui de la première phase de l'étude avec le même ordre de succession des dessins (dessin libre, dessin du bonhomme, dessin de la famille réelle et de la famille imaginaire), les mêmes consignes et le temps accordé pour la réalisation. Par contre, une enquête sur les dessins a été menée en plus après leur réalisation, en posant à l'enfant les questions suivantes pour chacune de ses productions : « tu peux me raconter l'histoire de ce dessin ? », puis de préciser « qui as-tu dessiné ? » et « quel âge ont ces personnages ? ». Je ne reviendrais pas ici sur les intérêts multiples du dessin, en qualité d'épreuve projective non structurée, et plus particulièrement pour ma recherche concernant le personnage d'identification.

Pour ce qui concerne le test projectif, mon choix s'est porté sur le Patte-Noire (version mouton pour les enfants du tout-venant et version cochon pour les enfants à l'hôpital), test projectif thématique créé par Louis Corman entre 1959 et 1961. Le but de Corman, en

créant ce test, était d'explorer les conflits psychiques des enfants à partir des fondements psychanalytiques. S'inspirant du Blacky Picture Test de Blum, Corman suit le principe selon lequel les enfants s'identifient facilement aux animaux. En effet, pour ce qui concerne les enfants, G. S. Blum s'est aperçu que, en plus de l'intérêt d'utiliser des animaux (comme au CAT de Bellak), une histoire continue d'un héros leur facilite le mécanisme de projection. Mais pour son propre test, Corman a inventé l'histoire d'un seul animal, un cochon, et de sa famille. Le Patte-Noire est une épreuve projective thématique et ainsi son matériel renvoie à une certaine familiarité de situations concrètes et identifiables. Il demande une création thématique (raconter une histoire à partir d'un matériel donné) qui est le résultat d'un compromis entre les contraintes du réel et les mécanismes fantasmatiques, reposant sur les trois processus de perception, représentation et symbolisation. Je justifie mon choix d'utiliser le Patte-Noire également par mon intérêt pour la période précœdipienne plus visible à travers la régression. Or la principale différence entre le Patte-Noire et le TAT ou le CAT, se situe notamment sur le plan latent. En effet, le Patte-Noire comporte des sollicitations régressives qui permettent le repérage des processus précœdipiens, notamment au niveau des imagos parentaux, alors que le TAT et le CAT visent plutôt à repérer l'installation de l'axe œdipien et la mise en place des modalités défensives plus élaborées. Il a ainsi l'avantage de faire revivre les stades premiers de son existence et par là de mettre en évidence les perturbations qui ont pu se produire à ces époques. La mère ayant aussi une tache noire, beaucoup d'enfants perçoivent intuitivement la communauté des taches entre Patte-Noire et la mère comme un indice d'apparentement ; cela fait aussi émerger le thème du père nourricier, ce qui m'intéresse particulièrement par rapport à la question des identifications et du choix d'objet notamment avec la mère.

Le test étant bien structuré, il est supposé que le thème est nettement visible pour chaque

sujet et que lorsqu'il semble ne pas avoir été vu, il s'agit souvent d'esquive, de scotomisation. Si le sujet a un sens du réel suffisamment bon, il donne un récit fidèle aux images. Dans son enquête faite à l'époque, Corman propose une liste de thèmes banals et de thèmes originaux<sup>13</sup>. Ces derniers étant révélateurs d'un problème particulier chez le sujet en situation. Le refuge dans la banalité est aussi un bon indice des mécanismes de défense du sujet. Chacune des planches du test de projection présente un thème auquel l'individu réagit selon ses propres tendances. La marque d'une bonne adaptation au thème réside dans la souplesse avec laquelle l'individu passe d'un thème à l'autre.

Un des autres principaux intérêts du Patte-Noire réside dans le choix des planches proposées à l'enfant. En effet, L. Corman préconise le libre choix des planches par l'enfant afin de prendre en compte la non linéarité chronologique des stades et sous-stades du développement libidinal. Cela permet, en invitant le sujet à s'identifier aux personnes qu'il aimerait être, d'établir la relation entre les mécanismes de défense et les tendances. Le fait que les planches ne soient pas présentées dans un ordre préétabli, et que le sujet choisisse lui-même la succession des planches correspond mieux à sa structure de personnalité. Mais l'enfant doit non seulement choisir mais aussi classer et disposer les planches devant lui, l'amenant par cet acte à exprimer ses hésitations sous une forme comportementale directement observable par le clinicien. La manipulation qui accompagne le récit de l'histoire implique une opération psychique complexe qui permet de réguler l'équilibre entre les investissements corporels et symboliques. De plus, cette situation de choix amène l'enfant dans une situation psychique contradictoire où il est pris entre l'opération consciente de sélection et l'obéissance au principe de plaisir sous-tendu par des motivations inconscientes. Ce choix fait donc appel à l'affect de l'enfant qui représente la pulsion. Or celle-ci peut subir un destin différent de celui de la représentation. L'affect peut

---

<sup>13</sup> Corman donne de nombreuses indications d'interprétation dont je me suis servie pour analyser les protocoles présentés plus loin.

faire l'objet de répression pulsionnelle ou se transformer en angoisse. Et la différence entre l'affect et la représentation réside dans le fait que la verbalisation de l'affect n'implique pas nécessairement une relation au langage.

Enfin, la méthode originale des préférences-identifications est particulièrement pertinente pour ma recherche au niveau des processus identificatoires. Il s'agit de demander au sujet de séparer les planches en deux groupes, l'un avec les planches « Aimées » et l'autre constitué des planches « Non aimées ». Puis dans un second temps de les classer, pour chaque groupe, dans l'ordre des préférences, en s'identifiant dans chacune des planches au personnage dont il désire assumer le rôle. Cette méthode permet la distinction des deux instances Moi et Surmoi, qui amène à mieux apprécier le conflit qui les oppose, notamment en dissociant d'autant mieux les forces en présence. Ainsi cette méthode permet de travailler en plusieurs temps : le sujet expose ses tendances, puis il est amené à faire entrer en jeu ses mécanismes de défense de manière plus décisive. Le psychologue n'a pas à deviner le personnage auquel la personne s'identifie et la raison pour laquelle il le fait. Par cette méthode, le dépouillement du test permet d'être au fait des tendances du sujet et d'autre part de la structure du Moi. Une interprétation psychanalytique permet d'analyser les conflits et leurs issues. Notamment, si la censure du Moi porte-parole des interdits parentaux reçoit satisfaction, il faut de l'autre côté que la tendance instinctive reçoive elle aussi satisfaction en vertu du principe de plaisir. C'est alors qu'apparaît la pertinence de la question du rôle assumé ou non par l'enfant.

Le troisième outil utilisé dans le protocole d'entretien est un entretien semi dirigé. J'ai choisi ce type d'entretien pour laisser le plus possible la place à la parole spontanée et subjective. J'ai gardé la notion de conduite non directive dans la mesure où il était important pour moi de garder à l'esprit que la manière de mener l'entretien doit être autant

expérimenté que les questions elles-mêmes. L'attitude non directive permet l'expression psychologique de l'individu et maintient son intégrité psychique. Il s'agissait pour moi alors d'amener l'enfant à s'exprimer avec le plus grand degré de liberté possible sur le thème de l'autorité et des figures d'autorité, à partir d'un nombre restreint de questions relativement larges ; ceci afin de laisser le champ ouvert à d'autres réponses que celles que j'aurais pu explicitement prévoir dans mon guide d'interview. Pour autant, et dans la mesure où je disposais d'un guide de questions préparées à l'avance mais non formulées, mes entretiens cliniques de recherche sont qualifiables d'entretiens semi dirigés plutôt que comme de véritables entretiens non directifs. La non-directivité de Freud ou Rogers n'est ni une technique, ni un mode d'intervention, mais une position à priori que prend le clinicien, qu'il soit chercheur ou thérapeute vis-à-vis de la personne pour une meilleure bienveillance, une meilleure écoute des différents contenus, pour favoriser l'expression, ... ainsi je définirais alors ces entretiens comme des entretiens cliniques utilisant un guide d'interview et associés à une conduite non directive.

Pour déterminer les thèmes des questions du guide d'interview, je me suis basée sur les indicateurs des concepts impliqués dans mes hypothèses. Ainsi les questions que je pose aux enfants portaient sur leurs représentations de l'autorité et des figures d'autorité à propos des thèmes suivants :

- la définition que l'enfant a de l'autorité en tant que concept avec la question suivante posée en premier, de façon systématique et identique à tous les enfants : « qu'est-ce que c'est pour toi l' « autorité » ? » ;
- quelles sont les figures d'autorité principales pour l'enfant, au travers de questions telles que « qui commande à la maison ? », ou « qui a de l'autorité selon toi ? » ;
- quel est le vécu relationnel de l'enfant par rapport à la personne figure d'autorité pour lui : par exemple « comment tu perçois cette personne ? », « tu ressens quoi pour cette

personne ? » ;

- le rapport de l'enfant lui-même avec l'autorité : « est-ce que c'est facile pour toi d'obéir ? » ;

- la distinction ou non de la différence entre le commandement et l'autorité : « est-ce que commander et avoir de l'autorité c'est la même chose ? ».

L'entretien permet un certain degré de liberté qui amène un certain niveau de profondeur, permettant au sujet de donner des réponses relativement riches, complexes et singulières.

## 2.2.2 Présentation des cas cliniques

Les protocoles d'entretiens que j'ai choisi d'étudier sont ceux de quatre enfants. Trois des enfants, deux garçons, Nicolas et Salim et une fille, Gülsen<sup>14</sup>, ont été vus dans trois écoles différentes. Le quatrième enfant est un garçon, Laurent. Il a été vu dans le cadre de l'hôpital. Ce cas est présenté au sein d'un autre paragraphe spécialement consacré à la psychopathologie.

J'ai choisi de présenter les trois cas cliniques des enfants du tout-venant en deux temps. Tout d'abord chaque cas est exposé individuellement, puis je propose une synthèse collective des cas dans un chapitre suivant. La présentation individuelle est organisée à partir d'extraits des protocoles, selon les outils de recueil des données (quatre dessins, Patte-Noire et entretien sur l'autorité), eux-mêmes organisés selon les concepts, dimensions et organisateurs qui permettent de tester mon hypothèse : les différences des sexes et des générations, les identifications, les instances idéales, le Surmoi et le narcissisme.

---

<sup>14</sup> Les prénoms ont été changés tout en respectant les origines des enfants.

### **2.2.2.1 Nicolas**

Nicolas est un garçon de 5 ans et 10 mois quand je le rencontre dans son école maternelle où il est en dernière année. Il est droitier. Il vit avec ses parents et sa sœur d'environ six ans. Ses parents travaillent tous les deux.

Les deux passations se sont déroulées dans l'entrée secondaire de l'école, dont la porte est vitrée et donne sur la rue. Nicolas était assis dos à la porte et j'étais à sa droite. Nous avons été dérangés une fois par une dame qui entrait, au début du deuxième rendez-vous au moment où nous commençons le Patte-Noire.

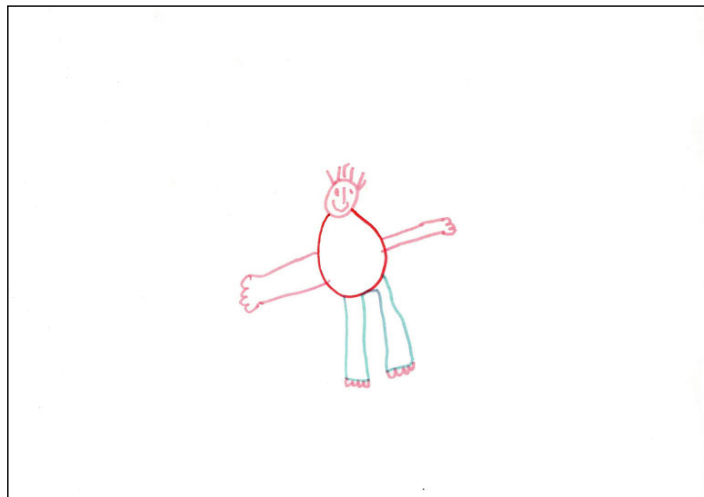
Globalement les passations se sont bien déroulées, Nicolas étant un petit garçon bien présent dans la relation, attentif et calme.

**a. Ses dessins**

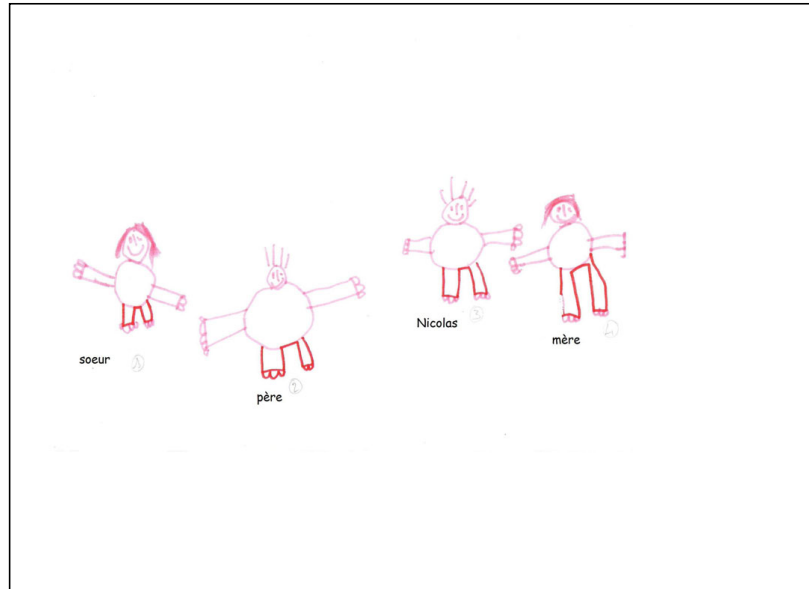




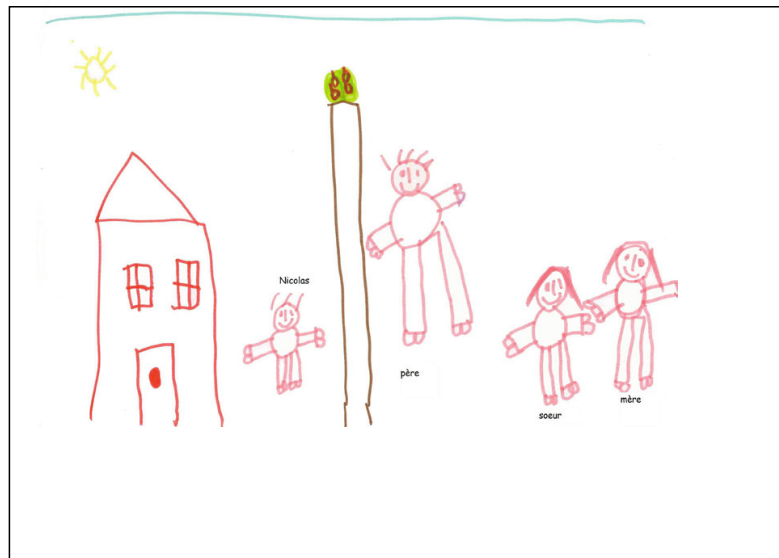
**Illustration 1 : Nicolas, 5 ans et 10 mois, dessin libre.**



**Illustration 2 : Nicolas, 5 ans et 10 mois, dessin du bonhomme.**



**Illustration 3 : Nicolas, 5 ans et 10 mois, dessin de la famille réelle.**



**Illustration 4 : Nicolas, 5 ans et 10 mois, dessin de la famille de rêve.**

La première remarque à propos des dessins de Nicolas est le lien thématique existant entre le dessin libre et le dessin de famille de rêve : son dessin libre représente des fleurs dont la disposition par rapport à l'arbre est la même que celle des personnages du dessin de la famille de rêve, et la différence des générations est respectée elle aussi de la même façon dans le premier et le dernier dessin, si l'on considère les fleurs comme des personnages. La suite du protocole de Nicolas nous montrera que le thème de sa place et de celle de l'imgo paternelle par rapport au phallus est au centre de la problématique psychique de Nicolas.

**La différence des sexes**, au sens de la féminité et de la masculinité, est relativement bien marquée. Toutefois, Nicolas oublie par deux fois de dessiner les cheveux, seuls marqueurs de la différence des sexes de ses personnages. La première fois, il oublie ceux de sa mère dans la famille réelle, et la seconde fois il oublie ceux de tous les personnages de la famille de rêve. Dans les deux cas il s'en aperçoit à la fin de son dessin et corrige l'oubli immédiatement :

Famille réelle : « *voilà euh j'ai oublié les cheveux* » (de la mère).

Famille de rêve : « *voilà ah j'ai oublié le ciel voilà et le soleil voilà j'ai fini j'ai oublié les cheveux* » (de tous les personnages).

Il semble que Nicolas a du mal à attribuer à sa mère des signes de féminité dans un premier temps et les signes de féminité et de masculinité à tous les personnages de la famille imaginaire dans un second temps.

La dialectique sexuelle selon les axes phallique/châtré se pose par deux fois également dans les dessins de Nicolas. Une première fois à travers l'oubli, qu'il corrige aussi immédiatement, des bras de la mère dans la famille de rêve alors qu'il finit son dessin : « *là c'est papa ma sœur ma maman ha j'ai oublié les bras (mère) elle pourrait faire rien* ».

L'imago maternelle, représentée dans le registre imaginaire que constitue la famille de rêve, apparaît à travers le discours de Nicolas sans coupure à condition que sa castration soit verbalisée auparavant : « si elle a des bras, peut-on entendre, ce n'est pas parce qu'elle est toute-puissante mais parce que je ne peux la représenter comme étant impuissante ». La seconde présence de la dialectique phallique/châtré se signifie par la place de l'arbre-phallus des dessins libre et de famille de rêve, situé les deux fois entre le père et Nicolas. Il n'appartient visiblement à personne, bien que le père en soit plus près dans la famille de rêve. D'autre part, cet élément rend Nicolas indépendant du reste de la famille : si le phallus est bien un élément séparateur, par contre la question de sa propriété semble sans réponse pour lui à ce moment là.

Les deux principaux indicateurs de **la différence des générations** sont la taille et l'alignement des personnages<sup>15</sup>. Dans les dessins de Nicolas, la taille des personnages est globalement respectée, différenciant les enfants et les adultes, ce qui laisse supposer un repérage et un respect relatifs de la différence des générations. Par contre, la différence entre les petits et les grands enfants pose question. Ainsi, Nicolas exprime une certaine rivalité avec sa sœur plus âgée que lui. Nicolas exprime sa différence d'âge avec elle quand il dessine la famille réelle : « *ma sœur elle est au moins un peu plus grande que moi* », mais il ne respecte pas cette différence dans le dessin puisqu'il dessine celle-ci légèrement plus petite que lui. Il exprime par ailleurs une certaine rivalité avec elle pendant l'enquête sur le dessin de la famille réelle, par rapport d'une part à la peinture de leurs pieds, et d'autre part par rapport à la taille de leur chambre :

---

<sup>15</sup> Dufour V. (2007, juin). *Body speaks about human being*. Dialogue with the body in clinical practice, 4<sup>th</sup> Critical Multicultural Counselling and Psychotherapy Conference, University of Toronto.  
Dufour V. (2007). *Le générationnel, une différence en difficulté ? Enfants d'ailleurs. Vivre les différences*. 70<sup>ème</sup> anniversaire de la Société Française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent et Disciplines Associées, Journées Nationales, Paris, Maison de la chimie.

« Elle est plus grande ta sœur ? »

« *Oui 6 ans mais la taille du pied des chaussures je suis en train de la rattraper* »

« (...) *va changer de chambre moi j'ai la plus grande et elle a la petite (...)* ».

Pour ce qui concerne les alignements, ses personnages sont alignés par les pieds uniquement dans le dessin libre. En effet, si l'on considère les fleurs du dessin libre comme des personnages, l'alignement se fait par les « pieds » des fleurs. Par contre, il n'y a pas de véritable alignement des personnages en famille réelle ni en famille de rêve : dans le premier le personnage le plus haut est le sujet, et dans le second le personnage le plus haut est le père. Il semble qu'il y ait une confusion des registres pour Nicolas. Au regard des registres auxquels font appel les consignes des dessins, nous nous serions attendu à ce que le personnage le plus haut de la famille réelle soit le père (registre du réel) et que le personnage le plus haut de la famille imaginaire soit le sujet, dans le registre imaginaire, effet d'un fantasme de puissance ou d'une rivalité œdipienne avec le père ou encore d'une promesse œdipienne.

Parmi **les personnages d'identification**, Nicolas dessine un personnage dans le dessin du bonhomme qu'il désigne comme son père lors de l'enquête. Le personnage d'identification (dessiné à gauche et en premier) du dessin de la famille réelle est un pair : sa grande sœur. Ainsi il correspond aux résultats statistiques des garçons de la première phase de l'étude (Cf. tableau 3) concernant la famille réelle, en dessinant un membre de sa fratrie comme personnage d'identification. Il correspond également aux résultats statistiques du dessin de la famille de rêve (Cf. tableau 4) puisqu'il s'est dessiné lui-même en position de personnage d'identification.

**Les instances idéales** représentées via les personnages d'identification sont le père

pour l'idéal du moi représenté par le bonhomme (dont je rappelle que la consigne précise qu'il doit être « le plus beau que tu peux »), sa sœur et lui en moi idéal, en famille réelle et en famille de rêve. Sans prendre en compte la question des alignements des personnages et tout ce qu'elle peut véhiculer autour du statut et de la place de chacun dans la famille, seule la place de sa sœur en famille réelle est particulière, compte tenu qu'il s'agit du registre du réel et de l'âge de Nicolas, là où classiquement nous aurions pu nous attendre à une figure parentale comme personnage d'identification. À ce propos, il est intéressant de constater que la mère, après avoir failli faire l'objet d'une scotomisation dans le dessin de la famille réelle : « *ha oui je dois encore faire maman .... Heu* » il agite un peu les bras et se met à dessiner le personnage tout à droite de la feuille, est menacée de castration par une coupure des bras dans la famille de rêve comme je l'ai déjà mentionné à propos de la différence des sexes. Ainsi la mère apparaît comme une imago initiatrice d'un conflit inconscient chez Nicolas. Plus de précisions seront apportées à ce sujet à l'occasion du Patte-Noire, notamment sur la nature de ce conflit.

Quant au **Surmoi** de Nicolas, celui-ci pose question. En effet, Nicolas sépare ses parents et est plutôt proche de sa mère dans le dessin de la famille réelle. A partir de cela nous pouvons nous demander si la position de l'arbre dans la famille de rêve n'est pas issue d'une angoisse d'exclusion ressentie par Nicolas, sorte de punition en lien avec la culpabilité surmoïque engendrée par sa position œdipienne fantasmatique dans la famille réelle. Par ailleurs, cette place prise par Nicolas dans la famille réelle renvoie aussi à une certaine confusion des registres réel et imaginaire. C'est la seconde fois que cette question se pose pour ce dessin. En tout cas, la position de Nicolas par rapport à l'arbre, insistante dans deux dessins, peut donc être perçue de deux façons différentes, pas forcément incompatibles entre elles : comme une indépendance de Nicolas posée par la question du

phallus qui ne serait encore attribué à personne et dont ainsi l'appartenance lui reste encore possible, ou comme une exclusion surmoïque face à la situation œdipienne dans le dessin de famille réelle, cette exclusion pouvant être opérée par un phallus existant mais n'appartenant à personne.

D'après son point de vue hétéro-centré (Nicolas se dessine dans les deux dessins de famille), ses figures idéales et la dialectique de l'avoir prégnante, bien que non résolue, Nicolas semble inscrit dans un **narcissisme** secondaire bien installé, dans un mode relationnel différencié des autres. Mais ce seul indicateur ne saurait suffire à élaborer une analyse du narcissisme du sujet. Le protocole de Patte-Noire par les multiples indicateurs qu'il propose nous permettra de mieux percevoir cette question.

#### **b. Le Patte-Noire (version mouton)**

Pour son récit de l'histoire de Pattenoire, Nicolas a choisi onze images, racontées dans l'ordre suivant : Rêve mère, Baiser, Jeux sales, Hésitation, Bataille, Départ, Tétée 1 et 2, Arbre, Auge, Jument, Rêve père.

Nicolas marque une **différence des sexes** à propos des parents dès le frontispice mais il inverse leur sexe en attribuant la tâche noire identique à celle de Pattenoire au père. Cela au prix d'une négation des détails anatomiques : les oreilles sont perçues comme des cornes et les pis de la mère sont scotomisés, ce que l'on peut interpréter comme une identification au trait unaire au père. Pourtant, Nicolas rétablit la différence anatomique des sexes à la fin de l'histoire :

« Tu as oublié de raconter celle là » (Rêve père)

*« Non c'est celle où il veut avoir des cornes »*

*« Je croyais que c'était celle-là » (Rêve mère)*

*« Non là y a pas de cornes          voilà c'est fini »*

Le phallus est présent et le père est manifestement celui qui le détient à travers les cornes du papa et envié par Pattenoire. Il est intéressant de constater que l'appartenance du phallus dans les dessins libre et de famille réelle de Nicolas était indéterminée entre Nicolas et son père alors qu'elle est évidente ici : c'est le père qui le possède et Nicolas voudrait l'avoir. Toutefois, l'inversion des sexes des parents introduit une nuance à cela : si le père est le mouton-mère, et la mère est le mouton-père, le détenteur du phallus est donc la mère. C'est alors à une mère phallique que Nicolas s'identifie, celle du dessin de famille, et il organise son complexe œdipien à partir d'elle. Ainsi nous pouvons supposer que l'identification au père du Patte-Noire est une identification au trait unaire mais à la mère, avec une illusion d'identification au père imaginaire œdipien.

**La différence des générations** n'est pas bien marquée chez Nicolas qui décrit les parents comme des « grands » âgés de 6 ans, âge qui correspond à celui de sa sœur, ce qui renvoie aux dessins dans lesquels tous les personnages ressemblent à des enfants. D'autre part, les adultes sont très peu présents dans son histoire : les parents apparaissent peu alors que sur onze planches choisies, seule Départ ne met pas en scène les moutons adultes. Rêve mère est la première et seule planche dont le récit intègre le père dans sa dimension phallique à travers ses cornes, avec toute la nuance introduite par l'inversion des sexes des parents déjà évoquée.

Parmi ses **identifications**, Nicolas s'identifie bien au héros Pattenoire qui est un garçon de 5 ans comme lui, bien qu'il soit plus près de ses 6 ans. Les personnages du



frontispice de Nicolas, représentant deux filles de 5 ans et les parents, sont mis à distance par le fait qu'ils ne forment pas une famille et qu'ils ne se connaissent pas selon lui.

Il dit à propos de la première planche choisie dans l'histoire, Rêve mère (qui donc pour Nicolas représente le père), que « *Pattenoire aimerais bien être grand et avoir des cornes comme son papa* », les cornes dont il parle étant les oreilles du gros mouton. Cette identification à une figure idéale du père muni d'attributs phalliques fait écho au père du dessin du bonhomme, le plus beau. Dans la planche Baiser, dont les figures œdipiennes sont clairement mises en scène, la situation est déplacée sur les enfants, Pattenoire et sa sœur : « *il avait une sœur elle et ils s'aimaient* ». Ce thème œdipien insiste puisque Nicolas choisit de nouveau la planche Baiser comme première image aimée, et de nouveau il s'identifie au gros mouton qui a une patte noire dans Baiser, c'est-à-dire une condensation de Pattenoire dans l'histoire de la planche et du père-mère du frontispice. Il se projette pour la seconde fois dans une position œdipienne classique, dans laquelle il s'identifie à son père et voudrait prendre sa place. Dans la seconde planche aimée, il s'identifie à un puissant dans une position maternelle nourricière, le fermier qui nourrit dans Portée, et à la mère de substitution, la jument qui nourrit Pattenoire dans la planche Jument. Par contre, il ne précise pas les personnages auxquels il s'identifie dans les planches non-aimées.

En résumé, dans les préférences-identifications, sur les huit fois où il peut répondre un personnage d'identification, cinq fois il s'agit de Pattenoire. Les trois autres sont tous les personnages qu'il voudrait être dans les planches les plus aimées : le père de la planche Baiser, le puissant de Charrette et la mère de l'image Jument. Dans les questions de synthèse, Pattenoire est le plus et le moins heureux, le plus gentil, le préféré du père et de Nicolas. Par contre, celui-ci ne peut répondre personne d'autre que Pattenoire aux autres questions de synthèse, indiquant par là une certaine défaillance des mouvements

identificatoires. Ainsi sur les quinze questions de préférences-identifications et de synthèse, Nicolas répond sept fois, dont cinq fois Pattenoire et trois fois un adulte. Très en difficulté dans ses processus identificatoires, il est très centré sur Pattenoire, c'est à dire lui-même, au détriment des adultes et des pairs surtout.

Parmi les figures des **instances idéales**, Nicolas place Pattenoire, à qui il s'identifie dans le frontispice, comme seule figure idéale : ses réponses aux questions de synthèse désignent soit Pattenoire, soit il ne répond pas, notamment sa mère et la fratrie ne préfèrent personne selon lui. Ainsi Pattenoire est le plus et le moins heureux, le préféré du père et de lui-même. Les trois autres personnages à qui il s'identifie en dehors de lui-même sont tous les personnages qu'il voudrait être dans les planches les plus aimées : ce sont tous des adultes, le père de la planche Baiser, le puissant de Charrette et la mère de l'image Jument. Ces adultes sont chacun dans leur rôle respectif dans une attribution qui semble en accord avec l'âge de Nicolas. Nous pouvons remarquer que les deux parents font figure d'idéal du Moi. De plus, il est important de noter que cette réponse intervient après le rétablissement des figures parentales dans leur sexe, quand l'inversion est levée.

L'identification au père de la planche Baiser est redoublée quand Nicolas, en se projetant sur Pattenoire qui *«aimerais bien être grand et avoir des cornes comme son papa»* (Rêve mère de l'histoire), et dans la mesure où la situation œdipienne, clairement exprimée plusieurs fois, au sein de laquelle Nicolas n'hésite pas à prendre la place du parent rival en s'identifiant à lui, au moins en rêve (Rêve mère), il semble qu'il s'agit du père phallique œdipien du registre imaginaire. Mais le fait qu'il le confonde dès le frontispice avec la mère laisse supposer qu'il s'identifie à la fonction phallique sans toutefois parvenir à déterminer si c'est celle du père œdipien ou celle de la mère phallique.

Pattenoire est décrit le plus heureux quand il boit du lait, c'est-à-dire quand il est dans une

position régressive de bébé :

Qui est le plus heureux et pourquoi ?

*« C'est là où il boit »*

Qui ?

*« Pattenoire »*

C'est Pattenoire le plus heureux ?

*« Oui »*

Par contre, il est le plus gentil mais sans que Nicolas puisse dire pourquoi, le plongeant dans une sorte de panne du « devoir être » qui se prolonge et s'accroît puisqu'il ne peut désigner de personnage moins gentil :

Qui est le moins gentil et pourquoi ?

... re-consigne

*« Le moins ... »*

Tu sais pas trop ?

*« Pas trop »*

S'agit-il d'une censure de l'idéal du moi ou d'une défaillance d'identification ? Alors que parallèlement il peut supporter d'être le moins heureux en étant celui qui lance la boue au père dans la planche Jeux sales :

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

*« Celui qui fait des bêtises qui lance de la boue au papa »*

Toutefois s'il s'agit de Pattenoire, Nicolas le désigne mais ne le nomme pas. L'identification n'est pas entièrement assumée probablement à cause de la culpabilité surmoïque engendrée par l'agressivité dont il fait preuve envers le père.

Mais nous voyons ici que la culpabilité atteint le moi idéal du « moins heureux » et non pas

l'idéal du moi du « moins gentil ».

La constitution en cours du **Surmoi** de Nicolas est présente plusieurs fois dans son récit. En premier lieu, nous avons vu que dans la planche Baiser, planche surmoïque œdipienne, la situation œdipienne est repérée dans le discours mais les figures sont déplacées par deux fois, dans l'histoire et dans les planches aimées, sur la fratrie. Cela comme un interdit de l'inceste mis en place partiellement, empêché par un conflit intrapsychique entre le Surmoi et le Ça, puisqu'il ne s'aurait s'agir des parents, en tout cas pour le moment. Ensuite, nous avons aussi déjà vu auparavant que Nicolas opère une scotomisation du thème d'agressivité contre le père de la planche Jeux sales dans laquelle les personnages « *ils s'amusaient à jouer dans l'eau* ». Cette planche, racontée de telle manière, signe une opposition à l'éducation par l'affirmation de soi par rapport à l'autorité parentale, mais qui est ici refoulée probablement par un conflit intrapsychique. Plus tard lors des images non-aimées dont elle est la première, sa tendance sera partiellement assumée par Nicolas, par la levée du refoulement du thème, mais il n'assumera pas l'identification :

« *Parce que là il lance de la boue* »

Qui sur qui ?

« *Pattenoire lance de la boue au papa* » et il montre le petit blanc à part.

De plus, elle est suivie par la planche Jars, seconde planche qu'il aime le moins, dont le discours de Nicolas ne laisse pas de place au doute quant à son angoisse face à une culpabilité surmoïque suite à son agressivité envers le père, mais par une punition auto-infligée puisque celui qui punit, le jars, n'apparaît pas : « *elle j'aime bien* »

Tu sais pourquoi tu l'as mise dans les images non aimées ?

« *Ben oui parce que .... Il se fait mal* »

« Qui ? »

*« C'est Pattenoire lui non oui Pattenoire ben lui il se fait mal »*

« Qui « lui » ? » Il montre celui qui se fait mordre.

Par contre, si dans l'histoire, le thème de la planche Auge est également scotomisé, Pattenoire « saute », mais cette fois l'action est assumée par le héros. La succession des planches du récit de Nicolas est intéressante car elle montre une certaine alternance entre les planches d'agressivité et sa gestion de celle-ci par une certaine régression. Jeux sales est suivi de la planche Hésitation, dans laquelle Pattenoire régresse au stade oral alors que cette planche figure justement l'ambivalence et la gestion des frustrations face à l'oralité. À celle-ci succède Bataille dont le thème de rivalité fraternelle est clairement exprimé, qui est suivie par la planche Départ dans laquelle le Pattenoire de Nicolas vit une situation d'angoisse d'abandon, comme un retour de culpabilité suite à Bataille. Ces angoisses seront contenues juste après par une seconde régression orale redoublée dans les deux planches Tétée. Voici l'extrait du protocole :

*« Ils s'amusaient à jouer dans l'eau »*

*C'est quelle image ?* Il montre Jeux sales

Hésitation : *« il boivait du lait »*

Bataille : *« ils se battaient eux deux les deux petits »*

Départ : *« là il était perdu là »*

Tétée 1 et 2 : *« là il boivait encore du lait »*

Parmi les défenses surmoïques nous retrouvons chez Nicolas la punition après la faute. Dans son histoire, Jeux sales est suivi de Hésitation où il régresse et la punition de l'agressivité contre le père de Jeux sales est évitée. La planche Bataille est suivie de Départ, Pattenoire est perdu, punit pour sa rivalité fraternelle. Comme s'il ne pouvait être

puni de son agressivité contre le père mais de celle contre les pairs.

Le surmoi de Nicolas semble en construction mais son Moi est encore immature, et les identifications qui lui permettront d'élaborer son Surmoi commencent à peine à se mettre en place.

**Le narcissisme** de Nicolas est surtout centré sur lui. Dans le frontispice il s'identifie bien au héros Pattenoire qui est plus jeune d'une année. L'histoire qu'il raconte est essentiellement centrée sur le héros : il choisit des planches interrelationnelles mais les autres personnages n'apparaissent que peu dans le récit. Un troisième élément allant dans le sens d'une centration sur lui-même se retrouve dans ses identifications. Nous avons vu qu'elles s'orientent sur lui préférentiellement.

De plus, la centration sur lui s'exprime à travers la rivalité fraternelle, déjà présente dans les dessins. En effet, dans le déroulement de l'histoire que Nicolas raconte, notamment dans la planche Bataille, la rivalité est bien présente dans son discours dont les personnages, si nous savons qu'il s'agit de deux petits, sont des anonymes, comme un premier pas vers la scotomisation des pairs qui se réalise ensuite dans la planche Tétée 2, révélant un fantasme d'être un enfant unique en relation fusionnelle avec la mère. Et en effet, Nicolas traite les deux planches Tétée ensemble sans les différencier, ce qui renforce son sentiment de dépendance et sa recherche de protection maternelle sur un registre oral. D'autre part, la question de la toute-puissance de Nicolas s'exprime de façon ambivalente. Le premier indice est le dévoiement du thème agressif anal de la planche Jeux sales évoqué lors du Surmoi. Pour Nicolas, les moutons « *jouent dans l'eau* » alors que la scène représente deux moutons qui jouent dans la boue et dont un envoie sur le père. Cela laisse supposer une certaine opposition à l'éducation par affirmation de soi par rapport à l'autorité parentale, dans le registre de l'analité. Mais celle-ci est refoulée dans un premier

temps, ce qui signale une certaine censure de sa toute-puissance. Nicolas revient sur cette planche à l'occasion des planches non aimées, dont elle est la première, à propos de laquelle il dit ceci :

Quelle est celle que tu aimes le moins et pourquoi ?

« *Y en a que deux* »

Il montre la planche Jeux sales : « *parce que là il lance de la boue* »

Qui sur qui ?

« *Pattenoire lance de la boue au papa* »

Dans cette image Nicolas s'identifie au petit mouton blanc qui ne se salit pas, ne pouvant toujours pas assumer sa tendance agressive envers son père. Le second indice d'une certaine difficulté avec son sentiment de toute-puissance est sa difficulté à formuler trois souhaits à la dernière planche de la fée. Il paraît un peu désorganisé par la question ce qui le pousse dans un premier temps à régresser. Il formule des demandes du côté de la magie et du phallus, mais sans se les attribuer ce qui est redondant avec l'identification précédente :

Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui demander ?

« *... qu'elle a ... de la ... (il met son pouce dans sa bouche) que elle a de la magie* »

Il peut lui demander deux autres choses

« *Que t'as des jolies ailes et que t'as une jolie baguette* »

Les aventures se terminent bien, et le devenir de Pattenoire est de devenir grand, ce qui signe un narcissisme plutôt valorisé, bien que les grands de son frontispice aient 6 ans. Enfin à propos de la patte noire de Pattenoire, Nicolas répond du côté des attributs phalliques disant qu'il aimerait avoir des cornes. Ainsi Nicolas situe clairement son désir dans le registre de l'avoir.

### c. L'entretien sur l'autorité

Le concept d'autorité en tant que tel n'est pas encore repéré par Nicolas, ce qui n'est pas surprenant vu son âge : il ne connaît ni le mot « autorité » ni sa signification. Pourtant les figures d'autorité sont bien repérées dans le discours : Nicolas cite uniquement les maîtresses de l'école, ce qui résulte probablement d'un biais dû au lieu de l'entretien. Cela résonne aussi avec le fait que sa mère est institutrice. Les figures d'autorité sont dans tous les cas des adultes qui s'occupent de lui et avec qui il est dans un lien d'affection. Par contre, la différence des sexes des figures d'autorité n'apparaît pas : outre le fait qu'il ne cite que des maîtresses et pas de maître (il ne serait pas étonnant qu'il n'en ait pas rencontré), quand je l'interroge sur qui décide à la maison, il nomme sans distinction son père et sa mère. Il est d'autre part intéressant de constater que le registre de « commander » évoque à Nicolas la toute-puissance de ses pairs, alors que pour lui ce sont bien les adultes en position d'autorité. Quand je lui demande s'il sait ce que veut dire commander, il répond :

*« Non ah si celui qui commande tout N et A ils disent qu'ils commandent tout ils sont dans ma classe »*

*« Et qu'en penses-tu ? »*

*« Ben non en plus à l'école c'est Mme H (directrice) qui commande (...) »*

Par cette réponse, Nicolas signifie bien sa compréhension de la différence entre la toute-puissance du commander « tout » de ses camarades, sûrement encore pris dans une dynamique de jouissance leur conférant l'illusion du pouvoir, et de la place d'autorité des adultes qui eux se contentent de commander, ici la directrice à la place que l'exercice de ses fonctions lui confère. Cette réponse de Nicolas nous indique bien également comment la différence des générations apparaît mais sans prise de conscience réelle. Par contre, la



notion d'obéissance évoque à Nicolas l'écoute et le respect de la parole de l'autre :

Et le mot obéir ?

*« Obéir ça veut dire bien écouter ce qu'elle dit la maîtresse ».*

#### **d. Synthèse du cas de Nicolas**

Il ressort du protocole de Nicolas que la fonction tierce existe mais qu'il ne sait pas à qui appartient le phallus : le père n'occupe pas la place d'exception. En panne du devoir être, pour Nicolas la fonction paternelle d'autorité n'est pas mise en place. Toutefois, il fonctionne dans le registre de l'avoir et il fait la différence entre la toute-puissance et l'autorité. La relation d'autorité basée sur la fonction maternelle d'autorité est dépassée. Celle-ci est parfois réactivée lorsque Nicolas a besoin de régresser, notamment à une identification au trait unaire de la mère rassurante. Globalement les imagos parentales sont peu présentes.

Nicolas est très centré sur lui. Il est son moi idéal érigé comme imago d'autorité qui assume la fonction de punition. Cette autoréférence met les pairs à l'écart en tant qu'imagos mais pas en tant que fonction. La fonction fraternelle est présente, à travers la rivalité très forte et l'envie. Celle-ci insuffle la culpabilité par rapport au moi idéal et organise par déplacement l'Œdipe de Nicolas.

### **2.2.2.2 Salim**

Salim est un garçon de 7 ans et 1 mois quand je le rencontre. Il est au Cours Préparatoire. Il est droitier. Il vit avec ses parents, sa sœur (14 ans) et son frère (10 ans), et son oncle (petit frère du père). Sa famille est d'origine turque. Il va régulièrement en Turquie pour les vacances d'été, dans sa famille qui vit là-bas. Son père et son oncle travaillent. Sa mère ne travaille pas et garde un cousin et une cousine à la maison. Pendant la passation, il est un garçon un peu timide, très appliqué à ce qu'il fait, ce qui le ralentit un peu. Il est bien présent dans la relation.

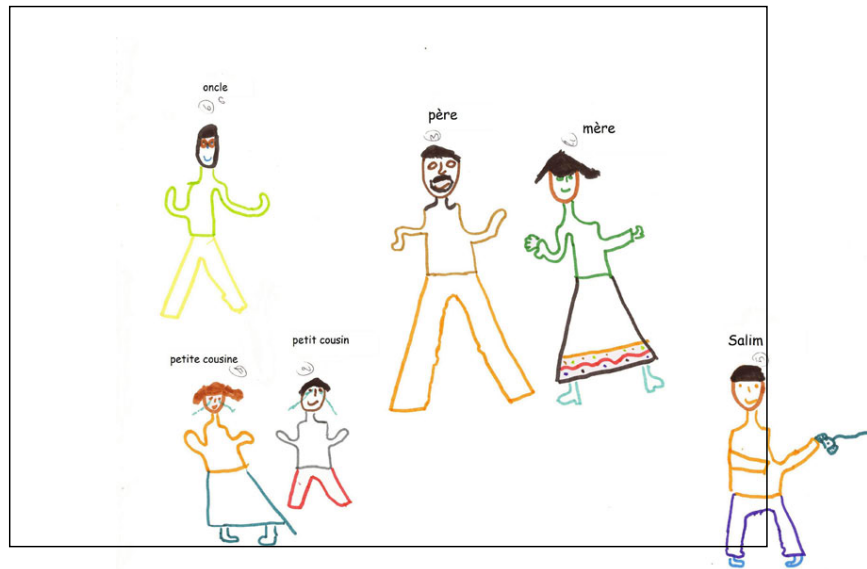
#### **a. Ses dessins**



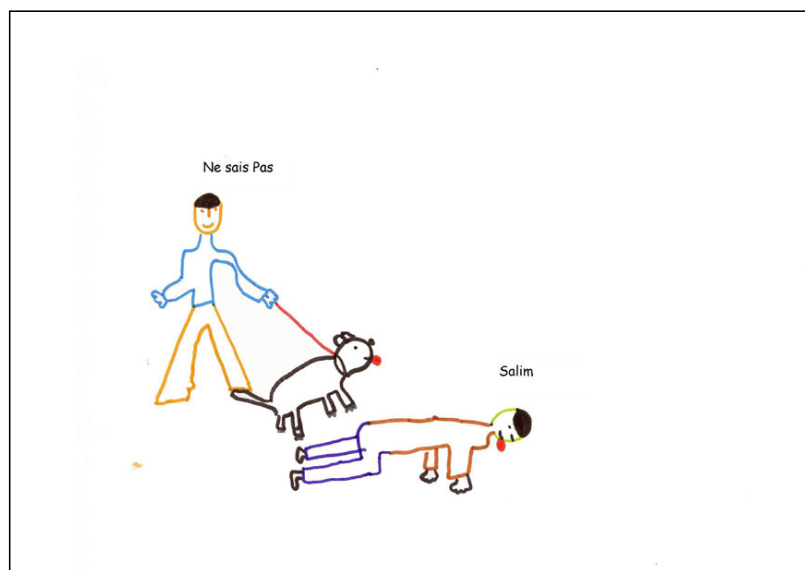
**Illustration 5 : Salim, 7 ans et 1 mois, dessin libre.**



**Illustration 6 : Salim, 7 ans et un mois, dessin du bonhomme.**



**Illustration 7 : Salim, 7 ans et 1 mois, dessin de la famille réelle.**



**Illustration 8 : Salim, 7 ans et 1 mois, dessin de la famille de rêve.**

Comme ce fut le cas pour Nicolas, un lien thématique entre les dessins libre et de famille de rêve de Salim peut être établi. Le thème du personnage puissant apparaît dans les deux dessins. Dans l'enquête sur son dessin libre, Salim fait le commentaire suivant :

« *Qu'est-ce qui se passe dans ce dessin ?* »

« *L'enfant va prendre la voiture et la mettre dans le garage* »

Or dans le dessin de famille de rêve, Salim met en scène un pair tenant un chien en laisse qui semble agressif envers Salim, pair auquel celui-ci « s'identifie ».

**La différence des sexes** est bien marquée dans les quatre dessins : les filles et les femmes sont distinguées des garçons et des hommes. Dans la dialectique phallique/châtré, pour Salim l'attribut phallique passe d'abord par les casquettes que portent les personnages du dessin libre et du bonhomme. Puis il est donné au personnage d'identification du dessin de famille de rêve sous la forme du chien. Dans tous les cas, il s'agit de personnages décrits comme tout-puissants. Celui de la famille de rêve est particulièrement intéressant car il fait l'objet d'une coupure au niveau du pied gauche et son pied droit est remplacé par un chien. Cela renvoie à l'ambivalence que Salim exprime à propos du chien dans l'enquête sur le dessin de famille de rêve : il ne sait pas quand il est agressif ou non, ce qui augmente l'omnipotence de celui-ci. Par contre Salim marque une différence entre les registres imaginaire et réel puisque la dialectique phallique/châtré se passe tout à fait différemment dans le dessin de la famille réelle : il est le seul personnage masculin à ne pas être objet d'une coupure des pieds. Est-ce une confusion des genres féminin/masculin, le féminin étant muni du phallus, ce qui fait écho à l'hypothèse formulée d'une identification féminine de Salim que nous verrons à propos des personnages d'identification ? Où est-il le seul masculin parmi les hommes ? Mais si Salim est le seul personnage masculin ayant des pieds, la mère est la seule figure entière du dessin : elle est la seule à avoir des mains.

Salim, lui, a une « non-main » droite par laquelle il tient une manette de jeu vidéo (visiblement branchée ailleurs, mais où ?). Quoiqu'il en soit, même s'il est trop tôt pour répondre pour le moment, ce que le protocole de Patte-Noire nous aidera à faire, si la mère est seule phallique, la prothétique par la manette de jeu permet à Salim de ne pas être trop « en reste » quant à la castration.

La taille des personnages de Salim, indicateur de **la différence des générations**, permet de différencier les adultes et les enfants. Mais cette différence semble une question moins importante pour lui que la différence entre les grands et les petits enfants : Salim ne dessine pas ses frère (10 ans) et sœur (14 ans) plus âgés que lui mais ses cousins, plus jeunes, considérés comme sa fratrie. Il les dessine plus petits que lui en faisant le commentaire suivant : « *ça c'est des bébés* ». Or ce sont eux que Salim place comme personnages d'identification. Ainsi la rivalité fraternelle ne touche que les plus grands et ce de façon assez importante puisqu'ils font l'objet d'une scotomisation.

L'alignement des personnages de la famille réelle est plutôt par rapport à la tête. Toutefois Salim établit deux alignements, un au-dessus pour les adultes et un au-dessous pour les enfants, de façon à ce que les adultes tiennent une place supérieure aux enfants, et que les parents occupent une place centrale sur la feuille par rapport à tous les personnages. Dans le dessin de famille de rêve, seul autre dessin représentant plus d'une personne, les deux personnages ne sont pas alignés.

**Le personnage d'identification du** dessin du bonhomme est un pair : Salim dessine une figure de puissant à travers un camarade de classe, dont il dira lors de l'enquête qu'il est méchant avec tout le monde et qu'il est parfois violent. De la même façon, le personnage d'identification (dessiné à gauche et en premier à chaque fois) du

dessin de la famille réelle est un pair également : Salim dessine sa cousine et son cousin considérés comme sa fratrie<sup>16</sup> (sa mère les garde) alors qu'il n'a pas dessiné sa fratrie, un frère et une sœur plus grands que lui. Par ailleurs, Salim fera un commentaire sur eux pendant qu'il dessine, précisant l'aspect régressif des personnages auxquels il s'identifie :

*« Ça c'est des bébés ».*

Ils sont parallèlement décrits comme opposants et en difficulté de séparation : lorsque je demande à Salim pourquoi ils pleurent sur le dessin, il répond qu'ils pleurent régulièrement quand ils ne veulent pas dormir.

Comme Nicolas, en mettant ses cousins-fratrie en place de personnages d'identification dans le dessin de la famille réelle, Salim correspond aussi aux résultats statistiques des garçons de la première phase de l'étude (Cf. tableau 3). De même, il correspond aux résultats statistiques des garçons dans le dessin de la famille de rêve (Cf. tableau 4) : Salim a dessiné un autre. Cet autre est un personnage visiblement masculin sans âge ni identité, appuyé sur son chien qui lui sert de pied droit. Les commentaires sur ce dessin amènent Salim à associer le chien à un oncle qui en a un (je ne sais pas s'il s'agit de l'oncle de la famille réelle) :

*« Parle-moi de cette famille dont tu rêves »*

*« Lui il a un chien et moi je fais pareil que le chien »*

*« Il est gentil ce chien ? »*

*« Non quand on était en Turquie mon oncle avait un chien (...) »*

Il terminera l'enquête sur une ambivalence par rapport à l'agressivité par le fait qu'il est difficile pour lui de savoir quand un chien joue ou quand il est méchant. Finalement, dans son discours Salim s'identifie à ce chien méchant tout en étant dessiné dans une position

---

<sup>16</sup> Je rappelle que Salim est d'origine turque or il semble que dans cette culture les cousins et cousines soient fréquemment considérés comme faisant partie de la fratrie.

visiblement soumise et régressive à quatre pattes.

**Les figures des instances idéales**, à travers les personnages d'identification de Salim, sont décrits comme étant des personnages puissants, d'une manière ou d'une autre : celui du dessin libre fait une action d'adulte, idéal du moi représenté par le plus beau bonhomme est un camarade de classe méchant et violent, les deux bébés de la famille réelle sont opposants, et le personnage du dessin de famille de rêve, figure du moi idéal, a un chien méchant en guise de pied.

Il est à remarquer que **l'instance surmoïque** n'apparaît pas dans les dessins de Salim ni dans sa parole, que ce soit de façon manifeste ou latente. Au contraire, par exemple la scotomisation de sa fratrie véritable ne fait l'objet d'aucun dire, et aucun mouvement psychique faisant suite n'apparaît. Cela peut être mis en relation avec la particularité de la question phallique pour Salim.

Enfin, d'après les figures idéales et le point de vue hétéro-centré de Salim, il ressort qu'il est référé à un **narcissisme** secondaire, bien différencié des autres, mais plutôt faible avec un manque de confiance en lui compensé par l'identification à des figures puissantes.

#### **b. Le Patte-Noire (version mouton)**

Les neuf images choisies par Salim pour raconter son histoire de Pattenoire sont les suivantes : Portée, Hésitation, Baiser, Jument, Arbre, Départ, Auge, Hésitation, Trou et Nuit.



**La différence des sexes** est bien repérée dans le frontispice, que ce soit pour les trois petits moutons (deux filles et un garçon) que pour les deux gros qui figurent le papa et la maman en accord avec les représentations. Par contre, la différence des sexes selon la dialectique phallique/châtré est peu présente car il y a peu d'attribut phallique dans les récits de Salim. À moins que les enfants trouvés par les parents soient leurs attributs phalliques. Mais dans ce cas la mère en a autant que le père. Les personnages puissants le sont car ils dévorent, notamment le renard des planches Trou et Bataille, ou qu'ils tirent la queue comme le jars, et non parce qu'ils possèdent le phallus. Cependant, dans sa formulation, Salim opère une forte indifférenciation des personnages dont il raconte l'histoire car il ne les nomme pas ou très peu : il utilise le pronom « il », ce qui ne permet pas toujours de savoir de qui il parle. Or, il est d'origine turque et dans cette langue, les genres féminin et masculin ne sont pas distingués.

Pour ce qui concerne la **différence des générations**, les adultes de l'histoire de Salim sont bien différenciés des enfants, comme ceux de son dessin de famille réelle. Ils sont bien présents, dans le frontispice comme dans toutes les planches qui mettent en scène les enfants et les parents. De plus, ils sont bien les parents de Pattenoire.

Le repérage des **personnages d'identification** de Salim est un peu brouillé par le fait qu'il utilise le pronom « il » de façon quasi systématique. Cela produit une sorte d'indifférenciation des personnages et une confusion des identités, m'obligeant plusieurs fois lors de la passation à lui demander de préciser de qui il parle.

Nous retrouvons dans le frontispice une identification sexuelle inversée, puisque Pattenoire est une fille, comme le personnage d'identification de la famille réelle. Elle a six ans, or Salim croit avoir 6 ans alors qu'il a eu 7 ans un mois auparavant. D'autre part, comme dans

le dessin de la famille réelle, les deux petits moutons blancs sont un garçon et une fille plus jeunes que lui. Ils sont des copains devenus cousins, de même que les cousins deviennent une fratrie dans le dessin, avec encore ici une absence de ses véritables frère et sœur plus âgés. Par contre, Salim verbalise les thèmes de l'adoption et de la filiation à propos des deux petits moutons qui sont trouvés dans la forêt par les parents, qui ainsi de copains deviennent des cousins. Et ces thèmes persistent dans l'histoire qu'il raconte : Salim commence par la planche Portée à propos de laquelle il raconte de nouveau une histoire d'adoption des enfants :

*« Il a trouvé des bébés après ils sont pas nés encore ensuite il les a mis ici eux ils regardent les bébés après les messieurs y met c'est de l'eau »*

*« À ton avis »*

*« C'est de l'eau après il met du manger (...) ».*

À propos de la planche Trou, un personnage imaginé par Salim, un renard, entre en scène et mange le héros qui disparaît alors qu'il était seul, dans une scène de vécu d'abandon par ses parents. Il est intéressant de se rappeler qu'un renard était déjà présent dans son discours sur les dessins dans une anecdote vécu en Turquie. Nous retrouvons une fois de plus une figure de puissant.

Sa planche préférée est Bataille, qui représente un fort thème de rivalité fraternelle, puis il opère une fuite en avant sur la planche Jars, où son empathie se porte sur le puissant *« qui pleure »*. Ainsi dans Bataille il s'identifie une nouvelle fois à l'agresseur, ce qui n'est pas sans rappeler son dessin de la famille de rêve. Mais l'action de la planche Jars provoque elle aussi une fuite en avant sur une troisième planche, Auge : Salim s'interroge sur l'action de Pattenoire (qui urine dans l'auge), à laquelle il ne répondra pas. Finalement, dans la planche Jars, il s'identifie à l'agressé, Pattenoire qui pleure. Il choisit Tétée 2 comme troisième image préférée, en s'identifiant à un pair, un mouton blanc qui court pour

boire du lait, dans un mouvement de régression orale. Enfin, parmi les images non-aimées, Salim s'identifie à Pattenoire dans la planche Rêve père, qui est trouvée et adoptée par le père, raison pour laquelle il ne l'aime pas. Comme tout au long du protocole, ce thème est suivi d'une forte culpabilité exprimée lors des planches non-aimées par le choix de la planche Charrette, dont le thème d'abandon est fort mais vu ici par Salim comme une punition à travers l'identification au mouton qui est poussé dans la charrette. Mais dans un second temps, lorsque je lui pose la question de qui il voudrait être dans l'image, il s'identifie au puissant une nouvelle fois, l'homme qui pousse le mouton. Par contre, il ajoute une remarque qui semble provoquée par une culpabilité surmoïque à propos de cet agresseur, disant que « *ça fait moche parce que lui les emmène quelque part d'autre* ». Il relie tout cela, comme un écho, à une anecdote familiale autour d'un mouton que sa famille a abandonné. Le choix de la troisième planche la moins aimée porte sur Jeux sales, dans laquelle il s'identifie au pair qui ne se salit pas, dans une incapacité à dire pourquoi il ne l'aime pas.

En résumé, que ce soit dans les planches aimées (excepté la seconde choisie) ou non-aimées (excepté la première choisie), le plus heureux, les plus et moins gentils et les préférés des petits moutons blancs et de lui-même, Salim désigne un pair. D'ailleurs il est intéressant de constater qu'il ne répond pas à la préférence des adultes et de Pattenoire. Le seul adulte à qui il s'identifie est le puissant de la planche Charrette, celui qui pousse le mouton dans le camion. Les deux seules fois où il s'identifie à Pattenoire sont à l'occasion de la seconde planche aimée, Jars, et de la première planche non-aimée, celle où Pattenoire rêve de son père. Ainsi aux quinze questions de préférence et de synthèse, il ne répond pas cinq fois, il répond un pair sept fois, il répond Pattenoire deux fois et un adulte une fois. Comme Nicolas, les identifications de Salim sont défailtantes, mais pour ce dernier sous la forme d'une forte centration sur les pairs, au détriment de Pattenoire et des adultes.

Parmi les **figures idéales** de Salim, celles des planches les plus aimées sont un pair agressif comme dans le dessin de famille de rêve (le petit mouton blanc qui tire la queue de l'autre de l'image Bataille), lui-même victime d'un puissant comme dans le dessin de la famille de rêve également (Pattenoire qui se fait mordre par le jars), et encore une fois un pair dédoublé sous une figure masculine et une figure féminine, les deux petits moutons blancs de la planche Tétée 2. Cette dernière figure idéale est décrite dans une fuite : *« parce que y court pour aussi truc pour qui boit lait »*. Cet enchaînement des figures idéales montrent bien à quel point Salim est pris dans une confusion de la fonction idéale, ne pouvant se positionner entre les unes ou les autres, provoquant une fuite ne lui permettant pas de pouvoir adopter ni une attitude active (le masculin), ni une attitude passive (le féminin). A. Abraham (1976) suppose que le choix du sexe opposé ne met pas en évidence une inversion sexuelle, mais il révèle un conflit au niveau de l'idéal du moi, un conflit autour de la figure idéale.

De plus, nous retrouvons une nouvelle fois les deux enfants, tels ceux du dessin de la famille réelle, décrits comme les plus heureux, associés à l'idée qu'ils étaient seuls et qu'ensuite ils se trouvent :

Qui est le plus heureux et pourquoi ?

*« Les 3 bébés parce qu'y ont la petite fille y avait pas de copains et pas de frère et après y se sont trouvés »*

L'idéal du moi désigné sous la figure du plus gentil porte sur Pattenoire, la petite fille sur laquelle il se projette mais qui ne fait rien et qui n'est pas si idéale :

Qui est le plus gentil et pourquoi ?

*« C'est la petite fille parce qu'elle fait rien mais quand même y fait des bêtises et écoute pas sa maman »*

Il n'y a pas de moins heureux :

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

« *Je sais pas* »

> « Si tu imagines »

« *J'ai pas trouvé* »

D'autre part, Salim ne désigne personne comme personnage préféré du père, ni de la mère, ni de Pattenoire. Par contre, pour lui-même Salim ne répond pas « personne » littéralement mais sa difficulté pour répondre l'empêche de désigner qui que ce soit :

Et toi, qui préfères-tu ?

« *Je sais pas* »

> « Si tu cherche un peu ? »

« *Je sais pas* »

Enfin, la préférence des petits autres va à un semblable sans véritable identité :

Et les petits blancs ? Il répond oui avec la tête.

« Pour qui ? »

« *Pour ... quelqu'un d'autre mais je sais pas son prénom* »

« Quelqu'un de la famille ? »

« *Oui* »

« C'est qui ? »

« *C'est ... le prénom* »

« Non est-ce le père le cousin la sœur ... »

« *Le cousin* »

La fonction d'idéal défaillante entraînant une carence des figures idéales rabattues sur les

pairs est en lien avec les difficultés de Salim pour ce qui concerne les personnages d'identification.

La construction du **Surmoi** de Salim s'exprime à propos du thème œdipien par trois fois. La première est la scène de la planche Arbre représentant Pattenoire (je rappelle que Salim l'a désigné comme une fille) et son père en situation de complicité, qui est suivie par la planche Départ dans laquelle Salim met en scène une fuite de Pattenoire qui l'amène jusqu'à sa mère :

*Arbre : « il s'amusait avec son papa et truc il monte dans l'arbre »*

*« Qui ? »*

*« C'est le papa y s'amuse dans l'arbre et la fille »*

*Départ : « et la fille partait y trouvait sa maman y s'est trompé et après y est parti là bas »*

Mais il est intéressant de constater comment pour Salim ce retour à la mère est impossible, constitue une erreur : si Pattenoire est une fille de 6 ans, de par l'interdit de l'inceste elle ne peut rester dans cette complicité avec le père. Mais si Salim se projette dans la fille Pattenoire, il n'en reste pas moins un garçon qui ne peut plus se replier vers sa mère de par la configuration œdipienne. Nous retrouvons une fois de plus l'ambivalence de l'identification sexuée de Salim. Cette scène est rejouée une seconde fois par Salim et trouve cette fois une issue différente : la planche Baiser qui met en scène un mariage entre le père et la mère, provoque elle aussi une fuite de Pattenoire. Mais cette fois elle rencontre une mère de remplacement, c'est-à-dire différente de la femme du père, et figurée par un animal masculin, un âne, cela au prix d'une négation de la sexuation de la jument :

*Baiser : « après y fêtait un mariage et elle était triste »*

*« Qui se marie ? »*

*« C'est papa et la maman »*

Jument : *« il court il part quelque part il voit encore un mariage et il rencontre un âne et il boit du lait »*

*« Qui ? »*

*« C'est la fille »*

Le récit de Salim se termine par la planche Nuit dans une scène œdipienne où la mère est séparée du père par les enfants :

*« Et eux sont restés y dormai avec son papa »*

*« Qui dort avec son papa ? »*

*« Le garçon la fille et c'est bon et les autres y dormaient avec sa mère »*

Une fois de plus la situation œdipienne est présente, et contrairement aux autres situations, elle ne fait l'objet d'aucun interdit surmoïque. Salim projette son fantasme œdipien sur la scène sans culpabilité.

Parmi les planches non-aimées, Salim choisit la planche Rêve père comme première planche la moins aimée dans laquelle il s'identifie à Pattenoire. Le thème de cette planche est relativement dévoyé puisque selon lui le père trouve Pattenoire. La seconde image non-aimée est Charrette dans laquelle il s'identifie au puissant. Toutefois il exprime un jugement moral sur l'action qu'il accomplit et la relie à un événement familial, l'abandon d'un mouton, pour lequel il culpabilise probablement. Salim exprime quelque chose de l'ordre de la morale du bien et du mal à propos de la planche Charrette, deuxième planche non-aimée :

*« Pourquoi ? » ...*

*« Je serais lui dans l'histoire (celui que l'homme pousse dans la charrette) ça fait moche par ce que lui les emmène quelque part d'autre ».*

Il associe cette scène avec le souvenir que sa famille avait un mouton mais qu'ils ont dû s'en séparer car ils n'arrivaient pas à le surveiller. Toutefois en s'identifiant au puissant, Salim refuse d'être à la place de celui qui est puni, ce qui constitue une défense contre le Surmoi. Dans la troisième, Jeux sales, Salim évite complètement le thème pour s'identifier tout de suite au mouton qui reste propre, restant ainsi extérieur à la scène ce qui lui permet de limiter la culpabilité.

Dans la scène où Pattenoire est mangé par le renard, Salim opère un retournement de l'agressivité contre lui relativement fort dans la mesure où pour cela il invente un nouveau personnage, ce qui révèle une défense contre l'angoisse de culpabilité provoquée par la sévérité du Surmoi.

Concernant les personnages plus et moins gentils, il est intéressant de constater par rapport à son identification sexée inversée que le plus gentil est un pair féminin et le moins gentil un pair masculin.

Dans ce que nous pouvons désigner comme une punition après une faute, dans le récit de Salim, l'image Arbre, dans laquelle la fille et son père s'amuse ensemble, est suivie de Départ, la fille est perdue, punie de sa complicité œdipienne interdite. Auge dont le thème est esquivé est suivie de Hésitation, sans punition, puis de Trou dans laquelle Pattenoire est non seulement perdue mais meurt par agression d'un renard (inventé) qui la dévore. La planche Bataille est suivie de Jars mais dont le thème castrateur est non seulement évité mais Salim s'identifie à la victime, la punition de l'agressivité contre les pairs n'a pas lieu. Ensuite le Rêve du père qui trouve un bébé, non-aimé probablement en lien avec une rivalité fraternelle, est suivie de Charrette mais il s'identifie au puissant tout en disant après que c'est mal.

**Le narcissisme** de Salim semble particulier. L'histoire de Salim est normalement



centrée sur Pattenoire avec d'autres personnages bien présents, dans une alternance de planches seules et interrelationnelles. Mais il est en difficulté dès le début de la passation du test. Notamment la consigne du choix des images est compliquée pour lui. Il commence à raconter l'histoire pendant qu'il les choisit comme si les scènes des images s'imposaient à lui. Or, nous savons que le narcissisme est en lien étroit avec la projection dans la mesure où, en tant que le narcissisme est une quête de sa propre identité, le sujet se cherche dans autrui pour se trouver lui-même. Au stade du narcissisme, couplée au mécanisme d'introjection, c'est-à-dire prendre à son compte les objets source de plaisir, la projection participe à l'opposition entre le sujet-moi et l'objet du monde extérieur. À se précipiter ainsi, Salim semble en difficulté dans sa quête identitaire, qui fait alors redondance avec ses identifications particulières et sa problématique insistante de la filiation. Le narcissisme de Salim paraît fragile. Et en effet, quand je lui demande comment finissent les aventures du héros, celles-ci se terminent bien, ce qui signe un narcissisme positif, mais le devenir de Pattenoire lui évoque la mort et l'identique :

Que va devenir Patte-Noire ?

« *Quand il était mort* »

« Je sais pas comme tu veux »

« *Encore un mouton* »

Un autre élément allant dans le même sens est la disparition de l'héroïne morte mangée par le renard dans la planche Auge à laquelle il s'identifie. Elle sera remplacée plus tard par une autre fille dans la planche Bataille. Salim est aussi en difficulté pour terminer l'histoire qu'il raconte : outre le fait que la fin se situe dans une scène œdipienne particulière de la planche Nuit, où il décrit la mère séparée du père qui dort avec les enfants, il rajoute la planche Bataille, dans un besoin de rétablir un peu de sa présence mais sous le visage d'une remplaçante. La planche fée, du côté de la toute-puissance, est un peu compliquée

pour lui le renvoyant à ses impossibilités d'être ce qu'il est déjà, impossibilités qui provoquent un retour vers sa mère et des semblables :

« Pattenoire peux demander 3 choses à la fée et elle peut les réaliser »

« *Je sais pas* »

« À ton avis qu'est-ce qu'il demande ? »

« *Être mouton ... mais c'est impossible* »

« *C'est dans l'imagination* »

« *Que je retrouve maman* »

« Et quoi d'autre ? »

« *Avoir des cousins et des cousi--- avoir des cousins* »

### **c. L'entretien sur l'autorité**

Non seulement Salim ne connaît ni le mot « autorité » ni sa signification, mais de plus il ne connaît que le sens « passer une commande » dans le contexte d'un restaurant du terme « commander ». Quand je lui demande s'il sait ce que veut dire commander, voilà ce qu'il répond : « *doner kebab* », réponse que je mets en lien avec son origine culturelle turque. Pourtant les figures d'autorité sont repérées dans le discours. Salim cite ses parents, des adultes qui s'occupent de lui et avec qui il a un lien d'amour. La différence des sexes émerge de façon latente à propos de la notion de « donner des ordres » qui lui évoque sa mère. Par ailleurs, Salim fait la différence entre son père, mis en place de décideur pour la famille en association avec l'idée qu'il est plus grand, même par rapport à sa mère :

« Qui décide à la maison ? »

« *C'est mon père et ma mère* » puis il me reparle de son déménagement sur l'idée d'un

conflit autour de l'acquisition d'un chat dans la nouvelle maison : le père est pour et la mère est contre. Je lui demande qui va décider au final :

*« C'est mon papa parce que mon papa il est plus grand d'elle ».*

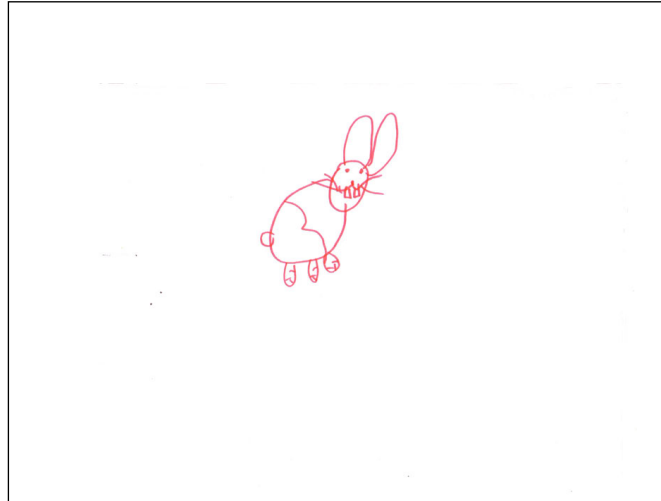
#### **d. Synthèse du protocole de Salim**

La problématique du phallus et de la fonction tierce est très peu présente chez Salim. Les imagos idéales, des puissants, ne sont pas munies de phallus et sont des pairs. La problématique phallique n'apparaît qu'en « négatif » à travers la castration (les coupures des personnages dans les dessins) et laisse paraître que seule la mère n'est pas castrée : bien qu'elle semble avoir été dépassée, l'autorité de la fonction maternelle à travers l'imago maternelle reste active. L'imago paternelle quant à elle est quasiment absente ainsi que la fonction paternelle d'autorité. Comme une compensation de ce vide, l'imago fraternelle tient une grande place à travers les pairs qui soutiennent la fonction d'idéal du moi idéal. La difficulté des identifications amène un conflit au niveau de l'idéal du moi et une confusion identitaire pour Salim lui-même et les autres. Cette difficulté est elle aussi compensée par l'imago fraternelle à partir de laquelle Salim se construit un narcissisme hétéro-centré sur les pairs dans une identification au trait unaire. De ce fait, les pairs incarnent une fonction d'autorité fraternelle pré-œdipienne. Cette fonction d'autorité particulière se retrouve notamment au niveau de la relation d'autorité dans la grande rivalité de Salim avec les pairs plus grands que lui.

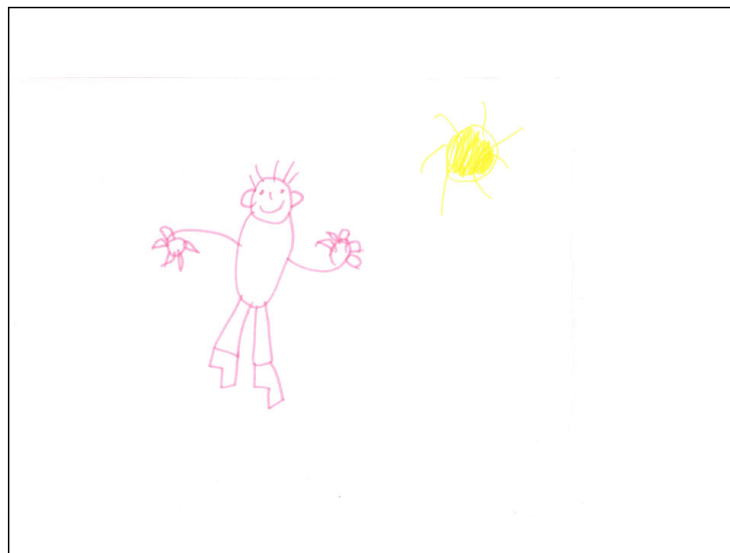
### **2.2.2.3 Gülsen**

Gülsen est une petite fille de 5 ans et 4 mois, droitère, en dernière année de maternelle. D'origine turque, elle vit avec ses parents, son frère âgé d'environ 7 ans et sa petite sœur, dont je ne connais pas l'âge précisément (entre 2 et 4 ans). Très calme et souriante, elle est un peu timide mais présente dans la relation.

#### **a. Ses dessins**



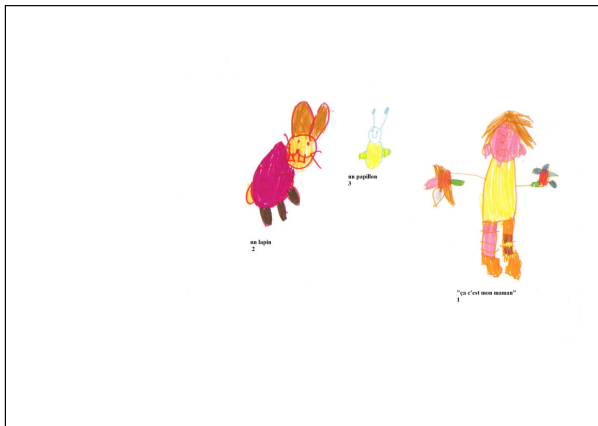
**Illustration 9 : Gülsen, 5 ans et 4 mois, dessin libre.**



**Illustration 10 : Gülsen, 5 ans et 4 mois, dessin du bonhomme.**



**Illustration 11: Gülsen, 5 ans et 4 mois, dessin de la famille réelle.**



**Illustration 12 : Gülsen, 5 ans et 4 mois, dessin de la famille de rêve.**

Comme pour Nicolas et Salim, le thème du premier dessin de Gülsen revient dans le dessin de la famille de rêve. Dans le dessin libre, elle dessine un lapin représentant l'imaginaire maternel. Voici ses commentaires lors de l'enquête :

« Que se passe-t-il dans ce dessin ? »

« *C'est un lapin il est pas malade* »

« Qu'est-ce que tu peux dire de plus sur ce dessin ? Tu peux en dire plus ? »

« *Ça c'est maman elle est perdue et il pleure et c'est fini* ».

Le lapin réapparaît dans le dessin de la famille de rêve, toutefois il ne tient pas tout à fait le même rôle. Nous verrons par la suite, notamment dans le Patte-Noire, que la place de l'imaginaire maternel prend une place particulière dans le discours de Gülsen.

La **différence des sexes** est peu marquée dans les dessins de Gülsen car les personnages sont tous indifférenciés sexuellement. Parallèlement, elle fait une grande confusion de genre des noms communs et elle accorde souvent mal les adjectifs quand elle parle. Toutefois, je rappelle qu'elle est d'origine turque, or il n'y a pas de différence de genre dans cette langue. De plus, elle parle turc chez elle, notamment car son père a des difficultés à parler français. Cela pris en compte, Salim, d'origine turque également, marque bien la différence des sexes dans ses dessins. En conséquence, la langue et la culture ne suffisent donc pas à expliquer la difficulté de Gülsen quant à la différence des sexes.

Dans ses dessins la question de l'attribut phallique apparaît avec la présence du soleil associé au frère dans le dessin du bonhomme, mais surtout par la place de sa sœur dans la famille réelle. Effectivement, le personnage de la sœur lors du dessin devient son bébé, associé au père, pendant l'enquête. L'attribution phallique se joue d'abord sur le frère-père puis sur la sœur qui devient son propre bébé-phallus donné par le père. La dialectique

phallique est déplacée et transformée en une promesse œdipienne quand le père entre en jeu par superposition au frère pendant l'enquête du dessin de la famille réelle :

« Tu as d'autres frères et sœurs ? »

*« J'ai une sœur c'est ça (elle montre le personnage de gauche du dessin 3) quand je serais grande j'aurais un bébé et je l'appellerai ... ».*

Nous pouvons observer chez Gülsen une confusion des registres réel et imaginaire : la promesse œdipienne a lieu dans le dessin de la famille réelle et non dans la famille imaginaire. Ce qui est un passage fréquemment observé à cet âge. Alors que Gülsen, qui n'a pas signifié graphiquement la différence féminité/masculinité, semble, à travers son discours, avoir traité la dialectique phallique/châtré au sein de son complexe œdipien.

La **différence des générations**, entre les enfants et les adultes semble moins importante pour elle que la différence entre les grands et les petits enfants. En effet, Gülsen fait le commentaire suivant pendant qu'elle dessine la famille réelle : *« ma petite sœur elle est un peu grande. Elle mange en bas et moi je dors en haut avec Dora »*. Pendant l'enquête, toujours à propos de ce dessin, elle fera le commentaire suivant : *« mon bébé il est tout petit et maintenant il est tout grand et moi aussi j'étais petit »*. La taille du frère et de la sœur dans la famille réelle est respectée. D'autre part, nous avons pu constater auparavant que Gülsen opère un déplacement de la figure paternelle sur son frère dont elle ne sait pas dire l'âge, mais à propos duquel elle évoque par deux fois qu'il est au Cours Préparatoire, que l'on peut traduire par « chez les grands » selon l'expression enfantine. Ainsi le père est associé à une figure enfantine. Pour ce qui concerne l'alignement des personnages, les personnages sont alignés plutôt par la tête, que ce soit en famille réelle ou en famille de rêve.



Le **personnage d'identification** du dessin du bonhomme de Gülsen est son grand frère. De la même façon, le personnage d'identification (dessiné à gauche et en premier à chaque fois) du dessin de la famille réelle est un pair : Gülsen dessine son grand frère. Toutefois, l'enquête sur les dessins de Gülsen se révèle intéressante. Elle désigne le frère comme étant finalement le père dans le second temps de l'enquête, provoquant une certaine confusion entre les deux, dont les prénoms commencent par la même lettre. Au moment de l'enquête, je reprends les nominations qu'elle a donné initialement aux deux personnages, le frère et la sœur : « *Non ça c'est mon père et ça c'est mon bébé il tient la main et le papa il marche* ». Ainsi son frère et sa sœur sont respectivement mis en place de père et d'enfant du père. Il est à noter que Gülsen et sa sœur ont chacune un prénom commençant par la même lettre, comme le père et le frère, ce qui probablement constitue pour Gülsen un support identificatoire.

Dans la lignée de Nicolas et Salim, Gülsen aussi, par les personnages qu'elle met en place de personnages d'identification dans le dessin de la famille réelle, correspond aux résultats statistiques des filles de la première phase de l'étude (Cf. tableau 3), si l'on admet que dans son dessin le frère est un substitut du père. Elle suit aussi les résultats statistiques du dessin de la famille de rêve (Cf. tableau 4) puisqu'elle a dessiné un « autre », le lapin situé à gauche et qui est au centre de son récit. Ses commentaires lors de l'enquête au sujet de ce lapin sont les suivants :

« *Ça c'est ma maman un papillon un lapin le lapin cherche sa maman le lapin mange des carottes et moi je sais des salades* »

Alors que dans le dessin libre le lapin représentait la mère pour Gülsen : « *Ça c'est maman elle est perdue et il pleure et c'est fini* ».

Dans le dessin de la famille de rêve, les deux personnages sont différenciés : le lapin semble être un personnage à part entière distinct de la mère et de Gülsen puisque si lui

« mange des carottes, elle « sait des salades ». Il apparaît sous un visage infantile qui cherche sa maman, et d'autre part comme une entité qui absorbe. Il est difficile pour le moment de discerner qui est ce lapin.

Pour Gülsen, que ce soit **la figure de l'idéal** du moi ou du moi idéal, le frère et le lapin deux fois, il s'agit de trois personnages en détresse, perdus, et qui pleurent. Dans le dessin libre, le lapin figure la mère d'après ses dires : « *Ça c'est maman elle est perdue et il pleure et c'est fini* ». Dans le dessin du bonhomme, cette idée revient à propos de son frère : « *Y y trouve pas la maison nous on part tous seuls à l'école* ». Et le retour du lapin dans la famille imaginaire réactive les angoisses de perte, d'abandon et de solitude : « *Ça c'est ma maman un papillon un lapin le lapin cherche sa maman le lapin mange des carottes et moi je sais des salades* ». Par contre, il est à noter que dans l'enquête de la famille réelle, le père est une figure rassurante qui « tient la main », je suppose qu'il s'agit de celle du bébé.

Des indices renseignant sur **le Surmoi** de Gülsen peuvent être déduits notamment à partir de la thématique œdipienne présente dans ses dessins et son discours : souvenons-nous que sa sœur devient son bébé-phallus donné par son frère-père et que la dialectique phallique est déplacée et transformée en une promesse œdipienne quand le père entre en jeu. Pendant l'enquête sur le dessin de famille réelle, je reprends les nominations qu'elle a dites lors de son dessin :

« *Non ça c'est mon père et ça c'est mon bébé il tient la main et le papa il marche* »

(...)

« *J'ai une sœur c'est ça (elle montre le bébé du dessin 3) quand je serais grande j'aurais un bébé et je l'appellerai ... (?)* »

Nous pouvons faire l'hypothèse que le déplacement de la situation œdipienne des parents sur le frère et la sœur est engendré par un conflit intrapsychique du Surmoi et du Moi, comme Nicolas opère le même déplacement dans la planche Baiser de Patte-Noire. Nous observons ici aussi une confusion des registres puisque toute cette « scène » qui relève du fantasme œdipien et du registre imaginaire se passe dans la famille réelle. Pour autant, cette situation œdipienne clairement présente fait contraste avec l'imgo maternelle de Gülsen très présente, à ses angoisses primaires d'abandon et à son narcissisme qui semble immature également, et à ce titre le rapport à sa mère peut être une régression face à la culpabilité du Surmoi œdipien issue de la rivalité face à la mère.

**Le narcissisme** de Gülsen : elle adopte un point de vue autocentré car elle ne se désigne clairement dans aucun personnage des dessins. Il est entendu que cela n'exclut pas la possibilité qu'elle se projette dans certains personnages, notamment le lapin et/ou la mère. Sa réaction lors des deux consignes de famille laisse penser une certaine centration sur la mère, au sens point de repère. Elle associe la consigne avec sa mère, que finalement elle ne dessine que dans la famille idéale : quand j'énonce la consigne de la famille réelle, elle demande : « *Que maman* » ? Et quand j'énonce celle de la famille de rêve, elle redemande : « *Maman* » ? Je lui répète alors la consigne et elle interroge cette fois : « *Matatie* » ? De plus, ses figures idéales, autre indice du narcissisme, nous l'avons déjà vu, sont dans une certaine détresse. Cela laisse penser que Gülsen a un narcissisme primaire encore très présent, aux prises avec des angoisses d'abandon et de perte, au détriment du narcissisme secondaire plus ouvert sur l'extérieur et avec des relations objectales intériorisées.

## **b. Le Patte-Noire (version mouton)**

L'histoire du Patte-Noire de Gülsen est construite autour des treize planches suivantes, dans l'ordre : Arbre, Auge, Portée, Bataille, Hésitation, Charrette, Jars, Tétée 1, Rêve mère, Tétée 2, Baiser, Rêve père, Jument.

Il n'y a pas de **différence des sexes** des parents dans le frontispice raconté par Gülsen. Elle se contente de leur attribuer un âge. Par contre Pattenoire est une fille comme elle et les deux petits moutons sont un garçon et une fille comme sa véritable fratrie. Dans l'histoire le phénomène s'inverse car les pairs et Pattenoire ne sont pas différenciés du tout. Gülsen utilise systématiquement le pronom « il » pour les désigner, ce qui provoque une grande indifférenciation, comme Salim. Par contre les parents apparaissent une fois dans l'histoire, dans la planche Baiser, dans laquelle ils sont bien distingués comme père et mère. Dans les récits de Gülsen il y a peu d'attribut phallique. Seul le père réel apparaît, compagnon de la mère dans la planche Baiser, alors que dans le dessin de la famille réelle, elle mettait en scène le père imaginaire phallique porteur du bébé-phallus qu'il lui offrait.

**La différence des générations** n'est pas bien marquée dans le frontispice de Gülsen qui décrit les parents comme des « grands » âgés de 6 ans, âge qui correspond à celui de son frère. D'autre part, les adultes sont très peu présents dans son histoire : pour Gülsen, Baiser est la seule planche de l'histoire où les parents sont manifestement identifiés comme tels. Dans les autres planches interrelationnelles où les parents sont censés être présents, Gülsen ne précise jamais s'il s'agit d'un enfant, de Pattenoire ou d'un adulte. De plus, dans la planche Arbre, le grand mouton est scotomisé (il s'agit d'une planche où l'on

ne sait pas s'il s'agit du père ou de la mère).

Dans ses **identifications aux personnages**, Gülsen projette une petite fille de 3 ans sur Pattenoire dans le frontispice, dans une identification régressive. La fratrie n'est pas non plus tout à fait fidèle à la réalité puisque l'âge des frère et sœur est un peu régressif aussi, la sœur a 5 ans et le frère 2 ans. Elle inverse leurs places dans la fratrie. Cela n'est pas sans résonner avec ses paroles lors du dessin de famille réel à propos de sa sœur et d'elle-même : « *ma petite sœur elle est un peu grande* » et « *mon bébé il est tout petit et maintenant il est tout grand et moi aussi j'étais petit* ». Ainsi elle s'attribue l'âge de sa sœur, à qui elle donne son propre âge et rajeuni son frère, qui d'aîné devient le benjamin.

Dans les images les plus aimées, elle s'identifie deux fois à la mère, une fois dans la planche Hésitation et la seconde fois dans la planche Tétée 1. Elle s'identifie une fois à un pair dans la planche Tétée 2. Dans les planches non-aimées, elle s'identifie également à la mère parce qu'elle est « *tout grand* » dans la planche Rêve mère, mais elle ne précise pas le personnage à qui elle s'identifie dans les planches Nuit et Portée.

Gülsen se projette dans des personnages d'identification différents de ceux des garçons. Elle s'identifie majoritairement à l'imgo maternelle, sept fois en tout (sur quinze questions de synthèse et préférences) : dans la troisième planche la plus aimée, la seconde planche non-aimée, le plus heureux et le plus gentil, elle est la préférée du père, de Pattenoire et de Gülsen elle-même. Elle s'identifie une fois à Pattenoire dans la première planche la moins aimée, Nuit. Elle s'identifie deux fois à un pair, une fois pour la seconde planche la plus aimée (Tétée 2) et une fois pour le moins heureux. En dehors de la mère, Gülsen cite cinq fois un adulte lors des préférences-identifications : trois fois le père (celui de la planche Hésitation, planche la plus aimée, il est le préféré de la mère et des petits

moutons blancs), une fois un puissant comme moins heureux, une fois un adulte non nommé qui est le moins gentil. Seule la troisième planche la moins aimée ne lui permet pas de formuler de réponse. Au contraire, à deux reprises Gülsen répond plusieurs personnages pour une question, ce qui constitue sa particularité : le moins heureux est un puissant et un pair victime du puissant, et le personnage préféré des petits moutons est « les parents ». Toutefois, cette dernière réponse pose question : doit-on compter le père et la mère ou est-ce une entité globale indifférenciée ?

En résumé, sur les quatorze réponses qu'elle donne, elle cite trois fois un enfant (une fois Pattenoire et deux pairs) et douze fois un adulte. Les processus identificatoires de Gülsen ne semblent pas empêchés, avec toutefois une identification massive aux adultes parallèle à une mise à l'écart des pairs et d'elle-même.

Outre les personnages d'identification étudiés précédemment, la **figure idéale** de Gülsen qui ressort des questions de synthèse est principalement l'imaginaire maternelle nourricier dans le registre oral. Gülsen répond que Pattenoire préfère la mère nourricière de Portée, et que la jument est non seulement le personnage qu'elle-même préfère mais aussi le personnage le plus heureux et le plus gentil pour une raison tout à fait particulière :

Qui est le plus gentil et pourquoi ? Elle désigne la jument

*« C'est elle parce qu'il fait rien c'est normal »*

« Pourquoi ? »

*« Parce qu'il y a des yeux la bouche »*

A l'évocation du personnage qu'elle-même préfère, un lapin refait son apparition :

Et toi, qui préfères-tu ? Elle désigne la jument

*« Mais il y a aussi un lapin »*

D'après les dessins, celui-ci semble figurer Gülsen sous certains aspects. Les deux petits

moutons blancs figurant sa fratrie préfèrent les deux grands moutons de la planche Bataille, c'est-à-dire des tiers qui séparent les enfants entre eux, tels des arbitres. Les moins heureux sont un puissant et un pair victime du puissant, le jars et le petit mouton blanc qu'il mord. Toutefois, ils ne sont pas les moins heureux en raison de la castration figurée dans la scène. En effet, Gülsen opère un évitement du thème de la planche :

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

Elle montre le jars et petit blanc qui se fait mordre

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il court »

D'autre part, du côté de l'idéal du moi projeté dans l'avenir, Gülsen place le destin de Pattenoire dans un devenir « grand », que l'on peut interpréter comme une amorce de promesse œdipienne, or pour elle les « grands », tels les parents, sont âgés de 6 ans.

**Le Surmoi** de Gülsen apparaît peu de façon manifeste. En effet, si la situation œdipienne est présente dans ses dessins et la planche Baiser, elle est mise à distance par le fait qu'il ne s'agit pas d'une famille dans le frontispice, mécanisme de défense résultat d'un conflit. Gülsen éprouve une certaine ambivalence envers sa mère, entre la mère nourricière et la femme du père, certainement en lien avec cette problématique, ambivalence plus détaillée dans le paragraphe suivant.

D'autre part, bien qu'elle choisit des planches avec des thèmes agressifs comme Auge et Bataille, Gülsen évite le thème de ces deux images. Dans Auge, deuxième planche de l'histoire, le thème anal est non seulement évité mais l'action est attribuée à un pair par projection :

« *Il dort là (petit blanc) et aussi il dort ici (G) et là il saute je crois (Pattenoire) et là il fait quelque chose (petit blanc devant) et j'ai fini* ».

Si la scène de cette image provoque manifestement un conflit chez Gülsen, elle ne peut prendre à son compte l'agressivité ni en faire quoi que ce soit. De même, l'agressivité de Pattenoire envers son pair dans la planche Bataille est évitée aussi et remplacée par une autre action : « *il creuse ils courent (G + GPN) il gueule lui il gueule (Pattenoire)* ». La rivalité de Pattenoire envers sa fratrie est évitée. Enfin, elle est suivie par la planche Hésitation dans laquelle les questions de frustration et d'ambivalence par rapport à l'oralité sont évitées elles aussi : « *ils boivent tous les deux là ils regardent (Pattenoire + GP)* ». La première planche non-aimée de Gülsen est Nuit, dans laquelle elle s'identifie au petit mouton qui regarde la scène primitive. Le thème n'est pas du tout commenté, par contre l'identification au héros est assumée sans censure. La seconde la moins aimée est le Rêve mère parce qu'il y a rien, elle s'identifie à la mère, au puissant. Dans la troisième planche non-aimée, Portée, elle n'explique pas pourquoi elle ne l'aime pas et ne formule aucune identification, la censure est très forte.

Dans le Patte-Noire de Gülsen, la planche Bataille, dont le thème est évité, est suivie par la planche Hésitation où il ne se passe « rien » sur le plan de la punition puisqu'il ne se passe « rien » du côté de la rivalité fraternelle, puis par la planche Charrette mais dans laquelle Pattenoire est opposée à ce qui serait une punition d'une rivalité fraternelle. Hésitation sera reprise plus tard par Gülsen sur le versant régressif. De même, la punition par castration est relativement présente. Le jars intervient après la Charrette dans laquelle Pattenoire refuse la punition en lien avec son agressivité envers ses pairs dans Bataille. Ainsi l'on ne sait pas si elle est punie pour sa rivalité fraternelle ou son refus de l'autorité. Toutefois malgré que le jars tire la queue de Pattenoire, celle-ci « rigole », la punition n'est pas vraiment vécue comme telle par Pattenoire.

Il ressort que si les situations de rivalité et d'agressivité provoquent des conflits intrapsychiques, le Surmoi de Gülsen n'est probablement pas encore constitué comme tel,



face à un Moi encore immature.

Parmi les éléments qui peuvent nous renseigner sur son **narcissisme**, nous avons vu que la figure idéale de Gülsen est l'imaginaire maternel nourricier dans le registre oral. Or, plusieurs éléments dans les dessins et dans le Patte-Noire semblent indiquer une certaine indifférenciation entre elle et sa mère, laissant supposer que Gülsen est plutôt référée à un narcissisme primaire, prise dans une interrelation pas encore tout à fait intériorisée. En effet, par exemple, à la question de qui est le plus heureux, elle désigne en premier Pattenoire, qui par le biais de l'identification la représente elle-même, puis la jument, substitut de l'imaginaire maternelle :

Qui est le plus heureux et pourquoi ? Elle montre Pattenoire puis dit :

*« Non lui (jument) parce que ... »*

Le deuxième indice allant dans le même sens que le précédent sur lequel je me base pour formuler cette hypothèse est le personnage du lapin. En effet, nous avons vu dans les dessins qu'il représente à la fois sa mère et Gülsen, aux prises avec ses angoisses d'abandon et de séparation d'avec sa mère. Or, il ressort aussi que Gülsen tente d'établir une différenciation entre ce lapin, sa mère et elle. Dans le Patte-Noire, le lapin apparaît pour la troisième fois, comme second personnage que Gülsen préfère après la jument, c'est-à-dire différencié de la mère :

Et toi, qui préfères-tu ? Elle montre la jument et dit :

*« Mais il y a aussi un lapin ».*

Cet aspect du narcissisme de Gülsen, encore un peu immature pour son âge, est renforcé par son identification au héros plus jeune qu'elle : Pattenoire a 3 ans. Les angoisses d'abandon de Gülsen, déjà abordées par ailleurs, sont d'autant plus prégnantes que Gülsen n'a choisit aucune planche avec un personnage seul dans son histoire. Ses angoisses de séparation et de retrait d'amour semblent d'autant plus en lien avec son narcissisme

primaire que sa mère, et non pas la mère-jument de remplacement, n'apparaît qu'en tant que femme du père dans la planche Baiser, alors que Pattenoire préfère la mère-maman de Portée. À propos de son narcissisme en lien avec l'objet-mère, son ambivalence est en fait une ambivalence entre le bon et le mauvais objet-mère révélant une certaine toute-puissance de Gülsen quand elle gratifie la « plus gentille » mère-jument de remplacement qui la nourrit, et juge négativement la mère de Hésitation qui allaite un autre pair la « moins gentille ». D'autre part, les planches Hésitation et Charrette lui font aussi clairement exprimer des angoisses d'abandon et d'exclusion, planches qui sont suivies par celle du Jars qui révèle des angoisses du côté de la castration. Enfin, le dénouement de l'histoire la plonge dans une panne :

Comment les aventures de Patte-Noire vont-elles se terminer ?

*« Je sais pas »*

*« Essaie d'imaginer ? »*

*« Quand c'est fini alors ? »*

*« Oui comment ça fini ? »*

*« ... je sais pas on fait rien »*

Je fais la supposition que Gülsen, face à la question œdipienne qui lui provoque de fortes angoisses d'abandon et de retrait d'amour, opère une défense notamment par la régression vers un narcissisme antérieur. A ce moment là, Gülsen ne sait pas encore comment elle va sortir de ce dilemme œdipien. Et la planche de la fée résume tout à fait bien cela : en premier lieu elle fait le vœu d'un œuf, que l'on peut entendre comme un cocon primitif protecteur, puis de pouvoir voler (le père des bras sa mère ?) et elle reste en panne au troisième vœu, bloquée dans la réponse *« je sais pas »*. Enfin, au delà d'une certaine rivalité fraternelle, notamment dans la planche Bataille, le thème de l'enfant unique émerge par le choix de la mère qui se fait téter par un autre que Gülsen (elle ne s'identifie pas au

mouton qui tête) dans la planche Hésitation, personnage le moins gentil.

### **c. L'entretien sur l'autorité**

Le concept d'autorité en tant que tel n'est pas encore repéré par Gülsen, ce qui n'est pas surprenant pour son âge. Comme Nicolas et Salim, elle ne connaît ni le mot « autorité » ni sa signification, de même pour le mot « obéir ». Par contre elle peut répondre à la question de qui commande à la maison et à qui elle obéit. Et il y a concordance entre les figures d'autorité qu'elle nomme et les figures d'autorité à qui elle obéit. Mais cela n'est valable que pour la sphère familiale, Gülsen ne peut dire quelles sont les figures d'autorité à l'école :

« À l'école qui commande ? »

« *Je sais pas* ».

Par contre ces figures sont aussi bien des enfants que des adultes :

« À la maison qui est-ce qui commande ? »

« *Papa Y et G mon père et ma mère (...)* »

Il ressort que les figures d'autorité de Gülsen ne sont ni construites à partir de la différence des générations, ni à partir de la différence des sexes. Gülsen conclut même l'entretien par un jeu de mot turc de sa sœur qui évoque bien la non-distinction entre son père et sa mère :

« Tu obéis à qui ? »

« *À la maison ma père Y ma mère et Y (frère) et G (sœur) (...) mon petite sœur dit toujours ane (mot turc) papa »*

« Ça veut dire quoi ? »

« *Ça veut dire que papa c'est maman* ».

### **d. Synthèse du cas de Gülsen**

La problématique phallique est présente chez Gülsen, bien que peu à travers les attributs phalliques. Elle signifie surtout la présence de la fonction tierce. De ce fait, les différences des sexes et des générations ne sont pas mises en place. Toutefois les identifications de Gülsen se font principalement sur les adultes et surtout l'imaginaire maternelle orale. Le déplacement de l'Œdipe sur la fratrie et la rivalité fraternelle ne sont pas l'indice d'un vide laissé par les imagos et les fonctions parentales d'autorité, comme c'est le cas pour Nicolas et Salim. Gülsen opère son entrée dans le registre de l'avoir, tout en étant encore très prise dans l'autorité de la fonction maternelle incarnée par l'imaginaire maternelle, ce qui est normal aux vues de son âge et son sexe.



### **3. Résultats : l'enfance-reine**

Avant de commencer la synthèse et l'analyse des protocoles cliniques, je rappelle que l'hypothèse à vérifier ici est que la nouvelle figure d'autorité prônée par le discours social hypermoderne, l'« enfance », a des effets sur la construction des figures d'autorité chez les enfants : les différences des sexes et des générations ne sont plus des repères structurants la fonction et l'imgo de la figure d'autorité paternelle œdipienne. Au contraire il s'agirait pour les enfants hypermodernes de se constituer une figure d'autorité auto-référée dans une identification préférentielle à soi-même et aux pairs.

Une hypothèse opérationnelle issue des premiers résultats statistiques a été formulée, selon laquelle cette non-reconnaissance des deux axes fondateurs de l'Œdipe a pour conséquence que la fonction du père prend une place particulière au moment de l'Œdipe : normalement supporté par la différence des sexes et des générations, l'identification au père phallique œdipien fait défaut, il ne constitue plus une figure d'autorité, au profit de l'enfance.

#### ***3.1 Synthèse et analyse des protocoles de Gülsen, Nicolas et***

##### ***Salim***

Cette synthèse est organisée différemment des cas cliniques. Dans cette partie, les protocoles de Patte-Noire, les dessins et les entretiens sur l'autorité sont réunis par indicateurs, qui sont les suivants : la différence des sexes, la différence des générations, les identifications, les figures idéales, le Surmoi et le narcissisme. Trois paragraphes concernant les confusions de registre, les pannes des enfants à certains passages du

protocole et les relations aux pairs sont développés à la suite des indicateurs.

### **3.1.1 Trois niveaux de « discours » : adresse, transfert et projection**

Le premier résultat observé est un décalage des résultats à un double niveau : un premier niveau méthodologique de recueil des données, quantitatif ou qualitatif, et un second niveau de par la nature des outils de recueil des données, quand les outils utilisés sont projectifs ou non.

Nous avons découvert dans la première phase statistique de l'étude, dans le tableau 5 : taux de familles recomposées ou monoparentales dessinées dans la famille réelle, en pourcentage (p 159), qu'il y a un certain décalage entre les phénomènes observés dans la réalité sociale de la famille moderne et sa représentation par l'enfant. Ce décalage entre la réalité sociale et sa représentation psychique m'a amené à formuler l'hypothèse que les enfants construisent leur représentation de la famille à partir des imagos parentales et non à partir de la situation réelle. Les résultats de la deuxième phase ont confirmé mon hypothèse : dans les dessins et protocoles de Patte-Noire, certains des trois enfants que j'ai présentés ne dessinent ou ne mentionnent pas certains membres de leur famille dans le récit des aventures de Pattenoire. Ou, au contraire, ils font apparaître des personnages à une place autre que celle tenue dans la réalité, l'exemple le plus flagrant étant Salim qui ne dessine ni ne mentionne pas dans le Patte-Noire ses frère et sœur plus âgés mais inscrit dans les deux épreuves projectives ses petits cousin et cousine en place de fratrie.

À ce premier niveau méthodologique, le décalage est dû au fait que la relation

intersubjective n'est pas la même. La position du chercheur<sup>17</sup> change selon qu'il adopte une méthode de recueil collective ou individuelle. Lors des passations collectives la relation, le transfert, était entre le groupe de chercheurs et le groupe classe, puis lors des passations individuelles la relation et le transfert étaient entre un chercheur et un sujet. Cette dernière modalité relationnelle a engendré une parole adressée et ce autant pour le chercheur que pour le sujet. Or la parole adressée nous ouvre la porte vers la compréhension du sujet dans sa singularité. Cette compréhension est devenue possible également grâce au changement de la technique du traitement de données. Dans les passations individuelles de la seconde phase de l'étude, nous avons introduit une analyse qualitative, à partir de la parole du sujet, basée sur l'interprétation en fonction d'indicateurs définis, là où nous pratiquions une analyse quantitative statistique. Or, la parole du sujet et l'interprétation de données projectives ont une valeur explicative en tant qu'ils témoignent d'une certaine vérité du sujet. La relation transférentielle permet de distinguer les contenus manifestes des contenus latents, les mécanismes primaires des secondaires, les pulsions, les affects et les représentations. Mais si la psychologie clinique d'orientation psychanalytique travaille avec le sujet dans sa singularité, ce sujet est pris dans le lien social. Elle a à « faire avec » cette dimension car les mutations du lien social provoquent un changement de l'expression de la souffrance du sujet. Il est donc indispensable pour les psychologues cliniciens non seulement d'observer mais de prendre en compte ces mutations.

C'est ce qui a été constaté dans la première phase statistique de notre recherche au cours de laquelle nous avons découvert, à travers la place du père dans les dessins, que les deux axes fondateurs de l'Œdipe, les différences des sexes et des générations, sont bien repérés par les sujets mais ne sont pas pour autant structurants pour ce qui concerne la constitution

---

17

D. Druzhinenko-Silhan, C. Girerd, V. Dufour, Pr. S. Lesourd. (2008) « La distinction entre réalité sociale et réalité psychique : un point crucial dans la construction méthodologique de la recherche CoPsyEnfant ». En attente de parution.



des figures d'autorité.

L'importance de ce premier stade de la recherche est la possibilité d'appliquer les critères scientifiques de généralisation et de représentativité des résultats. A notre sens, même si en s'arrêtant au premier stade de la recherche nous aurions pu dire que notre recherche était valable, sa validité écologique est confirmée par le deuxième stade, par la découverte du sens subjectif des chiffres obtenus. Ce second temps permet de repérer quels sont les effets des changements sociaux sur le sujet, ce travail ne pouvant être éclairé qu'à partir d'une étude qualitative, qui comprend une technique qualitative du recueil de données et une technique qualitative du traitement de données, qui ne se limite pas aux constats de tel ou tel phénomène mais va plus loin en cherchant au-delà des données statistiques. C'est à partir de l'interprétation que nous avons eu un regard sur les mécanismes psychiques masqués derrière les phénomènes observés : non seulement les thèmes sont importants à relever mais surtout la façon de chacun de les aborder, c'est-à-dire les procédés formels repérables de deux manières. La première est le langage : les procédés d'élaboration du discours sont sous-tendus par les opérations défensives inconscientes dont ils sont la traduction manifeste. La seconde manière est le dessin, en particulier dans sa dimension projective : « *La page où l'on gribouille est donc le théâtre d'un conflit : le conflit intérieur de la défense du moi aux prises avec les pulsions instinctives.* » (Corman, 1966, p 67).

En second lieu nous avons observé un autre décalage, cette fois entre les réponses des enfants lors de l'entretien sur l'autorité et celles données dans les dessins et par la parole dans les dessins et le Patte-Noire. Les réponses du registre conscient ne sont pas les mêmes que celles données inconsciemment par le biais de la projection. En effet, les figures

d'autorité sont bien présentes dans le discours conscient de l'entretien et il s'agit dans tous les cas d'adultes : Nicolas cite les maîtresses de l'école, Gülsen et Salim citent leur famille, surtout les parents. Or nous avons vu que les personnes support d'identification et les figures idéales, constitutives des figures d'autorité, qui ressortent non seulement de leurs dessins mais aussi de leurs récits de Patte-Noire sont en grande majorité des enfants, qu'ils soient des pairs, des frère ou sœur, et/ou le sujet lui-même.

Ce second niveau de décalage se trouve au sein même de la seconde méthode qualitative. Il résulte de la nature même des outils de recueil des données. Selon les outils que l'on utilise, les thèmes abordés, les processus psychiques et les défenses mises en jeu ne sont pas les mêmes. Cela même si les deux niveaux de discours, manifeste et latent, sont toujours présents. Par définition, les tests projectifs tels que les dessins ou le Patte-Noire provoquent chez les sujets le mécanisme psychique de projection, qui n'intervient pas dans l'entretien. Cela nous permet mettre en évidence la dimension du discours social, à travers le discours conscientisé des enfants lors de l'entretien, et ses effets sur la réalité psychique des enfants dans les tests projectifs en tant qu'il s'agit, dans la situation projective, de mettre à jour les processus en jeu dans la rencontre entre le monde interne et la réalité externe.

Et quelque soit l'épreuve projective, la problématique au cœur de la construction psychique de l'enfant à ce moment ressort pareillement. En effet, nous constatons dans les trois cas étudiés ici une redondance de la problématique au sein des épreuves projectives : un lien thématique apparaît entre le premier dessin, non spontané et adressé puisque répondant à une demande mais néanmoins libre de par la consigne, et le dessin de la famille de rêve, avec consigne mais sans support perceptif, mais aussi avec des éléments du Patte-Noire, épreuve thématique standardisée. En effet, pour les trois enfants du tout-venant, le thème présent dans le premier dessin semble contenir toute la problématique psychique actuelle

au travail pour chacun, retrouvée dans le dessin de la famille de rêve et dans le Patte-Noire. Or, si les dessins et le Patte-Noire sont des épreuves projectives, les premiers sont non standardisés alors que le second l'est : dans les dessins avec consignes, des thématiques sont suggérées mais sans support visuel puisque les enfants dessinent eux-mêmes sur des pages initialement blanches. Le Patte-Noire, lui, propose un support perceptif thématique, les aventures de Pattenoire, et d'autres thématiques au sein des premières à travers les consignes et les questions de synthèse posées à l'enfant. Les caractéristiques perceptives favorisent plus ou moins, suivant l'épreuve et selon les planches, la réactivation d'émergences fantasmatiques. Leur éventail, relativement circonscrit par le matériel, fait écho aux problématiques infléchissant le développement à un moment donné, tel un cliché instantané de la psyché. De plus, un dessin « libre » n'est pas un dessin « spontané ». En effet, ce que l'on appelle couramment un « dessin libre » est une incitation à dessiner mais sans thème imposé, alors que la consigne d'un dessin induit un thème.

Tout d'abord, nous constatons à travers cette observation que la notion de perception dans la projection n'est pas à prendre comme un élément de la réalité traité par l'appareil sensoriel mais il est à comprendre au sens du registre du réel. Le discours social constitue un réel pour l'enfant puisque c'est le contexte au sein duquel il a à se construire et se déployer. Le discours social est donc un réel, perçu et traité par l'enfant sur le registre imaginaire, caractéristique fondamentale du mécanisme de projection névrotique (J. Lacan, 1957/1958, p 402), processus imaginaire mettant le sujet en prise avec le monde extérieur. Le réel est donc le point de départ et celui d'aboutissement du processus de projection (Sami Ali, 1970, p 141). Ainsi la perception dans la projection emprunte ce même chemin : *« Il s'en suit que le recours à la perception, chez le sujet, doit être considéré comme une justification rétrospective d'une relation primitive au monde dont on veut méconnaître le caractère imaginaire. »* (Sami Ali, 1970, p 97) ; enfin, cela que la

projection soit présente dans sa dimension défensive à la solde du principe de plaisir, ou comme processus psychique constitutif de l'identité de l'enfant en tant qu'il permet la distinction dedans / dehors : les épreuves thématiques standardisées, telle que le Patte-Noire, par ce qu'elles imposent semblent favoriser la dimension défensive de la projection, c'est-à-dire une réponse de l'enfant en réaction face à une situation imposée (consigne de dessin, planche thématique de Patte-Noire). Alors qu'une épreuve non thématique, telle les dessins, semble plutôt favoriser la dimension de processus constitutif de la psyché par une réponse de l'enfant par laquelle il crée une nouvelle réalité qui lui appartient (dessin libre) à partir de son imaginaire : « *On comprend donc que dans le test du dessin de famille la projection ne se fait pas exactement de la même façon que dans les autres tests projectifs, que les défenses vont s'opérer sur un mode plus actif, les situations anxieuses par exemple étant plus écartées, et que les identifications vont être plus volontiers régies par le principe de puissance.* » (Corman, 1964, p 39).

Ainsi les problématiques révélées par le dessin libre se retrouvent dans les dessins de famille imaginaire et dans le Patte-Noire mais avec un décalage dû à la prégnance de l'aspect défensif du mécanisme de projection : comme nous pouvons l'observer dans les études de cas précédents et comme nous le constaterons à de multiples reprises par la suite, les dessins permettent de mettre à jour les effets, les « résultats » en quelque sorte, du discours social prônant l'enfance comme figure d'autorité, alors que le Patte-Noire met à jour préférentiellement les processus psychiques sous-jacents qui aboutissent à ces effets.

### 3.1.2 Effets du discours égalitaire et de la centration sur l'enfant

Comme constaté dans les résultats statistiques, l'analyse qualitative des protocoles de Gülsen, Salim et Nicolas, confirme la défaillance des différences des sexes et des générations dans la construction psychique à l'heure hypermoderne.

#### 3.1.2.1 La différence des sexes

Nous avons observé que la différence des sexes dans la dimension féminité/masculinité est relativement bien marquée dans les trois dessins, ce qui corrobore les observations de R. Perron : « *Dès 4 ans, la différence des figurations du père et de la mère est extrêmement nette au regard d'une analyse systématique.* » (R. Perron., M. Perron-Borelli., 1975, p 644). Toutefois, la différence entre la masculinité et la féminité passe principalement par les cheveux, que ce soit pour Salim ou pour Nicolas. Or, toujours d'après R. Perron, les cheveux ne constitue pas un indicateur fiable de cette dimension à cet âge : « *Mais, à 4 ans, les cheveux ne sont pas encore indicatifs du sexe.* » (R. Perron., M. Perron-Borelli., 1975, p 644). Cependant R. Perron ne précise pas ici de quelle dialectique sexuelle il parle.

Or il est important de ne pas confondre la féminité et la masculinité avec la question des positions féminine et masculine par rapport au désir, qui se jouent selon la dialectique phallique/châtré pour les enfants de cette tranche d'âge. Et la différence phallique/châtré est beaucoup moins clairement repérée. Il y a un net décalage entre ces deux différenciations dont nous pouvons déduire que le repérage de la première différence n'est pas du tout représentatif ni prédictif du repérage de la seconde, comme l'indique la

remarque de R. Perron. Bien au contraire, les deux garçons, Nicolas et Salim, ont bien marqué la différence fille/garçon, or ils sont justement le plus en difficulté avec la différence phallique/châtré, alors que Gülsen, qui n'a pas signifié graphiquement la différence féminité/masculinité, traite par la parole la dialectique phallique/châtré au sein du complexe œdipien avec son père.

Par contre ce décalage observé dans les dessins n'est pas retrouvé dans le Patte-Noire : dès le frontispice et dans les récits, l'attribution d'un sexe à chacun des personnages est soit pas du tout mise en place (c'est le cas de Gülsen), soit mise en place mais inversée entre le père et la mère (c'est le cas de Nicolas pour qui le mouton-père est la mère et le mouton-mère est le père), ou encore elle est mise en place mais est inversée pour le sujet lui-même (c'est le cas de Salim qui s'identifie à une fille). Or, dans le Patte-Noire il est justement moins question de la masculinité et de la féminité que du masculin et du féminin, selon la dialectique phallique/châtré. Ainsi elle pose des difficultés aux enfants.

Or nous savons depuis Freud que la différence des sexes se construit en plusieurs étapes et que la tranche d'âge des enfants présentés ici est justement celle où la dialectique sexuelle passe de la polarité passif/actif, organisation préœdipienne de la différence des sexes sans prédominance du phallus car il n'existe pas encore de féminin ni de masculin, à l'organisation génitale. À ce stade la polarité sexuelle se joue entre l'organe génital et le châtré, c'est-à-dire sous le primat du phallus dans une organisation où l'opposition entre les deux pôles se fait à partir du masculin exclusivement, le féminin n'existant pas encore. Ce n'est qu'à la puberté que la polarité sexuelle coïncidera avec les pôles masculin et féminin. Donc la différence des sexes se construit en plusieurs étapes à partir d'un jeu d'identification qui commence quand l'enfant est encore indifférencié sexuellement, dans une distinction nette entre le sexe anatomique et le sexe identitaire auquel l'enfant s'identifie (T. Vincent, 2002).

Mais le point commun des dessins et du Patte-Noire à propos de cette problématique est que la difficulté des enfants est moins la présence du phallus, bien qu'il soit peu représenté alors qu'ils sont justement à un âge où cette question est primordiale, que son attribution à quelqu'un. La fonction phallique en tant que telle est repérée et existe mais aucune imago ne l'incarne. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une ignorance de la différence des sexes, position initiale des enfants envers cette question, le phallus est là, mais d'un empêchement quant à la répartition des sexes. Or comme nous venons de le rappeler, la dialectique se joue à cet âge entre ceux qui ont le phallus et ceux qui ne l'ont pas. À ce titre, le cas de Nicolas est exemplaire. Souvenons-nous que dans le premier temps de ses dessins, Nicolas pose la question de l'appartenance de l'arbre-phallus situé entre lui et son père, sans pouvoir y répondre. Dans le deuxième temps du Patte-Noire, il attribut le phallus au père auquel il s'identifie dans une situation œdipienne tout à fait classique. Si au premier abord il semble que la dialectique de la différence des sexes est finalement bien posée pour lui, l'inversion des sexes des parents dans le Patte-Noire, où le père est le mouton-mère et la mère est le mouton-père, cela au prix du déni des détails sexuels anatomiques et d'une projection des oreilles en cornes, nous dit le contraire : l'attribution du phallus rate puisque c'est finalement la mère qui en hérite. Ainsi Nicolas, tout en posant la dialectique de façon illusoire sur le complexe œdipien, en reste à une identification à la mère phallique, masculine, des stades antérieurs, celle de la question de l'origine des bébés, pourvue d'un « en-plus » en ce qu'elle est l'objet d'amour du père et porte l'enfant en elle, c'est-à-dire celle qui est et a le phallus. Ainsi Nicolas n'attribue pas le phallus à un père imaginaire œdipien comme le contenu manifeste le suggère mais à la mère masculine : « *Ce qui différencierait les deux modes d'interrogation de la différence sexuelle, vision de l'autre sexe et recherche sur l'origine des enfants, c'est que dans le deuxième cas, elle se tournerait vers la figure maternelle pourvue d'un « en-plus », que l'enfant n'aurait pas, et*

*qui ferait de la mère un être phallique, soit un être non-châtré, c'est-à-dire masculin. La différence des sexes passerait alors entre la mère (phallique) et l'enfant (châtré) ... »* (S. Lesourd., 1996, p 30). Le passage du phallus de la mère phallique masculine au père imaginaire œdipien ne peut être complètement réalisé par Nicolas : d'ailleurs cette mère il ne peut l'amputer de ses bras, sinon « (...) *elle pourrait faire rien* ». Il reste inconsciemment pris dans une relation duelle, au sein de laquelle la différenciation des sexes se joue entre lui et l'imgo maternelle phallique dans laquelle le père n'est qu'une figure de cette dernière et non un véritable tiers séparateur.

### **3.1.2.2 La différence des générations**

Comme la différence féminité/masculinité n'est pas représentative de la différence phallique/châtré, la différence entre les grands et les petits n'est pas non plus représentative d'une différence entre les générations. En effet, la prise en compte de la réalité de la taille des personnages n'est pas significative de la différence adulte/enfant : bien que la taille des personnages dessinés par les trois enfants soit globalement respectée dans les dessins, semblant différencier les enfants et les adultes, dans le Patte-Noire, cette différence des générations n'est pas bien marquée puisque les parents sont certes des « grands » mais âgés de 6 ans, comme les frère et sœur aînés. Il ne s'agit plus d'une différence entre enfant et adulte mais entre grand et petit, qui ne marque pas une différence de statut mais une prise en compte de la réalité des corps. Comme si le simple fait d'être plus âgé ou plus grand physiquement que le sujet suffit à marquer une différence, vide de sens symbolique, et dans une vision autocentrée : il y a les plus petits que moi, moi et ceux de mon âge, et les plus grands que moi. Cet effet est renforcé par le type d'alignement des personnages dans les dessins : les personnages sont alignés plutôt par la tête, que ce soit en famille réelle ou en



famille de rêve. L'alignement reflète le manque de repère de la hiérarchie des places et des rôles au sein de la famille. Grand ou petits, tout le monde est au même niveau, tout le monde a le même statut. La prise en compte de la réalité de la taille des personnages ne compense pas le déni du symbolique des places par un alignement des personnages par la tête.

Ainsi, absente du discours manifeste et latent des enfants, la différence des générations n'est pas repérée comme un mode d'organisation des interrelations sociales à partir duquel l'enfant va se construire. Mais au contraire, il semble que l'égalité de statut soit de rigueur pour tous. Et nous savons que le statut donne du pouvoir alors que l'autorité est référée à une place particulière. À « tête égale » avec les adultes, les enfants ont le même statut et sont détenteurs du même pouvoir qu'eux. Personne n'a de place particulière lui conférant de l'autorité. La séparation entre les enfants et les adultes n'est pas assimilée, ne vaut pas au sens du registre symbolique.

Or cette différence est élémentaire pour la construction identitaire et psychique dans la mesure où c'est à partir d'elle que se joue l'antériorité d'une génération fondatrice de la seconde, c'est-à-dire d'une part la question des origines, qui d'autre part est créatrice d'une dette de l'enfant envers les parents. Elle est également élémentaire au sein du complexe d'Oedipe en ce qu'elle participe de l'interdit de l'inceste et de la promesse œdipienne. Enfin, comme je l'ai développé dans la partie théorique, la génération plus âgée que le néotène permet à celui-ci de survivre malgré sa naissance prématurée et sa détresse originaire. C'est à partir de cette relation d'aide que naît la relation d'autorité et que l'enfant se forme ses premières figures d'autorité, dans un cadre qui contient ses angoisses.

Cette défaillance de l'aspect structurant de la différence des générations est une suite logique de la défaillance de la différence des sexes car elles forment un couple

indissociable. Et si la première est mise à mal, la seconde l'est aussi par voie de conséquence. C'est en accédant à la fonction paternelle œdipienne (celui qui a le phallus, reconnu comme masculin), c'est-à-dire surmoïque, que l'enfant s'inscrit psychiquement dans une transmission transgénérationnelle à travers son Surmoi, en tant qu'héritier du Surmoi de ses parents, et accède à une instance socialisante. Tant que la différence des sexes n'est pas construite, l'enfant reste dans la dialectique de l'être référé et identifié à une mère phallique toute-puissante qui est et a le phallus. La différence des générations suppose, elle, que le passage de l'être à l'avoir soit accompli au moins partiellement par l'enfant, c'est-à-dire que celui-ci doit s'identifier au père détenteur du phallus, vouloir être ce père pour avoir le phallus.

D'ailleurs, les adultes sont très peu présents dans leurs histoires respectives, dans un mouvement confirmant que la question, pour ces enfants, n'est pas vraiment là. Par contre, la présence et le rapport aux autres enfants ainsi que la différence entre les petits et les grands enfants sont prégnantes pour chacun d'eux. En effet leurs dires et histoires sont très centrés sur les pairs. Ainsi, Nicolas et Salim expriment une grande rivalité avec les plus grands de leur fratrie : Salim les scotomise purement et simplement de ses dessins et de la famille de Pattenoire, Nicolas insiste sur la peinture de leurs pieds et la grandeur de leurs chambres respectives et devient l'aîné dans le Patte-Noire. Gülsen semble moins prise dans cette rivalité, mais nous connaissons la place particulière que son frère et sa sœur prennent dans son économie psychique et sa problématique œdipienne. Toutefois à propos de ses dessins, elle tente par deux fois de se situer par rapport à sa sœur qui est petite mais qui grandie alors qu'elle-même était aussi petite auparavant, et elle inverse les places de la fratrie dans le Patte-Noire, la sœur devenant l'aînée, le frère le benjamin et Gülsen restant à sa place. Si ces exemples démontrent bien qu'une certaine rivalité fraternelle est présente, celle-ci est normale dans une certaine mesure, nous y reviendrons dans un paragraphe

ultérieur. Ils montrent également, pour ces enfants hypermodernes, une véritable centration sur les pairs, en rivalité ou pas, et une tentative de se situer par rapport à eux. Cela sera confirmé par les figures d'identification et les figures idéales.

### **3.2 « Tout ce père »**

Conséquences de la défaillance des différences des sexes et des générations dans la construction des figures d'autorité, la figure du père phallique œdipien est mise à mal, notamment à travers les identifications, les instances idéales et le narcissisme.

#### **3.2.1 Les identifications**

Dans le dessin du bonhomme, deux enfants sur trois, Gülsen et Salim, mettent un pair en position de personnage d'identification. De la même façon, le personnage d'identification (dessiné à gauche et en premier) du dessin de la famille réelle est un pair pour chacun des trois enfants. Ainsi les personnages d'identification des dessins des enfants se situent dans les résultats statistiques de la première phase de l'étude (Cf. tableau 3), les deux garçons et la fille, si l'on admet que dans le dessin de Gülsen le frère est un substitut du père : les deux garçons ont dessiné la fratrie (Nicolas a dessiné sa sœur et Salim a dessiné ses cousins-fratrie) comme personnage d'identification et la fille a dessiné son père. Les résultats statistiques sont également confirmés dans le dessin de la famille de rêve : les garçons ont dessiné un autre (Salim) et le sujet lui-même (Nicolas) en position de personnage d'identification, et Gülsen a dessiné un autre (le lapin). La tendance globale qui se dégage de tous les types de dessins et pour chacun des enfants en ce qui concerne le

personnage d'identification est qu'il s'agit majoritairement d'un pair, souvent de la fratrie ou le sujet lui-même.

Si une certaine unité émerge globalement des dessins, les trois protocoles de Patte-Noire sont différents entre eux. Nous retrouvons dans le Patte-Noire les identifications des enfants dans le dessin de famille de rêve : le sujet pour Nicolas, les pairs pour Salim et les parents pour Gülsen.

Nicolas est l'enfant le plus centré des trois sur Pattenoire : dans les préférences-identifications, sur les huit fois où il peut répondre un personnage d'identification, cinq fois il s'agit de Pattenoire. Les trois autres sont tous les personnages qu'il voudrait être dans les planches les plus aimées : le père de la planche Baiser, le puissant de Charrette et la mère de l'image Jument. Dans les questions de synthèse, Pattenoire est le plus et le moins heureux, le plus gentil, le préféré du père et de Nicolas. Par contre, celui-ci ne peut répondre personne d'autre que Pattenoire aux autres questions de synthèse, indiquant par là une certaine défaillance des mouvements identificatoires. Ainsi sur les quinze questions de préférences-identifications et de synthèse, Nicolas ne peut répondre sept fois, il répond Pattenoire cinq fois et trois fois un adulte. Très en difficulté dans ses processus identificatoires, il est très centré sur Pattenoire, c'est-à-dire lui-même, au détriment des adultes et des pairs surtout.

Salim, lui, n'est pas centré sur lui comme Nicolas mais sur les pairs : que ce soit dans les planches aimées (excepté la seconde choisie) ou non-aimées (excepté la première choisie), le plus heureux, les plus et moins gentils et les préférés des petits moutons blancs et de lui-même, il s'agit d'un pair. D'ailleurs il est intéressant de constater qu'il ne répond pas à la préférence des adultes et de Pattenoire. Le seul adulte à qui il s'identifie est le puissant de

la planche Charrette, celui qui pousse le mouton dans le camion. Les deux seules fois où il s'identifie à Pattenoire sont à l'occasion de la seconde planche aimée, Jars, et de la première planche non-aimée, celle où Pattenoire rêve de son père. Ainsi aux quinze questions de préférence et de synthèse, il ne répond pas cinq fois, il répond un pair sept fois, il répond Pattenoire deux fois et un adulte une fois. Comme Nicolas, les identifications de Salim sont défailtantes, avec une forte centration sur les pairs, au détriment de Pattenoire et des adultes.

Gülseven se projette dans des personnages d'identification différents de ceux des garçons, dans les dessins et les statistiques de Corman. Nous l'avons vu pendant la présentation de son cas, elle s'identifie majoritairement à l'imaginaire maternelle, sept fois en tout (sur quinze questions de synthèse et préférence) : dans la troisième planche la plus aimée, la seconde planche non-aimée, le plus heureux et le plus gentil, elle est la préférée du père, de Pattenoire et de Gülseven elle-même. Elle s'identifie une fois à Pattenoire dans la première planche la moins aimée, Nuit. Elle s'identifie deux fois à un pair, une fois pour la seconde planche la plus aimée (Tétée 2) et une fois pour le moins heureux. En dehors de la mère, Gülseven cite cinq fois un adulte lors des préférences-identifications : trois fois le père (celui de la planche Hésitation, planche la plus aimée, il est le préféré de la mère et des petits moutons blancs), une fois un puissant comme moins heureux, une fois un adulte non nommé qui est le moins gentil. Encore contrairement aux garçons, seule la troisième planche la moins aimée ne lui permet pas de formuler de réponse. À ce propos, Gülseven est presque l'inverse des garçons, car, outre le peu de non-réponse, elle répond plusieurs personnages pour une question à deux reprises, ce qui constitue sa particularité : le moins heureux est un puissant et un pair, et le personnage préféré des petits moutons est « les parents ». En résumé, sur les quatorze réponses qu'elle donne, elle cite trois fois un enfant (une fois Pattenoire et deux pairs) et douze fois un adulte. Les processus identificatoires de

Gülseven ne semblent pas empêchés, avec toutefois une identification massive aux adultes parallèle à une mise à l'écart des pairs et d'elle-même.

Il résulte que pas un seul des trois enfants ne rentre dans les moyennes statistiques de Corman, que ce soit leurs identifications à Pattenoire, aux petits moutons blancs ou aux parents. Corman a repéré une succession dans les identifications à partir d'un large échantillon d'enfants à qui il a fait passer son test projectif. Il en conclut ceci : « *Les identifications seront alors multiples. Il y aura en premier lieu l'identification de réalité, si le sujet est lui-même représenté. En second lieu, l'identification de désir ou de tendance, par laquelle le sujet se projette dans le ou les personnages qui satisfont le mieux la tendance en question (...)* En troisième lieu il y a l'identification de défense, en général au puissant qui symbolise le sur-moi. » (Corman, 1964, p 46). Nous allons suivre cet ordre et comparer ses résultats, obtenus dans les années 1955-1965, et les nôtres. Cette comparaison nous permettra de mettre à jour les modifications dans la structuration psychique des enfants à l'heure actuelle.

Il ressort de l'enquête de L. Corman (1961), que la moyenne des identifications à Pattenoire est de 2/5, soit 6 à 7 identifications par test. Or aucun des trois enfants observés ici ne s'identifie autant à Pattenoire. Le cas de Nicolas est un peu particulier. S'il ne s'identifie « que » cinq fois à Pattenoire, ce qui est un peu moins que la moyenne de Corman, mais au regard du fait qu'il ne s'identifie à personne d'autre, l'identification au héros paraît très forte. Selon Corman cela signe en général un Moi rigide chez un individu incapable de n'investir aucun des membres de la famille, dans un défaut de relations affectives conduisant à un retrait de la libido objectale en libido narcissique. D'ailleurs, je rappelle que les personnages du frontispice de Nicolas sont les enfants et les parents mais

qu'ils ne se connaissent pas, ce qui va tout à fait dans le sens de Corman. De plus, nous avons vu que le narcissisme de Nicolas est relativement autocentré, mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce point ultérieurement. Par contre, Gülsen et Salim montrent une faible identification au héros, en dessous de 5, ce qui dénote un malaise. L'identification de réalité est celle réalisée sur le personnage qui ressemble le plus au sujet lui-même. Elle est assumée par le Moi. Un nombre faible d'identifications de ce type dénote un état dépressif et une culpabilité. En grand nombre, elles indiquent un retrait narcissique, une incapacité d'investir quelqu'un d'autre que soi-même (déception dans les relations affectives).

Quant aux identifications aux petits blancs, les pairs, d'après l'étude menée par L. Corman, elles sont normalement les deuxièmes en importance et représentent 1/5 de la totalité des identifications, soit entre 3 et 4 par test. Or comme pour les identifications à Pattenoire, aucun des trois enfants ne se situe dans cette moyenne. Nicolas ne s'identifie aucunement à un pair et Gülsen s'identifie par deux fois. Tous deux sont très largement en dessous de la moyenne de Corman. Quant à Salim, il est par contre largement au-dessus, totalisant sept identifications à un pair. Pour Corman l'identification aux petits blancs est souvent une identification régressive, plus jeune que Pattenoire. Il s'agit alors d'une identification de désir, c'est-à-dire une identification de défense face à une situation traumatisante qui conduit l'individu à retrouver « un état régi par le principe de plaisir ». Cela n'est valable que pour Salim : les petits blancs de Nicolas ont le même âge que Pattenoire, ce que l'on peut interpréter comme un dédoublement des identifications dès le frontispice. Ceci renforce la centration de Nicolas sur lui-même au détriment des autres. Gülsen conserve sa place dans la fratrie dans le frontispice mais elle inverse les places de son frère et sa sœur, le mouton-fille est l'aîné et le mouton-garçon est le dernier. Mais Pattenoire qui la représente est déjà régressif puisqu'il a trois ans.

La troisième identification par ordre d'importance est celle aux parents, qui représente des identifications progressives. Cette identification constitue le principal élément de la situation œdipienne. Corman ne donne pas de statistiques pour cette identification.

Pourtant dans les cas présentés ici, les identifications parentales ne viennent en troisième position que pour Nicolas qui s'identifie d'abord à Pattenoire et à personne. Il s'identifie deux fois à des imagos parentales, une fois au père de Baiser (première image préférée), et une fois à la mère de Jument (troisième image préférée). Salim lui ne s'identifie pas du tout aux imagos parentales. Pour Gülsen, au contraire, elles représentent une identification massive avec dix identifications, dont deux au père (celui de Hésitation qui est la première image aimée, la seconde fois il est cité comme le préféré de la mère), et huit à la mère (celle de Tétée 1 qui est la troisième image aimée, celle de Rêve mère qui est la première non-aimée, la jument est la plus heureuse et la plus gentille, la mère est la préférée du père, de Pattenoire et du sujet). De plus Gülsen s'identifie une fois aux parents de façon indifférenciée, qui sont les préférés des petits moutons blancs. Toutefois il est nécessaire de tenir compte du fait que son identification fréquente à la mère peut être renforcée par le test lui-même dans lequel la mère a souvent un rôle primordial.

Les identifications aux imagos parentales sont particulières de par le fait que l'image parentale a un double aspect, apparaissant comme idéal du moi, ou comme censure frustrante comme dans l'identification à l'agresseur. Selon Corman, l'identification aux parents ou de façon plus générale aux puissants va souvent de pair avec des images aimées : selon lui, elles sont l'indice d'un plaisir ressenti face à la situation mais à condition d'être un puissant. Cela se retrouve tout à fait pour Nicolas, c'est d'ailleurs le seul moment où chacun des parents et un puissant apparaissent. Les trois enfants s'identifient au moins une fois à un puissant, ce qui est la seule identification qui est dans



la moyenne repérée par Corman. Toutefois, si l'identification de Nicolas au puissant est à propos de la seconde image préférée, il est le seul des enfants à suivre l'observation de Corman : Salim s'identifie au puissant de Charrette mais dans la seconde image non-aimée, et pour Gülsen le puissant est le personnage le moins heureux. Elle fait une identification de plus à un adulte de la planche Hésitation mais sans pouvoir déterminer qui il est, excepté qu'il est le moins gentil. De par ces éléments, il semble que l'identification au puissant n'est pas vécue de la même façon par les trois enfants. Autant celle de Nicolas lui procure sûrement de la satisfaction dans une sorte de maîtrise et d'idéal, autant celles de Salim et Gülsen sont plutôt vécues comme une identification au Surmoi, c'est-à-dire à l'agresseur, au parent frustrant, tel le parent de sexe opposé dans le conflit d'identification œdipienne. Selon A. Freud, cette « identification à l'agresseur » est la base du Surmoi. Cette identification de défense du Moi (B. Bettelheim, 1943) est déclenchée par la douleur, la frustration brutale et/ou l'agressivité d'autrui. L'angoisse est apaisée par l'introjection des qualités de l'agresseur, le Moi détenant ainsi son pouvoir destructeur. Ce mécanisme constitue le pivot du complexe d'Œdipe. Toutefois il est à remarquer que le puissant n'est jamais le père pour les enfants, il n'est pas la personne qui incarne l'interdit surmoïque.

Mais cette identification commune entre Gülsen et Salim prend toutefois une dimension particulière pour ce dernier au regard de ses autres identifications, notamment celles à des personnages féminins (Pattenoire dans le frontispice et le dessin de famille réelle). N'ayant pas suffisamment d'éléments pour affirmer franchement qu'il s'agit de cette problématique, la théorie d'A. Abraham (1976) sur le syndrome de l'identification inversée est intéressante pour notre propos. Selon son hypothèse, confirmée par les résultats de son étude, il existe un lien entre l'identification inversée et un déficit des identifications positives, notamment primaires (anaclitiques), ayant pour conséquences un sentiment de perte d'amour, une faible estime de soi, qui se traduisent par une valorisation du sexe

opposé. Les résultats d'A. Abraham renvoient à des processus d'identification avec le sexe qui a le plus de « pouvoir », une identification positive imposée par l'idéal du moi et qui participe à la constitution du moi idéal : « *Dans la constellation familiale, une situation dans laquelle le parent du même sexe que l'enfant est absent, trop faible ou méprisé, pourrait bien favoriser une telle dévalorisation de soi de l'enfant et multiplier les forces poussant vers une identification avec le parent « fort » dans le couple.* » (A. Abraham., 1976, p.32). Ainsi le parent de l'autre sexe que l'enfant joue le rôle d'autorité empêchant ainsi son choix en tant qu'objet d'amour. A. Abraham remarque également que cette modalité d'identification est plus forte chez les garçons et que « *Les enfants ayant une identification inverse sont de loin plus dépendants que les enfants normaux* » (Abraham. A., 1976, p.44).

Enfin, l'identification à personne, c'est-à-dire le refus d'identification, fait apparaître encore un décalage entre les constats de Corman et les régularités qu'il en a déduites. En effet, il en repère en moyenne deux par test, or Nicolas en formule sept, Salim cinq et Gülsen une. Corman les interprète comme une réaction de désarroi issue d'une vive anxiété, conduisant à un refus en bloc de la tendance. Cette anxiété entraîne le refus de participer à la scène, comme si le simple fait d'être là est déjà coupable. Signe d'une forte inhibition anxieuse, les esquives sont elles-mêmes esquivées. Répondre « être personne » constitue un refus, mais si certains enfants de cette étude ne s'identifient à personne comme Nicolas et Salim, pour autant ils ne formulent que peu de réponse dans ces termes. Voici deux exemples représentatifs :

Nicolas :

Qui est le moins gentil et pourquoi ?

Il met du temps à répondre alors je reformule la consigne

« *Le moins ...* »

Tu ne sais pas trop ?

« *Pas trop* »

Salim :

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

« *Je sais pas* »

« Si tu imagines »

« *J'ai pas trouvé* »

Ce type de réponses renvoie manifestement plus à une incapacité qu'un refus. Cette nuance n'entraîne pas du tout les mêmes implications. Dans le cas présent, ces incapacités interrogent du côté d'une forme de panne des identifications. Nous savons que les identifications sont un mécanisme qui, pris dans une relation à l'autre, aboutit à une modification du sujet dans le sens d'un état d'identité avec cet autre. Ce processus, associé aux instances qui se structurent, assure le sentiment d'identité du sujet. D'ailleurs, « *Ceci veut dire, pour certains chercheurs, qu'aucune identité de soi n'est possible, si ce n'est à travers le processus d'identification.* » (A. Abraham, 1976, p 22). Par voie de conséquence, l'enfant se sent protégé par ses identifications qui le libèrent de son sentiment de faiblesse. L'objet de l'identification anaclitique (A. Abraham, 1976) est gratifiant, et le lien est positif. Cette identification permet au Moi d'éviter la frustration due à l'absence. Elle protège le Moi contre les blessures narcissiques. Elle permet de limiter l'agressivité et à l'enfant d'accepter ce qu'il est, son sexe et sa nature. Par contre, il lui est nécessaire de se libérer de ses identifications pour établir une identité authentique de l'être, ce qui aura lieu à l'adolescence par la multiplicité des identifications.

Je relie cette panne identificatoire à la faiblesse des imagos parentales constatée plus haut, et notamment à la défaillance de l'imago paternelle chez les trois enfants. Celles-ci faisant

défaut, bien que remplacées dans une large mesure par des identifications à soi ou aux semblables, ne peuvent toutefois pas être complètement compensées par ces dernières. Je formule l'hypothèse que les carences d'identification à l'imgo maternelle peuvent, pour une part, être compensées par des identifications aux semblables, mais que les carences d'identification à l'imgo paternelle ne peuvent, elles, faire l'objet d'une telle compensation et c'est de ce manque que s'origine les pannes identificatoires constatées.

Seule l'identification au puissant est une donnée que l'on retrouve aujourd'hui identique à celle des enfants de l'époque de Corman. Mais avec la nuance que la prise de plaisir que Corman évoque, elle semble un processus moins d'actualité chez les enfants hypermodernes que celui du refus de la censure. Pour ces derniers, la prise de plaisir dans les identifications est déplacée sur les identifications aux semblables telles que celles à soi (Nicolas) ou aux autres (Salim).

L'étude des figures idéales des trois enfants nous permettra d'affiner ces premières analyses.

### **3.2.2 Les figures idéales**

Le moi idéal est cette fonction par où le Moi est constitué par la série de ses identifications à certains objets, ceux à propos desquels Freud souligne l'ambiguïté de l'identification et de l'amour. L'ambiguïté dont il s'agit désigne le rapport de l'être à l'avoir. Et en termes lacaniens, « a », objet de l'identification, est aussi « a », objet de l'amour car il arrache métaphoriquement l'amant, au statut sous lequel il se présente, c'est-à-dire celui d'aimable, pour le faire sujet du manque, ce par quoi il se constitue proprement dans l'amour. C'est ce qui lui donne l'instrument de l'amour, pour autant qu'on aime avec

ce qu'on n'a pas. Parallèlement, « a » est justement ce que l'on a plus. Or, nous pouvons le retrouver par voie régressive dans l'identification, sous la forme de l'identification à l'être. Et c'est pourquoi Freud qualifie de régression le passage de l'amour à l'identification. Mais dans cette régression, « a » reste ce qu'il est, un instrument : c'est avec ce qu'on est qu'on peut avoir ou pas.

Dans les dessins, les figures idéales observables à partir des figures d'identification sont principalement des membres de la fratrie ou des pairs. De plus, non seulement il s'agit d'enfants mais ils sont souvent plus jeunes que les sujets eux-mêmes. Ce phénomène est confirmé dans le Patte-Noire où, globalement, pour les deux garçons, les figures idéales sont aussi des enfants : pour Nicolas, la principale figure idéale est lui-même, et pour Salim ce sont des pairs sous leurs différentes facettes, agressifs ou victimes. Seule Gülsen introduit majoritairement des figures idéales adultes dont principalement la mère nourricière, au détriment d'elle-même et de ses pairs. Pourtant elle s'inscrit elle aussi dans ce mouvement dans une certaine mesure à travers le devenir de Pattenoire.

Cette question renvoie également les trois enfants à des figures idéales qui ne sont pas des adultes ni des figures parentales : Nicolas et Gülsen répondent tous deux « devenir grand », mais l'on sait que leurs « grands », les parents adultes du frontispice, sont âgés de 6 ans. Une fois de plus, l'idéal de deux enfants sur trois n'est pas véritablement référé aux adultes. Le devenir du Pattenoire de Salim n'est pas non plus référé à un adulte puisque nous avons vu qu'il formule une réponse dans laquelle dans un premier temps il exprime la mort, il se raccroche dans un second temps et une fois de plus à la dimension du petit autre, au sens de l'unarité lacanienne.

Le total des figures idéales d'après les identifications dans les questions des préférences-identification, dénombre 16 aux adultes, dont 12 aux parents et 4 aux puissants non

parents. Il y a 13 non-réponses (pas de réponse, « je sais pas », ...). Il y en a 9 aux pairs et 8 à Pattenoire, c'est-à-dire 17 figures idéales sont des enfants. Les enfants sont autant représentés que les adultes, à une identification de plus. Au-delà des chiffres, il est intéressant d'observer comment ces figures idéales sont réparties.

Ceux qu'ils aimeraient être dans les planches aimées, c'est-à-dire dans les planches où peu de censure est à l'œuvre, voire un certain plaisir à la situation est ressenti, sont 6 fois des adultes, dont 4 parents (1 père et 3 mères), 2 puissants, et 3 pairs. Les adultes sont représentés en majorité, deux fois plus que les enfants. Aucun enfant ne mentionne Pattenoire et aucun non plus n'est dans l'impossibilité de répondre. Ce n'est pas dans cette dimension qu'ils sont en panne. Au contraire, dans cette configuration subjective, ils sont hétéro-référés à des adultes supports d'identification au héros. L'idéal du moi est ce que l'on voudrait être aux yeux des autres et constitue une sorte de version plus positive et plus précoce que le Surmoi. Dans cette dimension, il est l'héritier du narcissisme. Le sujet projette devant lui le substitut du narcissisme comme son idéal, narcissisme perdu du temps où il était lui-même son propre idéal. Ainsi l'idéal du moi vise l'amplitude du sujet et permet de neutraliser les sentiments de faiblesse et d'insuffisance du sujet. Pour cela, il s'appuie sur une identification de désir de la grandeur parentale.

Ceux qu'ils ne veulent pas être dans les planches non-aimées sont 2 fois un adulte, dont une mère (Gülşen) et 1 puissant (Salim), et 3 fois un enfant dont 1 pair et 2 Pattenoire. Les origines de l'idéal du moi se trouvent en partie dans celles du Surmoi, mais sont distinctes de celles-ci, elles sont couplées. Ici par contre 4 non-réponses sont formulées dont 3 par Nicolas (il ne mentionne aucune figure à cette question) et 1 par Gülşen. Les adultes sont cités presque autant que les enfants. Les non-réponses sont majoritaires, elles représentent presque un quart des non-réponses totales à cette seule question. Les planches non-aimées sont par définition celles sur lesquelles la censure va se jouer à deux niveaux, celui de la

tendance de l'enfant, qu'il assume ou pas, et celui de ses défenses qu'il parvient à transformer en compromis ou pas. Il y a plusieurs degrés de censure : le premier correspond à un conflit très important entre la tendance et le Moi. Le second et le troisième degré approchent la structure en deux couches de la personnalité enfantine, quand les tendances et les défenses se juxtaposent sans se fusionner dans un compromis harmonieux. Il y a la tendance et la réaction contraire. Manifestement Nicolas se situe au degré intermédiaire de censure, ce qui lui permet d'assumer le thème de la planche. Mais face à ses défenses, il ne parvient pas à un compromis même en s'identifiant à un personnage puissant, ce qui lui aurait procuré un minimum de satisfaction dans la scène, les images qu'il a choisi étant Jeux sales, dont le thème est l'agressivité contre le père suivie de Jars, la menace de castration. Alors qu'il peut adopter cette « stratégie » dans les planches aimées. Ici Nicolas reste comme sidéré dans ses identifications, débordé par ses défenses.

Les figures idéales positives, le plus heureux et le plus gentil sont, sur 6 personnages, 2 adultes dont 2 mères (Gülzen), et 4 enfants, 2 Pattenoire (Nicolas) et 2 pairs (Salim). Les enfants sont deux fois plus représentés que les adultes. Comme pour les images aimées, il n'y a pas de non-réponse, cette question ne provoque pas de panne. Par contre le père, déjà peu présent dans les images aimées, est totalement absent. Dans un contexte épuré de toute sollicitation fantasmatique ou potentialité conflictuelle, les enfants se réfèrent aux enfants, autant aux pairs, les petits autres, qu'à eux-mêmes dans une autoréférence, alors que dans les images aimées les adultes (autres que le père) font référence.

De plus, un point commun émerge entre Gülzen et Salim à propos du personnage le plus gentil. Pour eux il s'agit de celui qui fait « rien » :

*Gülzen :*

Qui est le plus gentil et pourquoi ? Elle désigne la jument

*« C'est elle parce qu'il fait rien c'est normal »*

Salim :

Qui est le plus gentil et pourquoi ?

*« C'est la petite fille parce qu'elle fait rien mais quand même y fait des bêtises et écoute pas sa maman »*

Nous avons vu à l'occasion des personnages d'identification que les parents représentent une figure puissante à laquelle l'enfant nécessite de s'identifier afin de dépasser son propre sentiment de faiblesse, or pour Salim et Gülsen ce n'est pas la puissance qui représente un idéal mais au contraire l'incapacité, le vide. Aussi ont-ils sûrement une imago parentale puissante mais sur le versant frustrateur.

Les figures idéales sur le versant négatif, les moins heureux et gentil sont, sur 7 personnages désignés (Gülsen désigne 2 personnages moins heureux, un puissant et un pair), 2 adultes puissants (Gülsen), 2 réponses « je sais pas » (1 pour Nicolas, le moins heureux, et 1 pour Salim, le moins gentil), et 3 enfants dont 1 Pattenoire (Nicolas) et 2 pairs (1 Gülsen, le moins heureux, et 1 Salim, le moins gentil). Les enfants répondent tous de façon très différente : cette question semble particulièrement les renvoyer à leur problématique individuelle. Elle est notamment très liée au narcissisme, sans doute plus que les autres questions de synthèse, comme nous le verrons ultérieurement. Les enfants sont majoritairement représentés mais de peu par rapport aux adultes et aux non-réponses. Les adultes sont peu présents : il s'agit du jars, le moins heureux, et du père de la planche Hésitation, le moins gentil, mais il n'est pas précisé en tant que tel par Gülsen. À l'instar des images non-aimées, nous constatons une certaine panne pour les deux garçons. Toutefois, parallèlement à sa non-réponse à propos du moins heureux, Nicolas se réfère à lui-même, le moins gentil, alors que Salim, parallèlement à sa non-réponse du moins gentil, se réfère à un pair comme moins heureux. Cette panne exprimée chez les deux garçons, mais pas tout à fait sur la même question et avec une référence parallèle



différente, est aussi en lien avec leurs narcissismes différents et notamment leurs narcissismes objectal et du Moi.

Dans ces deux questions de synthèse concernant les plus heureux et gentils et les moins heureux et gentils, c'est le moi idéal des enfants qui est particulièrement sollicité, en tant qu'elles sont posées en dehors de toute mise en scène incluant des autres, qu'ils soient petits ou grands. Et le moi idéal est le « s'aimer soi-même ». J. Lacan, dans son séminaire sur *Les formations de l'inconscient* (1957/1958) précise que le moi idéal est la source d'une projection imaginaire, or le processus projectif s'inscrit dans une relation d'objet narcissique. L'idéal du moi lui est une introjection symbolique. Et nous constatons chez ses trois enfants que le moi idéal est préférentiellement référé aux enfants (trois fois Pattenoire et quatre fois les pairs) qui font l'objet de 7 réponses sur 13. Être comme un parent ou un puissant pour s'aimer soi n'émerge que quatre fois et uniquement de la part de Gülsen. Or l'identification à l'image spéculaire est soutenue par le grand Autre. Le moi idéal a un caractère antagoniste car, déjà dans la situation spéculaire, le Moi désiré se dédouble, au niveau de l'Autre, pour l'Autre et par l'Autre. Dans cette situation originelle l'idéal est là, celui du moi idéal et non pas de l'idéal du moi. Le Moi, lui, est à venir.

Pour ce qui concerne les préférences, du père, de la mère, de Pattenoire, des pairs et du sujet, il y a beaucoup de non-réponses, 7 en tout. Ce sont les questions qui provoquent le plus de non-réponses, un peu plus de la moitié du total des non-réponses (13) aux questions des préférences-identifications. Les préférences des personnages nous intéressent du point de vue des figures idéales, surtout celles de Pattenoire et du sujet, dans la mesure où elles nous indiquent la figure idéale de référence pour chaque figure idéale. Connaître à qui les parents se réfèrent, d'après les enfants, nous intéresse également en ce que cela peut nous apprendre sur leurs imagos parentales et spécifiquement sur les relations objectales que ceux-ci leur attribuent. Voici les résultats :

- préférences du père : 1 parent (mère de Gülsen), 1 enfant (Pattenoire de Nicolas), 1 non-réponse (Salim);
- préférences de la mère : 1 parent (père de Gülsen), 2 non-réponses de Nicolas et Salim;
- préférences de Pattenoire : 1 parent (mère Gülsen), 2 non-réponses de Nicolas et Salim;
- préférences petits blancs : 1 parents (père et mère, indifféremment, de Gülsen), 1 enfant (plusieurs pairs, indifféremment, de Salim), 1 non-réponse (Nicolas);
- les préférences du sujet : 1 parent (mère de Gülsen), 1 enfant (Pattenoire de Nicolas), 1 non-réponse (Salim).

Les préférences de tous les personnages provoquent une non-réponse chez au moins un des trois enfants, Salim formulant à lui seul 4 des 7 non-réponses. Les petits blancs, le père et les sujets recueillent les réponses dans les mêmes proportions, 1 parent, 1 enfant et 1 non-réponse, et le père et les sujets recueillent exactement les mêmes réponses : 1 parent, 1 Pattenoire et 1 non-réponse. Par contre les réponses de Nicolas et Salim sont inversées entre le père et le sujet. De même, la mère et Pattenoire recueillent les mêmes réponses : 1 parent et 2 non-réponses. Une sorte de symétrie s'installe entre le père et les sujets, aussi les pairs dans une moindre mesure, et ce quel que soit le sexe de l'enfant : c'est la réponse de Salim quant à la préférence des pairs qui créé le léger décalage. À cette symétrie semble répondre celle constatée entre Pattenoire et la mère.

Seule Gülsen envisage des relations objectales pour ses parents, et les autres d'une façon générale, non centrées sur elle ou sur des enfants : pour elle, les parents préfèrent les parents et en l'occurrence le père préfère la mère et la mère préfère le père, ce qui prend tout son sens dans l'Œdipe. Par contre Salim et Nicolas sont fidèles à eux-mêmes par rapport au reste du protocole avec des pannes et une centration sur les pairs pour Salim et sur lui-même via Pattenoire pour Nicolas.

Ces questions et leurs réponses nous renvoient au narcissisme des enfants, libidinal ou objectal : « *C'est pour autant que le tiers, le grand Autre, intervient dans le rapport du moi au petit autre, que quelque chose peut fonctionner, qui entraîne la fécondité du rapport narcissique lui-même.* » (Lacan. J., 1961, p 415), comme nous allons le voir dans le prochain paragraphe.

### **3.2.3 Le narcissisme**

Le narcissisme est en lien étroit avec la projection. En quête de sa propre identité, le sujet se cherche dans autrui pour se trouver lui-même. Couplée au mécanisme d'introjection, prendre à son compte les objets source de plaisir, la projection participe à l'opposition entre le sujet-moi et l'objet du monde extérieur : le processus projectif s'inscrit dans une relation d'objet narcissique.

Lors du narcissisme primaire, l'enfant est pris dans une relation non intériorisée à l'autre. Relativement indifférencié, il se prend lui-même pour objet d'amour. Dans le second temps du narcissisme primaire, la libido objectale émerge, c'est-à-dire la capacité à investir des objets extérieurs. Puis vient le narcissisme secondaire, dans un troisième temps, lors d'un retour de la libido investie sur les objets, sur le Moi. C'est la libido narcissique centrée sur le Moi : lors de la formation du Moi, toute la libido est accumulée dans le Ça. Celui-ci utilise une partie de la libido en fixations érotiques sur des objets, alors que le Moi, se développant, tente d'attirer cet investissement objectal sur lui, voulant devenir l'unique lieu d'attachement érotique. En cela, le narcissisme du Moi n'est plus du registre auto-érotique puisqu'il est dérobé aux objets. L'investissement narcissique des objets et l'investissement par la libido objectale ne sont pas deux entités séparées mais des modes co-existants. Le fait est que la quantité de libido de départ reste la même, tantôt investie sur

le Moi, tantôt sur les objets. Il y a une sorte de rapport inverse entre les deux en termes de quantité : plus l'une s'accroît, plus l'autre s'appauvrit.

Parmi les trois enfants rencontrés, seule Gülsen montre une certaine indifférenciation avec sa mère couplée à de fortes angoisses d'abandon et de détresse, aussi bien dans les dessins que dans le Patte-Noire. Il est possible qu'il s'agisse d'une régression face à la situation œdipienne anxiogène : selon Freud, l'Œdipe échouerait par son impossibilité et à ce moment la libido narcissique triomphe sur la libido objectale, le sujet renonçant à l'objet pour survivre. Les deux garçons, eux, sont dans un mode relationnel tout à fait différencié des autres.

La qualité de leur identification à Pattenoire dans le frontispice est plutôt bonne, sauf pour Salim qui opère une inversion des sexes, avec un âge d'or de Pattenoire régressif pour chacun : les deux garçons se donnent un an de moins. Gülsen est encore plus régressive prenant l'âge de sa petite sœur, tout en gardant son rang dans la fratrie.

Plusieurs indicateurs du dessin peuvent donner une idée du narcissisme, dont le point de vue du dessin, repérable à partir du fait que l'enfant se soit dessiné, point de vue hétéro-centré, ou pas, point de vue autocentré. Globalement, le point de vue des deux garçons est hétéro-centré. Seule Gülsen adopte un point de vue autocentré car elle ne se désigne clairement dans aucun personnage dans aucun dessin.

Par rapport à la centration sur un personnage de l'histoire de Patte-Noire ou du dessin (en fonction du nombre de planches interrelationnelles, de la présence de tous les personnages, etc) Gülsen et Nicolas relatent des histoires relativement centrées sur Pattenoire, surtout Nicolas, jusqu'à la scotomisation d'un personnage sur certaines images. De plus ils mettent tous les deux les parents à distance, mécanisme défensif, dans le frontispice : ils ne se connaissent pas et ne sont pas de la même famille pour Nicolas, et les parents ne sont pas

des parents pour Gülsen. Cette dernière ne précise pas dans son histoire s'il s'agit d'un enfant, de Pattenoire ou d'un adulte. Elle utilise le pronom « il » provoquant une indifférenciation des personnages du récit. L'histoire de Salim est normalement centrée sur le héros Pattenoire avec une bonne prise en compte des autres.

La centration sur certains personnages s'observe également à partir des questions des préférences des personnages : seule Gülsen attribue des relations objectales à ses parents et aux autres personnages, objets constitués essentiellement des parents. Salim établit une centration des pairs sur eux-mêmes : les pairs préfèrent les pairs, et il ne répond pas pour les autres personnages. Nicolas est centré sur lui-même via Pattenoire, dans un lien objectal attribué au père (il préfère Pattenoire) et à lui-même (il préfère Pattenoire), par contre Pattenoire ne préfère personne.

Enfin, une centration sur soi est relevée par l'apparition du thème de l'enfant unique mais uniquement chez Nicolas dans le Patte-Noire, dont la rivalité fraternelle le pousse à scotomiser sa fratrie dans Tétée. Toutefois, Gülsen choisit la planche Portée comme la troisième non-aimée sans réussir à mettre des mots sur ce choix. Par contre dans les dessins, toutes les fratries sont représentées, même si ce ne sont pas les bonnes (Salim).

Nous retrouvons ici un certain décalage entre ce que montrent les dessins et les Patte-Noire.

Le sentiment d'estime de soi, expression de la grandeur du Moi, dépend de la libido narcissique. Tout reste du sentiment primitif d'omnipotence que l'expérience a confirmé contribue à augmenter l'estime de soi. Être aimé représente le but et la satisfaction dans le choix d'objet narcissique. L'investissement de libido sur les objets n'élève pas l'estime de soi et la dépendance par rapport à l'objet aimé a pour effet de baisser ce sentiment. Le développement du Moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire et engendre une

aspiration intense à recouvrer ce narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé de l'extérieur, la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal, la toute-puissance étant liée à l'accomplissement de l'idéal. Le nombre de planches choisies pour raconter l'histoire de Patte-Noire est relativement dans la moyenne pour les trois enfants (13 pour Gülsen, 11 pour Nicolas et 9 pour Salim), ne signalant de ce point de vue ni inhibition particulière, ni extraversion. Le nombre un peu élevé de Gülsen est plutôt dû à une difficulté à faire un choix.

Les personnages valorisés dans les questions de synthèse, les plus heureux et gentil, sont surtout des enfants, deux fois plus représentés que les adultes dans ces questions. Cette autoréférence, essentiellement le fait des deux garçons, semble relever d'une libido narcissique permettant une estime de soi relativement bonne. Toutefois nous avons vu que Nicolas et Salim ne parviennent pas à cette autoréférence de la même façon : Salim passe par le biais des pairs, procédant ainsi par un détour par l'objet, dans une libido objectale précédant la libido narcissique dans un retour au moi. Nicolas lui ne fait aucun détour, la satisfaction ne semble dans cette dimension pas s'établir par rapport à un idéal venant de l'extérieur, mais plutôt dans une auto-fondation relevant alors de la libido narcissique première.

La question relative à la patte noire de Pattenoire, significative de la relation du Moi au Moi, provoque chez chacun des réponses très différentes, montrant bien comment leur estime de soi et la qualité de la perception de soi par soi sont en lien avec leur mode de construction psychique : Salim voudrait être quelqu'un d'autre, Nicolas aimerait avoir des cornes et Gülsen est satisfaite. À ce propos les registres de l'être et de l'avoir ressortent de façon prégnante.

Selon A. Abraham, « ... *les tendances narcissiques primaires et secondaires sont liées, chez chaque individu, quel que soit son sexe, à l'image maternelle et, à travers elle, au*

*composant féminin de sa personnalité* ». (A. Abraham., 1976, p.165). Un rapport dialectique s'instaure entre l'enfant et la mère dans lequel l'enfant attend et reçoit quelque chose d'elle. L'enfant se croit aimé pour lui-même. Mais l'enfant en tant que réel prend pour la mère la fonction symbolique de son besoin imaginaire. La mère est ainsi introduite dans le réel à l'état de puissance. La possibilité pour l'enfant d'un objet intermédiaire comme tel, comme objet de don, s'ouvre alors. Cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, et c'est là qu'intervient la relation narcissique. Ainsi, le fait de posséder ou pas un pénis peut entrer de deux façons dans l'économie psychique imaginaire du sujet : le pénis peut situer son objet dans la lignée et à la place de cet objet, il est ainsi une forme orale d'incorporation du pénis ; ou, il peut entrer non pas en tant qu'objet compensatoire de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est au-delà de l'objet d'amour et qu'il manque à celui-ci, au-delà d'elle et de sa puissance d'amour. Dans le premier cas il reste le pénis, dans le second, il devient le phallus : *« C'est dans la relation spéculaire que le sujet a l'expérience et l'appréhension d'un manque possible, que quelque chose au-delà peut exister, qui est un manque. »* (Lacan, 1956, p 176). Ce n'est qu'au-delà de la réalisation narcissique que peut s'introduire ce qui fait paraître au sujet cette forme que l'objet d'amour est retenu captif dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arrive pas à éteindre : une nostalgie, qui se rapporte au propre manque de l'objet d'amour. Ceci repose sur l'effet de transmission qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui vient s'y substituer ne parvient jamais à combler le manque dans la mère. *« C'est seulement après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps, qui est à l'origine de son moi et qui en donne la matrice, que le sujet peut réaliser ce qui manque à la mère. (...) C'est par rapport à cette image que le sujet réalise qu'il peut, à lui, manquer quelque chose. »*

Le devenir de Pattenoire, indice de la confiance en soi quand le personnage est seul, est

plutôt bon pour Gülsen et Nicolas, dont le Pattenoire va devenir grand. Par contre le devenir du Pattenoire de Salim est très incertain, lui évoquant la mort puis le même au sens unaire, unique issue à cette mort. Il trouvera une sortie convenable à l'occasion du dénouement de l'histoire de Pattenoire, indice de la confiance en soi dans un contexte où les autres peuvent intervenir, par la présence de sa mère qui le restaure : le héros, mort mangé par le renard, est remplacé, puis il est trouvé par la mère qui le réintroduit au sein de la famille, le puissant renard disparaît. Contrairement à lui, les dénouements des histoires de Nicolas et Gülsen (« je ne sais pas », « on fait rien ») finissent sur la castration, associée à une régression pour Nicolas. Une sorte d'inversion se produit entre les deux dénouements selon si la question concerne uniquement Pattenoire ou non, dans les sens d'un meilleur devenir pour Pattenoire quand il est seul pour Gülsen et Nicolas, et le contraire pour Salim. Le rapport à sa propre toute-puissance est manifeste dans la planche de la fée. Elle semble poser certaines difficultés pour chacun des trois enfants. Salim et Gülsen formulent tous les deux un « je sais pas », Gülsen à la fin, ne formulant pas de troisième vœu, et au début pour Salim, réactivant ses angoisses d'abandon et d'identité. Nicolas parvient à formuler trois souhaits mais un temps de régression préalable est nécessaire. Pour ce dernier et Gülsen au moins un des vœux fait intervenir de la magie.

Les angoisses exprimées tout au long des tests projectifs concernent principalement des abandons, la solitude ou bien la perte. Dans l'histoire de Patte-Noire, les deux garçons expriment clairement des angoisses de solitude et d'abandon, de se perdre, en introduisant chacun la planche Départ, et la planche Trou en plus pour Salim. Ils sont tous les deux fidèles aux thèmes de ces planches, signe qu'ils peuvent élaborer à minima à propos de ces angoisses. La présence des angoisses d'abandon sont présentes chez Salim à travers le thème insistant des deux petits cochons blancs trouvés dans la forêt et adoptés dans un second temps par les parents. Gülsen, qui ne choisit aucune planche où Pattenoire est seul,



est celle des trois enfants qui manifeste le plus d'angoisses primitives de ce type sans pour autant les élaborer.

Nous constatons bien maintenant la correspondance entre les figures idéales et le narcissisme de chacun, vérifiant ainsi une fois de plus que le Moi est toujours à situer par rapport à son idéal, celui-ci prenant parti pour certains objets, contre d'autres, qu'il inclut toujours l'idéal qu'il s'est assigné, celui-ci étant toujours narcissique. Le sujet est toujours menacé dans son équilibre, par le sentiment de ne pas être à la hauteur de son idéal. Pourtant il s'agit d'un rapprochement asymptotique, les idéaux étant des buts qu'on tend à atteindre mais qu'on atteindra jamais parfaitement. La tolérance par rapport à cet écart nous renseigne particulièrement sur le narcissisme.

Les autres dans lesquels se cherchent ces trois enfants sont très différents : les pairs pour Salim, les parents et surtout la mère pour Gülsen, et lui-même pour Nicolas. Or, le Moi est une construction imaginaire, un moule dans lequel nous fondons notre identité. Cette étape constitue les identifications ultérieures « (...) *pour autant que le tiers, le grand Autre, intervient dans le rapport du moi au petit autre, que quelque chose peut fonctionner, qui entraîne la fécondité du rapport narcissique lui-même.* » (Lacan. J., 1961, p 415). La représentation de soi est investie avec la libido narcissique lors du stade du miroir, paradigme d'une relation duelle. Le stade du miroir est l'institution du monde de l'imaginaire se voyant comme si l'image de soi était un autre dans le miroir. Ce miroir est l'Autre. Or, Salim et Nicolas se cherchent dans les petits autres, soit dans le reflet fourni par les pairs (Salim), soit dans son propre reflet (Nicolas). Il semble pour eux que cet Autre existe bien, mais qu'ils le trouvent chez les autres, pour le moment et chacun par un chemin différent, celui des pairs pour Salim et celui de lui-même pour Nicolas, comme si dans une certaine mesure une des origines des idéaux narcissiques défaillait, celle des

identifications précoces.

Il arrive que les identifications précoces perdurent toute l'enfance, celles de l'imitation pour être l'objet. Elles se produisent à un moment où le Moi est faible et la fusion avec l'objet-parent qui est fort vient effacer le sentiment d'insuffisance de l'enfant. Le désir de ressembler à l'objet implique une appréhension de soi et de l'objet en tant qu'entités bien distinctes. Ces identifications deviennent permanentes, donnant lieu à une assimilation progressive réelle des qualités de l'objet. Il s'agit là d'une maturation progressive du Moi. Cette assimilation ne peut être que partielle, et l'enfant ne peut être tout à fait comme les adultes pour différentes raisons. Par là, l'enfant acquiert la faculté de se juger soi-même et de saisir la réalité, ce qui lui permet de concevoir certains aspects des images parentales comme ce qu'il n'est pas encore et voudrait être, espère devenir. L'attachement à la grandeur parentale indique une fixation ou une régression à un degré précoce de constitution du Moi, c'est-à-dire l'épreuve de réalité mature n'est pas encore acquise ou est partiellement abandonnée. En s'identifiant à l'objet embelli, il est possible d'accéder à un sentiment de toute-puissance. La surestimation de l'objet est un moyen détourné d'atteindre à une magnificence autrement inaccessible au Moi.

Or si cela est tout à fait le cas de Gülsen, ce ne sont pas les imagos parentales de Salim et Nicolas, bien que présentes, qui leur permettent d'atteindre ce sentiment de puissance. Ils l'atteignent dans une certaine mesure, mais en passant par une grandeur associée aux pairs ou soi.

Une autre origine des idéaux narcissiques est la présence de menaces soudaines sur l'intégrité narcissique. Par exemple quand une forte angoisse de castration provoque le retrait de la plus grande partie de la libido des objets d'amour qui vient se concentrer sur le Moi. Cela aboutit à la formation d'idéaux grandioses, dans ce cas qui se caractérisent par leurs aspects phalliques. Il semblerait que seule la grandeur la plus écrasante suffit à

préserver l'intégrité phallique. Les identifications précoces, avec leur vision grandiose des parents, sont souvent réactivées à cette fin.

### **3.2.4 Le surmoi**

Héritier du complexe d'Œdipe, le Surmoi est ce que l'on doit être. Il est plus tardif que le moi idéal. Dans le Patte-Noire trois niveaux d'interdit peuvent être repérés : l'interdit le plus fort est le refus total (image écartée, non-aimée, non-assumée). Ce premier degré de censure correspond à un conflit très important entre la tendance et le Moi. À un degré moindre la tendance s'exprime mais la planche est non-aimée et non-assumée, elle est donc refusée deux fois. Au troisième degré, la tendance est présente et aimée mais non-assumée. Le second et le troisième degré approchent la structure en deux couches de la personnalité enfantine, quand les tendances et les défenses se juxtaposent sans se fusionner dans un compromis harmonieux. Il y a la tendance et la réaction contraire. La culpabilité est rarement assumée. En conséquence, le fait qu'aux préférences-identifications une image soit non-aimée avec refus d'identification au héros nous indique que le thème est très probablement culpabilisé, ce qui nous renseigne sur les conflits intérieurs du sujet.

Gülşen et Salim s'identifient à un puissant chacun, la mère pour Gülşen et celui de Charrette pour Salim. Ce dernier toutefois émet lui-même un jugement moral sur l'action de ce puissant. Il le critique depuis sa propre place. Le surmoi est installé pour Salim, basé sur du vécu.

La première planche non-aimée de Gülşen est Nuit, dans laquelle elle s'identifie au petit mouton qui regarde la scène primitive. Le thème n'est pas du tout commenté, par contre l'identification au héros est assumée sans censure. La seconde la moins aimée est le Rêve

mère parce qu'il n'y a rien, elle s'identifie à la mère, au puissant. Dans la troisième planche non-aimée, Portée, elle n'explique pas pourquoi elle ne l'aime pas et ne formule aucune identification, la censure est très forte.

Nicolas ne s'identifie à quiconque dans aucune des planches non-aimées. Par ailleurs il ne désigne que deux planches non-aimées, Jeux sales puis Jars. Dans la première, le thème de la planche est très fidèle mais pas assumé, la censure est moyennement forte. Dans la seconde, il opère un retournement en son contraire, disant qu'il l'aime bien. Il est fidèle au thème avec toutefois une scotomisation du personnage puissant qui inflige la castration, le jars.

Salim choisit la planche Rêve père comme première planche la moins aimée dans laquelle il s'identifie à Pattenoire. Le thème de cette planche est relativement dévoyé puisque, selon lui, le père trouve Pattenoire. La seconde image non-aimée est Charrette dans laquelle il s'identifie au puissant. Toutefois il exprime un jugement moral sur l'action qu'il accomplit et la relie à un événement familial, l'abandon d'un mouton, pour lequel il culpabilise probablement. Dans la troisième, Jeux sales, Salim évite complètement le thème pour s'identifier tout de suite au mouton qui reste propre.

La place du sujet par rapport aux parents est un indice de l'interdit œdipien et de la toute-puissance par rapport à la réalisation du fantasme. Salim et Nicolas séparent chacun leurs parents, dans le dessin de famille réelle pour le premier et à la fin de l'histoire de Patte-Noire pour le second. Son « exclusion » dans le dessin de la famille de rêve est-elle une punition ? Il y a une confusion des registres.

Les planches surmoïques de Patte-Noire concernent plusieurs dimensions d'intervention du Surmoi. Les images Baiser et Nuit représentent des thèmes œdipiens. La première, Baiser, est choisie par les trois enfants, chacun l'intègre dans son histoire. Il est à noter que tous

respectent le thème de la planche. Par contre, Nicolas a la particularité de projeter la scène sur la fratrie, ce qu'il recommence dans les planches aimées dont elle est la première. Quant à Salim, il décrit la mère de cette image comme étant triste. L'image Nuit n'est choisie que par Gülsen et Salim. Gülsen la choisit comme une planche non-aimée dans laquelle elle s'identifie à celui qui regarde, c'est-à-dire sans tenir compte de l'interdit. Salim l'intègre à la fin de son histoire avec un thème plus ou moins fidèle dans lequel les enfants séparent les parents dans leur sommeil, ce qui est également une réalisation du fantasme œdipien par delà l'interdit.

Une autre image surmoïque de Patte-Noire est la planche Jars qui représente la punition par castration. Elle est choisie par tous les enfants mais à des moments différents du protocole : elle apparaît dans l'histoire de Gülsen, elle est une image rajoutée après le dénouement des aventures de Pattenoire et une image non-aimée chez Nicolas, enfin elle est la planche la plus aimée de Salim qui s'identifie au pair victime du jars. Des trois enfants, seule Gülsen, la fille, respecte véritablement le thème de la planche. L'angoisse de castration est bien là pour les garçons.

Enfin la planche Jeux sales représente l'agressivité contre le père. Comme Jars, elle sensibilise surtout les garçons. Et effectivement Nicolas et Salim l'intègrent tous deux dans leurs images non-aimées. Par contre, ils ont des réactions inverses : Nicolas relate le thème fidèlement mais ne s'identifie à personne, alors que Salim évacue le thème et s'identifie à un personnage, le pair qui ne se salit pas, restant ainsi extérieur à la scène ce qui lui permet de limiter la culpabilité. Nicolas l'intègre aussi à son histoire dans laquelle le thème de la planche est moins fidèle que celui qu'il fait dans le second temps des planches non-aimées. Parmi les défenses contre le Surmoi, nous retrouvons le retournement contre soi de l'agressivité, défense contre l'angoisse de culpabilité provoquée par la sévérité du Surmoi, chez Salim et Nicolas : le Pattenoire de Salim est mangé par le renard dans la planche

Trou, et dans la planche Jars Pattenoire se fait mordre, à qui Salim s'identifie dans une position de victime ; quant à Nicolas, Pattenoire est celui qui se fait mordre par le jars également, scène redoublée dans les planches non-aimées où non seulement l'agressivité est dirigée envers Pattenoire mais en plus Nicolas déclare bien aimer cette planche.

Une autre défense contre le Surmoi est le refus d'être à la place de celui qui mérite la punition et l'identification à celui qui punit. Il est possible que cette identification prépare à la constitution ultérieure du Surmoi, indiquant une immaturité du Moi : c'est le cas de Salim dans la planche Charrette bien qu'il ajoute immédiatement que ce n'est pas bien.

Les identifications au parent de sexe opposé, afin de prendre la place du parent rival en s'identifiant à lui sont rares, comme celles au parent de même sexe, objet d'amour œdipien. Gülsen est la seule des enfants à s'identifier à sa mère dans une planche qu'elle n'aime pas, Rêve mère. Ainsi elle souhaite prendre la place de celle-ci qu'elle considère comme une rivale. Par contre Nicolas commence son récit des aventures de Pattenoire avec la planche Rêve mère à propos de laquelle il raconte que Pattenoire rêve d'avoir des cornes comme le père. Or, je l'ai déjà évoqué à plusieurs reprises, Nicolas voit ici le père alors qu'il s'agit de la mère, malgré les détails anatomiques pourtant clairs. Ainsi il est difficile de savoir s'il s'agit pour lui d'une identification au parent de même sexe, rival dont il aimerait prendre la place, ou s'il s'agit d'une identification au parent de sexe opposé objet d'amour dans la situation œdipienne, dans ce cas l'objet d'amour étant la mère puissante détentrice des attributs phalliques.

La culpabilité est rarement assumée. Certaines pulsions sont critiquées comme coupables eu égard aux normes communes d'éducation. D'autres pulsions sont vécues comme coupables à la suite de facteurs dépendants des expériences de vie propres au sujet, notamment par l'intensité agressive de ses pulsions qui provoque, suite à l'angoisse

suscitée, leur retournement en son contraire. Les punitions après une faute, signe de culpabilité, apparaissent diversement chez les trois enfants. Classiquement, quand il y a faute, il y a très souvent punition. Celle-ci est exercée par les parents ou un substitut. Parmi les punitions les plus sévères, nous retrouvons le retrait d'amour, avec abandon ou exclusion, pour les trois enfants mais chacun réagit de façon différente.

Dans le Patte-Noire de Gülsen, la planche Bataille dont le thème est évité est suivie par la planche Hésitation où rien ne se passe sur le plan de la punition, puis la planche Charrette mais dans laquelle Pattenoire est opposée à ce qui serait une punition d'une rivalité fraternelle. Hésitation sera reprise plus tard par Gülsen sur le versant régressif.

Dans l'histoire de Nicolas, Jeux sales est suivie de Hésitation où il régresse et la punition de l'agressivité contre le père de Jeux sales est évitée. La planche Bataille est suivie de Départ, Pattenoire est perdu, puni pour sa rivalité fraternelle. En résumé il n'est pas puni contre le père mais contre les pairs.

Dans le récit de Salim, l'image Arbre, dans laquelle la fille et son père s'amuse ensemble, est suivi de Départ, la fille est perdue, punie de sa complicité œdipienne interdite. Auge dont le thème est esquivé est suivie de Hésitation, sans punition, puis de Trou dans laquelle Pattenoire est non seulement perdue mais meurt par agression d'un renard (inventé) qui la dévore. La sanction arrive de manière brutale. Le Moi de Salim n'est pas capable de réaliser des compromis acceptables. La censure morale lui fait défaut, c'est la loi du talion : l'instinct se retourne contre lui-même. Ici son Moi faible ne peut remplir son rôle de régulateur. La planche Bataille est suivie de Jars mais dont le thème castrateur est non seulement évité mais Salim s'identifie à la victime, la punition de l'agressivité contre les pairs n'a pas lieu. Ensuite le Rêve du père qui trouve un bébé, non-aimé car probablement en lien avec une rivalité fraternelle, est suivie de Charrette mais il s'identifie au puissant tout en disant après que c'est mal. Angoissé à l'idée d'être

responsable des bêtises et d'être puni, il s'identifie au puissant qui punit : cette identification peut être considérée comme un stade préalable à la formation du Surmoi (l'identification précède l'introjection).

Le Jars a la particularité de punir par castration. Il est présent chez Gülsen après la Charrette dans laquelle Pattenoire refuse la punition en lien avec son agressivité envers ses pairs dans Bataille. Ainsi nous ne savons pas si elle est punie pour sa rivalité fraternelle ou son refus de l'autorité. Toutefois malgré le fait que le jars tire la queue de Pattenoire, celle-ci « rigole », la punition n'est pas vraiment vécue comme telle par Pattenoire. Il est aussi présent chez Nicolas par deux fois : dans l'histoire après l'image Portée sans que le thème punitif soit clairement rattaché à une planche précédente, puis dans les images non-aimées elle fait suite à Jeux sales dont le thème est fidèle ; toutefois, si Pattenoire est punie pour son agressivité envers le père, le puissant est scotomisé.

En résumé, les angoisses de culpabilité, la censure et les conflits internes qu'elles provoquent, apparaissent bien chez les trois enfants mais leur niveau de structuration du Surmoi est très différent, Salim étant celui qui est le plus avancé dans cette construction, bien que certains éléments indiquent encore une certaine immaturité. D'autre part, nous avons vu, que ce soit dans les dessins ou dans les protocoles de Patte-Noire, chacun des trois enfants opère une confusion de registre entraînant une réalisation fantasmatique œdipienne. La dernière remarque concernant le Surmoi est le déplacement du conflit œdipien sur la fratrie pour chacun des trois enfants. Le surmoi des trois enfants n'est pas un surmoi œdipien en ce qu'il ne consiste pas en une censure référée à un tiers Autre incarné dans l'autre. Il s'agit plutôt pour Nicolas, Salim et Gülsen d'une référence à l'Autre, c'est-à-dire de la sommation de l'idéal du moi.



### **3.3 « *Tout ce père* » et trois conséquences**

Un lien causal entre la défaillance des différences des sexes et des générations et la défaillance de la figure d'autorité paternelle œdipienne émerge dans les trois cas cliniques de Gülsen, Salim et Nicolas. En effet, les différences des sexes et des générations ne sont pas structurées autrement que dans le réel des corps par la prise en compte de la réalité de la taille des personnages. Or celle-ci ne compense pas le déni du symbolique des places par un alignement des personnages par la tête. Il ne s'agit plus d'une différence entre enfant et adulte mais entre grand et petit, qui ne marque pas une différence de statut. Les différences ainsi établies sont vides de sens symbolique, prises une vision autocentrée où tout le monde a le même statut. Dans ce mouvement, la formation d'une imago paternelle phallique œdipienne n'est pas constituée et l'identification à celle-ci n'opère donc pas. Le père est présent mais il ne s'agit pas du père phallique œdipien. Nous constatons plutôt la construction d'une « illusion » de celui-ci. En effet, la difficulté des enfants n'est pas la présence du phallus, il ne s'agit pas d'une ignorance de la différence des sexes, mais son attribution à quelqu'un. Nous constatons un empêchement quant à la répartition du phallus parmi les sexes.

Le cas de Nicolas est exemplaire de cette problématique en ce qu'il reste inconsciemment pris dans une relation duelle à l'autre, au sein de laquelle la différenciation des sexes se joue entre lui et l'imago maternelle phallique. Le père n'est qu'une figure de cette dernière et non un véritable tiers séparateur, même inclus. Il n'y a pas de place pour le père œdipien car il est exclu de la dialectique sexuée. La différence des sexes reste entre la mère phallique et l'enfant châtré. Le second temps structural de la différence des sexes pendant lequel le père arrache le phallus à la mère, devenant privateur du phallus pour l'enfant et la mère, et à la fois donateur du phallus à la mère dans l'acte amoureux, ne vient pas. Le

passage du registre de l'être à celui de l'avoir n'opère pas, entravant la différence entre la mère phallique et le père phallique œdipien. L'enfant reste bloqué dans le registre de l'être uniquement, pris dans une identification à la mère phallique, masculine, des stades antérieurs, celle de la question de l'origine des bébés, pourvue d'un « en-plus » en ce qu'elle est l'objet d'amour du père et porte l'enfant en elle, c'est-à-dire celle qui est dans les deux registres, qui est et a le phallus.

Le père œdipien est dans le registre de l'avoir. Il le devient au moment de l'Œdipe, lorsqu'il possède le phallus et que sa parole est incarnée dans le Surmoi par le jeu de l'introjection et de la projection. C'est ce qui lui permet d'incarner la loi par l'énonciation de celle-ci. Ce passage signe celui de la soumission au pouvoir, le *potere*, de la mère phallique de l'être et de l'avoir, à la soumission à la puissance, la *potestas* du père phallique œdipien.

Par contre, le père non phallique, du registre de l'être, ne peut faire l'interdit. Or, nous avons constaté que les trois enfants s'identifient au père mais que cette identification reste au niveau du désir de ceux-ci de partager la grandeur parentale, c'est-à-dire au niveau de l'idéal du moi. L'idéal du moi étant une introjection symbolique, il crée une illusion très bien exprimée par V. Dufour : « *Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un interdit, c'est-à-dire une fonction symbolique, mais il est porté par l'impossible à tout dire du langage. L'interdit reste purement dans le langage et ne s'incarne pas dans une figure de la réalité.* » (V. Dufour, 2004, p 38). C'est le grand Autre dans le père qui n'est pas perçu par les enfants, le tiers inclus.

En conséquence, la fonction tierce n'émerge pas au profit d'une autoréférence des enfants prise dans l'idéal du moi dans le meilleur des cas, ou prise dans le moi idéal à un niveau psychique plus archaïque. Nous allons maintenant aborder les trois principales

conséquences de cette construction psychique.

La mise à mal de la fonction paternelle imaginaire dans sa dimension de figure d'autorité a des conséquences à trois niveaux de la construction psychique des enfants. L'illusion d'un interdit énoncé par le père de l'idéal du moi non frustrant dans les désirs incestueux et non incarné symboliquement amène chacun des trois enfants à opérer une confusion des registres réel/imaginaire/symbolique entraînant une réalisation fantasmatique œdipienne et des pannes dans le registre imaginaire. La centration sur soi qui en découle provoque parallèlement une relation particulière aux autres, pairs et fratrie.

### **3.3.1 La confusion des registres**

Un certain nombre de confusion des registres apparaissent dans les protocoles des trois enfants, que ce soit dans les dessins ou dans les Patte-Noire.

Dans les dessins, les alignements des personnages font l'objet de confusion à un double niveau. Tout d'abord les alignements par la tête sont le signe que le symbolique n'est pas en place par le déni d'une différenciation de statut entre les enfants et les adultes. Le second niveau de confusion est constitué par le fait que cette non-différenciation apparait en famille de rêve et de façon égale en famille réelle : n'étant pas mis en place, le registre symbolique ne saurait ordonner la différence entre le réel et l'imaginaire. La frontière entre les deux devient floue et poreuse.

Seul Salim marque encore la différence dans son dessin de la famille réelle car si les personnages sont alignés par la tête, il établit deux alignements hiérarchisés où les parents occupent une place centrale et au-dessus des enfants. Dans son dessin de famille de rêve, les deux personnages ne sont pas alignés et le personnage dominant est au-dessus du

personnage dominé.

D'autre part, que ce soit dans les dessins ou les Patte-Noire, les confusions de registre concernent surtout la thématique œdipienne, ce qui va dans le sens de l'observation de la défaillance du père interdicteur des fantasmes œdipiens.

Par exemple, chez Gülsen, la promesse œdipienne n'a pas lieu dans la famille de rêve. Cette « scène » qui relève du fantasme œdipien et du registre imaginaire, bien que censurée par le déplacement de la situation sur la fratrie, se passe dans la famille réelle. La réalisation éventuelle du fantasme provoque suffisamment d'angoisse pour ne pas se jouer sur les parents mais l'interdit n'est pas suffisamment intériorisé pour qu'elle se déroule à l'occasion de la famille de rêve. Si le conflit intra psychique est bien présent, il n'aboutit pas complètement. Pour Gülsen, il n'y a pas de différence entre les deux registres imaginaire et réel.

Un autre exemple est la place prise par Nicolas dans la famille réelle. Nicolas sépare ses parents et est proche de sa mère dans la famille réelle. De plus, il est le personnage le plus haut. Ici aussi la confusion est double car par ailleurs dans la famille de rêve, le père est le personnage le plus haut et Nicolas semble faire l'objet d'une exclusion (position de l'arbre). Les effets d'un fantasme de puissance ou d'une rivalité œdipienne avec le père ont bien lieu, quoique rares mais dans le dessin du registre réel et la punition en lien avec l'angoisse de culpabilité, engendrée par sa position œdipienne fantasmatique dans la famille réelle, apparaît mais dans le dessin du registre de rêve. L'angoisse et l'interdit sont présents mais pas ordonnés dans les bons registres. Or nous avons vu que Nicolas opère une identification au père de l'idéal du moi, ce qui va dans le sens des précédents propos d'une symbolisation présente mais insuffisante qui ne permet pas d'atteindre le passage au Surmoi et la séparation claire des registres réel et imaginaire. Pour Nicolas il y a un renversement des deux registres.

Salim montre une troisième configuration de cette problématique par la marque d'une différence entre le réel et l'imaginaire mais pas bien ordonnée. Or, nous avons vu que la problématique de Salim était attribuable à une difficulté d'identification à une figure idéale au niveau idéal du moi.

Quelque soit la disposition que prend la confusion des registres, il ressort nettement que les limites entre le réel et l'imaginaire sont floues car l'ordre symbolique n'est pas tout à fait constitué. Le complexe d'Œdipe est présent chez les enfants et l'angoisse s'y rapportant est présente aussi. C'est l'interdit symbolique dans le réel, incarné par une figure, l'imago, et donc sa médiation par un tiers qui fait défaut. Le défaut de cette dimension symbolique, celle du tiers incarnant un Autre qui serait intériorisé dans le Surmoi, empêche les enfants de faire la différence entre le réel et l'imaginaire, par eux-mêmes ou par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, le père. Il n'y a alors pas de filtre protecteur des angoisses : les enfants sont en prise directe avec leurs fantasmes, tant sur le versant satisfaisant que sur celui des angoisses. Il s'agit alors plutôt d'angoisse devant l'idéal du moi que d'angoisse face au Surmoi.

La carence du père phallique ordonnateur du registre symbolique a également des effets sur le registre imaginaire dans le sens de pannes provoquées par la carence d'identification à ce père imaginaire.

### **3.3.2 Des enfants en « panne »**

Les pannes que je souhaite traiter dans ce paragraphe sont différentes des pannes d'identification déjà étudiées plus avant, bien qu'elles soient en lien dans un rapport causal.

Dans la lignée des observations précédentes, les trois enfants expriment une nouvelle fois une difficulté au même endroit mais chacun tente de la résoudre de façon différente. Nicolas et Salim sont tous deux d'emblée en panne à la planche finale de la fée, planche en relation avec la toute-puissance en ce que sa consigne demande aux enfants de formuler trois vœux. Nous avons vu qu'elle provoque chez eux une certaine désorganisation qui les pousse à régresser : tout de suite pour Nicolas qui se réfugie dans un second temps dans la pensée magique et l'attribution du phallus à l'autre, dans un deuxième temps pour Salim pour qui la régression par un retour vers la mère et les semblables devient une solution face aux impossibilités à être que lui provoque la consigne. La mise en situation de toute-puissance est compliquée pour les trois enfants par manque d'identification à des figures puissantes incarnées, en particulier celle du père phallique imaginaire.

Une autre panne commune à Gülsen et Salim apparaît à la troisième planche non-aimée : Gülsen (planche Portée) n'explique pas pourquoi elle ne l'aime pas et ne formule aucune identification, et Salim (planche Jeux sales) s'identifie au pair qui ne se salit pas mais ne peut pas non plus dire pourquoi il ne l'aime pas. Pour ces deux enfants, il semble que lorsque la censure est très forte, aucun recours ne leur parvient face à l'angoisse de l'interdit.

Une dernière panne remarquable est celle de Gülsen lors de la question du devenir de Pattenoire. Celle-ci la plonge dans le non-savoir dans un premier temps, puis dans le « rien ». J'avais formulé alors que Gülsen ne sait pas encore comment elle va sortir du dilemme œdipien. La projection dans le futur est impossible, ce qui paraît paradoxal pour elle qui se projette dans une promesse œdipienne lors des dessins. Toutefois rappelons-nous que cette promesse avait lieu dans le dessin de la famille réelle et non dans celui de la

famille de rêve. Il semble que la confusion des registres réel et imaginaire rend inopérante cette promesse en tant que solution de sortie au complexe d'Œdipe.

A travers ses différentes pannes, nous pouvons une fois de plus constater les effets de la défaillance de l'imgo paternelle imaginaire en ce qu'il structure le registre symbolique qui permet la différenciation du réel de l'imaginaire et en ce qu'il offre une imago toute-puissante à laquelle peuvent se référer les enfants.

### **3.3.3 Le rapport aux semblables : « tous égots »**

La rivalité fraternelle est présente explicitement pour les trois enfants que ce soit dans les dessins et/ou dans le Patte-Noire. L'agressivité a une fonction utile en tant que manifestation de l'expansion vitale et les frustrations l'exaltent en ce que la réalité impose des bornes qui frustrant les désirs de « tout pour moi ». Mais la censure du Moi sur la rivalité fraternelle a souvent pour effet de transformer celle-ci au point qu'elle ne se manifeste plus sous sa forme agressive. Je rappelle que M. Porot (1954) soulignait que la rivalité fraternelle n'est pas un défaut mais une souffrance. Mon propos ici est d'étudier d'un peu plus près la manière dont les enfants vivent leur agressivité envers leurs pairs, les compromis qu'ils établissent entre leurs pulsions et leurs défenses du Moi et s'ils trouvent à leur conflit une solution interne satisfaisante qui permet de sauvegarder leur adaptation, cela afin de mettre à jour leurs rapports à leurs semblables. Notons que les trois enfants occupent la place de cadet au sein de leur fratrie, seul Nicolas est aussi un benjamin. Bien que chacun soit singulier, j'ai pu cependant relever certaines convergences qui ouvrent quelques pistes quant aux rapports des enfants hypermodernes à leurs semblables, dans le sens d'une exacerbation de ceux-ci, en lien avec la défaillance de l'imgo paternelle.

Le premier élément commun aux trois enfants est que, outre le fait que la différence des générations ne soit pas bien marquée, la différence entre les enfants et les adultes semble moins importante pour eux que la différence entre les grands et les petits enfants. Dans ce sens, Nicolas et Gülsen transposent l'âge des adultes sur celui de leurs aînés, dans une confusion de ces deux statuts. Par ailleurs, les adultes sont très peu présents dans les protocoles de ces deux enfants, notamment dans leurs Patte-Noire, et cela même dans les planches où les parents sont représentés. Seul Salim différencie correctement les adultes et les enfants et rend bien compte de leur présence dans le Patte-Noire. Enfin, le thème de l'enfant unique apparaît chez les trois enfants, toutefois en lien avec le souhait de rester dans une relation fusionnelle avec la mère chez Nicolas et Gülsen (âge d'or régressif à trois ans).

Le rapport aux semblables des trois enfants semble problématique dans le sens où chacun, à un moment ou à un autre du protocole, utilise des mécanismes de défense forts à leur rencontre.

Un premier mécanisme utilisé par les trois enfants est la mise à distance de la fratrie non reconnue comme telle dans le frontispice par Nicolas et Gülsen. Or si le contact agressif est frappé d'interdit et que les mécanismes de défense habituels ne suffisent pas, le Moi se défend par le processus de la relation à distance, c'est-à-dire l'isolation : le sujet s'isole dans un lieu où son rival n'a pas accès, où ses propres pulsions ne peuvent atteindre celui-ci. C'est un processus analogue au rejet du rival en tant qu'enfant issu de la scène primitive des parents opéré par Salim (les petits blancs adoptés du Patte-Noire et ses cousins devenus frère et sœur du dessin de famille réelle). La différence entre les deux est que dans l'isolation ce n'est pas le rival qui est rejeté mais le sujet qui se rejette lui-même, ce qui



aboutit à une attitude d'indifférence. Le sujet ne nie pas la présence de l'autre mais il ignore celui-ci. Cette réaction d'indifférence peut aussi affecter les rapports avec les parents. Nous pouvons nous demander si ce mécanisme d'isolation n'est pas mis en œuvre pour se défendre contre d'intenses pulsions œdipiennes tissées avec les pulsions de rivalité fraternelle : l'enfant, déçu dans son amour pour ses parents par la naissance du petit frère, leur en voulant et croyant ne plus être aimé, pris dans un conflit qu'il ne parvient pas à résoudre, se replie sur lui-même, n'ayant plus avec les siens que des relations très distantes. Il s'agit d'un repli narcissique se manifestant cliniquement par l'exclusivité de l'intérêt que l'enfant se porte à lui-même au détriment de l'intérêt à autrui, ce que nous avons déjà fortement constaté chez Nicolas. Ce mécanisme de défense n'apporte aucune satisfaction, au contraire il s'agit d'une défaite dans les relations affectives avec les autres.

A un degré plus fort de défense, ils rendent les autres enfants anonymes, soit par l'utilisation du pronom « il » (Gülşen et Salim), soit en ne procurant pas d'identité aux personnages, dans une négation de l'existence du rival qui va jusqu'à la scotomisation des frère et sœur réels (dessins de Salim) ou projetés (planche Tétée 2 de Nicolas), degré le plus fort de ce rejet. Cela signifie pour celui qui prononce l'exclusion que tous les liens affectifs sont rompus avec le rival et qu'il refuse en quelque sorte à celui-ci le droit d'exister. Il nie son existence par un mécanisme contraire au principe de réalité et qui implique la rupture des échanges affectifs indispensables à la vie. La rivalité de rejet par la négation de l'existence de l'autre signe une rupture de contact avec le rival que l'on refuse d'accepter, là aussi dans une attitude qui se rapproche de l'exclusion dans les rapports œdipiens parents-enfants.

Ce qui est surtout refoulé en vertu de l'interdit est l'agressivité. Par contre, la culpabilité peut rester en partie consciente. Normalement, les thèmes projectifs expriment plus la culpabilité et la tendance dépressive que la tendance agressive. Il n'y a pas de logique

d'ordre entre les deux, la culpabilité pouvant apparaître avant l'agressivité : ce qui est moins refoulé apparaît en premier. Or chez Gülsen, Nicolas et Salim, l'agressivité ne semble pas plus refoulée que la culpabilité, celle-ci apparaissant principalement dans un second temps. Malgré de forts mécanismes de défense mis en place, la rivalité fraternelle est relativement assumée par Nicolas et Salim. Seule Gülsen évite l'agressivité de Pattenoire envers sa fratrie d'une façon générale. Par contre leur culpabilité ressentie face à cette rivalité est différente pour chacun des trois enfants. Salim exprime sa culpabilité à travers une punition de Pattenoire allant jusqu'à la mort de celui-ci par un personnage ajouté (le renard)<sup>18</sup>, mais il s'identifie à l'agresseur par deux fois, signant par là une tentative de prise de plaisir et de maîtrise de la situation. Nicolas est clairement culpabilisé mais il est remarquable que Pattenoire est puni pour sa rivalité contre les pairs alors qu'il ne l'est pas pour son agressivité contre le père. Enfin la culpabilisation de Gülsen pose question car nous ne savons pas si elle est punie pour sa rivalité fraternelle ou son refus de l'autorité, d'ailleurs elle ne vit pas la punition comme telle.

Pour Nicolas et Gülsen, il est intéressant de constater que, de même que leur culpabilité fait ressortir un lien avec le complexe d'Œdipe, ils déplacent tous deux celui-ci sur la fratrie. Nicolas déplace la situation œdipienne, clairement repérée et exprimée deux fois dans le Patte-Noire (alors qu'elle est latente dans les dessins et fait l'objet d'une confusion de registre), sur la fratrie, par un déplacement des figures parentales sur Pattenoire (lui-même) et sa sœur. La seconde fois il se projette dans une position œdipienne d'apparence classique, dans laquelle il s'identifie à son père-mère et voudrait prendre sa place. Il suit

---

<sup>18</sup> Par rapport au personnage du renard de Salim, parfois l'enfant projette son agressivité sur le puissant le chargeant de la vengeance qu'il n'ose exercer lui-même. La projection peut se faire sur un personnage surajouté qui constitue une identification du sujet à lui-même, ou pour exprimer un châtement sur le sujet par un retournement de l'agressivité contre soi, cas de Salim, la tendance dépressive conduisant à la dépréciation de soi jusqu'à l'élimination. Le retournement contre soi des pulsions agressives est l'œuvre d'un surmoi sévère qui interdit les pulsions et impose au moi de les refouler, développant d'intenses sentiments de culpabilité au moindre relâchement. Tantôt l'enfant cherche à se dérober à la culpabilité et pratique une identification d'esquive à un personnage non impliqué, tantôt il y a identification à l'instance punitive du surmoi, l'identification au puissant, qui lui-même ne risque aucun châtement.

une sorte de progression sur ce thème, latent dans un premier temps, déplacé sur la fratrie dans un second temps et assumé par identification au père dans un troisième temps : la censure s'assouplit et s'adapte, même si nous avons vu que l'imaginaire paternelle est particulière chez lui. Chez Gülsen la situation est un peu plus complexe : elle opère un déplacement de la figure paternelle sur son frère et joue l'attribution phallique d'abord sur lui puis sur sa sœur qui devient son propre bébé-phallus donné par le père, ensuite elle déplace et transforme la dialectique phallique en une promesse œdipienne pendant l'enquête du dessin de la famille réelle. Outre la confusion des registres de cette « scène » (relevant du fantasme œdipien et du registre imaginaire) réalisée dans la famille réelle, le conflit intrapsychique qui provoque le déplacement de la situation œdipienne sur la fratrie en reste là. La censure reste forte sans parvenir à une situation plus tolérable. Salim, quant à lui réagit différemment. Il ne déplace pas l'Œdipe sur la fratrie aussi clairement que Gülsen et Nicolas mais le lien qu'il tisse entre la situation œdipienne et la fratrie par l'invention du thème de l'adoption lui permet de déplacer ses défenses sur celle-ci et d'épargner ses parents de son agressivité. L'avantage étant qu'il sauvegarde ainsi le principe de réalité au moins partiellement.

Il n'est pas rare que l'agressivité s'attaque à la fois aux parents et à la fratrie car le rapport de force est tel que s'attaquer aux parents revient à s'exposer à des représailles sévères ; l'enfant s'en prend donc aux plus petits, le rapport de force lui étant favorable. Lors de la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur, la rivalité œdipienne se mêle à la rivalité fraternelle en ce que l'arrivée du frère ou de la sœur met en lumière l'exclusion du sujet de la scène œdipienne. Soit la rivalité fraternelle est renforcée par la rivalité œdipienne, l'enfant voyant dans le frère le résultat de l'union intime des parents qui suscite sa jalousie. Il voudrait prendre la place du père et que le frère soit le fruit de sa propre union avec le parent œdipien. Soit les sentiments œdipiens se trouvent diminués par la rivalité fraternelle

en vertu d'un déplacement, l'interdit de l'inceste étant moins sévère en ce qui concerne les relations fraternelles. Ces deux situations pouvant tout à fait cohabiter, ce dont Gülsen est l'exemple probant. Dans la mesure où Nicolas et Salim sont plus particulièrement en rivalité avec leurs aînés qu'avec les plus petits, il semble qu'il s'agit plutôt pour ces deux enfants de diminuer les sentiments œdipiens en les déplaçant sur la fratrie. L'intensité de la relation fraternelle n'est donc pas toujours proportionnelle à la force des sentiments réels que l'enfant porte à sa fratrie.

Ceci est d'autant plus renforcé pour Nicolas et Salim par les figures qu'ils instituent en place d'exception. Nicolas est massivement centré sur lui à travers la rivalité fraternelle et les identifications à lui-même, au détriment des pairs et des adultes, démontrant un mouvement de désinvestissement des autres au profit de lui-même comme nous l'avons déjà observé auparavant. Il se met lui, un enfant, à une place d'exception dont l'illusion fonctionne car ses figures idéales sont tout de même des adultes : le père œdipien de Baiser, le puissant qui sépare de Charrette et la mère nourricière de remplacement de Jument. Pour Salim, bien que son histoire soit normalement centrée sur Pattenoire avec d'autres personnages bien présents, ses identifications sont défaillantes sous la forme d'un fort report sur les pairs, au détriment de lui-même et des adultes. Ce pair est l'imgo d'un puissant, opposant et parfois méchant ou violent, avec un aspect régressif, toutefois le plus heureux, Salim oscillant entre être la victime de ce puissant ou être ce puissant. Nous voyons là comment la figure du père œdipien est reportée sur les pairs, diffusant ou multipliant en quelque sorte cette place d'exception qui alors n'est pas un enfant comme pour Nicolas, mais l'enfance : Salim, en difficulté dans sa quête identitaire, se cherche dans les petits autres substituts de l'imgo paternelle imaginaire. Le fait que pour Gülsen la rivalité fraternelle soit exacerbée par le conflit œdipien est renforcé par ses identifications majeures à l'imgo maternelle, quoiqu'au détriment d'elle-même, et au rôle de substituts

qu'elle attribue à ses semblables, son frère substitut du père et sa sœur substitut de l'enfant qu'elle aurait avec le père (pour une part la réalité est conservée puisque la sœur est effectivement la fille du père, la substitution n'opérant que sur la maternité de celle-ci).

Nous observons bien ici les conséquences de la défaillance de l'imaginaire paternelle sur les relations des enfants avec leurs semblables, notamment pour les deux garçons. Cette défaillance se précise un peu plus par l'observation que l'imaginaire paternelle est bien présente mais celle-ci n'est pas complètement attribuée à la figure du père. Elle est en partie octroyée au sujet lui-même, comme Nicolas, ou aux pairs, comme c'est le cas pour Salim. L'imaginaire paternelle imaginaire reste prise dans le narcissisme de la fonction idéale, et ce n'est qu'à ce titre qu'elle remplit un rôle partiel de Surmoi.

Si, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'idéal de ses enfants est préférentiellement référé aux enfants, il ne s'agit pas de n'importe quels enfants mais de ceux à qui Nicolas et Salim attribuent certaines fonctions de puissance. Leur quête identitaire dans les petits autres, respectivement dans le reflet fourni par les pairs, « l'enfance » pour Salim, et dans son propre reflet, « un enfant » et en l'occurrence lui-même, pour Nicolas, cette quête identitaire prend désormais tout son sens dans la mesure où ce sont ces autres qui incarnent le grand Autre. Cela explique également pourquoi une sorte de symétrie s'installe entre le père, les sujets et les pairs dans les préférences du Patte-Noire.

L'enfant étant devenu l'égal des adultes et l'imaginaire du père en tant qu'idéal étant reportée sur l'enfant, lui-même ou ses pairs qui prennent alors le rôle de support identificatoire et d'idéal du moi idéal, la place et la fonction d'exception, normalement occupées et incarnées par le père œdipien, sont remplies par une fonction fraternelle à travers l'imaginaire de l'enfance : les autres, en tant que réel, prennent pour l'enfant la fonction symbolique de son besoin imaginaire.

Il s'agit d'une fonction fraternelle, et non d'une fonction sociale, dans le sens où elle ne se supporte pas d'une énonciation mais d'énoncés car les figures infantiles, n'étant pas appuyées sur les différences des sexes et des générations, n'incarnent pas une place d'auteur. Au contraire, nous voyons bien dans les cas clinique qu'il s'agit de la fonction du frère, du semblable. Fonction préœdipienne de la fonction unaire, la fonction fraternelle n'est pas une fonction tierce externe.

Les enfants passent de l'identification au semblable-mère à l'identification aux semblables-« pairs ». Dans ce sens, l'autorité de la fonction fraternelle a des points communs avec l'autorité de la fonction maternelle : la non-intériorisation de la loi dans un lieu psychique (le surmoi) puisqu'elle n'est pas du ressort d'une énonciation symbolique, et l'autoréférence due à un narcissisme centré sur soi et une toute-puissance du moi idéal et de la fonction d'idéal de l'idéal du moi. Toutefois, si elle est plutôt une autorité de l'être relevant du registre imaginaire comme l'autorité de la fonction maternelle, la différence d'avec celle-ci est que le registre de l'avoir est atteint au moins partiellement. La différence des sexes est suffisamment avancée pour ces enfants pour que la mère soit départie du phallus. Seulement, il ne concerne personne, faute de statut symbolique des différences des sexes et des générations.

Parallèlement, l'autorité de la fonction maternelle reste très active : nous avons constaté les nombreuses régressions aux stades antérieurs dès l'apparition de la moindre angoisse et le souhait des enfants de rester dans une relation fusionnelle à la mère protectrice.

Dans ce contexte, l'entrée dans le complexe d'Œdipe est délicate car l'attachement nécessaire au père par le biais de l'identification à un modèle à imiter est déplacé sur les semblables : *« Seulement, l'accident postulé de la fonction d'autorité, sans qu'il aille nécessairement jusqu'à la forclusion du Nom-du-Père, laisse le sujet dans l'impossibilité*

*de sortir de l'impasse constitutive de la névrose infantile : impossibilité de construire un Autre avec le complexe d'Œdipe dont s'émanciper; aucun moyen de l'opération symbolique castration. » (M-J., Sauret, 2006, p 29).*

Après l'étude des protocoles de ces trois enfants pour lesquels la problématique de l'imgo paternelle ne reste qu'une problématique, nous allons étudier le protocole de Laurent afin d'observer la psychopathologie.

## **4. La psychopathologie : Laurent**

Après avoir étudié les implications de la nouvelle figure d'autorité composée de l'image de l'enfance et de la fonction fraternelle préœdipienne, sur la construction de la relation d'autorité actuelle, le cas de Laurent va permettre de montrer les limites de cette nouvelle figure d'autorité.

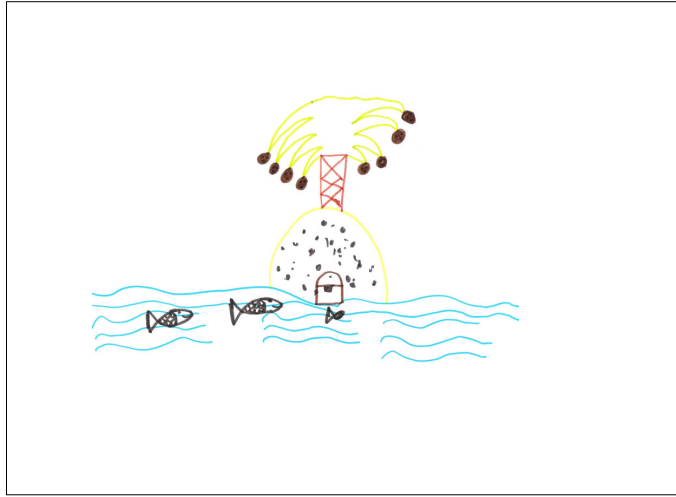
### ***4.1 Présentation du protocole de Laurent***

Laurent est un garçon âgé de 8 ans 2 mois et 23 jours, second d'une fratrie de 3 garçons (12 et 6 ans). Il vit avec ses parents qui travaillent tous les deux. Il a été pris en charge pendant 2 ans en CAMPS pour « hyperactivité », pour laquelle il suit un traitement par Ritaline, et pour des troubles du sommeil. Il est par ailleurs pris en charge par une orthophoniste pour dyslexie. Il semble que les troubles de Laurent aient commencé à la maternelle (1<sup>ère</sup> séparation d'avec la mère selon les propos de celle-ci). Laurent a redoublé le Cours Préparatoire et est actuellement en Cours Élémentaire 1. La demande de bilan a lieu dans un contexte de possible orientation en Cliss spécialisée pour dyslexie, Laurent ayant des difficultés à suivre en classe (la maîtresse adapte certaines activités pour lui). Laurent est un petit garçon agréable et bien présent dans la relation. Au départ soucieux de ses performances, il sera par la suite plus détendu à ce sujet, restant toutefois très appliqué à ce qu'il fait et de bonne volonté. Il se montre curieux de l'environnement (affiches aux murs, caisse de livres, ...) mais aussi facilement distrait, par les bruits par exemple, sans pour autant sursauter. Un certain recadrage est parfois nécessaire, bien que facilement accepté dans la situation.

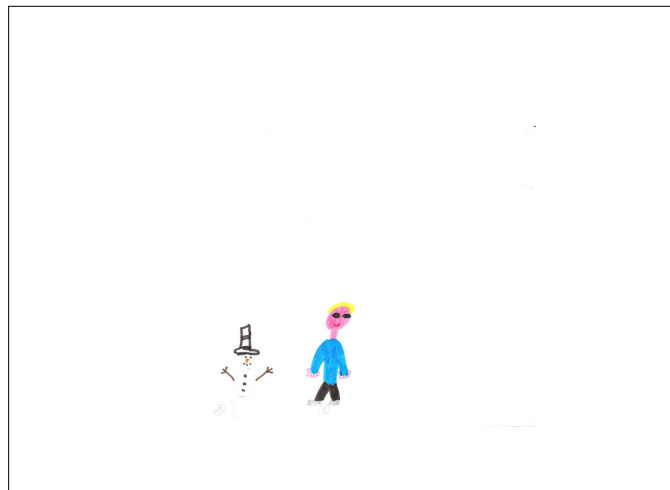




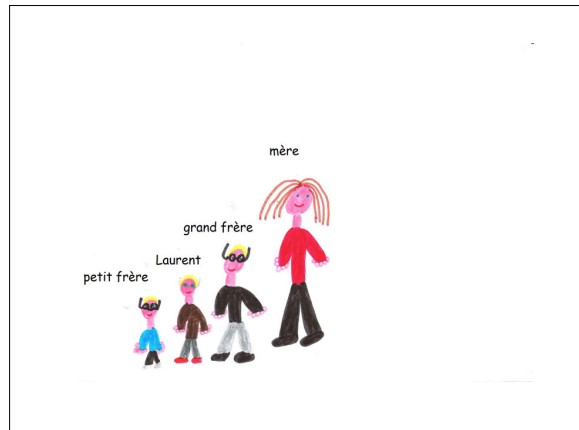
#### **4.1.1 Ses dessins**



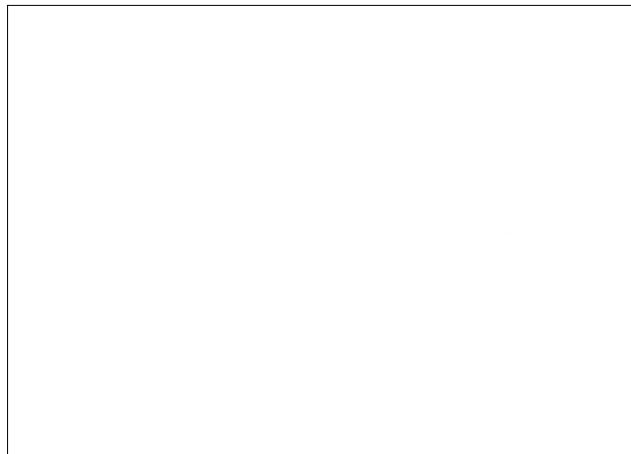
**Illustration 13 : Laurent, 8 ans et 2 mois, dessin libre.**



**Illustration 14 : Laurent, 8 ans et 2 mois, dessin du bonhomme.**



**Illustration 15 : Laurent, 8 ans et 2 mois, dessin de la famille réelle.**



**Illustration 16 : Laurent, 8 ans et 2 mois, dessin de la famille imaginaire.**

Avant de nous intéresser au cas de Laurent, il me faut préciser que son bilan a été effectué avant que le protocole de passation de CoPsyEnfant n'ait été finalisé, ainsi je n'ai pas mené d'enquête sur ses dessins. D'autre part, j'ai utilisé la version « cochon » du Patte-Noire, la culture de Laurent le permettant.

**La différence des sexes** apparaît uniquement dans le dessin de la famille réelle qui est le seul représentant des personnages masculins et féminin. La différence semble bien marquée puisque la mère est reconnaissable à ses cheveux longs, unique indicateur de sa féminité. La dialectique phallique/châtré, par contre, n'est présente que dans le dessin libre au moyen de l'arbre sans être attribué manifestement à quiconque, et dont le nom est sous l'effet d'un refoulement :

*« Y a des poissons dans la mer je sais plus le nom de l'arbre un paillason des noix de coco ».*

Non seulement Laurent ne sait plus le nom de l'arbre mais il lui attribut le nom de paillason, objet sur lequel on marche pour s'essuyer les pieds. Par ailleurs, il s'agit d'un arbre nourricier, qui a des noix de coco, qui laisse supposer qu'il s'agit d'une représentation de la « mer » phallique. Le Patte-Noire nous permettra d'explorer un peu mieux l'imaginaire maternelle de Laurent.

**La différence des générations** aussi n'apparaît que dans le dessin de la famille réelle car il est également le seul qui mette en scène un adulte et des enfants. Selon l'indicateur de la taille, la différence entre les adultes et les enfants est respectée puisque la mère est la plus grande. Au sein de la fratrie aussi la différence de taille entre le plus grand, le moyen et le plus petit est représentée et respectée. Par contre, l'alignement des personnages, bien que faisant illusion au premier abord et tout en respectant les

génération, ne se fait pas tout à fait par les pieds pour la fratrie, puisque le plus petit des trois frères a les pieds plus bas que les deux autres, ni pour la mère dont les pieds sont plus hauts que ceux des enfants.

Les **personnages d'identification** et les **instances idéales** : dans le dessin du bonhomme, avant même que je lui énonce la consigne, Laurent demande la permission de dessiner un bonhomme de neige. Cela reflète une posture adaptée alors qu'il est désigné comme un garçon opposant. Après la consigne, il reste sur son idée de bonhomme de neige qu'il dessine en premier et à gauche de la feuille, le mettant en personnage d'identification à priori. Puis il ajoute un second personnage qui est « *un petit garçon* » de 8 ans, comme lui, qui a fabriqué le bonhomme de neige. Il dira à propos de ce petit garçon qu'il est le plus beau, en référence sûrement à la consigne, ce qui n'est pas sans nous intéresser quant à son narcissisme. Ainsi, il y a ici deux personnages d'identification que l'on peut associer au moi idéal : le premier est très beau et, malgré qu'il ait le même âge que Laurent, il ressemble à son petit frère de la famille réelle; le second est un personnage inanimé, non sexué, froid, non seulement sans âge mais éphémère.

Dans le dessin de la famille réelle, le personnage mis en place de personnage d'identification (à gauche et en premier) est son petit frère, qui donc ressemble au bonhomme précédent, à la seule différence que le petit frère porte des lunettes. Le personnage d'identification est donc un frère plus petit et plus jeune. Nous remarquons aussi que le père fait l'objet d'une scotomisation complète : Laurent n'évoque à aucun moment son oubli et ne mentionne pas son père par ailleurs.

Le dessin de la famille de rêve plonge Laurent dans une panne qui l'empêche de dessiner, ainsi il n'y a pas de personnage d'identification :

**Consigne** : « dessine la famille dont tu rêves »

« *Je rêve d'aucune famille ça va être dur* », il se prend la tête dans les mains.

« *J'ai pas d'idée* », tout en restant souriant.

Pour ne pas le mettre trop en difficultés, je lui dis que ce n'est pas grave et nous passons à autre chose.

**Le narcissisme** de Laurent pose question dès le début de la passation, dans le sens d'une assise narcissique défaillante. En effet, quand il comprend que je vais lui demander de dessiner, il demande immédiatement si « *C'est un concours de dessins* » ? se plaçant ainsi d'emblée dans une posture compétitive, alors que je rappelle que le motif de consultation est une éventuelle orientation en Cliss spécialisée pour enfants dyslexiques, vu les difficultés scolaires de Laurent. Puis lors du dessin du bonhomme, il semble tout à fait accroché par la consigne qui stipule « le plus beau bonhomme que tu peux » (il est le seul des enfants que j'ai rencontré, de tout âge), comme un accrochage au signifiant « beau » qu'il répète deux fois, à propos du bonhomme et de son dessin. Il est à noter qu'il ne s'agit pas de lui. Mais très vite il chute dans une incapacité à la suite de la consigne du dessin de famille réelle, exprimant un doute sur ses capacités, qu'il parvient à surmonter en dessinant sa famille quand même et de façon correcte pour son âge :

« *Aie aie aie je n'y arriverais pas* ».

D'ailleurs ce dessin permet de constater que son point de vue semble hétéro-centré dans la mesure où il se dessine aussi dans la famille réelle. Aussi il ne semble pas que la défaillance soit à situer du côté de la toute-puissance, mais au contraire. De plus, la panne de Laurent dans le dessin de la famille de rêve ouvre de nombreuses questions quant à son narcissisme d'une part et son rapport au registre imaginaire d'autre part. S'agit-il d'un refus engendré par une forte censure, « je rêve d'aucune famille », et dans ce cas quelle censure est à l'œuvre ici, la culpabilité surmoïque suite à la scotomisation du père en

famille réelle ? Ou s'agit-il du sentiment d'incapacité qui fait retour, « ça va être dur » ? Ou encore l'expression d'une position de non-savoir, que l'on peut relier aussi au motif de consultation, « j'ai pas d'idée » ? Ou encore d'un refus ou l'incapacité de se projeter dans un ailleurs familial, Laurent étant désigné par la mère comme ayant justement des difficultés de séparation avec elle ? Ces différents éléments nous permettent de supposer un défaut de construction du côté de la fonction d'idéal des idéaux.

#### 4.1.2 Le Patte-Noire (version cochon)

Laurent choisit peu de planches, quatre, pour raconter son histoire. Les voici dans l'ordre de son récit : Auge, Jeux sales, Tétée 1 et Chèvre.

Dès le début de la passation Laurent exprime sa difficulté à **différencier les sexes**, et notamment à différencier le père et la mère, alors que la question n'est pas encore posée :

Pourquoi l'appelle-t-on Patte-Noire ?

*« Parce qu'il a une patte noire et l'autre on l'appelle rond noir (GPN) les autres on les appelle cochons ah c'est la maman le papa je sais pas ah mais si la maman on l'appelle rond noir c'est un garçon ou une fille » ?*

Finalement ils seront différenciés correctement dans le frontispice. Par contre, contrairement aux trois autres enfants, les deux petits cochons sont indifférenciés, Laurent ne cherche pas à leur attribuer un sexe. D'autre part, le seul attribut phallique qui se dégage du récit est celui de Pattenoire dans la planche Auge : *« c'est PN qui fait pipi (...) »*.

La différence des sexes selon la dialectique phallique/châtré apparaît peu.



**La différence des générations** semble bien posée, comme dans le dessin de famille réelle : les parents sont des adultes âgés de 31 ans pour la mère et 35 ans pour le père. Il est à noter que le jour de la passation est le jour de l'anniversaire de sa mère. Dans l'histoire, les adultes apparaissent très peu mais les générations sont bien distinguées. Par contre, les petits autres représentés par les deux petits cochons n'ont pas d'âge, alors que dans le dessin de la famille réelle, l'âge et l'ordre de la fratrie étaient clairement posés. De plus, ils n'apparaissent pas du tout dans l'histoire. Je suppose qu'il parle d'eux lors de la question sur le dénouement des aventures lorsque Laurent cite « les autres » :

Comment les aventures de Patte-Noire vont-elles se terminer ?

« *Bien* »

« *C'est-à-dire ?* »

« *Je sais pas ensemble* »

« *Qui ensemble ?* »

« *Les cochons PN sa maman son papa puis les autres* »

Pattenoire est donc le seul enfant identifié du récit.

**Les identifications** de Laurent semblent particulièrement difficiles dès le début de la passation. Dans le frontispice, Laurent se précipite pour chercher les nominations des personnages avant de déterminer leurs sexes et âge. Pattenoire est d'abord un garçon qui vient de naître puis finalement il sera un garçon de 4 ans. Ainsi Laurent s'identifie à un âge d'or régressif. Il met les deux petits cochons à distance par un accrochage au réel, disant que s'ils étaient coloriés ils seraient roses. Cela renforce leur différence avec Pattenoire et les parents. Finalement, il leur cherche un nom qu'il ne donnera finalement pas et ne détermine ni leur âge ni leur sexe. Ainsi, comme le bonhomme de neige du dessin du bonhomme, les deux petits cochons restent sans identité. Par contre les deux gros cochons

sont mis en place de parents et d'adultes. Nous verrons qu'ils sont à peine évoqués dans l'histoire. Le seul autre personnage bien identifié du récit est la chèvre de la planche Chèvre, imago maternel de remplacement. Les préférences-identifications sont également très compliquées pour Laurent, activant des défenses massives. Le choix des planches aimées est impossible pour lui. En conséquence, aucune identification n'aura lieu à ce moment là et au contraire, cela provoque chez lui un rejet total de tous les personnages pour ce qu'ils sont :

*« J'en aime aucune »*

*« Ah bon ?! »*

*« J'aime pas les cochons »*

*« Pourquoi ? »*

*« C'est sale partout ... je les déteste tous »*

*« Alors quelle est celle que tu détestes le moins ? »*

*« Aucune ah elle je l'avais pas vue »* Il parle de la planche Nuit.

*Celle que tu détestes le moins ?*

*« Aucune »*

Le surgissement de la planche Nuit au milieu du conflit massif qui active les défenses de Laurent est intéressante dans la mesure où, bien qu'il n'en dira rien, le thème de la scène oedipienne, voire de la scène primitive fait irruption au milieu de son incapacité à s'identifier et assumer ses tendances<sup>19</sup> psychiques. Ici Laurent est manifestement dans l'incapacité d'opérer une prise de conscience affective ou de se positionner par rapport à ses tendances. Ensuite, le choix des planches non-aimées provoque dans un premier lieu une réaction en miroir : s'il n'aimait aucune planche, il les déteste toutes. Pourtant, une

---

<sup>19</sup> J'utilise le terme « tendance » au sens de Corman (1961).

certaine levée du conflit lui permet d'en choisir une, la planche Nuit, qui insiste, mais dont il ne peut toujours rien dire et qui le met dans une certaine confusion. Finalement il choisit Auge comme planche la plus détestée, dont le thème urétral bien présent est l'objet d'un rejet : « *j'aime pas quand il fait pipi tout* ». Laurent n'assume pas sa tendance et suit une sorte de progression dans ses identifications pour finir par une identification à un puissant :

Tu serais qui ?

« *Personne je serais moi un fermier* ».

Le désarroi de sa panne identificatoire le conduit à s'identifier au puissant. Enfin, la moins détestée provoque la réapparition pour la troisième fois de la planche Nuit, dont il peut alors dire quelque chose sur le plan affectif, tout en scotomisant le thème œdipien. La planche renvoie Laurent à des angoisses d'abandon, dans un sentiment de solitude au milieu des autres :

« *Elle est un peu triste il est abandonné* »

« Tu serais qui ? »

« *Personne la lune* »

Encore une fois, l'identification est dans un premier temps à personne puis à un puissant. Mais ici le puissant n'est pas mis à distance par le réel mais par le choix d'un objet inanimé, extérieur à la scène et encadré, comme isolé et contenu.

**Les instances idéales** de Laurent semblent également problématiques. Tout d'abord, le peu de fois où les parents sont mis en scène, le père apparaît une fois dans la planche Jeux sales dans laquelle il reçoit un coup, et la mère n'apparaît également qu'une fois à propos de la planche Chèvre, mais elle est évoquée par le fait qu'il ne s'agit pas d'elle. Elle fait aussi l'objet d'une scotomisation dans la planche Tétée 1, qui, comme pour les petits cochons du frontispice, provoque un accrochage au réel : « *maintenant il boit le*

*lait mais c'est des vaches alors* ». Pourtant l'imaginaire maternelle est présente mais il s'agit d'une mère de remplacement, sous les traits de la chèvre. Elle est le seul personnage de l'histoire, autre que Pattenoire, qui a une place correctement identifiée. Dans les questions de synthèse, selon Laurent le personnage le plus heureux et le plus gentil est Pattenoire. Il est le plus heureux parce qu'il sourit, sauf sur la planche Bataille dont le thème est très en lien avec la rivalité fraternelle. Cela constitue un élément supplémentaire pour formuler l'hypothèse d'une forte rivalité de Laurent avec ses deux frères. Il désigne verbalement les parents comme les personnages les moins heureux, mais il montre du doigt un petit cochon blanc. Ainsi, il donne deux figures idéales négatives, qui font ressortir que seul Pattenoire est heureux. Il est encore plus en difficulté pour désigner le personnage le moins gentil, que l'on peut ranger du côté des figures de l'idéal du moi négatives en lien avec le Surmoi : il dit qu'il ne sait pas. Cette nouvelle panne fait écho au défaut du processus identificatoire que nous avons vu auparavant. De la même manière, Laurent ne pourra véritablement répondre aux questions concernant les préférences des personnages que pour Pattenoire et lui-même. Pour les autres personnages, il « formule » deux types de réponses : par un geste de haussement des épaules pour ce qui concerne le père et les autres cochons blancs, et par le dire « *je ne sais pas* » pour la mère. Cette dernière est-elle une réponse du côté du non savoir, au sens de « je ne sais pas vers qui se situe le désir de ma mère », ou au sens « je ne veux rien en savoir » ? Quelque chose ici ne peut se dire, et nous remarquons qu'il s'agit des personnages avec lesquels Laurent est le plus défensif. Pour la préférence de Pattenoire, Laurent donne une réponse particulière puisque selon lui il préfère « *Dehors* ». Cette réponse évoque la préférence de Laurent, la « lune ». Cela laisse supposer qu'il s'agit une nouvelle fois de celle de la planche Nuit, à laquelle il s'est identifié lors des planches non aimées. Or, cette lune est précisément celle qui est au-dehors de la scène qui se passe à l'intérieur (contrairement à la lune de Trou) et qui est séparée du reste de la planche par un

cadre. Ainsi les figures idéales de Laurent sont surtout celles qui représentent un puissant, tiers inclus, mais aussi un tiers extérieur dans un ailleurs, un tiers exclu.

Enfin le **Surmoi** de Laurent est repérable essentiellement dans l'enchaînement des planches qu'il choisit pour son histoire. En effet, les deux premières, Auge et Jeux sales, sont suivies de Tétée 1 et Chèvre, c'est-à-dire que les thèmes agressifs référant au stade sadique-anal, auxquels les récits de Laurent sont fidèles, sont suivis par des planches au thème oral avec une mère nourricière idéale et une mère de remplacement nourricière également. Nous pouvons formuler l'hypothèse que Laurent éprouve une certaine angoisse de culpabilité devant le Surmoi à la suite de son agressivité non refoulée envers le père. Cette culpabilité le pousse à régresser à un stade antérieur, à la recherche de la protection maternelle. Par ailleurs, ces deux premières planches signent un besoin pour Laurent d'affirmer sa personnalité face à l'autorité parentale. L'autre interdit constaté dans son protocole est celui du refus total de n'aimer aucune planche sous le motif qu'il n'aime pas, qu'il déteste même, les cochons vus comme tous sales. Cette agressivité signe un très fort conflit interne entre la tendance et le Moi, le refus d'une quelconque prise de conscience affective, ni de position par rapport à ses tendances.

Les éléments repérables du **narcissisme** de Laurent sont tout d'abord le fait qu'il ne choisit que quatre planches pour raconter l'histoire, ce qui constitue le signe d'une certaine inhibition. D'autre part, le récit est essentiellement centré sur le héros, c'est-à-dire autocentré, et cela ressort d'autant plus que paradoxalement les quatre planches sont toutes des planches interrelationnelles. Les parents sont à peine mis en scène : le père apparaît une fois dans la planche Jeux sales, dans laquelle il reçoit un coup; la mère n'apparaît également qu'une fois à propos de la planche Chèvre, mais elle est évoquée par le fait qu'il

ne s'agit pas d'elle. Elle fait aussi l'objet d'une scotomisation dans la planche Tétée 1, qui, comme pour les petits cochons du frontispice, provoque un accrochage au réel : « *maintenant il boit le lait mais c'est des vaches alors* ». Pourtant l'imgo maternelle est présente mais il s'agit d'une mère de remplacement, sous les traits de la chèvre. Elle est le seul personnage de l'histoire, autre que Pattenoire, qui a une place correctement identifiée. De plus, l'envie d'être un enfant unique est plus que présent : les deux petits cochons blancs n'ont pas d'identité dans le frontispice et ils n'apparaissent pas dans l'histoire. La présence de la fratrie est ainsi déniée, même si tous les personnages font partie de la même famille. Et le fait qu'aucune planche choisie ne représente Pattenoire seul évoque également des angoisses d'abandon et de solitude chez Laurent. D'autant plus que le dénouement est envisagé « ensemble » :

Comment les aventures de Pattenoire vont-elles se terminer ?

« *Bien* »

« *C'est-à-dire ?* »

« *Je sais pas ensemble* »

« *Qui ensemble ?* »

« *Les cochons Pattenoire sa maman son papa puis les autres* »

Par contre le devenir de Pattenoire, « *je ne sais pas* », met une nouvelle fois Laurent en panne de réponse que ce soit sur le versant du narcissisme ou des instances idéales. Toutefois, ce que pense Pattenoire de sa patte noire lui inspire la réponse suivante :

Que pense Patte-Noire de sa patte noire ?

« *Si on a tout en noir même la tête on est un sanglier* »

Il ne répond pas tout à fait à la question et pourtant il évoque une figure plus puissante du cochon, ce qui laisse penser que la patte noire, trait identificatoire, n'est pas bien vécue par

Pattenoire. La planche de la fée semble enfin le soulager et faire tomber un peu ses défenses et difficultés :

*« De rester gentil c'est ça pourquoi tu me la montre maintenant tu en as d'autres ah je sais les trois vœux c'est ne pas avoir de patte noire de ne pas avoir ce prénom de rester gentil »*

Les réponses viennent facilement, du côté de l'idéal du moi qui insiste par deux fois, « rester gentil », et de l'identification par deux fois également, avec celle au trait unaire que peut constituer la patte noire, et avec celle au prénom Pattenoire qu'il aimerait changer.

#### **4.1.3 L'entretien sur l'autorité**

Laurent, à l'instar des trois autres enfants vus à l'école, ne connaît pas le concept d'autorité. Par contre, il est le seul à ne pas être en mesure de nommer des figures d'autorité quand on lui pose délibérément la question :

*« Qui a de l'autorité ? »*

*« Je sais pas »*

Laurent est de nouveau en panne face à une question qui l'interroge sur ses identifications, comme dans les dessins et le Patte-Noire. Par contre, il associe sa mère au terme « commander » :

*« Qui commande à la maison ? »*

*« Maman »*

Elle est donc la seule figure qui émerge, le père, comme dans les dessins et le Patte-Noire est absent du discours de Laurent. Mais la réponse la plus particulière de Laurent se situe dans l'échange suivant :

*« Tu préfères quand qui commande ? »*

*« Personne »*

Il est à remarquer qu'il est le seul des enfants que j'ai entendu faire cette réponse, tous âges confondus. Cette réponse est en effet très intéressante en ce qu'elle évoque une mise à distance de la question du pouvoir et le fait qu'il ne se met pas en position de figure d'autorité lui-même, ce qui lui aurait évoqué une réponse telle que « moi », ce que l'on aurait imaginé à la suite du Patte-Noire dans lequel Laurent semble auto-référent. D'autre part, à partir de cette réponse « personne », nous pouvons nous interroger sur l'importance du vocabulaire employé ici : aurait-il répondu la même chose si je lui avais posé la question en utilisant le mot « autorité ». Plus généralement, d'après les quatre protocoles étudiés, nous pouvons remarquer la différence importante entre le « commander » du côté de la puissance et/ou du pouvoir, et l'« autorité », différence qui serait repérée assez tôt par les enfants dans leur vécu, sinon conscientisée.

#### **4.1.4 Synthèse du protocole de Laurent**

**La différence des sexes** selon la dialectique féminité/masculinité est bien repérée et représentée par Laurent, notamment dans ses dessins. Il se précipite pour chercher un sexe aux parents et après une certaine difficulté surmontée, il leur en attribue un correct dans le frontispice du Patte-Noire. Par contre, la différence des sexes n'est pas fréquemment représentée dans les dessins, notamment car il n'y a qu'un seul dessin interrelationnel, celui de la famille réelle, ni dans le Patte-Noire, alors que les planches choisies pour l'histoire sont toutes des planches interrelationnelles. La dialectique phallique/châtré est peu présente également que ce soit dans les dessins ou dans le Patte-Noire. Dans les



premiers, le symbole phallique de l'arbre est sous l'effet d'un refoulement quant à son nom. Le fait qu'il s'agisse d'un arbre nourricier (noix de coco) laisse supposer qu'il s'agit d'une représentation de la « mer » phallique. D'autre part, le seul attribut phallique qui se dégage du récit est celui de Pattenoire dans la planche Auge, première planche de l'histoire. Comme pour les trois enfants du tout-venant, la différence des sexes selon la masculinité et la féminité bien mise en place n'est pas représentative ni prédictive d'une bonne capacité de différenciation des sexes dans le rapport au phallus. De ce point de vue, Laurent est dans la même situation que Salim et Nicolas. Par contre, quand Laurent attribue un sexe aux personnages, il le fait correctement même s'il est en difficulté au début. Comme eux, la dimension phallique est peu présente mais l'attribution du phallus ne l'interroge pas : sa mère l'a dans les dessins, lui-même l'a dans le Patte-Noire. Alors que pour Nicolas l'attribution n'est pas encore stable dans une inversion des sexes des parents qui est ensuite rétablie, l'attribution de Laurent est très clairement posée, facilitée probablement par l'absence du père, totale dans les dessins, partielle dans le Patte-Noire. Laurent est clairement dans une vision de la mère phallique des stades antérieurs déjà évoquée plus haut. Et l'attribution du seul phallus apparent du Patte-Noire justement à Pattenoire, c'est-à-dire Laurent, confirme que la différence des sexes, ainsi repérée, est établie entre la mère et l'enfant. Le passage du phallus de la mère phallique masculine au père imaginaire œdipien n'est pas du tout opéré par Laurent.

Dans ce sens, et c'est une autre particularité de Laurent, les pairs du Patte-Noire restent indifférenciés, que ce soit selon la dialectique châtré/phallique ou celle féminité/masculinité, alors que ses frères du dessin de la famille réelle sont représentés avec des caractéristiques masculines. Reste à savoir si cette indifférenciation est effectivement du seul ressort de la problématique des sexes ou si elle s'ajoute à une rivalité fraternelle qui pousserait Laurent à exclure les pairs en ne leur fournissant pas d'identité.

**La différence des générations** n'apparaît également que dans le dessin de la famille réelle car il est le seul qui mette en scène un adulte et des enfants. Selon l'indicateur de la taille, la différence entre les adultes et les enfants et au sein de la fratrie est respectée. La place et le rang de chacun sont respectés aussi par un alignement des personnages par les pieds. Les légers décalages du plus jeune frère, plus bas, et de la mère plus haute, amènent certes une accentuation des places dont le sens est à étudier mais il ne s'agit pas d'une contestation ou un déni des places et statuts des générations. La taille et l'alignement des personnages sont un repère, au sens symbolique du terme, de la hiérarchie, des places et statuts de chacun au sein de la famille. Dans le Patte-Noire, que ce soit dans le frontispice ou dans l'histoire, la différence des générations semble bien posée, comme dans le dessin de famille réelle : les parents sont de vrais adultes âgés de 31 ans pour la mère et 35 ans pour le père. En cela Laurent est très différent des trois autres enfants. La différence des générations semble pour Laurent un mode d'organisation interrelationnelle qui vaut.

Mais lorsque nous prenons en considération sa distribution des sexes immature pour son âge, entre lui et sa mère, comment expliquer cette, à priori, bonne différence des générations ? Notamment car ces deux différences étant interdépendantes, il est nécessaire à l'enfant de dépasser la dialectique de l'être référé et identifié à la mère phallique toute-puissante, et d'accéder à minima à celle de l'avoir par une identification au père phallique œdipien pour que la différence des sexes amène l'enfant à celle des générations. Les investigations des autres concepts permettront d'éclaircir ce point.

Une première piste est l'absence d'âge des petits autres représentés par les deux petits cochons, de même qu'ils n'ont pas de sexe, alors que dans le dessin de la famille réelle, l'âge et l'ordre de la fratrie étaient clairement posés.

Une seconde piste est la présence des adultes dans les dessins et le Patte-Noire, rare,

comme pour les autres enfants. Celle-ci semble en effet une question mise à l'écart par Laurent. De même, mais de façon beaucoup plus marquée que Nicolas, Gülsen ou Salim, la présence des petits autres (fratrie et pairs) dans le Patte-Noire interroge chez Laurent. Ils sont quasiment inexistantes, sans identité véritable dans le frontispice (comme un des personnages du dessin du bonhomme) et complètement scotomisés de l'histoire alors qu'ils sont représentés dans les images qu'il a choisies. Les personnages d'identification nous apporterons des précisions à ce sujet.

**Les personnages d'identification et les instances idéales** dans les dessins de Laurent sont principalement des enfants, soit du même âge (le personnage du dessin du bonhomme), plus jeune que Laurent (son petit frère de la famille réelle) ou sans âge (le bonhomme de neige). La particularité de son dessin du bonhomme est de proposer deux personnages d'identification que l'on peut associer au moi idéal : le premier est très beau et, le second est un personnage inanimé, non sexué, froid, non seulement sans âge mais éphémère.

Dans le Patte-Noire, sur les quinze identifications des préférences-identification, trois sont des puissants (planche non aimée 1, planche non aimée 2, préférence du sujet), deux sont Pattenoire (le plus heureux et le plus gentil), une fois à « dehors » (préférence de Pattenoire), une fois aux parents et à un pair à la fois (le moins heureux). Il répond deux fois qu'il ne sait pas (le moins gentil et le préféré de la mère) et il ne répond pas du tout six fois (toutes les planches aimées, la troisième non-aimée, le préféré du père et le préféré des petits cochons blancs). Ainsi il ne désigne aucun personnage huit fois.

Loin d'atteindre la moyenne des identifications à Pattenoire par test, Laurent en compte deux, ce qui constitue une très faible identification au héros. Un nombre faible d'identifications de type « identification de réalité », c'est-à-dire au personnage qui

ressemble le plus au sujet, dénote un état dépressif et une culpabilité. Cette identification est assumée par le Moi.

Les identifications de Laurent aux petits cochons blancs, comme Nicolas, sont inexistantes, alors qu'elles constituent d'après Corman les deuxièmes les plus rencontrées après celles à Pattenoire. Son rapport aux pairs dans le Patte-Noire est l'opposé de celui observé dans les dessins où ils sont mis en place de personnage d'identification exclusifs. Laurent est donc ambivalent dans son lien aux petits autres tantôt massivement investis, tantôt complètement mis à l'écart et réifiés. À partir de cela nous pouvons faire l'hypothèse que la fonction unaire chez Laurent n'est pas fondatrice d'un Autre médiateur et apaisant les relations aux petits autres.

Les identifications aux imagos parentales strictes sont peu nombreuses et dévalorisantes, comme Salim, alors qu'elles constituent le pivot central du complexe œdipien. Le père est scotomisé dans les dessins et apparaît une fois dans le Patte-Noire, victime de l'agressivité de Pattenoire. Cela confirme l'identification à la mère phallique et l'impossibilité de s'identifier au père œdipien, d'autant par l'insistance de la planche Nuit. Le surgissement de cette image suite au conflit massif lors des images aimées qui active les défenses de Laurent, offre une certaine levée du conflit lui permet un choix, mais dont il ne peut toujours rien dire dans une certaine confusion. Cette intrusion est intéressante dans la mesure où, bien qu'il n'en dira rien, le thème de la scène œdipienne, voire de la scène primitive fait irruption au milieu de son incapacité à s'identifier et assumer ses tendances psychiques. Ici Laurent est manifestement dans l'incapacité d'aborder la problématique œdipienne.

L'imago maternelle est le seul personnage de l'histoire, autre que Pattenoire, qui a une place correctement identifiée. Elle n'apparaît pourtant qu'une fois à propos de la planche Chèvre sous les traits de la chèvre, et il la repère bien comme une mère de remplacement.

Comme le père, elle fait aussi l'objet d'une scotomisation, dans la planche Tétée 1.

Par contre, il s'identifie trois fois à un puissant, dont deux sont inanimés (les lunes), sans identité au sens subjectif du terme, et dont le troisième est le fermier de la planche Auge qui nourrit. Ainsi l'imago maternelle archaïque apparaît bien dans les figures des puissants, ce qui confirme la représentation de Laurent d'une mère toute-puissante. Or, je rappelle que l'image parentale a un double aspect d'idéal du moi et de censure frustrante (identification à l'agresseur). Du temps de Corman, l'identification au puissant de façon générale était d'environ un par test et allait souvent de pair avec des images aimées, guidée par le plaisir à la situation mais à condition d'être un puissant. Au contraire, Laurent, à l'instar de Salim et Gülsen, désigne les puissants principalement dans les planches non-aimées, un seul fait l'objet de sa préférence. Si cette identification est censée procurer beaucoup de satisfaction, le fait qu'elle soit plutôt associée aux images non-aimées laisse supposer que pour Laurent ce n'est pas le cas. La raison en est probablement l'écart important ressenti par Laurent entre son idéal d'être un puissant (celui qu'il préfère) et son narcissisme dévalorisé, comme nous le verrons plus tard. Il est possible qu'il s'agisse aussi pour lui d'une identification au Surmoi, à la dimension frustrante, c'est-à-dire d'une identification de défense du Moi déclenchée afin d'apaiser les angoisses puisque le Moi détient alors le pouvoir destructeur du puissant. Ceci d'autant que Laurent suit une sorte de progression dans ses identifications dans un premier temps à personne pour finir par une identification à un puissant. Le désarroi de sa panne identificatoire le conduit à s'identifier au puissant. Pour une part il s'agirait alors de la mère phallique, et en prenant en compte le fait que deux puissants de Laurent ne sont pas personnifiés et sont décalés de la scène, nous pouvons associer avec le fait que ces puissants occupent une position de tiers exclus de la scène, c'est-à-dire sont des figurations du grand Autre.

Enfin, Laurent est dans l'incapacité de désigner un personnage d'identification par huit

fois, soit en ne répondant pas (6 fois), soit en répondant « je ne sais pas » (2 fois). Si ces réactions sont le signe d'un désarroi et d'une vive anxiété, la réaction n'est pas celle d'un refus au sens d'une attitude opposante issue d'un rejet de la tendance ou d'une culpabilité. Laurent, comme Salim et Gülsen, renvoie à une panne identificatoire. Et nous avons vu dans l'étude de son protocole qu'il est effectivement en difficulté face aux identifications. Elles ne semblent pas offrir à Laurent une protection ni une libération de son sentiment de faiblesse. Elles ne protègent pas son Moi contre les blessures narcissiques, et elles ne lui permettent probablement pas d'accepter qui il est. Cette panne des identifications est renforcée par le dessin de la famille imaginaire qui plonge Laurent dans un empêchement complet de dessiner, ainsi il n'y a pas de famille idéale.

Les préférences-identifications sont également très compliquées pour Laurent, activant des défenses massives. Non seulement la possibilité de s'identifier à une figure idéale dans une situation acceptable n'est pas possible, mais le choix même des planches aimées est impossible pour lui : aucune situation n'est idéale et chacune provoque un conflit massif. En conséquence, aucune identification n'aura lieu à ce moment là et au contraire, un rejet total de tous les personnages pour ce qu'ils sont. Finalement il choisit Auge comme planche la plus détestée, dont le thème urétral représenté est l'objet d'un refoulement.

Dans les questions de synthèse, selon Laurent le personnage le plus heureux et le plus gentil est Pattenoire. Il est le plus heureux parce qu'il sourit, sauf sur la planche Bataille dont le thème est très en lien avec la rivalité fraternelle. Cela constitue un élément supplémentaire pour formuler l'hypothèse d'une forte rivalité de Laurent avec ses deux frères. Il désigne verbalement les parents comme les personnages les moins heureux, mais il montre du doigt un petit cochon blanc. Ainsi, il donne deux figures idéales négatives, indifféremment des adultes et des enfants. Il est encore plus en difficulté pour désigner le personnage le moins gentil, que l'on peut ranger du côté des figures de l'idéal du moi

négligentes en lien avec le Surmoi : il dit qu'il ne sait pas. Cette nouvelle panne fait écho au défaut du processus identificatoire que nous avons vu auparavant. Il est donc la seule personne valorisée, heureuse et gentille.

De la même manière, Laurent ne pourra véritablement répondre aux questions concernant les préférences des personnages que pour Pattenoire et lui-même. Pour la préférence de Pattenoire, Laurent donne une réponse particulière puisqu'il préfère « *Dehors* ». Ainsi les figures idéales de Laurent sont référées à lui-même et représentent un puissant au sens aussi d'un tiers extérieur dans un ailleurs.

**Le narcissisme** de Laurent pose question dès le début de la passation, dans le sens d'une assise narcissique défaillante. Le premier indice d'une inhibition est le nombre de planches choisies, quatre, pour raconter l'histoire. Je rappelle qu'il consulte pourtant en raison, entre autres, de son agitation pour laquelle il est médicamenté.

Dans le Patte-Noire il fait preuve d'une grande centration sur lui, alors que son dessin de la famille réelle montre plutôt un point de vue hétéro-centré dans la mesure où il se dessine : le récit est essentiellement centré sur le héros, les adultes et les enfants n'apparaissent pas alors que les quatre planches sont interrelationnelles. Seule l'imgo maternelle est un personnage de l'histoire, autre que Pattenoire, qui a une place correctement identifiée. D'autre part, Laurent ne pourra véritablement répondre aux questions concernant les préférences des personnages que pour Pattenoire et lui-même.

Cette centration sur lui est renforcée par la tendance à désirer être un enfant unique : Pattenoire est le seul enfant du récit. Les deux petits cochons blancs n'ont pas d'identité dans le frontispice et ils n'apparaissent pas dans l'histoire. La présence de la fratrie est ainsi déniée, même si tous les personnages du frontispice font partie de la même famille. De plus, il est la seule personne valorisée dans les questions de synthèse (plus heureux et

gentil). Dans les dessins, le personnage le plus beau, celui du bonhomme, est lui (garçon de huit ans) tout en n'étant pas lui de par la ressemblance frappante du bonhomme avec son petit frère de la famille réelle. La centration et la valorisation de son personnage sont plus que probablement, un retournement en son contraire d'un manque confiance en lui d'une part, et une rivalité avec les pairs forte d'autre part, notamment avec sa fratrie. Dès le début des dessins, il se place dans une posture compétitive non cohérente avec la situation de l'entretien et alors que, justement, il est en difficulté scolaire. Il chute dans un second temps dans une incapacité face à la consigne du dessin de famille réelle, exprimant un doute sur ses capacités, qu'il parvient à surmonter. Il s'effondre dans un troisième temps lors du dessin de la famille de rêve, il ne parvient pas à dépasser son sentiment d'incapacité. La possibilité d'un ailleurs auquel il aspire mais qu'il ne parvient pas à atteindre faute de fonction idéale installée. Ce manque de confiance en soi se mesure aussi à propos du devenir de Pattenoire, « *je ne sais pas* », et met une nouvelle fois Laurent en panne de réponse que ce soit sur le versant du narcissisme ou celui des instances idéales.

La rivalité fraternelle s'exprime essentiellement dans le Patte-Noire par une mise à distance des petits cochons par un accrochage au réel à propos de leur couleur qui sont sans identité dans le frontispice et leur scotomisation dans le récit. Il voudrait prendre la place du petit frère, le plus beau bonhomme et le personnage d'identification de la famille réelle. Dans le frontispice, Laurent attribue quatre ans à Pattenoire, c'est-à-dire à peu près l'âge de son fameux petit frère, signifiant ainsi la nostalgie d'un âge d'or passé.

L'âge de Pattenoire entre certainement en résonance aussi avec la nature des angoisses de Laurent. Aucune planche choisie ne représente Pattenoire seul, évoquant des angoisses d'abandon et de solitude chez Laurent : même si les autres ne sont pas présents, ils le sont par leur absence, Pattenoire n'est pas seul. D'autant plus que le dénouement de l'histoire est envisagé « ensemble ».



Enfin, ce que pense Pattenoire de sa patte noire évoque à Laurent une réponse exprimant son souhait d'être quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus fort. Il est ainsi pris dans une hésitation qui tantôt le conduit à régresser dans des postures très infantiles en lien avec ses angoisses, et tantôt le conduit à vouloir être un puissant mais ce puissant ne s'appuie pas sur le modèle parental. Sur ce point la planche de la fée semble contenir toute la problématique de Laurent en ce qu'elle lui évoque un idéal du moi qui insiste par deux fois (rester gentil), et une identification redoublée au trait unaire (la patte noire et le prénom) qu'il ne veut ou ne peut plus assumer.

Après cette analyse, nous percevons d'autant mieux le lien entre le narcissisme et les figures idéales de Laurent : son manque de confiance en lui à la faveur de son narcissisme objectal lui permet des identifications aux puissants, mais des puissants particuliers, d'une part à la hauteur inverse de son estime de soi faible, et d'autre part sans appui à une imago parentale, notamment paternelle, ou appuyés uniquement sur la mère phallique toute-puissante. Le défaut du père imaginaire est flagrant, symbolisant un défaut de la fonction du grand Autre, qui pourtant existe pour Laurent mais qu'il ne trouve pas. Cela se vérifie tout à fait par le Surmoi de Laurent bien repérable dans le Patte-Noire. Il éprouve une certaine angoisse de culpabilité devant le Surmoi à la suite de son agressivité non refoulée envers le père, culpabilité qui le pousse à régresser à un stade antérieur, à la recherche de la protection maternelle. Par ailleurs, ces deux premières planches signent un besoin pour Laurent d'affirmer sa personnalité face à l'autorité parentale surmoïque au sens symbolique du terme, et non pas au sens censure de l'idéal du moi ou d'un conflit entre le moi idéal et l'idéal du moi. Ce n'est pas la fonction symbolique de l'Autre qui fait défaut mais bien sa fonction imaginaire.

Ainsi, il est le seul enfant à ne pas être en mesure de nommer des figures d'autorité quand je lui pose délibérément la question. Par contre, il associe sa mère au terme « commander ». Elle est donc la seule figure qui émerge, le père, comme dans les dessins et le Patte-Noire est absent du discours de Laurent.

Mais la réponse la plus particulière de Laurent se situe dans l'échange suivant :

*« Tu préfères quand qui commande ? »*

*« Personne »*

Il est à remarquer qu'il est le seul des enfants que j'ai entendu faire cette réponse, tous âges confondus. Cette réponse est en effet très intéressante en ce qu'elle évoque une mise à distance de la question du pouvoir et le fait qu'il ne se met pas en position de figure d'autorité lui-même, ce qui lui aurait évoqué une réponse telle que « moi », ce que l'on aurait imaginé à la suite du Patte-Noire dans lequel Laurent semble auto-référent. D'autre part, à partir de cette réponse « personne », l'on peut s'interroger sur l'importance du vocabulaire employé ici : aurait-il répondu la même chose si je lui avais posé la question en utilisant le mot « autorité » ?

En résumé, pour Laurent la problématique de l'imgo paternelle va au-delà d'une défaillance. A l'inverse de Gülsen, Nicolas et Salim, elle n'est incarnée par personne, pour lui personne n'occupe la place d'exception qu'il a pourtant bien repéré. Le lieu et la fonction du tiers exclus existent mais ils sont vides. Ainsi, alors que pour les trois enfants du tout-venant la fonction symbolique de l'Autre fait défaut, pour Laurent, c'est la fonction imaginaire de l'Autre qui fait défaut. C'est cette différence qui produit la bascule entre la simple « problématique de la fonction de la figure d'autorité paternelle » et la « psychopathologie de l'imgo de la figure d'autorité paternelle ».

## **4.2 De la problématique à la psychopathologie : quelle bascule ?**

La comparaison des deux populations du tout-venant et de l'hôpital montre une défaillance de l'imaginaire paternelle œdipienne dans les deux cas. Toutefois, celle-ci n'est qualitativement pas la même, ce pourquoi dans un cas elle constitue chez l'enfant une simple problématique, et dans l'autre elle prend une dimension psychopathologique. Le point de bascule s'opère au niveau de la construction de la différence des sexes. Chez les enfants du tout-venant, comme Gülsen, Nicolas et Salim, celle-ci se joue entre la mère, le père et l'enfant. Mais le phallus n'est pas attribué au père, il n'est attribué à personne : la fonction symbolique de l'Autre fait défaut. Dans le second cas, celui de Laurent, la différence des sexes en reste au moment structural précoce où la mère a le phallus et l'enfant ne l'a pas, le père étant absent de la dialectique sexuée : la fonction imaginaire de l'Autre fait défaut.

Si la différence des sexes reste entre la mère et l'enfant, l'imaginaire maternelle demeure toute-puissante comme aux premiers stades du développement de l'enfant et celle-ci se voit attribuer la fonction phallique. Ainsi l'enfant s'installe dans le registre de l'être ou du « manque à être » l'objet comblant le désir maternel. Pour lui, le registre de l'avoir est tout à la mère. Le père n'apparaît que voilé dans le désir de celle-ci au-delà de l'enfant, et reste en dehors de la dialectique sexuelle et du circuit relationnel triangulaire.

L'erreur à ne pas commettre est de considérer que pour ces enfants la fonction symbolique du grand Autre n'existe pas. Notamment nous avons vu que chez Laurent la différence des générations constitue un mode d'organisation interrelationnelle qui vaut. La dimension symbolique est présente mais elle ne s'incarne que partiellement chez la mère, en tant qu'autre tenant lieu de l'Autre. Elle l'introduit au système symbolique dont elle fait partie

et le sujet fait son entrée dans le monde du désir par le biais de l'inconscient de l'Autre. Or cette relation de toute-puissance originnaire de la mère constitue une aliénation pour l'enfant car il est complètement pris dans les signifiants de l'Autre. S'il en reste là, il ne peut constituer son désir en tant que réponse, acceptation ou refus de prendre la place que cet inconscient de l'Autre lui désigne.

La fonction tierce exclue est distinguée mais elle ne s'incarne dans aucune figure imagoïque. L'enfant est alors en panne de support identificatoire, autre que le choix d'objet, et l'intériorisation des qualités de cette figure d'identification n'a pas lieu. Pour des enfants tels que Laurent, aucune imago n'est en mesure d'occuper la place d'exception alors que la fonction existe. Les identifications aux imagos parentales sont peu nombreuses et dévalorisantes. Il hésite tantôt à régresser dans des postures très infantiles en lien avec ses angoisses, et tantôt à vouloir être un puissant en position de tiers extérieur non référé au modèle parental. La fonction imaginaire de l'Autre fait défaut. Cela crée un paradoxe qui rajoute de l'angoisse à celle déjà ressentie et non contenue.

L'occupation de la place d'exception constitue la différence principale d'avec les enfants du tout-venant, pour qui cette place existe et peut appartenir à tout le monde (le phallus n'étant pas attribué). Mais, étant laissée vide par le père devenu illégitime, elle est occupée à défaut par l'enfant ou l'enfance. Pour les enfants comme Laurent, la possibilité même de l'occupation de cette place d'exception est mise en doute. Du fait qu'il reste voilé, le père ne permet pas l'éventualité de la place d'exception. D'autre part, l'enfant ne peut se prendre lui-même comme référence comme Nicolas, ni se référer à ses semblables comme Salim : il ne peut pas se prendre lui-même comme objet narcissique, comme objet d'amour. Cette illusion ne fonctionne pas : les pairs ou lui-même, l'enfant ou l'enfance, ne peuvent se substituer à la figure paternelle. La fonction unaire n'est pas fondatrice d'un Autre médiateur et apaisant des relations aux petits autres. Le défaut d'idéal couplé au défaut

narcissique ne lui permettent de se rattraper à aucune branche. La centration sur soi et la valorisation de soi relèvent plus dans ce cas d'une tentative de restauration d'un narcissisme dévalorisé et ressenti comme faible. En panne au passage du moi idéal à l'idéal du moi, il est peut-être un enfant-roi pour ses parents mais il n'est pas en position de roi pour lui-même, et ses pairs non plus. Il n'est pas pris dans le discours social qui prône la centration sur l'enfant le mettant ainsi à une place d'exception. A défaut de création de la place d'exception, l'enfant laisse la mère à une place « toute » par le mécanisme de régression au stade antérieur.

Cette non-rencontre d'un Autre imaginaire entraîne un non-arrimage symbolique. En conséquence l'imgo paternelle et sa fonction n'émergent pas et l'enfant est dans l'impossibilité d'aborder la problématique œdipienne ou celle de la castration.

Cette configuration est plus angoissante pour l'enfant, car l'angoisse est issue de la perception du manque dans l'Autre à travers la mère : que l'enfant se sente ou non l'objet du désir de la mère est angoissant pour lui dans les deux cas. Il se sent menacé dans l'intégrité de son être psychique. Cette angoisse est de l'ordre de la détresse (en comparaison avec la désaide, p 89) car l'enfant reste prisonnier de la dépendance à la fonction maternelle. Et le moi idéal est une des réponses que l'enfant peut mettre en place face à sa détresse et ses angoisses de perte archaïque. Donc structurellement le moi idéal est formé mais le passage à l'idéal du moi est impossible du fait de la présence non suffisante de la fonction paternelle. Devant cette impossibilité, le retranchement à une position omnipotente et à un narcissisme primaire du moi idéal apparaît comme une défense.

Pour les enfants du tout-venant, la différenciation des sexes se poursuit jusqu'à en départir la mère. Mais l'attribution du phallus pose problème. Notamment il n'est pas attribué au

père comme nous pourrions nous y attendre classiquement. Le temps structural de la différence des sexes pendant lequel le père arrache le phallus à la mère, devenant propriétaire du phallus pour l'enfant et la mère, et à la fois donateur du phallus à la mère dans l'acte amoureux, ne vient pas complètement. Le second temps d'apparition de la fonction paternelle imaginaire, médiée par la parole de la mère et qui limite celle-ci dans son pouvoir, apparaît partiellement dans le psychisme de l'enfant : l'enfant et la mère sont privés du phallus. Le registre de l'avoir émerge mais ne concerne personne. L'imgo paternelle est présente mais il ne s'agit pas de celle du père phallique œdipien : le père n'est pas celui qui incarne la loi. Ce rôle est reporté sur les pairs, les semblables ou sur soi. Il en découle que les différences des sexes et des générations sont vides de sens symbolique, prises dans une vision autocentrée où tout le monde a le même statut. Le discours social centré sur l'enfant entraîne la défaillance du père en tant qu'imgo et fonction paternelle œdipienne : l'illusion de l'enfant-roi pour lui-même, ses pairs et ses parents, réussit.

Dans cette configuration les adultes représentent des supports d'identification au héros mais uniquement dans les situations où aucun conflit psychique n'apparaît (Cf. identification dans les planches aimées du Patte-Noire). Ils sont support de l'idéal du moi lorsque celui-ci n'est en conflit ni avec le moi idéal ni avec le Surmoi. L'imgo du père en tant qu'idéal est reportée sur l'enfant, lui-même ou ses pairs qui prennent alors le rôle de support identificatoire et d'idéal du moi idéal. Or l'identification à l'image spéculaire est soutenue par le grand Autre. L'idéal est là, celui du moi idéal mais celui de l'idéal du moi reste partiel. La fonction tierce est prise dans le semblable, elle n'est pas située au-dehors. Le Surmoi est impossible à atteindre.

Toutefois la substitution des imagos parentales par les semblables a des limites que nous avons observées lors des pannes identificatoires et des pannes de la fonction d'idéale, qui

ont lieu lors de situations entraînant un conflit intrapsychique pour l'enfant ou une dévalorisation narcissique. Si les carences d'identification à l'imaginaire maternelle peuvent, pour une part, être compensées par des identifications aux semblables, les carences d'identification à l'imaginaire paternelle ne peuvent, quant à elles, faire l'objet d'une telle compensation. C'est de ce manque que s'origine les pannes identificatoires constatées.

Le père n'est pas la personne qui incarne l'interdit surmoïque : le père reste non phallique, du registre de l'être. À ce titre, il ne peut faire fonction d'idéal du moi que partiellement et pas du tout fonction de l'auteur de l'interdit. La différence provient du décalage entre la somation de l'idéal du moi et de l'énonciation surmoïque en ce qu'elles se réfèrent différemment à l'Autre : l'idéal du moi fait référence à l'Autre, alors que le Surmoi fait référence à l'Autre incarné dans l'Autre, le père, c'est-à-dire la Loi. La fonction de l'Autre est perçue par les enfants mais pas à travers le père. La fonction paternelle imaginaire n'est pas incarnée par le père réel, il n'incarne pas l'Autre. La place d'exception est occupée par les enfants. Les autres, en tant que réel, prennent pour l'enfant la fonction symbolique de son besoin imaginaire. Ils sont introduits dans le réel à l'état de puissance. Mais les figures infantiles n'étant pas assujetties aux différences structurantes des sexes et des générations, c'est-à-dire n'étant pas représentées par un statut symbolique, ne sont pas auteurs d'énonciation, notamment celle de la Loi. Les enfants passent de l'identification au semblable-mère à l'identification aux semblables-« pairs », d'où la défaillance du registre symbolique. La fonction symbolique de l'Autre en tant que tiers inclus fait défaut.

Dans ce contexte, l'entrée dans le complexe d'Œdipe est délicate car l'attachement nécessaire au père par le biais de l'identification à un modèle à imiter est déplacé sur les semblables. L'Œdipe est alors lui-même transféré sur eux, comme nous l'avons vu.

En conclusion, nous retrouvons bien les effets des trois discours hypermodernes articulés les uns aux autres, sur la construction psychique des enfants : le discours égalitaire de la différence des sexes et des générations qui entraîne la dévalorisation du père en tant qu'imgo et fonction œdipienne et instaure l'enfant devenu roi comme substitut du père. Ces trois discours sont les conséquences directes du déclin de la fonction du maître dans le discours au profit des énoncés que nous avons vus. Il en résulte que le père, dénié dans sa fonction de père réel, ne peut plus s'appuyer sur le discours social pour remplir sa fonction. L'enfant prend sa place, dans une inversion des générations qui amène à la création du terme « enfant-roi ». La bascule dans la psychopathologie se fait lorsque l'illusion de l'enfant-roi ne fonctionne pas pour l'enfant. Dans ce cas, les semblables ne peuvent remplir l'illusion de substitut de la fonction paternelle et l'enfant erre à la recherche de repères structurants. Les crises repérées de la légitimité et de la *dignitas*, c'est-à-dire de l'autorité naissent de cette défaillance symbolique du père en tant qu'auteur de la Loi.









## **Conclusion : les figures d'autorité hypermodernes**

Dans cette conclusion, mon dessein est d'établir une dernière démonstration qui finalement constitue un des fils rouges de mes travaux : l'autorité n'est pas seulement une notion mais un concept. Toutefois, je n'entrerais pas dans le débat concernant la pertinence du concept psychanalytique. Cette démonstration me permet par ailleurs de reprendre l'ensemble de mes travaux, notamment de faire le lien entre mes deux hypothèses, cela à un niveau de réflexion pluri-référentiel.

Je rappelle qu'un concept n'est pas une simple définition mais une façon de saisir les déterminations qui contribuent à comprendre la chose de manière unitaire. Ces déterminations concernent les essences, les caractères constants ou les fonctions générales communes aux choses ou aux idées. En ce sens, le concept implique de part sa nature même l'unité et l'universalité.

Afin de définir l'autorité, la substance même du concept m'a amené dès le début de mes recherches à établir la distinction entre la relation d'autorité et les figures d'autorité. Cette nécessité s'origine du fait que l'autorité est un concept à double niveau structural.

Le premier niveau structural concerne « l'auteur » et plus particulièrement ses déclinaisons en figures d'autorité. Ce niveau structural est une construction psychique universelle et intemporelle nécessaire à l'enfant pour contenir ses angoisses de néotène, pour le faire advenir en tant que sujet désirant, puis dans un troisième temps structural pour le rendre

autonome dans une société, c'est-à-dire pour le socialiser. Ces figures d'autorité nécessaires au néotène sont elles-mêmes constituées de deux aspects distincts et pourtant largement confondus : la fonction psychique et son imago associée. La fonction psychique de l'autorité se décline en trois temps logiques qui correspondent à trois temps de construction de l'autorité : l'autorité de la fonction maternelle, l'autorité de la fonction paternelle et l'autorité de la fonction sociale. Or, ces fonctions ne sont pas systématiquement et obligatoirement incarnées par une figure réelle, la mère ou le père, mais par la personne représentant imaginativement ces fonctions, pour l'enfant ou pour la personne elle-même. Le second degré des figures d'autorité est donc l'imago.

Le second niveau structural du concept d'autorité est la relation d'autorité. Or celle-ci est un fait culturel par essence en ce qu'elle est dépendante du discours social (H. Arendt, 1972) : les rapports d'autorité sont régis selon le modèle proposé par une société à un moment donné de son histoire. Ce niveau structural influence la construction des figures d'autorité aux deux niveaux de fonctions et d'imagos. Selon la relation d'autorité que le discours social promeut, certaines fonctions d'autorité seront plus ou moins prégnantes (celle de la fonction paternelle était majeure sous le patriarcat par exemple) et les imagos incarnant ces différentes fonctions ne sont pas les mêmes. Sur ce point, je ne rentrerai pas dans les considérations individuelles et familiales singulières, étant entendu que la configuration familiale, son histoire et « son appareil psychique groupal » déterminent également les imagos incarnant les différentes fonctions.

Ainsi mes deux hypothèses reprennent chacune un de ces deux niveaux structuraux de l'autorité :

- la première hypothèse s'intéresse aux trois fonctions psychiques de l'autorité : l'autorité de la fonction maternelle (augere), l'autorité de la fonction paternelle (l'auctor) et l'autorité de la fonction sociale (la socialisation),

- la seconde hypothèse s'intéresse à la relation d'autorité hypermoderne et tente de démontrer que l'image d'autorité qui prévaut actuellement dans la société française est l'enfance et secondairement que celle-ci incarne une fonction psychique de l'autorité fraternelle pré-surmoïque, le discours social mettant à mal la fonction paternelle et promouvant l'égalité entre tous.

Après avoir dessiné les contours du discours social hypermoderne, puis dégagé les trois fonctions de l'autorité, j'ai tenté de montrer à travers l'étude de trois cas cliniques à quel niveau de construction des fonctions d'autorité le discours social s'est inséré pour aboutir à la création de l'enfance comme nouvelle figure d'autorité imagoïque.

Le point de départ est que le discours social a changé de structure et se construit désormais à partir d'énoncés et non plus d'une énonciation. D'autre part, le contenu qu'il prône est un propos égalitaire. Les énoncés en ce qu'ils ne soutiennent pas une parole subjective mais transmettent un ensemble de faits, ne permettent plus une place d'auteur. Le discours égalitaire, quant à lui, amène un effacement des différences des sexes et des générations, bases de la construction psychique. L'implication sociale majeure de cet effacement de la différence des sexes est la chute du patriarcat. Or le père s'adossait à cet ancien discours pour légitimer sa place d'auteur de l'autorité. D'autre part, la mère était alors obligée d'inclure le père dans son discours de cette manière, puisqu'elle-même était sous son autorité, ce qui n'est plus le cas : *« Cela au nom de l'évacuation de la différence masculin/féminin ramenée à une simple construction sociale des catégories contingentes qu'il conviendrait désormais de dépasser. Mais pour aboutir à quoi ? à la conception d'une société de semblables, à cette « société des frères », homogène, homosexuée, que prévoyait J. Lacan. A une vision qui thématise la neutralité abstraite de tous les « sujets » du côté du même narcissique »* (A. Juranville, 2008, p 35). L'effacement de la différence

des générations, elle, s'observe dans le fait que l'enfant est devenu l'égal de ses parents. Il a le même statut que les adultes.

Chacune de ces deux dimensions du discours social, les énoncés et l'égalitarisme, amènent la disparition de la place d'auteur. L'implication majeure de cette disparition dans la construction de l'autorité est la mise à mal de l'autorité de la fonction paternelle et de l'imaginaire paternel. Le père ne constitue plus une figure identificatoire primaire et secondaire prégnante. Imago non-phallique et en conséquence du registre de l'être pour les enfants, il n'incarne plus une imago de l'autorité de la fonction paternelle.

Les représentations des fonctions maternelles et paternelles ont donc changées mais celles de la fonction sociale également. Il s'agit de nos jours d'une fonction fraternelle prise dans un individualisme, non au sens de la foule de « *Totem et tabou* » de S. Freud (1913) et référée à l'idéal du moi, mais au sens communautaire du moi idéal : chaque minorité compte et fait valoir ses particularités identitaires. Au-delà d'une société du tous égaux, nous sommes plongés dans une société du « même », sous-entendu « du même que moi », au sens du terme lacanien « unaire ».

Dans ce contexte culturel, l'imaginaire « enfance » incarne cette autorité de la fonction du frère, l'autorité de la fonction fraternelle infantile. L'illusion que tente d'opérer le discours social en instaurant l'enfance comme sa propre figure d'autorité est que l'enfant (ou ses pairs) incarne lui-même et pour lui-même l'autorité de la fonction fraternelle. Les enfants se prennent pour leur propre figure d'autorité : comme le soutenait une publicité bien connue, « Le président, c'est bébé ». Eux seuls savent ce qui est bon pour eux. Cette illusion consiste, pour les enfants et leurs parents, en la confusion entre l'énonciation d'un auteur depuis une place de tiers, qui n'a pas lieu, et les énoncés que les enfants prononcent pour eux-mêmes. Cette illusion de la fonction paternelle tient dans la mesure où le discours social actuel et la fonction fraternelle repose essentiellement sur des énoncés.

L'autorité de la fonction maternelle, elle, reste active et est même renforcée par la prévalence de l'imaginaire de l'enfant-roi dans le sens où tout enfant nécessite d'être protégé. D'autre part, nous retrouvons dans cette autorité de l'enfant-roi pour lui-même les caractéristiques de l'autorité de la fonction maternelle telle que la non-intériorisation de la loi dans un lieu psychique (le surmoi) puisqu'elle n'est pas du ressort d'une énonciation symbolique, l'autoréférence due à un narcissisme centré sur soi et une toute-puissance du moi idéal et de la fonction d'idéal de l'idéal du moi. L'autorité de la fonction fraternelle pré-surmoïque est ainsi une autorité de l'être qui relève du registre imaginaire, où le tiers inclus n'a pas de place. Seule la valorisation du soi idéal compte, les interdits n'étant supportés que s'ils sont issus de l'enfant lui-même ou s'ils promeuvent son idéal du moi et son narcissisme. La loi existe mais elle est assujettie à l'acceptation et à ce titre elle requiert une argumentation pour être appliquée.

Et le discours social hypermoderne renforce d'autant l'argumentation en ce qu'il influence la temporalité dans le sens d'une immédiateté. Structuré à partir d'énoncés, il amène à fonctionner en terme de procédés et donc d'efficacité. La Tradition, basée sur la parole de l'auteur, qui permettait de mettre du sens et de se situer dans une temporalité totalisante, disparaît. Par le procédé, résultat de son action et de son expérience, l'homme échappe à sa pensée et se situe dans un « entre-deux temporel », le présent. Dès lors seul le « comment » importe pour donner, non pas un sens, mais une explication aux choses du monde. Ainsi le sens ne questionne plus. Or, le rapport de l'homme au temps indexe son rapport à l'autorité et justifie le choix de ses figures d'autorité dans la mesure où la fonction de la temporalité, tant au niveau intra-individuel inconscient, qu'au niveau interindividuel par le discours social, est créatrice d'espace et de lieux. Dans ce contexte, l'autorité est soumise à la preuve, obtenue par un raisonnement logique et appuyé matériellement : à



défaut d'auteur de la loi, l'autorité est argumentée.

Nous sommes ainsi passés de la relation d'autorité au procédé d'autorité, ce qui n'est pas sans conséquences sur les représentations et les positions éducatives, notamment parentales. N'étant plus subjectivée, l'éducation des enfants devient, non plus une transmission de valeurs, notamment familiales, pour insérer l'enfant à une place autonome de citoyen, mais un « projet éducatif personnalisé » avec des objectifs développés à partir d'une évaluation des besoins de l'enfant. Ce projet requiert de la part des parents un ensemble de compétences pour le mettre en œuvre et le mener à bien ; projet dont les résultats seront également évalués. La tâche est d'autant plus difficile que ce « projet éducatif » consiste en l'épanouissement personnel le plus achevé possible, objectif impossible à atteindre en soi, l'homme étant par nature inachevé. Ainsi les parents deviennent des éducateurs professionnels, comme en témoigne le nouveau terme de « parentalité », en attente de conseils de la part des professionnels de l'enfance mais surtout en l'attente d'une réussite de cet enfant tant désiré dont la responsabilité met en jeu leur narcissisme. La relation d'autorité du point de vue parental est alors essentiellement du registre du pouvoir, du potere.

Sans la fonction d'auteur, les désirs des enfants sont replacés sur le plan du besoin, apanage de la fonction maternelle primaire. L'enfant n'est pas conduit à se demander qui il est, question fondamentale issue de la fonction paternelle, puisqu'il est censé s'épanouir à l'infini jusqu'à, paradoxalement, s'achever.

Toutefois les enfants-roi sont également pris dans leur propre tyrannie, tyrannie de soi ou des petits autres, selon que l'image de l'enfance est incarnée par l'enfant lui-même ou les pairs. D'après les caractéristiques de l'autorité de la fonction fraternelle infantile communes à celles de l'autorité de la fonction maternelle, elle semble se situer du côté du

pouvoir. Toutefois, l'autorité de la fonction fraternelle infantile relève de la puissance de type *potentia*. Celle-ci désigne globalement la force, la faculté, la capacité, l'efficacité, la domination, la souveraineté, autorité extra-légale ou arbitraire. Incarnée par l'imago « enfance » qui ne possède ni prestige ni légitimité du point de vue du grand Autre puisqu'elle ne se situe pas encore tout à fait à partir d'une parole énonciative, il s'agit de la *potentia* de Cicéron (Cf. p 13, 14) et non de *potestas*, puissance caractérisant l'autorité de la fonction paternelle. Cette différence fondamentale entre les deux termes rend bien compte de la différence entre l'autorité de la fonction maternelle qui en passe par le surmoi et l'autorité de la fonction fraternelle précœdipienne, c'est-à-dire non frappée du surmoi et de l'éthique. Notamment l'amoralité de la *potentia* va jusqu'à la possibilité de réduire les moyens des autres pour augmenter son propre pouvoir, conduite de plus en plus observée chez les jeunes.

Mais c'est la *potentia* telle qu'Aristote la définissait qui illustre le mieux l'imago fraternelle infantile. Aristote entendait cette puissance particulière comme l'agissement dans sa forme immatérielle. Selon lui, la *potentia* était la force (puissance active) présente dans la matière (puissance passive, qui attend l'acte), qui est la manifestation du travail de l'homme pour surgir, devenir forme matérielle. Aptitude au changement, d'agir ou d'être mise en œuvre, à donner ou à recevoir une nouvelle détermination, la *potentia* d'Aristote réfère à quelque chose dans l'avenir qui, à l'heure actuelle, n'existe que comme un « germe d'être » amené à évoluer. Dans ce sens, « l'être » dans la *potentia* est de ne pas être identifié avec la mesure du « possible être ». Ce « être » appartient à l'ordre réel, c'est-à-dire qu'il existe un sujet qui, si indéterminé soit-il, est capable de détermination, un « être » qui implique une aptitude à se réaliser dans l'avenir.

Dans cette perspective, l'imago « enfance » apparaît à la fois comme l'icône de la problématique humaine universelle de l'inachèvement et comme une des solutions à cet

inachèvement par la tentative de sortir de cette immédiateté temporelle par une projection dans le futur.

Ainsi cette nouvelle relation d'autorité basée sur la fonction fraternelle infantile incarnée par l'imaginaire « enfance » ne saurait être autre chose qu'un rapport de puissance dans la mesure où la différence des sexes et des générations ne rentrent pas en ligne de compte. Or, l'autorité au sens strict du terme nécessite une différence des sexes dialectisée selon les termes masculin/ féminin, incluant le phallique et le non-phallique, c'est-à-dire une construction psychique où le manque et le pas-tout phallique sont dialectisés par la fonction surmoïque. Une image d'autorité est donc une figure manquante et pas-toute soumise au phallus, prise dans un au-delà du symbolique dont la transcendance apporte l'éthique, et par là la pacification des rapports humains.

Mais les enfants ne sont pas tous confiants quant à leur capacité à incarner la fonction fraternelle. Non repérés dans le fonctionnement de la société actuelle, ce doute les sort du discours social et les fait basculer de la psychopathologie du quotidien à la psychopathologie tout court.

Pour ces enfants, la fonction du tiers exclue existe, voilée dans le désir de la mère, mais aucune image n'est en capacité de l'incarner, pas même l'enfance car l'illusion ne tient pas : les énoncés ne peuvent se substituer à l'auteur de la loi. L'« être » de l'ordre réel de la *potentia* d'Aristote ne peut occuper la place d'exception. Ainsi le rôle contenant des angoisses de l'autorité n'est tenu par personne. L'enfant est laissé seul face à ses angoisses, les compensant tant bien que mal par une agitation psychomotrice. Celle-ci, déplacement rapide et non coordonnée du corps dans l'espace, est à comprendre comme une tentative dans le réel d'accéder à la temporalité actuelle, par le dépassement de l'immédiateté et la projection dans l'avenir, tentative qui échoue puisque l'enfance ne peut incarner pour lui-

même la fonction tierce.

Nous retrouvons ici la différence entre se rebeller contre l'autorité et se rebeller pour chercher l'autorité. Dans le premier cas, l'autorité est présente mais venant de soi, elle n'est que relativement contenante des angoisses, et lorsqu'elle échoue, ou face à un échec, l'enfant ne peut s'en prendre qu'à lui-même d'où les pathologies du narcissisme de type mélancolie. Dans le second cas, il n'est pas certain qu'il y ait de l'autorité. Il s'agit pour ces enfants non pas de combler un manque, comme tentent de le faire les enfants du tout-venant, mais de combler un vide.

Pour ouvrir des perspectives à ma recherche, je reprendrais mes travaux entamés mais abandonnés en cours sur le repérage du personnage d'identification du sujet à partir de la répartition des couleurs sur les personnages. Si cette méthode s'est rapidement avérée inopérante pour repérer le personnage d'identification, elle me semble potentiellement pertinente pour étudier les identifications au trait unaire du sujet.

Mes interrogations concernent également le devenir de la fonction et de la figure du père à la période de latence et surtout à l'adolescence, cette dernière étant le temps de remaniement du complexe œdipien et de la différence des sexes : quelle(s) conséquence(s) la découverte du féminin engendre-t-elle sur l'autorité de la fonction fraternelle ?



## **Bibliographie**

## Monographies

Abraham. A. (1976). *Les identifications de l'enfant à travers son dessin*. Toulouse : édition Privat.

Anzieu. D. (1965). *Les méthodes projectives*. Paris : Presses Universitaires de France.

Anzieu. A. et Al. (1996). *Travail du dessin en psychothérapie de l'enfant* (2<sup>e</sup> éd). Paris : Edition de la pensée sauvage, 2004.

Anzieu. A., et Al. (1996). *Le dessin de l'enfant. De l'approche génétique à l'interprétation clinique*. Paris : Editions la Pensée sauvage.

Arendt. H. (1961). *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy.

Arendt. A. (1972). *La Crise de la culture*. Paris : Gallimard.

Baldy. R. (2002). *Dessine-moi un bonhomme. Dessins d'enfants et développement cognitif*. Paris : In Press Editions.

Bédard. N. (2005). *Comment interpréter les dessins d'enfants*. Canada : Les éditions Quebecor.

Bénony. H., Chahraoui. K. (1999). *L'entretien Clinique*. Paris : Dunod.

Bettelheim. B. (1962). *Dialogues avec les mères*. Paris : Laffont, 1973.

Blanchet. A. et Al. (1985). *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris : Bordas.

Bourguigno.O., Bydlowski.M. (1995). *La recherche clinique en psychopathologie. Perspectives critiques*. Paris : Presses Universitaires de France.

Cain. J. (1982). *Temps et psychanalyse*. Toulouse : Editions Privat.

Chiland. C. (1983). *L'entretien clinique* (6<sup>ème</sup> éd). Paris : Presses Universitaires de France, 1997.

Cicccone. A. (1991). *Naissance à la vie psychique* (3<sup>ème</sup> éd). Paris : Dunod, 1994.

- Ciccone. A. (1999). *Transmission psychique inconsciente*. Paris : Dunod.
- Ciccone. A. (2003). *Psychanalyse du lien tyrannique*. Paris : Dunod.
- Cohen. M., Joncheray. J., Luizard. P.J. (2001). *Les transformations de l'autorité religieuse*. Colloque annuel de l'Association française de sciences sociales des religions.
- Corman. L. (1961). *Le test Patte-Noire. Manuel 1*(9ème éd). Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Corman. L. (1964). *Le test du dessin de famille dans la pratique médico-pédagogique*. Paris : PUF.
- Corman. L. (1966). *Le gribouillis. Un test de personnalité profonde*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Corman. L. (1972). *Le test PN. Manuel 2 Le complexe d'Œdipe* (3<sup>ème</sup> éd). Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- Corman. L. (1976). *Le test PN. Manuel 3 la règle d'investissement*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Corvez. M. (1969). *Les structuralistes*. Mayenne : Les Editions Aubier-Montaigne.
- Cullere-Crespin. G. (2007). *L'épopée symbolique du nouveau-né*. Ramonville Sainte\_Agne : Editions Eres.
- Delassus. J.M. (2002). *Psychologie de la naissance*. Paris : Dunod.
- Greiner. G. (2000). *Fonctions maternelle et paternelle*. Ramonville Sainte\_Agne : Editions Erès.
- Didier-Weill. A. (1995). *Les trois temps de la loi*. Paris : Editions du Seuil.
- Dolto. F. (1981). *Au jeu du désir. Essais cliniques*. Paris : Editions du Seuil.
- Dolto. F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris : éditions du Seuil.
- Dolto. F., Winter. J.-P. (1986). *Les images, les mots, le corps. Entretiens 4*. Mayenne : éditions Gallimard, 2002.



- Dolto. F. (1987). *Dialogues québécois*. Mayenne : Editions du Seuil.
- Dolto. F., Nasio. J.-D. (1987). *L'enfant du miroir*. Paris : Editions Payot, 1992.
- Dolto. F. (1989). *L'échec scolaire*. Paris : Presse-Pocket, 1990.
- Dor. J. (1992). *Introduction à la Lecture de Lacan*. Paris : Denoël.
- Dor. J. (1998). *Le père et sa fonction en psychanalyse*. Ramonville Sainte-Agne : Editions Erès, 2008.
- Duborgel. B. (1976). *Le dessin de l'enfant*. Paris : J.P. Delarge Editions universitaires.
- Dufour. D.R. (2003). *L'Art de Réduire les Têtes*. Paris : Denoël.
- Dufour. D.R. (2005). *On Achève Bien les Hommes, de quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*. Paris : Denoël.
- Dufour. D.R. (2007). *Le divin marché*. Paris : Denoël.
- Foucault. M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 2004.
- Foucault. M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Editions Gallimard, 1994.
- Freud. S. (1905). *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*. Paris : Gallimard, 1962.
- Freud. S. (1906). *Essais de Psychanalyse appliquée*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1968.
- Freud. S. (1909). *Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans : Le Petit Hans* (Œuvres Complètes, tome IX). Paris : Presses Universitaires de France, 1998.
- Freud. S. (1913). *Totem et Tabou*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1965.
- Freud. S. (1914). *Pour Introduire le Narcissisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 1969.
- Freud. S. (1914). *Le Roman Familial des Névrosés*. Paris : Presses Universitaires de France, 1985.
- Freud. S. (1914). *La psychologie du lycéen*. Paris : Presses Universitaires de France, 1988.

- Freud. S. (1917). *Théorie Générale des Névroses*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1961.
- Freud. S. (1921). *Psychologie collective et analyse du Moi* (Œuvres Complètes tome XVI). Paris : Presses Universitaires de France, 1991.
- Freud. S. (1922). *Le Moi et le Ça*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995.
- Freud. S. (1923). *L'organisation génitale infantile* (Œuvres complètes, tome XVI). Paris : Presses Universitaires de France, 1991.
- Freud. S. (1924). *La Disparition de l'Œdipe* (Œuvres Complètes, tome XVII). Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Freud. S. (1924). *Le Problème Economique du Masochisme* (Œuvres Complètes, tome XVII). Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Freud. S. (1925). *Conséquences Psychiques de la Différence des Sexes au Niveau Anatomique* (Œuvres Complètes, tome XVII). Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Freud. S. (1926). *Inhibition, Symptôme et Angoisse* (Œuvres Complètes, tome XVII). Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Freud. S. (1927). *L'Avenir d'une Illusion*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996.
- Freud. S. (1929). *Malaise dans la Civilisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 1983.
- Freud. S. (1932). *L'Angoisse et la Vie Pulsionnelle*. Paris : Gallimard, 1981.
- Freud. S. (1932). *La Sexualité Féminine*. Paris : Gallimard, 1984.
- Freud. S. (1933). *La Décomposition de la Personnalité Psychique in Nouvelle Suite des Leçons d'Introduction à la Psychanalyse*. Paris, Œuvres Complètes PUF, tome XIX, 1995.
- Freud. S. (1938). *Abrégé de Psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- Freud. S. (1939). *L'Homme Moïse et la Religion Monothéiste*. Paris : Gallimard, 2003.

- Gavarini. L. (2001). *La passion de l'enfant*. Paris : Editions Denoël.
- Gély. S. (1995). *Le pouvoir et l'autorité : avatars italiens de la notion d'"auctoritas" d'Auguste à Domitien (27 a.C.-96 p.C.)*. Paris : Éd. Peeters.
- Green. A. (2000). *Le temps éclaté*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Greig. P. (2000). *L'enfant et son dessin. Naissance de l'art et de l'écriture*. Ramonville Saint-Agne : Editions Erès.
- Herfray. C. (1993) *La psychanalyse hors les murs*. Paris : l'Harmattan, 2006.
- Herfray. C. (2005). *Les figures d'autorité*. Ramonville Sainte-Agne : Editions Erès.
- Héritier. F. (1996). *Masculin, féminin* (Tome I et II). Paris : O. Jacob.
- Jones. E. (1925). *Traité théorique et pratique de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Jones. E. (1949). *Hamlet et Œdipe*. Paris : Gallimard, 1967.
- Juranville. A. (1993). *La femme et la mélancolie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Juranville. A. (2000). *Figures de la possession*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Juranville. A. (2005). *La mélancolie et ses destins. Mélancolie et dépression*. Paris : In Press Editions.
- Klein. M. (1932). *La psychanalyse des enfants* (6<sup>ème</sup> éd). Paris : Presses Universitaires de France, 1982.
- Klein. M. (1957). *Envie et gratitude* (3<sup>ème</sup> éd). Saint-Amand : Gallimard, 1981.
- Kojève.A. (1942). *La notion d'autorité*. Mayenne : Editions Gallimard, 2004.
- Kristeva. J. (1994). *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*. Paris : Gallimard.
- Kaës. R. (2003). *Les liens fraternels*. Paris : Dunod, 2008.
- Lacan. J. (1954/1955). *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1978.
- Lacan. J. (1961/1962). *L'identification*. Paris : Seuil, 2001.

- Lacan. J. (1962/1963). *L'angoisse*. Paris : Seuil, 2004.
- Lacan. J., 1956, *La relation d'objet*. Paris, Seuil, 1997.
- Lacan. J., 1969, *L'envers de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1991.
- Lebovici. S., Stoléru. S. (1983). *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste. Les interactions précoces*. Paris : Bayard Editions, 1994.
- Lebrun. J.P. (2008). *La perversion ordinaire*. Paris : Denoël.
- Leclerc. G. (1996). *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Legendre. P. (1974). *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*. Paris : Seuil, 2005.
- Legendre. P. (1985). *L'ineestimable objet de la transmission*. Paris : Fayard.
- Lesourd. S. (1996). *De l'autre maternel à la construction du féminin : le dévoilement adolescent*. Paris : Erès.
- Lesourd. S. (2005). *La Construction adolescente*. Paris : Editions Erès.
- Lesourd. S. (2006). *Comment taire le sujet*. Paris : Editions Erès.
- Lesourd. S. (2009). *Adolescences ... Rencontre du féminin*. Paris : Editions Erès.
- Luquet. G.H. (1927). *Le dessin enfantin*. Suisse : Delachaux et Niestlé, 1967.
- Machover. K. (1949). *Personality projection in the drawing of the human figure*. Springfield: C. Thomas.
- Machiavel. N., *Œuvres complètes*, éd. par E. Barincou (Editeur scientifique), Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1978.
- Marc. V. (1992). *Premiers dessins d'enfants. Les tracés de la mémoire* (2<sup>nd</sup>e éd). Paris : Nathan, 2002.
- Marcelli. D. (2003). *L'Enfant, chef de famille. L'autorité de l'infantile*. Paris : Albin Michel.

- Marmoz. L. (2001). *L'entretien de recherche dans les sciences sociales et humaines. La place du secret*. Paris : L'Harmattan.
- Marty. F. (1996). *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse*. Paris : In Press, 2003.
- Marty. F. (2008). *Les grands concepts de la psychologie clinique*. Paris : Dunod.
- Marty. F. (2002). *Le lien et quelques-unes de ses figures*. Mont-Saint-Aignan: Publications de l'Université de Rouen.
- Melman.C. (2002). *L'Homme sans Gravité*. Paris : Denoël.
- Misès. R. (1990). *Les pathologies de l'enfance*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Morgenstern. S. (1939). *Psychanalyse infantile* (Œuvres complètes tome 2). Paris : La Bibliothèque des introuvables, 2003.
- Nasio. J.D. (1988). *Enseignement de 7 Concepts Cruciaux de la Psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2001.
- Nasio. J.D. (1992). *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2005.
- Neyrand. G. (2000). *L'Enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Osterrieth. A., Cambier. A. (1976). *Les deux personnages. L'être humain dessiné par les garçons et les filles de 6 à 18 ans*. Bruxelles : Editest.
- Pommier. G. (1995). *L'amour à l'envers : essai sur le transfert en psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.
- Pommier. G. (1993). *Naissance et renaissance de l'écriture*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pommier. G. (1996). *L'exception féminine*. Paris : Aubier.
- Porot. M. (1954). *L'enfant et les relations familiales* (8<sup>ème</sup> éd). Paris : Presses Universitaires de France, 1979.

- Poussin. G. (1992). *La pratique de l'entretien clinique*. Paris : Dunod.
- Quivy. R., Van Campenhoudt. L. (1988). *Manuel de recherche en sciences sociales* (2<sup>ème</sup> éd). Paris : Dunod, 2005.
- Rank. O. (1924). *Le Traumatisme de la Naissance*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1990.
- Rausch de Traubenberg. N., Boizou. M.F. (1977). *Le Rorschach en clinique infantile. L'imaginaire et le réel chez l'enfant*. Paris : Dunod, 2000.
- Roman. P. (1997). *Projection et symbolisation chez l'enfant. La méthode projective en psychopathologie*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Rorschach. H. (1947). *Psychodiagnostic* (8<sup>ème</sup> éd). Paris : Presses Universitaires de France, 1996.
- Royer. J. (1977). *La personnalité de l'enfant à travers le dessin du bonhomme*. Bruxelles : Editest.
- Royer. J. (1995). *Que nous disent les dessins d'enfants ?* (2<sup>ème</sup> éd). Paris : Les éditions du journal des psychologues, 2005.
- Russ. J. (1994). *Les théories du pouvoir*. Paris : Le livre de poche.
- Sami-Ali. (1970). *De la projection. Une étude psychanalytique*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Sandler. J. (1991). *Projection, identification, identification projective*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Sauret. J-M. (1998). *Psychanalyse et politique. Questions de la psychanalyse au politique*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2005.
- Théry. I. (1993). *Différence des sexes et des générations. L'institution familiale en déshérence*. Paris : Nathan.
- Tort. M. (2005). *Fin du dogme paternel*. Aubier : Editions Flammarion.
- Van Den Bossche, J. (2006). *Dessine-moi ton monde. L'art enfantin dans plusieurs parties*

- du monde*. Sirmont : Mardaga.
- Vincent. T. (2002). *L'indifférence des sexes. Critique psychanalytique de Bourdieu et de l'idée de domination masculine*. Ramonville Saint-Agne : Editions Erès.
- Vulbeau. A., Pain. J. (2003). *L'invention de l'autorité*. Paris : Matrice édition.
- Wallon. P., Cambier. A., Engelhart. D. (1990) *Le dessin de l'enfant*. Paris : Presses Universitaires de France, 2000.
- Wallon. P. (2001). *Le dessin d'enfant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Werner. K.F. (1998). *Naissance de la noblesse, l'essor des élites politiques en Europe*. Paris : Fayard.
- Widlöcher. D. (1965). *L'interprétation des dessins d'enfants* (3<sup>ème</sup> éd). Bruxelles : Charles Dessart Editeur, 1967.
- Winnicott. D.W. (1957). *L'enfant et sa famille*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1989.

## Articles

- Berger. M. (2002, mars). L'enfant soumis à trop d'autorité: une des origines de l'instabilité psychomotrice. *Groupal*, 10, 109 – 129.
- Berger F., Lemouzy-Sauret B., Sauret M.-J. (2009). Sujets et lien social contemporain. *Cliniques méditerranéenne*, (79), 279-295.
- Blassel. J-M., Dardenne. P. (2002, mars). Figures de l'autorité. *Groupal*, 10, 135 – 149.
- Burkitt. E., Tala. K., Low. J. (2007). Finnish and English children's color use to depict affectively characterized figures. *International Journal of Behavioral Development*, 31, 59-64.
- Brunetti-Pons. C. (2004, septembre). L'exercice de l'autorité parentale face au pluralisme familial. *Dialogue*, 165, 7 – 22.
- Caillot. J-P. (2002, mars). Notes sur l'autorité dans la famille. *Groupal*, 10, 179 – 188.
- Camus-Donnet. D. (2008). La fonction fraternelle. *Revue française de psychanalyse*, 2(72), 409- 417.
- Carel. A. (2002, mars). Le processus d'autorité. Approche clinique et métapsychologique. *Groupal*, 10, 7 – 38.
- Castelain Meunier. C. (2004, septembre). Tensions et contradictions dans la répartition des places et des rôles autour de l'enfant. *Dialogue*, 165, 33 – 44.
- Darakis. L. (1977). Influence de cinq stimuli-couleurs sur la réponse électrodermale. *Bulletin de Psychologie*, 30, 760- 766.
- Davidson. C., Hamon. H. (2004, septembre). Autorité parentale dans a famille et autorité dans le cadre de l'assistance éducative : une histoire de respect. *Dialogue*, 165, 23 – 32.
- De Munck. J. (2000). Les Métamorphoses de l'Autorité, Quelle Autorité ? *Autrement*, 198.
- D. Druzhinenko-Silhan, C. Girerd, V. Dufour, Pr. S. Lesourd. (2008) « La distinction entre



- réalité sociale et réalité psychique : un point crucial dans la construction méthodologique de la recherche CoPsyEnfant ». En attente de parution.
- Enriquez. E. (2002, mars). Exploration de quelques notions : domination, puissance, pouvoir, autorité, leadership. *Groupal*, 10, 39 – 47.
- Enriquez. E. (2002, mars).diverses approches des fondements de l'autorité : convergences et divergences. *Groupal*, 10, 48 – 63.
- Hurstel. F. (2004, septembre). Quelles fonctions parentales d'autorité pour le jeune enfant ? *Dialogue*, 165, 69 – 77.
- Devreux. A-M. (2004, septembre). Autorité parentale et parentalité. Droit des pères et obligations des mères. *Dialogue*, 165, 57 – 68.
- Dufour. V. (2002, juin). Transparence et confusion. *La Lettre du GRAPE*, (48), p 49-55.
- Dufour. V. (2004). La fonction paternelle et l'enfant surdoué. *Le journal des psychologues*, (219), 36-40.
- Dufour. V. (2004, juillet août). La fonction paternelle et l'enfant surdoué : un éclairage sur la psychopathologie moderne. *Journal des psychologues*, 219, 36-40.
- Dufour. V., Lesourd. S (2005). L'énonciation n'est pas la parole. A propos d'un cas d'inceste. *Cliniques méditerranéennes*, 75, 205-214.
- Dufour. V., Lesourd. S., Fourment. M.C., Rasial. J.J. Pour une clinique de la banlieue : questions épistémologiques à la lecture psychanalytique des phénomènes sociaux. *Psychologie Clinique*, 11.
- Child. I., Hansen. J., Hornbeck (1968). Age and sex differences in children's colour preferences. *Child Development*, 39, 237-247.
- Corman. L. (1975). Les identifications dans les tests projectifs, leur signification. *Bulletin de Psychologie*, 29(322), 120 – 129.
- Corcoran. A. (1954). Color usage in nursery school painting. *Child development*, 25, 107-

Garcia-Fons. T. (2002, septembre). Invention du dessin dans la cure analytique de l'enfant.

*La Lettre du Grape*, 49, 43 – 50.

Genovese. C. (1977). Choix spatial des couleurs et appréciation esthétique. *Bulletin de*

*Psychologie*, 30, 754 – 759.

Girerd, C., (2008). Errance et solitude chez les jeunes. *Le Carnet Psy*, 124, 14-15.

Juranville. A. (2002). Psychanalyse et éducation. *Le Journal des psychologues*, (202), 22-

26.

Juranville. A. (2002). La possession, le sexe et le féminin. *Le journal des Psychologues*,

(196), 57-60.

Juranville. A. (2004). Voile, féminin et inconscient. *Adolescence*, 49, 523-532.

Juranville. A. (2007). L'érotisme en question. Regard sur quelques aspects de la littérature

féminine contemporaine. *Connexions*, (87), 19-42.

Juranville. A. (2008). Du refus de la séduction. *Le journal des psychologues*, (259), 30-37.

Kaës. R. (2008). Le complexe fraternel archaïque. *Revue française de Psychanalyse*, 2

(72), 383- 396.

Kaës. R. (2002, mars). Les fondements de l'autorité dans l'intersubjectivité. Les alliances

originaires et l'interprétation. *Groupal*, 10, 64 – 81.

Lesourd. S. (2004, mars). Le copinage ou le refus du sexuel. *La Lettre du GRAPE*, 55, 19 -

24.

Lesourd. S. (2000). Deux familles, mais seulement deux parents ? *Les recherches du*

*GRAPE*.

Lesourd. S. (2007). La mélancolisation du sujet postmoderne ou la disparition de l'Autre.

*Cliniques méditerranéennes*, 75, 13 - 26.

Lesourd. S. (2004). La « Passion de l'enfance » comme entrave posée à la naissance du

- sujet. *Le Journal des Psychologues*, 213, 22 - 25.
- Marty. F. (2001). Potentialités perverses à l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 36, 263 – 279.
- Marty. F. (2001). La psychose pubertaire, une impasse du processus d'adolescence. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 36, 153 – 166.
- Marty. F. (2002, septembre). A propos de l'illusion. *La Lettre du GRAPE*, 49, 15 – 20.
- Mauvais. P. (2004, septembre). « Savoir dire non », ou du bon usage des règles et limites. *Dialogue*, 165, 88 – 94.
- Menès. M. (2004, mars). En passer par l'autre. *La Lettre du GRAPE*, 55, 17 - 18.
- Mesmin. C. (2005). Au commencement était le dessin. Immigration et témoignages graphiques. *Revue Enfance*, (1), 57-72.
- Neyrand. G. (2004, septembre). Autorité parentale et différence des sexes, quels enjeux ? *Dialogue*, 165, 45 – 56.
- Morval. M., Laroche. J.L. (1976). Constance du dessin de famille. *Revue de Psychologie Appliquée*, 26 (2), 475-481.
- Mott. S. (1954). Concept of mother. A study of four-five year old children. *Child development*, 25 (2), 99 - 106.
- Parat. H. (2008). La relation fraternelle entre vœux œdipiens et plaintes pré-œdipiennes. *Revue française de psychanalyse*, 2 (72), 419- 433.
- Perron. R., Perron-Borelli. M. (1975-1976). Les signifiants de la différence des sexes dans les dessins d'enfants. *Bulletin de Psychologie*, 29 (322), 643-654.
- Pigott. C. (2006). Les imagos sont-elles des squatteurs ou les habitants légitimes de l'imaginaire familial ? *Imaginaire et Inconscient Etudes Psychanalytiques*, 18, 95-106.
- Pommier. G. (2002). L'altérité, c'est le sexe. *Cahiers de psychologie clinique*, 18, 99 – 111.

- Pommier. G. (2006). Le désir « de » l'enfant (... et son avatar pédophile). *La clinique lacanienne*, 10, 53-63.
- Pommier. G. (2007). Les femmes et les enfants d'abord. *La Clinique lacanienne*, 12, 145 - 152.
- Pommier. G. (2005). La loi contre le nom du père. *La Clinique lacanienne*, 8, 251 - 254.
- Porot. M. (1952, juin). Le dessin de la famille. Exploration par le dessin de la situation affective de l'enfant dans sa famille. *La vie médicale*.
- Rausch de Traubenbergr. N. (1976). Approches projectives en France. Réalisations et tendances. *Revue de Psychologie Appliquée*, 26 (2), 359-381.
- Roman. P. (2005). La Mallette Projective. Première Enfance (M.P.P.E) : un outil clinique pour l'évaluation de la personnalité du jeune enfant. *Devenir*, 17, 233-259.
- Sauret. M-J. (2006). L'enfant branché. *La clinique lacanienne*, (10), 21-33.
- Sauret. M-J. (2007). Féminin et lien social. *La clinique lacanienne*, (11), 91-108.
- Sauret. M-J. (2008). Mélancolie et lien social. *Revue française de psychanalyse*, (20), 57-72.
- Vercruysse. N., Chomé. C. (2002). Les uns les autres. Situation projective et rencontre interculturelle. *Cahiers de Psychologie Clinique*, (18), 171-188.

## **Dictionnaires**

Augé. P (sous la direction de). (1984). *Larousse du XXème siècle, Tome I*. Paris : Editions la Maison Larousse.

Blay. M. (2003). *Grand Dictionnaire de la Philosophie*. Paris: Larousse CNRS édition.

*Encyclopédia Universalis, Tome III*. Paris : Encyclopædia Universalis S.A., 1996.

*Encyclopédia Universalis, Tome XIII*. Paris : Encyclopædia Universalis S.A., 2002.

Lalande. A. (1976). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Laplanche. J., Pontalis. J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.

*Le vocabulaire des philosophes, Tome 1 : de l'Antiquité à la Renaissance*. Paris : Éditions Ellipses, 2002.

*Petit Larousse*. Paris : Larousse, 2002.

Rey. A (sous la direction de). (2002). *Dictionnaire culturel en langue française (Tome 1)*. Paris : Le Robert.

Sillamy. N. (2002). *Dictionnaire de Psychologie*. Paris: Larousse.

## **Thèses**

Lesourd. S. (2001). *La construction du sujet dans la modernité : de la psychopathologie adolescente à une clinique de l'enfant dans le lien social*. Université Paris 13 – Paris Nord, Paris, thèse Habilitation à Diriger des Recherches en psychologie.

Dufour. V. (1995). *Intelligence et adaptation : les enfants intellectuellement surdoués en situation d'inadaptation*. Paris, thèse de doctorat en psychologie clinique, pathologique et psychanalytique.

## **Interventions orales**

Cohen. M., Joncheray. J., et Luizard. P.J. (2001). *Les transformations de l'autorité religieuse*. Colloque annuel de l'Association française de sciences sociales des religions. Paris.

Girerd, C., Druzhinenko, D., Dufour, V., Lesourd, S., (2007, July). *The problem of authority figures construction in "CoPsyEnfant" cross-cultural study*. International congress "Xth European Congress of Psychology", 3-6 July, Prague, Czech Republic.

Girerd. C., (2007, août). *Le processus d'autorité dans la construction psychique de l'enfant*. Congrès international "La subversion opérée dans le monde par le discours de la science et ... les chemins de la psychanalyse", 23-25 août, Belo-Horizonte, Brésil.

Dufour V., Lesourd S. (2006, octobre). *La construction de l'identité dans le lien social actuel*. Université du Québec à Montréal.

Dufour V. (2007, juin). *Body speaks about human being*. Dialogue with the body in clinical practice, 4<sup>th</sup> Critical Multicultural Counselling and Psychotherapy Conference, University of Toronto.

Dufour V. (2007). *Le générationnel, une différence en difficulté ? Enfants d'ailleurs*. *Vivre*

*les différences*. 70<sup>ème</sup> anniversaire de la Société Française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent et Disciplines Associées, Journées Nationales, Paris, Maison de la chimie.

Druzhinenko D., Dufour V., Lesourd S. (2006, novembre). «*Формирование идентичности сегодня. Психическое и психопедагогическое развитие ребенка в системе новых семейных и социальных связей. Первые результаты*». Traduction : «*La construction de l'identité; aujourd'hui: Construction psychique et psychopathologie de l'enfant dans les nouveaux liens familiaux et sociaux. Premiers résultats* ». Université d'Etat Lomonossov, Faculté de Psychologie, chaire de psychologie du développement, Moscou 8/5, rue Mokhovaya, 125009.

## **Posters**

Girerd, C., (2007, août). *Le personnage d'identification comme figure d'autorité dans le dessin d'enfant*. Poster présenté au congrès international "La subversion opérée dans le monde par le discours de la science et ... les chemins de la psychanalyse", 23-25 août, Belo-Horizonte, Brésil.







## Tables des illustrations

ILLUSTRATION 1 : NICOLAS, 5 ANS ET 10 MOIS, DESSIN LIBRE. ....	200
ILLUSTRATION 2 : NICOLAS, 5 ANS ET 10 MOIS, DESSIN DU BONHOMME.....	200
ILLUSTRATION 3 : NICOLAS, 5 ANS ET 10 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE REELLE.....	201
ILLUSTRATION 4 : NICOLAS, 5 ANS ET 10 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE DE REVE. ....	201
ILLUSTRATION 5 : SALIM, 7 ANS ET 1 MOIS, DESSIN LIBRE. ....	218
ILLUSTRATION 6 : SALIM, 7 ANS ET UN MOIS, DESSIN DU BONHOMME. ....	218
ILLUSTRATION 7 : SALIM, 7 ANS ET 1 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE REELLE.....	219
ILLUSTRATION 8 : SALIM, 7 ANS ET 1 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE DE REVE. ....	219
ILLUSTRATION 9 : GÜLSEN, 5 ANS ET 4 MOIS, DESSIN LIBRE. ....	236
ILLUSTRATION 10 : GÜLSEN, 5 ANS ET 4 MOIS, DESSIN DU BONHOMME. ....	236
ILLUSTRATION 11: GÜLSEN, 5 ANS ET 4 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE REELLE.....	237
ILLUSTRATION 12 : GÜLSEN, 5 ANS ET 4 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE DE REVE. ....	237
ILLUSTRATION 13 : LAURENT, 8 ANS ET 2 MOIS, DESSIN LIBRE. ....	314
ILLUSTRATION 14 : LAURENT, 8 ANS ET 2 MOIS, DESSIN DU BONHOMME.....	314
ILLUSTRATION 15 : LAURENT, 8 ANS ET 2 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE REELLE.....	315
ILLUSTRATION 16 : LAURENT, 8 ANS ET 2 MOIS, DESSIN DE LA FAMILLE IMAGINAIRE. ....	315

## Table des tableaux

TABLEAU 1: REPARTITION DES SUJETS DE L'ECHANTILLON DANS LES CLASSES, EN NOMBRES ET EN POURCENTAGE. ....	177
TABLEAU 2: REPARTITION DU SEXE DES SUJETS DE L'ECHANTILLON, EN NOMBRE ET EN POURCENTAGE. ....	177
TABLEAU 3 : PRINCIPAUX PERSONNAGES D'IDENTIFICATION DE LA FAMILLE REELLE (« PERSONNAGE A GAUCHE ») CHEZ LES FILLES ET LES GARÇONS FRANÇAIS A LA PERIODE CEDIPIENNE, EN POURCENTAGE. ....	181
TABLEAU 4 : PRINCIPAUX PERSONNAGES D'IDENTIFICATION DE LA FAMILLE IMAGINAIRE (« PERSONNAGE A GAUCHE ») CHEZ LES FILLES ET LES GARÇONS FRANÇAIS A LA PERIODE CEDIPIENNE, EN POURCENTAGE. ....	183
TABLEAU 5 : TAUX DE FAMILLES RECOMPOSEES OU MONOPARENTALES DESSINEES DANS LA FAMILLE REELLE, EN POURCENTAGE.....	184



# Table des matières

<b>PROLOGUE</b> .....	<b>7</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>11</b>
<b>1. REPERES SUR LE CONCEPT D'AUTORITE</b> .....	<b>11</b>
1.1. TENTATIVE DE DEFINITION .....	12
1.2. ETYMOLOGIE ET DEFINITION .....	13
1.3. LES CONCEPTS CONFONDUS AVEC L'AUTORITE .....	15
1.3.1 <i>La potestas</i> .....	16
1.3.2 <i>Le potere</i> .....	17
1.4 LES CONCEPTS AUXQUELS L'AUTORITE EST LIEE .....	19
1.4.1 <i>La légitimité</i> .....	19
1.4.2 <i>La dignitas</i> .....	20
<b>2. HISTORIQUE DE LA NOTION D'AUTORITE : PLUSIEURS TOURNANTS ANTHROPOLOGIQUES</b> .....	<b>23</b>
2.1 LES CONTEXTES D'EMERGENCE DE LA NOTION D'AUTORITE : L'AUTORITE DE L'AUTEUR .....	23
2.1.1 <i>Les Grecs</i> .....	23
2.1.2 <i>Les Romains</i> .....	26
2.2 LE CHRISTIANISME .....	27
2.2.1 <i>Un changement des valeurs associées à l'autorité</i> .....	28
2.2.2 <i>La récupération de l'« Enfer » par l'Eglise</i> .....	29
2.2.3 <i>De la Réforme à la logique de réforme</i> .....	30
2.2.4 <i>Les liens entre Autorité et Vérité</i> .....	32
2.3. LES LUMIERES .....	34
2.3.1 <i>Le bouleversement de l'écriture</i> .....	35
2.3.2 <i>La censure</i> .....	36
2.3.3 <i>Du pouvoir monarchique à la potestas de la citoyenneté : une nouvelle figure d'autorité</i> .....	37
2.4. UNE NOUVELLE CONCEPTION DU PASSE : DE LA TRADITION A L'HISTOIRE .....	42
2.5 LE RAPPORT DE L'HOMME AU TEMPS : LE PARADOXE HUMAIN .....	48
<b>PARTIE 1 : L'AUTORITE A L'ERE HYPERMODERNE</b> .....	<b>59</b>
<b>1. QUELLE ENONCIATION ET QUEL AUTEUR A L'HEURE HYPERMODERNE ?</b> .....	<b>61</b>
1.1 LA TRANSMISSION DE L'AUTORITE .....	61
1.2 LES ECRITURES DES DISCOURS DE LACAN : LE DISCOURS DU MAITRE .....	63
1.3 LES DISCOURS MODERNES : LES DISCOURS CAPITALISTE ET DES TECHNOSCIENCES .....	67
<b>2. LE DISCOURS JURIDIQUE : L'AUTORITE PARENTALE</b> .....	<b>73</b>
<b>3. UNE NOUVELLE FIGURE D'AUTORITE : L'ENFANCE, L'AUTORITE DE L'INACHEVEMENT ?</b> .....	<b>79</b>
<b>4. CONCEPTION ACTUELLE DE L'AUTORITE</b> .....	<b>85</b>
<b>5. DEUX HYPOTHESES DE TRAVAIL</b> .....	<b>87</b>

<b>PARTIE 2 : LES TROIS FIGURES D'AUTORITE</b> .....	<b>91</b>
<b>1. INTRODUCTION</b> .....	<b>91</b>
<b>2. LES MECANISMES PSYCHIQUES A LA BASE DE L'AUTORITE</b> .....	<b>93</b>
2.1 L'ANGOISSE : ORIGINE DE L'AUTORITE.....	93
2.1.1. <i>Un état subjectif : le rapport de l'angoisse à l'objet</i> .....	93
2.1.2. <i>L'expérience de la naissance</i> .....	95
2.1.2.1. La détresse originaire .....	95
2.1.2.2 L'angoisse, une perturbation économique.....	97
2.1.2.3 La détresse originaire : origine de l'autorité .....	98
2.1.3 <i>L'évolution de l'angoisse</i> .....	99
2.1.3.1 Deux origines pulsionnelles: l'autoconservation, la conservation de l'espèce.....	99
2.1.3.2 Deux mécanismes d'apparition de l'angoisse .....	101
2.1.3.3 Deux sortes d'angoisse .....	102
2.1.3.4 L'angoisse, un circuit évolutif .....	104
2.1.4 <i>Une différence entre détresse et désaide</i> .....	106
2.2 LE PROCESSUS IDENTIFICATOIRE : LA DIMENSION RELATIONNELLE INTERSUBJECTIVE DE L'AUTORITE.....	108
2.2.1 <i>Définition</i> .....	108
2.2.2 <i>Le choix d'objet freudien</i> .....	109
2.2.2.1. Le choix d'objet par étayage .....	109
2.2.2.2. Le choix d'objet narcissique .....	110
2.2.3 <i>Les identifications freudiennes</i> .....	111
2.2.3.1 L'identification primordiale.....	111
2.2.3.2 Les identifications partielles et totales.....	113
2.2.3.3 Les identifications secondaires, le père : de l'être à l'avoir .....	114
2.2.4 <i>Les identifications fraternelles</i> .....	116
2.2.5 <i>Les identifications dans la théorisation lacanienne</i> .....	119
2.2.6 <i>Deux étapes identificatoires pour deux figures d'autorité</i> .....	121
2.3. LE NARCISSISME : ATTACHEMENT ET DEPENDANCE A L'OBJET.....	123
2.3.1 <i>Des ambivalences : le Moi-réalité, le Moi-plaisir</i> .....	123
2.3.2 <i>Le lien entre les choix d'objet et le narcissisme</i> .....	124
2.3.3 <i>Le narcissisme : investissement libidinal du Moi et investissement de l'objet extérieur</i> .....	125
2.3.3.1 L'auto-érotisme : l'amour de soi .....	125
2.3.3.2 Narcissisme primaire, narcissisme secondaire .....	126
2.3.4 <i>Les liens entre le narcissisme et l'autorité : pas d'autorité sans amour</i> .....	129
<b>3. LES INSTANCES PSYCHIQUES DE L'AUTORITE</b> .....	<b>131</b>
3.1. LE MOI IDEAL : LE REVE D'ETRE, UNE AUTORITE AUTO-REFEREE .....	131
3.2 L'IDEAL DU MOI: LE DEVOIR ETRE, LA FONCTION D'IDEAL A LA BASE DE L'AUTORITE.....	133
3.3 LE SURMOI.....	136
<b>4. TROIS FIGURES D'AUTORITE</b> .....	<b>145</b>
4.1 POURQUOI LIRE LE PROCESSUS D'AUTORITE DE CETTE FAÇON ?.....	145
4.2 DEUX FIGURES D'AUTORITES PARENTALES BASEES SUR LA DIFFERENCE DES SEXES .....	147
4.2.1 <i>La mère : l'autorité pour augere</i> .....	148
4.2.1.1 De quelle fonction maternelle s'agit-il ? .....	148
4.2.1.2 L'autorité de la fonction maternelle : une autorité sans tiers .....	153
4.2.2 <i>Le père : l'autorité de l'auctor</i> .....	154
4.2.2.1. De quelle fonction paternelle s'agit-il ? .....	154
4.2.2.2. L'autorité de la fonction paternelle : le tiers inclus.....	156
4.3 LA FONCTION SOCIALE : L'AUTORITE DU TIERS EXCLU.....	158
4.3.1 <i>De quelle fonction sociale s'agit-il ?</i> .....	158
4.3.2 <i>L'autorité de la fonction sociale</i> .....	161
<b>5. DEFINITION PSYCHOLOGIQUE DE L'AUTORITE</b> .....	<b>165</b>

<b>PARTIE 3 : L'ENFANCE, LA NOUVELLE FIGURE D'AUTORITE</b>	<b>169</b>
<b>1. MON TERRAIN DE RECHERCHE ET LE MODELE D'ANALYSE</b>	<b>171</b>
<b>2. LA METHODOLOGIE</b>	<b>175</b>
2.1 LA PREMIERE PHASE D'ENQUETE : LES STATISTIQUES, DES CONSTATS ET DES PISTES DE RECHERCHE	175
2.1.1 <i>Protocole de passation et recueil des données</i>	175
2.1.2 <i>Le traitement des données : la grille de cotation</i>	176
2.1.3 <i>Les résultats</i>	177
2.1.3 <i>Les résultats</i>	178
2.1.4 <i>Une première piste de recherche</i>	185
2.2 L'ENTRETIEN CLINIQUE DE RECHERCHE : LA METHODE QUALITATIVE POUR COMPRENDRE	187
2.2.1 <i>Le protocole de passation et de recueil, traitement des données qualitatives</i>	190
2.2.2 <i>Présentation des cas cliniques</i>	197
2.2.2.1 <i>Nicolas</i>	198
2.2.2.2 <i>Salim</i>	217
2.2.2.3 <i>GülSen</i>	235
<b>3. RESULTATS : L'ENFANCE-REINE</b>	<b>253</b>
3.1 SYNTHESE ET ANALYSE DES PROTOCOLES DE GÜLSEN, NICOLAS ET SALIM	253
3.1.1 <i>Trois niveaux de « discours » : adresse, transfert et projection</i>	254
3.1.2 <i>Effets du discours égalitaire et de la centration sur l'enfant</i>	260
3.1.2.1 <i>La différence des sexes</i>	260
3.1.2.2 <i>La différence des générations</i>	263
3.2 « TOUT CE PERE »	266
3.2.1 <i>Les identifications</i>	266
3.2.2 <i>Les figures idéales</i>	275
3.2.3 <i>Le narcissisme</i>	282
3.2.4 <i>Le surmoi</i>	290
3.3 « TOUT CE PERE » ET TROIS CONSEQUENCES	296
3.3.1 <i>La confusion des registres</i>	298
3.3.2 <i>Des enfants en « panne »</i>	300
3.3.3 <i>Le rapport aux semblables : « tous égots »</i>	302
<b>4. LA PSYCHOPATHOLOGIE : LAURENT</b>	<b>311</b>
4.1 PRESENTATION DU PROTOCOLE DE LAURENT	311
4.1.1 <i>Ses dessins</i>	313
4.1.2 <i>Le Patte-Noire (version cochon)</i>	319
4.1.3 <i>L'entretien sur l'autorité</i>	326
4.1.4 <i>Synthèse du protocole de Laurent</i>	327
4.2 DE LA PROBLEMATIQUE A LA PSYCHOPATHOLOGIE : QUELLE BASCULE ?	338
<b>CONCLUSION : LES FIGURES D'AUTORITE HYPERMODERNES</b>	<b>347</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>357</b>
<b>TABLES DES ILLUSTRATIONS</b>	<b>377</b>
<b>TABLE DES TABLEAUX</b>	<b>377</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>379</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>383</b>

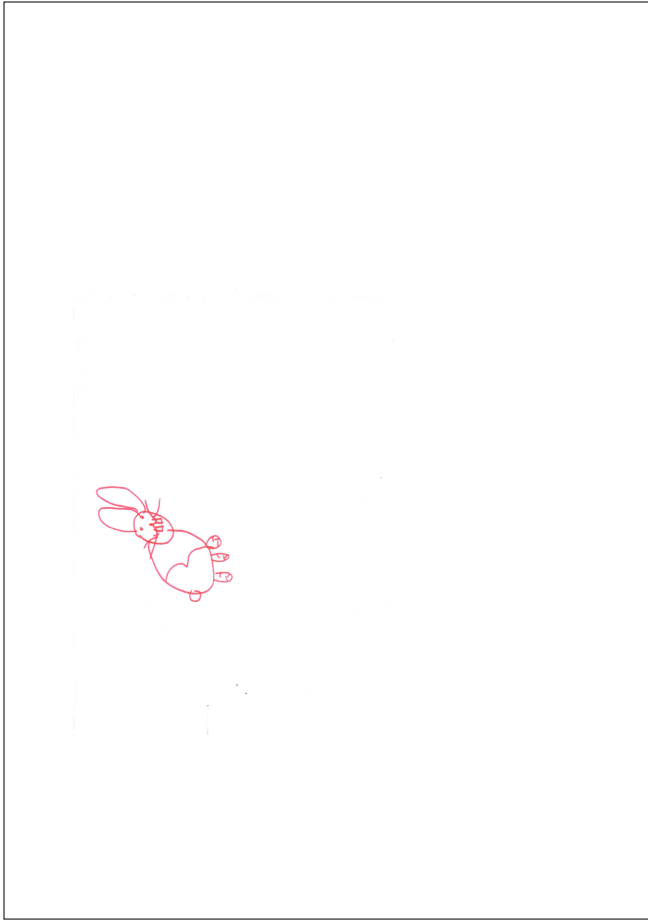
<b>ANNEXE N° 1 : GÜLSEN</b>	<b>385</b>
<b>ANNEXE N° 2 : NICOLAS</b>	<b>401</b>
<b>ANNEXE N° 3 : SALIM</b>	<b>415</b>
<b>ANNEXE N° 4 : LAURENT</b>	<b>431</b>
<b>ANNEXE N° 5 : INTERVENTION ORALE, XTH EUROPEAN CONGRESS OF PSYCHOLOGY, PRAGUE, 3 – 6 JULY 2007</b>	<b>443</b>
<b>ANNEXE 6 : VIGNETTES PATTE-NOIRE, VERSION COCHON</b>	<b>455</b>

## **Annexes**

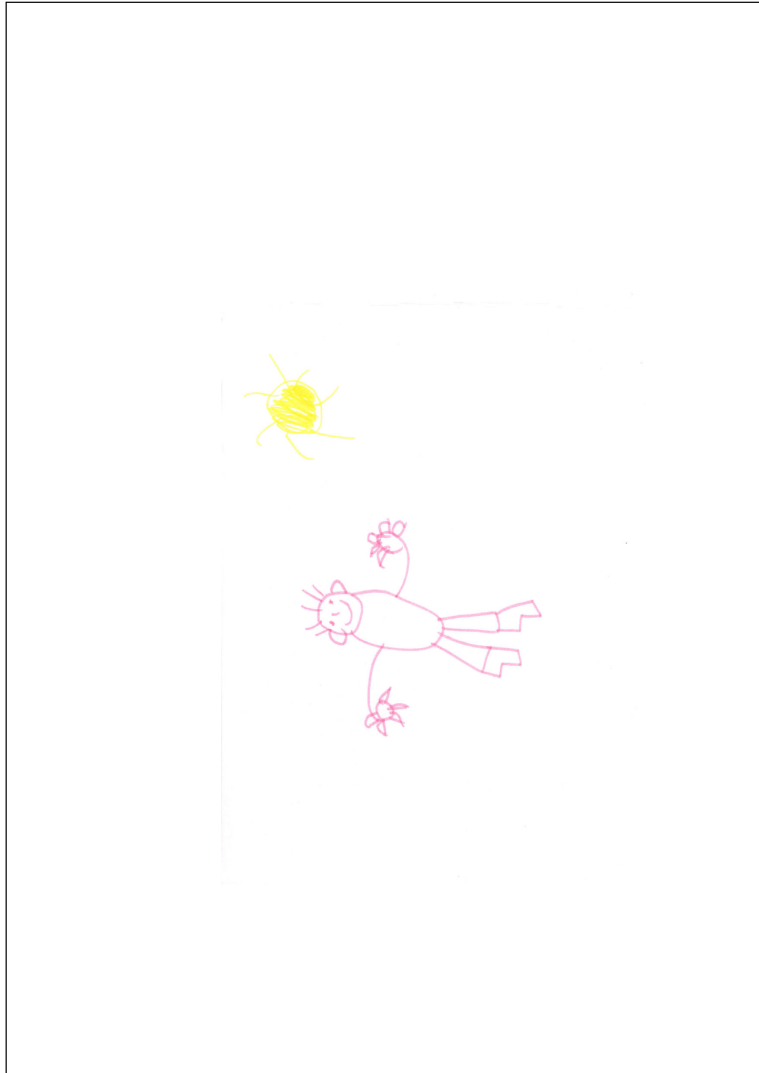




## **Annexe N° 1 : Gülsen**



**Figure 1: Gülsen, dessin libre.**



**Figure 2: Gülsen, dessin du bonhomme.**

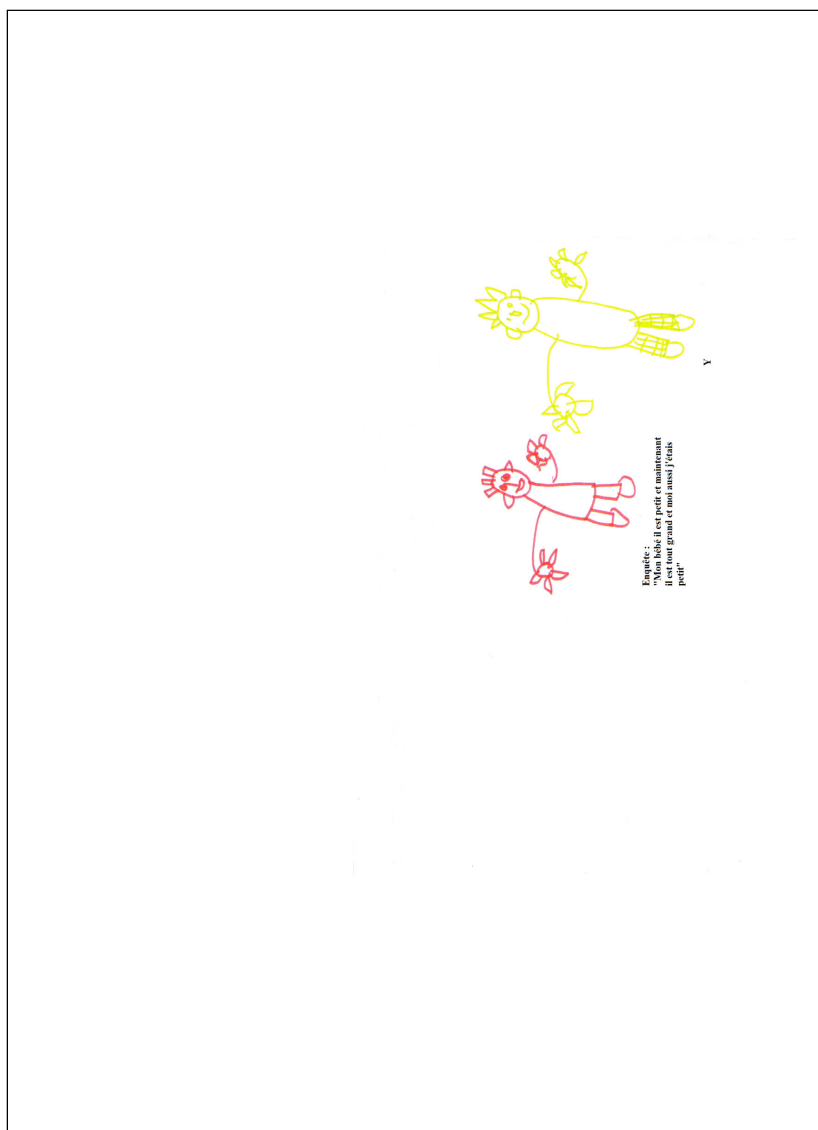


Figure 3: Gülsen, dessin de la famille réelle.

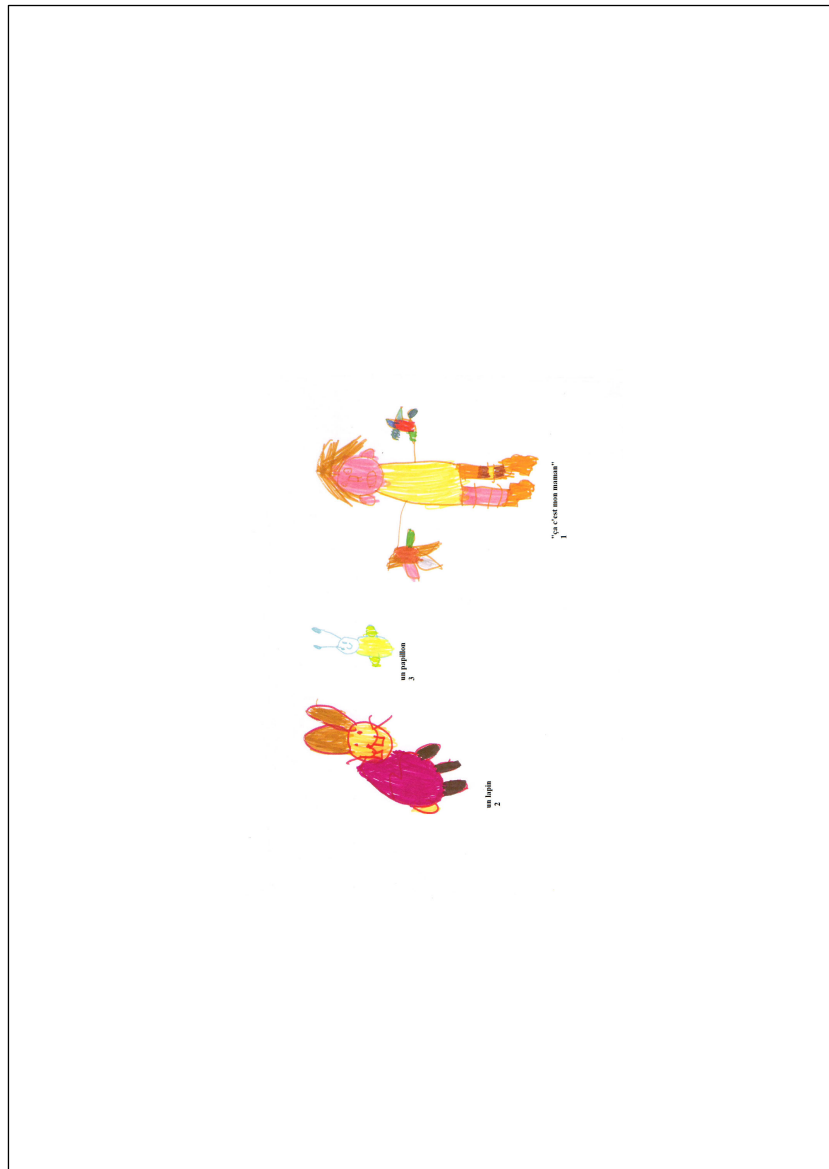


Figure 4: Gülsen, dessin de la famille imaginaire.

**Gülse**

Née en 11/2002

Fille

Droitière

Dernière année de maternelle

---

## 4 Dessins

Le 18. 03.08

### Observations

1/ Dessin libre : « **Fais un dessin le plus vite possible** »

Je lui demande si elle sait écrire son prénom et comment il s'écrit. Elle marque elle-même son prénom sur le dos de la feuille.

2/ Dessin bonhomme : « **Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux** »

Elle dessine d'abord le centre du bonhomme, le tronc, les bras, les doigts, les jambes et les pieds.

« *J'ai fini* »

Puis rajoute les oreilles, les cheveux, un soleil.

3/ Dessin de la famille réelle : « **Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est** »

« *Encore* »

« *C'est pour qui* »

Nouvelle explication du travail avec cette fois la précision (non faite lors de la présentation) que je partirais avec ses dessins. Puis rappel de la consigne.

« *Que maman* »

Rappel de la consigne.

« *Y (prénom de son frère aîné) il est au CP* »

Elle commence son dessin à droite de la feuille.

« *C'est pas la même* » « *ma petite sœur elle est un peu grande. Elle mange en bas et moi je dors en haut avec Dora* ».

Elle dessine le bonhomme rouge. Elle tient le même protocole graphique pour tous les personnages.

« *Il est comme ça* »

« *Je marque mon prénom* »

> « *Si tu as fini oui* »

Elle retourne la feuille et inscrit son prénom.

4/ Dessin de la famille imaginaire : « **Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves** »

Consigne

« *Maman* »

Rappel consigne

« *Ma tatie* »

> « Comme tu veux, dessines la famille dont tu rêves »

Elle se met à dessiner, commence à droite. Elle utilise la même procédure pour dessiner les personnages que pour les autres dessins.

« *On a pas fait de papillon là je vais faire un papillon* »

Elle montre avec le doigt l'angle bas gauche, mais ne dessine pas. Elle écrit son prénom au verso de la feuille spontanément, me tend le dessin et dit :

« *C'est fini* »

Elle reprend tout de suite le dessin : « *tu peux colorier le lapin ?* »

> « Comme tu veux »

A ce moment je me demande si elle distingue bien le « je » du « tu ». Il est à remarquer qu'elle mélange les genres féminin et masculin quand elle parle, je me demande si elle n'est pas d'origine turque ?

Elle se met à colorier le lapin, puis le bonhomme depuis les pieds, les jambes, les mains, les doigts, les oreilles et le visage.

Une maîtresse entre et pose ses affaires (nous sommes dans sa classe).

« *Voilà* »

Puis dessine un papillon.

« *Est ce que les papillons ont des chaussures* »

> « Je ne sais pas tu crois ? »

« *Non tu écris quoi* »

> « Ce que l'on fait et ce que l'on dit ».

« *J'ai fini* »

Observations diverses :

Gülşen est une petite fille très calme et souriante, un peu timide mais présente dans la relation. Tout au long des dessins, elle repose et range les crayons au fur et à mesure de sorte qu'ils sont toujours dans le même ordre.

## Enquête sur les dessins

1/ dessin libre : « **Explique-moi ton dessin** »

> « Que se passe-t-il dans ce dessin ? »

« *C'est un lapin il est pas malade* »

Elle cherche derrière elle, à gauche puis à droite.

> « Qu'est-ce que tu peux dire de plus sur ce dessin ? Tu peux en dire plus ? »

« *Ça c'est maman elle est perdue et il pleure et c'est fini* ».

2/ dessin du bonhomme : « **Qui as-tu dessiné ?** »

> « Qui est-ce ? »

« *Je sais pas c'était quoi Y il est au CP avec son copain son copain s'appelle Karim et son autre copain je sais pas y s'appelle comment* »

> « Tu peux dire autre chose sur ce dessin ? »

« *Y y trouve pas la maison nous on part tous seuls à l'école* »



> Qui nous/on ?  
« C'est Y et moi »

**3/ dessin de la famille réelle : Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.)**

Je reprends les nominations qu'elle a dites lors de son dessin.

« Non ça c'est mon père et ça c'est mon bébé il tient la main et le papa il marche »

> « Et à la maison ça se passe comment ? »

« Y a des jouets quand ma mère part à l'école elle pose Y et puis elle vient après ... »

> « C'est qui Y pour toi ? »

« C'est mon frère »

> « Il a quel âge ? »

« Je sais pas »

> « Tu as d'autres frères et sœurs ? »

« J'ai une sœur c'est ça (montre le bébé dessin 3) quand je serais grande j'aurais un bébé et je l'appellerai « ... » »

Je ne comprends pas le prénom qu'elle cite.

> Elle sait marcher ?

« Oui »

**4/ dessin de la famille de rêve : Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».**

« Ça c'est ma maman un papillon un lapin le lapin cherche sa maman le lapin mange des carottes et moi je sais des salades »

> « Est-ce que tu peux dire autre chose sur ce dessin ? »

« Non c'est fini »

## Entretien sur l'autorité

Le 25.03.08

> « Est-ce tu sais ce que veux dire le mot autorité ? »

Elle fait non de la tête.

« *Tu as coupé tes cheveux* »

> « Non tu sais ce que veux dire obéir ? »

« *je sais pas* »

> « à la maison qui est-ce qui commande ? »

« *Papa Y et G (petite sœur) mon père et ma mère je l'ai dit quand j'ai fait le dessin mais il pleure toujours* »

> « C'est ta sœur G ? »

« *Oui tu as un bébé toi* »

> « A ton avis ? »

« *Non* »

> « Est que tu sais ce que c'est un ordre ? »

Elle fait non de la tête.

> « À l'école qui commande ? »

« *Je sais pas* »

> « Tu obéis à qui ? »

« *À la maison ma père Y ma mère et Y (frère) et G (sœur) ma tante il est malade il est au turc nous aussi on parle en turc parce que mon père il arrive pas à parler en français mon petite sœur dit toujours « ane » (mot turc) papa»*

➤ « Ça veut dire quoi ? »

« *Ça veut dire que papa c'est maman* »

## Patte-Noire

Le 25.03.08  
Durée de la passation : 47 min

### Le frontispice

« Voici des images où sont représentées les aventures du petit mouton Patte-Noire. Tu vois Pattenoire est ici ; c'est le petit mouton qu'on voit là sous le titre. Tu vois ce qui est écrit. »

Pourquoi l'appelle-t-on Pattenoire ?

« *Parce qu'il a pas du noir* »

« Dans ces images des Aventures de Pattenoire, il n'y a pas d'aventure écrite. On te demande de raconter l'histoire toi-même. Mais avant, tu vas me dire si :

Patte-Noire est une fille ou un garçon ?

« *une fille je crois* »

Quel est l'âge de Pattenoire ?

« *peut-être elle a 3 ans* »

> « c'est toi qui me raconte l'histoire »

Les deux petits blancs, sont-ils des filles ou des garçons, ou les deux ?

*Un garçon (droite) et là une fille (gauche)*

Quel âge ont-ils ?

*5 ans (elle montre avec le doigt celui de gauche)*

*2 ans (elle montre avec le doigt celui de droite)*

Les deux gros moutons, qui sont-ils ?

*6 ans (GPN<sup>20</sup>)*

*6 ans (GBlc<sup>21</sup>)*

> « C'est qui eux ? »

« *C'est des grands* »

Quel âge ont-ils ?

Ces moutons se connaissent-ils ? Sont-ils de la même famille ?

« *Non* »

> « Alors ils ne sont pas de la même famille ? »

« *Non* »

> « Qu'est-ce que tu peux dire d'autre ? »

« *Je sais pas* »

---

<sup>20</sup> GPN : gros mouton avec une patte noire, la mère.

<sup>21</sup> Gblc : gros mouton blanc, le père.

## Les autres images

« Voici les images qui représentent les Aventures de Patte-Noire. Tu vas les regarder et, pour chacune, me raconter l'histoire. Tu es libre de choisir les images qui t'intéressent le plus et de ne raconter que celles-là. Regarde les bien toutes : mets de côté celles qui ne t'intéressent pas et garde les autres devant toi pour me les raconter. »

Elle se lève pour les choisir. Il en reste 4 qu'elle ne choisit pas.

Maintenant, raconte-moi Patte-Noire

### 1/ arbre :

« *il monte le petit et attrape ça (écureuil) après il redescend en bas après y a un oiseau y a des bébés et aussi y a de l'arbre aussi y a des fleurs et c'est fini* »

### 2/auge :

> « Tu peux me raconter ? »

« *Il dort là (petit blanc) et aussi il dort ici (Gblc) et là il saute je crois (PN<sup>22</sup>) et là il fait quelque chose (petit blanc devant) et j'ai fini* »

### 3/ portée :

« *Il boit de l'eau et c'est quoi ça un mouton il (fermier droite) ça c'est les bébés à lui il renverse de l'eau* »

### 4/ bataille :

« *il creuse ils courent (Gblc + GPN) il gueule lui il gueule (PN)* »

### 5/ hésitation :

« *ils boivent tous les deux là ils regardent (PN + GPN)* »

> « Ils regardent quoi ? »

« *De l'eau il y a aussi quelque chose ici (montre la planche tétée) y a des fleurs* »

### 6/ charrette :

« *lui (PN) il dort et lui il regarde ça (ronds du rêve) et lui il rentre dedans mais lui ne veut pas rentrer dedans* »

> ?

« *Il dit non il dit va va il veut pas j'ai fini* »

### 7/ jars :

« *il a attrapé son queue après lui il rigole (mouton droite) et lui il vole (jars) y a des fleurs y des trucs ici parce qu'il aime les trucs il (PN) pleure parce qu'il a des trucs ici* »

### 8/ tétée 1 :

« *il tient le je sais pas quoi peut être il tient le ventre il regarde à lui après y a des trucs (herbe) et aussi des oreilles (GPN) et c'est fini* »

### 9/ rêve Mère :

---

<sup>22</sup> PN : Pattenoire.

« lui il dort et lui il regarde et après y a un rond et des petits ronds et c'est fini »

> « Ah bon ? »

Elle se lève pour poser la planche.

> « C'est tout ? »

« Un rond et ensuite des té et du noir là et là la petite queue »

### **10/ tétée 2 :**

« on l'a déjà fait »

> « Ah tu penses ? »

« Ah non lui il regarde (GPN) et puis lui il court et lui il tient le truc »

### **11/ baiser :**

« il est marié on a déjà fait ça (rêve P) »

> « Ah bon c'est la même ? »

« Ah non ça c'est papa ça c'est maman et après lui il regarde quelque chose (petit blanc) il y a aussi de l'arbre et des fleurs »

### **12/ rêve Père :**

« il dort y des bulles euh non pas des bulles y a des ronds et lui il regarde on mélange pas »

### **13/ chèvre :**

« il y a un cheval il mange le truc après y a des crasses (herbe) et il mange les trucs »

Nombre d'images choisies : 13

Titres et ordre des images choisies :

Arbre > auge > portée > bataille > hésitation > charrette > jars > tétée 1 > rêve Mère > tétée > 2 baiser > rêve Père > chèvre

Comment les aventures de Patte-Noire vont-elles se terminer ?

« Je sais pas »

> « Essaie d'imaginer ? »

« Quand c'est fini alors ? »

> « Oui comment ça fini ? »

« .... je sais pas on fait rien »

« Veux-tu rajouter une autre image ? »

« Non »

## **Les préférences identifications**

« Maintenant que tu connais bien toutes les images, nous allons jouer à un jeu : le jeu de l'image préférée. Regarde-les à nouveau et mets-les en deux paquets : dans le paquet de droite, tu placeras toutes les images que tu aimes, et, dans le paquet de gauche, toutes celles que tu n'aimes pas. »

Elle se lève pour choisir.

Parmi les images aimées, quelle est celle que tu aimes le plus et pourquoi ?

**1/ hésitation :**

« *parce que j'aime* »

> « *Pourquoi ?* »

« *Parce qu'il boit il y a des fleurs il regarde aussi* »

**2/ tétée 2 :**

« *ils courent et lui il mange* »

**3/ tétée 1 :**

« *il mange et il regarde* »

« *Je l'aime parce qu'il est plus grand (GPN)* »

« Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »

**1/ hésitation :**

Elle désigne la mère.

« *euh non celui là (Gblc) et toi tu vas être celui là* » (mère)

> « *À ton avis ?* »

« *je sais pas* »

**2/ tétée 2 :**

« *celui là* » (petit blanc)

**3/ tétée 1 :**

Elle désigne la mère.

Parmi les images non-aimées, quelle est celle que tu aimes le moins et pourquoi ?

**1/ nuit :**

« *parce que j'aime pas* »

**2/ rêve mère :**

« *parce qu'il a pas de noir et du vert rien* »

**3/ portée :**

Elle ne répond pas.

« Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »

**1/ nuit :**

Celui qui regarde

**2/ rêve mère :**

« *lui le tout grand* » (mère)

**3/ portée :**

« *moi je veux être celui là* »

## Questions de synthèse

« Tu m'as très bien raconté les aventures du petit Pattenoire. C'est intéressant, hein ?  
Voyons, d'après toi, dans cette histoire :

Qui est le plus heureux et pourquoi ?

Elle désigne Pattenoire puis dit « *non lui (âne) parce que ...* »

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

Elle montre le Jars et le petit blanc qui se fait mordre

> « Pourquoi ? »

« *Parce qu'il court* »

Qui est le plus gentil et pourquoi ?

« *C'est elle parce qu'il fait rien c'est normal* » (l'âne de la planche « chèvre »)

> « Pourquoi ? »

« *Parce qu'il y a des yeux la bouche* »

Qui est le moins gentil et pourquoi ?

Le GPN de la planche hésitation.

« Dans la famille de Pattenoire, le père a-t-il une préférence pour un des autres membres de la famille ? »

Elle désigne la mère de la planche Baiser.

Et la mère ?

Elle désigne le père de la planche Baiser.

Et Patte-Noire, a-t-il une préférence ?

Elle désigne la mère de la planche Portée.

Et les petits blancs ?

Elle désigne les parents de la planche Bataille.

Et toi, qui préfères-tu ?

Elle désigne l'âne de la planche « chèvre » puis elle dit : « *mais il y a aussi un lapin* »

Que va devenir Patte-Noire ?

« *Grand* »

Que pense Pattenoire de sa patte noire ?

« *Il a comme ça Y (sont frère ; elle montre 6 ans avec ses doigts) il va au CP* »

Je rappelle la question.

« *Bien* »

## La planche de la fée

C'est la bonne fée de Patte-Noire et celui-ci peut faire trois souhaits.

Devant l'expression de son visage je lui demande si elle sait ce que cela veut dire et elle me répond que non. Je lui explique le mot « souhait » :

> « Il peut lui demander quelque chose et elle peut le réaliser »

A ton avis, quels sont les trois souhaits de Patte-Noire ?

1/ un œuf

2/ après il vole

...

> « La 3<sup>e</sup> chose qu'il lui demande ? »

3/ je sais pas.





## **Annexe N° 2 : Nicolas**

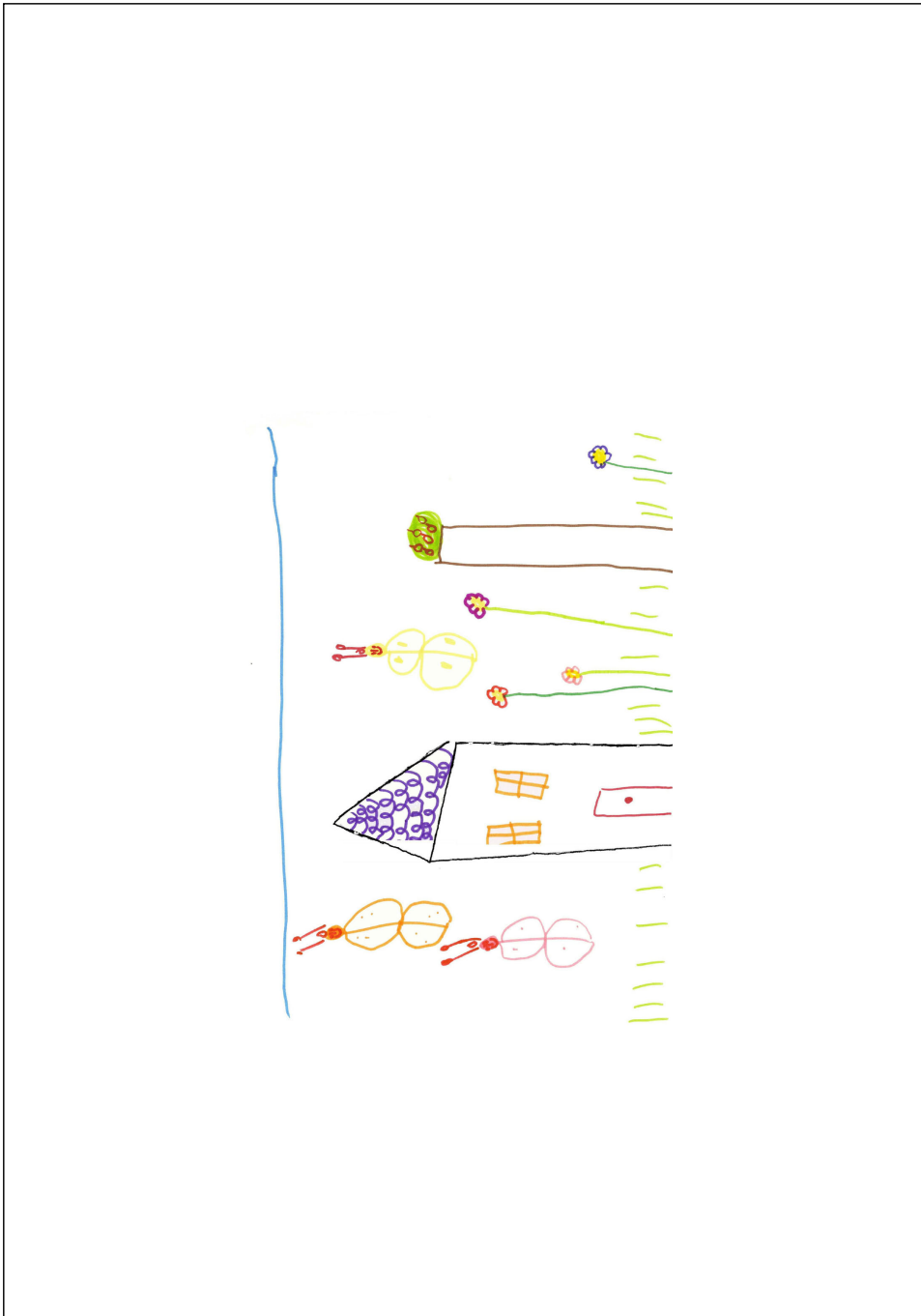
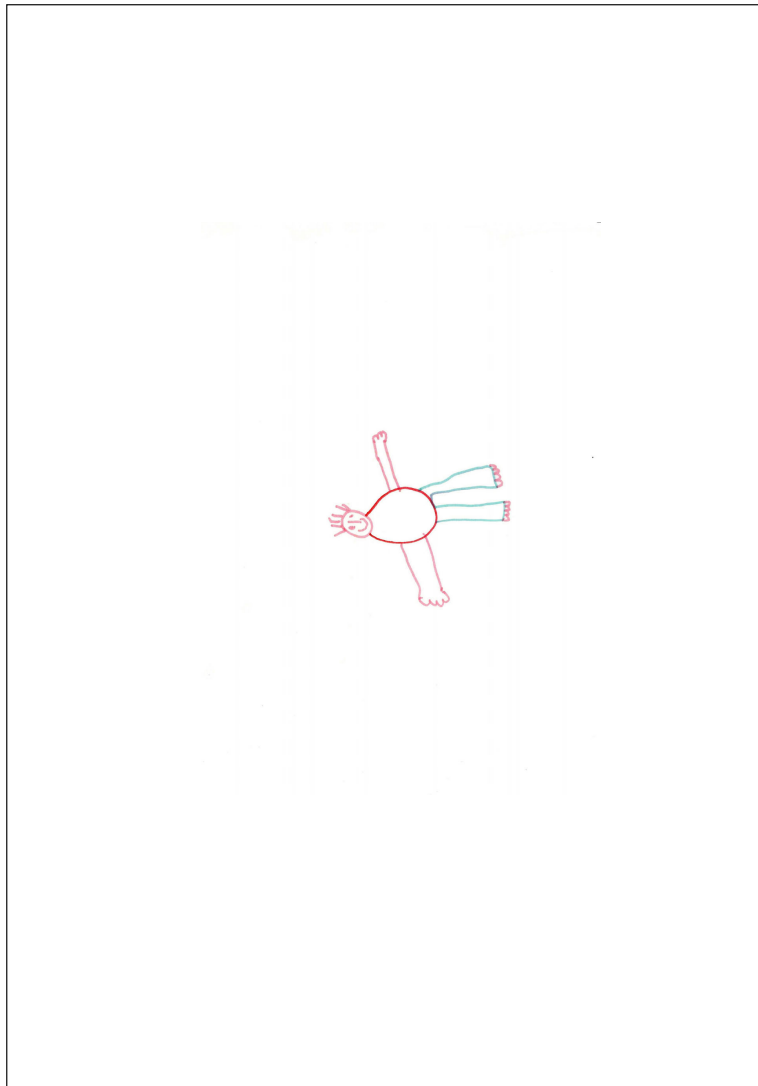
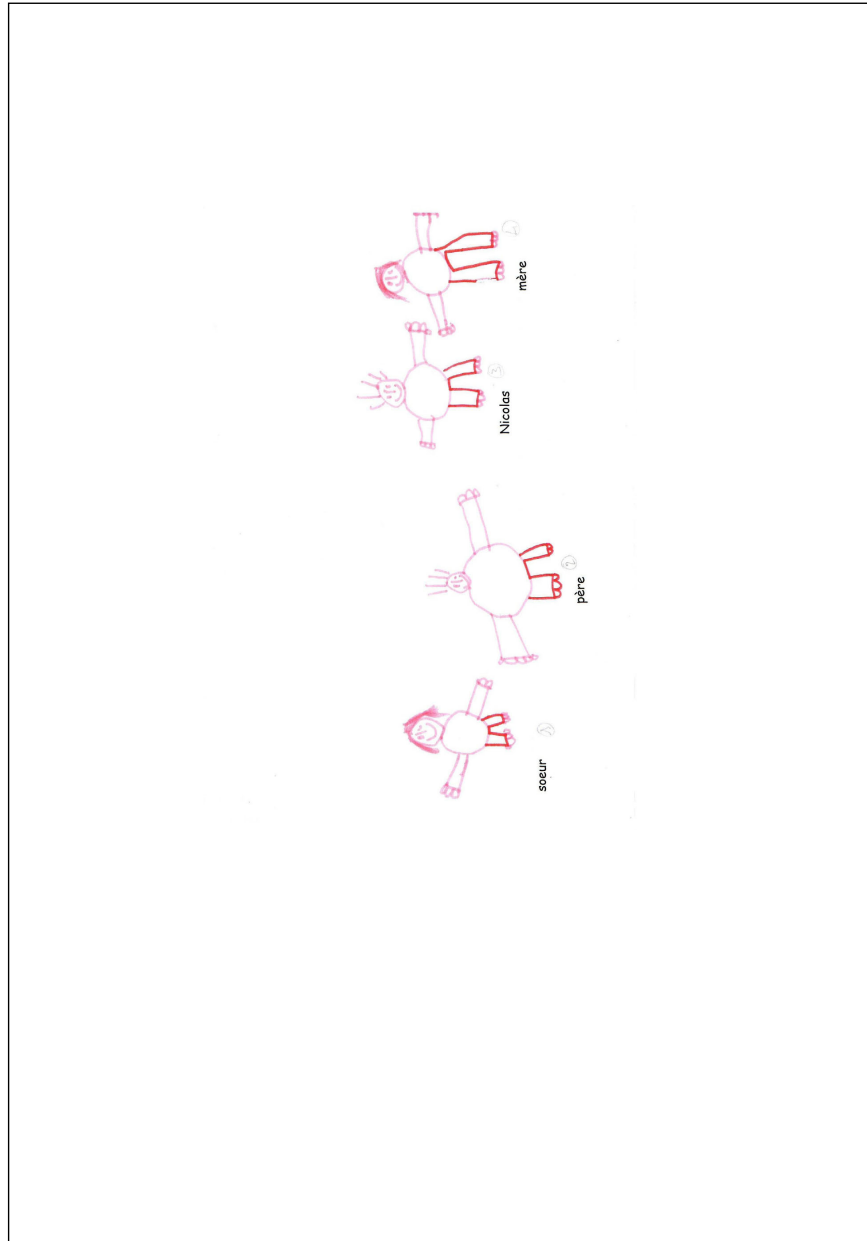


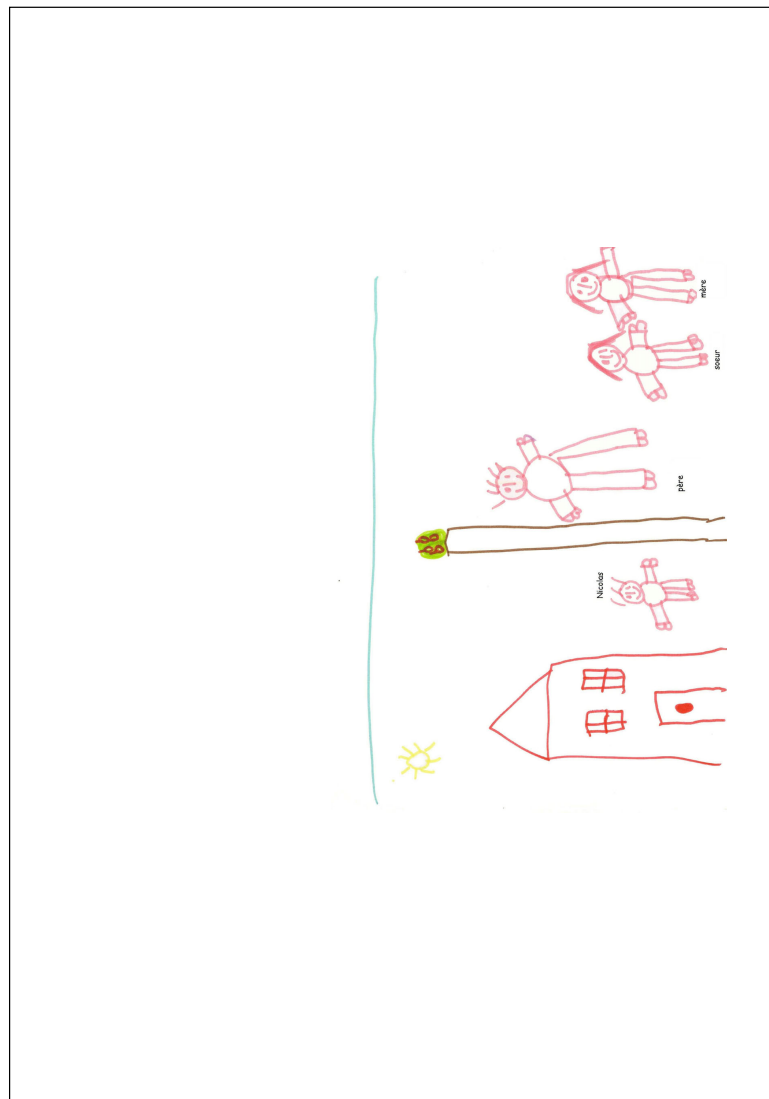
Figure 5: Nicolas, dessin libre.



**Figure 6: Nicolas, dessin du bonhomme.**



**Figure 7: Nicolas, dessin de la famille réelle.**



**Figure 8: Nicolas, dessin de la famille imaginaire.**

Nicolas  
Né en juin 2002  
Garçon  
Droitier  
Grande section maternelle

---

## 4 dessins

Le 22.04.08

### Observations

Remarques : nous sommes installés dans l'entrée secondaire de l'école. L'enfant est dos à la porte qui est vitrée. Je me suis assise à sa droite. En face de lui, il y a une affiche de Disneyland.

#### 1/ Dessin libre : « **Fais un dessin le plus vite possible** »

Il commence par dessiner l'arbre à gauche. Il appuie très fort sur le feutre qui crisse. Pendant qu'il dessine il tourne une fois la tête derrière lui, après avoir entendu un bruit de voiture. Puis il dessine la maison (rectangle, toit, fenêtre, porte).

« *ciel* » (trait bleu)

« *herbe* »

Puis il dessine la forme jaune entre l'arbre et la maison, la forme orange à droite de la maison. Il me regarde de temps en temps. Il dessine la forme rose à droite de la maison. Il est un peu long à finir son dessin mais n'ayant pas de consigne de temps je le laisse faire à son rythme. Il dessine les fleurs de gauche à droite entre l'arbre et la maison. Il marque lui-même son prénom au dos de la feuille. Il ne connaît pas sa date de naissance.

#### 2/ Dessin du bonhomme : « **Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux** »

« *je peux y aller* »

> « *tu peux y aller* »

Il commence par dessiner la tête rose au centre de la feuille. Puis il prend le feutre rouge et hésite, il fait le rond rouge.

« *qu'est ce que je pourrais prendre comme couleur pour faire le pantalon* »

Il dessine les jambes, les bras avec les mains puis s'arrête.

« *ah* »

Il prend le feutre rose et fait les pieds.

« *voilà* »

#### 3/ Dessin de la famille réelle : « **Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est** »

Il dessine la tête rose, les jambes rouges avec les pieds, les bras roses (droite puis gauche). Puis la tête et le tronc d'un autre bonhomme à droite du premier.

« *j'en ai encore besoin* » (du feutre rose)

Il dessine les mains, le pantalon, les pieds.

« *ma sœur elle est au moins un peu plus grande que moi* »

Il commence à dessiner le personnage de gauche : tête rond, bras avec les mains, le pantalon et les pieds.

« *ha oui je dois encore faire maman .... Heu* »

Il agite un peu les bras et se met à dessiner le personnage tout à droite de la feuille : tête rond bras jambes pieds.

« *voilà euh j'ai oublié les cheveux* » (de la mère)

« *j'écris mon prénom j'écris toujours en jaune c'est ma couleur préférée c'est bon j'ai fini* »

Après le dessin, il parle de sa sœur qui ne va pas à l'école parce qu'elle a un gros rhume. Elle est plus grande que lui. Il pense qu'elle a environ 10 ans.

#### 4/ Dessin de la famille de rêve : « **Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves** »

Il réfléchit pendant un moment, prend un feutre marron, le repose et il en prend un rose. Il réfléchit de nouveau et se met à dessiner.

« *mon papa ma grande là* »

Il dessine un personnage rose selon la même procédure que les personnages des dessins précédents, puis un second plus à droite.

« *une maison rouge* »

Il va pour la faire à droite des personnages puis il dit

« *on va la faire là* » (gauche de la feuille)

Il fait « rouler » les feutres dans la boîte.

« *c'est ma sœur* » (3<sup>ème</sup> personnage de gauche à droite)

« *ma maman là* » (4<sup>ème</sup> personnage de gauche à droite)

Puis il dessine l'arbre.

« *voilà ah j'ai oublié le ciel voilà et le soleil voilà j'ai fini j'ai oublié les cheveux* »

« *là c'est papa ma sœur ma maman ha j'ai oublié les bras (mère) elle pourrait faire rien* »

## Enquête sur les dessins

### 1/ Dessin libre : « **Explique-moi ton dessin** »

« *c'est la maison des papillons des fleurs l'arbre avec les cerises l'herbe et le ciel j'ai oublié le soleil j'ai oublié aussi dans lui lui et lui ... tout le monde est dehors* »

nous entendons d'autres enfants dehors, probablement dans la cour.

> « *Qu'est-ce que tu entends* »

« *ils crient beaucoup on les entend jusqu'où on achète les plantes* »

### 2/ Dessin du bonhomme : « **Qui as-tu dessiné ?** »

« *ça c'est mon papa* »

> « *c'est lui que tu as voulu dessiner ?* »

Il hoche la tête pour dire oui.

### 3/ Dessin de la famille réelle : **Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui**



## **l'emmène à l'école etc.)**

« *c'est qui déjà c'est ma sœur papa moi et ma maman* »

> elle est plus grande ta sœur ?

« *oui 6 ans mais la taille du pied des chaussures je suis en train de la rattraper* »

> est-ce qu'ils s'entendent bien ?

« *oui* »

> vous jouez ensemble ?

« *oui au Playmobile Kappla Lego des fois à papa et maman des fois on joue ... on nage ensemble à la piscine on fait plein de choses qu'est-ce qu'on fait encore on a un trampoline et dès qu'il fait beau on y va* »

> comment ça se passe à la maison ?

« *bien on va changer de chambre moi j'ai la plus grande et elle a la petite mais on va pas changer les meubles on a mon lit d'ailleurs il se défait on a pris mes livres mon petit meuble avec les jouets* »

> tu manges à la cantine ?

« *des fois c'est bon ce qu'on mange aujourd'hui ... j'aime aucun fromage et on a mangé des pommes* »

> et papa et maman travaillent tous les deux ?

« *pas ensemble papa à l'hôpital et maman à l'école là où j'irai au Cp peut être c'est elle qui me fera travailler mais peut être pas* »

## **4/ Dessin de la famille de rêve : Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».**

Il décrit le dessin.

> quelle est la différence avec la famille que tu as ?

« *c'est que ... mon papa des fois maman et papa des fois ils se fâchent* »

> entre eux ou avec toi ?

« *entre eux ...* »

Il me raconte une dispute de ses parents à propos de faire la vaisselle.

> c'est des fâcheries d'adultes

« *il (père) dit juste non mais maintenant je peux pas jouer avec ma sœur comme elle est malade* »

> « ça fait longtemps qu'elle est malade »

« *oui là où c'était presque fini les vacances ... voilà et L (sœur) et moi on s'entend bien* »  
(nous sommes le mardi de la rentrée = 2/3 jours)

## Entretien sur l'autorité

Le 29.04.08

- > Est-ce que tu sais ce que veut dire autorité ?  
« non je sais pas ce que ça veut dire »  
> Et le mot obéir ?  
« obéir ça veut dire bien écouter ce qu'elle dit la maîtresse »  
> Et à qui d'autre est-ce que tu obéis,  
« à la remplaçante » (en charge de la classe ce jour là)  
> Qui d'autre ?  
« E quand il n'y a pas la maîtresse et pas de remplaçante voilà »  
> Et à la maison ?  
« à maman et papa »  
> C'est facile ?  
« oui »  
> Tu aimes bien ?  
Il fais le signe oui de la tête  
« à la maison je suis content y a la marraine de L (sa sœur) et C et on va dormir ensemble dans deux dodo »  
> Je lui demande s'il sait ce que veut dire commander ?  
« non ah si celui qui commande tout N et A ils disent qu'ils commandent tout ils sont dans ma classe »  
Et qu'en penses-tu ?  
« ben non en plus à l'école c'est Mme H (directrice) qui commande celle qui est venue avec toi et avec marraine y a F »

## Patte-Noire

Le 29.04.08

### Le frontispice

« Voici des images où sont représentées les aventures du petit mouton Pattenoire. Tu vois Pattenoire est ici ; c'est le petit mouton qu'on voit là sous le titre. Tu vois ce qui est écrit. »  
Avant que l'on commence la passation, une dame entre par la porte.

Pourquoi l'appelle-t-on Pattenoire ?

« *parce qu'il est noir* »

« Dans ces images des Aventures de Pattenoire, il n'y a pas d'aventure écrite. On te demande de raconter l'histoire toi-même. Mais avant, tu vas me dire si :

Pattenoire est une fille ou un garçon ?

Un garçon

Quel est l'âge de Pattenoire ?

5 ans

Les deux petits blancs, sont-ils des filles ou des garçons, ou les deux ?

Deux filles.

A ce moment une dame essaie de rentrer, c'est la maîtresse des petits que Nicolas a eu à l'époque.

Quel âge ont-ils ?

5 ans

Les deux gros moutons, qui sont-ils ?

« *le papa (GPN) et la maman (Gblc)* »

Quel âge ont-ils ?

6 ans

Ces moutons se connaissent-ils ? Sont-ils de la même famille ?

« *non* »

> Ils ne se connaissent pas ?

« *pas trop* »

### Les autres images

« Voici les images qui représentent les Aventures de Pattenoire. Tu vas les regarder et, pour chacune, me raconter l'histoire. Tu es libre de choisir les images qui t'intéressent le plus et de ne raconter que celles-là. Regarde les bien toutes : mets de côté celles qui ne t'intéressent pas et garde les autres devant toi pour me les raconter. »

Maintenant, raconte-moi Pattenoire

Il étale les images qu'il a choisi de raconter sur la table.

« PN aimerais bien être grand et avoir des cornes comme son papa »

> A quelle image tu penses ? **Rêve mère**

« il avait une sœur elle et ils s'aimaient » **baiser**

« ils s'amusaient à jouer dans l'eau »

> C'est quelle image ?

### **Jeux sales**

### **Hésitation :**

« il boivait du lait »

### **Bataille :**

« ils se battaient eux deux les deux petits »

### **Départ :**

« là il était perdu là »

### **Tétée 1 et 2 :**

« là il boivait encore du lait »

### **Arbre :**

« ils vont regarder les oiseaux »

> Qui ?

« le petit mouton Pattenoire »

### **Auge :**

« ... heu elle .... Il saute »

> question

« il saute »

### **Chèvre :**

« il boit encore du lait c'est tout »

...

> Tu as oublié de raconter celle là (rêve père)

« non c'est celle où il veut avoir des cornes »

> Je croyais que c'était celle-là (rêve Mère)

« non là y a pas de cornes voilà c'est fini »

**Nombre d'images choisies : 11**

**Titres et ordre des images choisies :**

Rêve Mère > baiser > jeux sales > hésitation > bataille > départ > tétée 1 et 2

> arbre > auge > chèvre > rêve Père

Comment les aventures de Pattenoire vont-elles se terminer ?

« bien »

> Tu peux en dire plus ?

« c'est tout »

« Veux-tu rajouter une autre image ? »

« oui je vais les regarder »

**Portée :**

« c'est quoi ça du blé ou du lait ils boivent du lait elle a des petits le monsieur y met de la paille »

Il rejette les deux planches sombres Trou et Nuit.

**Jars :**

« ça c'est une cigogne »

Il rejette la planche charrette.

« là il se fait piquer par une cigogne voilà tout »

**Portée :**

« la y a des petits bébés qui buvaient du lait »

### **Les préférences identifications**

« Maintenant que tu connais bien toutes les images, nous allons jouer à un jeu : le jeu de l'image préférée. Regarde-les à nouveau et mets-les en deux paquets : dans le paquet de droite, tu placeras toutes les images que tu aimes, et, dans le paquet de gauche, toutes celles que tu n'aimes pas. »

Parmi les images aimées, quelle est celle que tu aimes le plus et pourquoi ?

**Baiser :**

« parce qu'ils s'aiment »

**Portée :**

« parce qu'il y a des petits bébés »

**Chèvre :**

« parce qu'il est joli l'âne et j'aime bien qu'il boit du lait Pattenoire »

« Dans le jeu des préférences, on image qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »

**Baiser :**

Il désigne le gros mouton à la patte noire

**Portée :**

Il désigne le fermier qui met de la paille.

**Chèvre :**

Il désigne l'âne.

Parmi les images non-aimées, quelle est celle que tu aimes le moins et pourquoi ?

« y en a que deux »

**Jeux sales :**

« parce que là il lance de la boue »

> Qui sur qui ?  
« *Pattenoire lance de la boue au papa* »  
Il montre le petit blanc à part.

**Jars :**

« *elle j'aime bien* »  
> Tu sais pourquoi tu l'as mise dans les images non aimées ?  
« *ben oui parce que .... Il se fait mal* »  
> Qui ?  
« *c'est Pattenoire lui non oui Pattenoire ben lui il se fait mal* »  
> Qui « lui » ?  
Il montre celui qui se fait mordre

« Dans le jeu des préférences, on image qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »  
Il répond en même temps.

**Questions de synthèse**

« Tu m'as très bien raconté les aventures du petit Pattenoire. C'est intéressant, hein ? Voyons, d'après toi, dans cette histoire :

Qui est le plus heureux et pourquoi ?  
« *c'est là où il boit* »  
> Qui ?  
« *Pattenoire* »  
> C'est Pattenoire le plus heureux ?  
« *oui* »

Qui est le moins heureux et pourquoi ?  
« *celui qui fait des bêtises qui lance de la boue au papa* »

Qui est le plus gentil et pourquoi ?  
Pattenoire

Qui est le moins gentil et pourquoi ?  
... re-consigne « *le moins ...* »  
> Tu sais pas trop ?  
« *pas trop* »

« Dans la famille de Pattenoire, le père a-t-il une préférence pour un des autres membres de la famille ? »  
« *ben oui Pattenoire* »

Et la mère ?  
« *non* »

Et Pattenoire, a-t-il une préférence ?  
« *non* »

Et les petits blancs ?  
« *non non plus* »

Et toi, qui préfères-tu ?  
Pattenoire

Que va devenir Patte Noire ?  
« *grand* »

Que pense Patte Noire de sa patte noire ?  
« *qu'il aimerait avoir des cornes* »  
> Tu peux en dire plus ?  
« *c'est tout ce que je peux dire* »

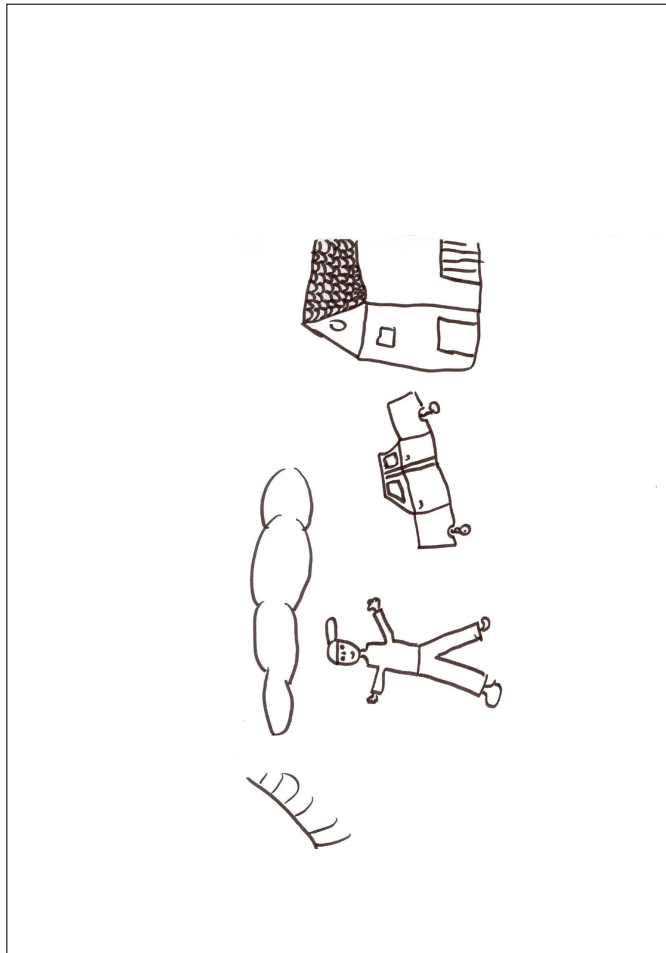
### **La planche de la fée**

C'est la bonne fée de Patte Noire et celui-ci peut faire trois souhaits.  
Il ne connaît pas les mots « souhait » et « vœux ».  
> Trois choses demandées qui seront réalisées

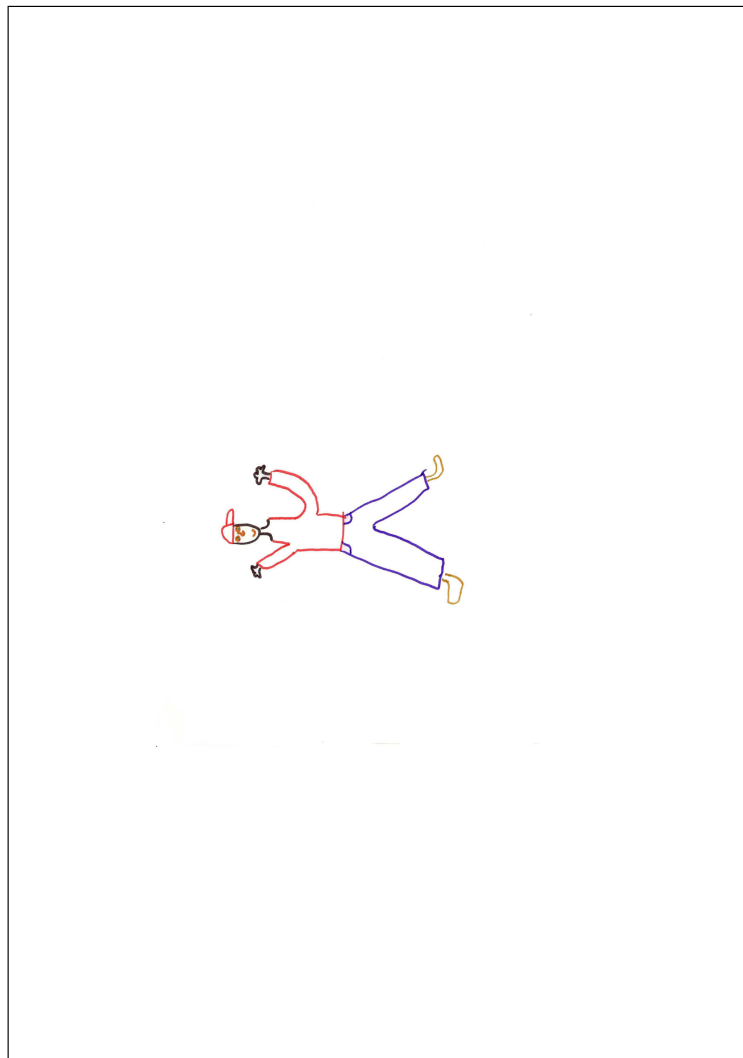
A ton avis, quels sont les trois souhaits de Patte Noire ?  
« *que ...* »  
> Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui demander ?  
« *... qu'elle a ... de la ... (il met son pouce dans sa bouche) que elle a de la magie* »  
> Il peut lui demander deux autres choses  
« *que t'as des jolies ailes et que t'as une jolie baguette* »  
> C'est difficile d'imaginer ce que PN voudrait ?  
« *hum* »

## **Annexe N° 3 : Salim**





**Figure 9: Salim, dessin libre.**



**Figure 10: Salim, dessin du bonhomme.**

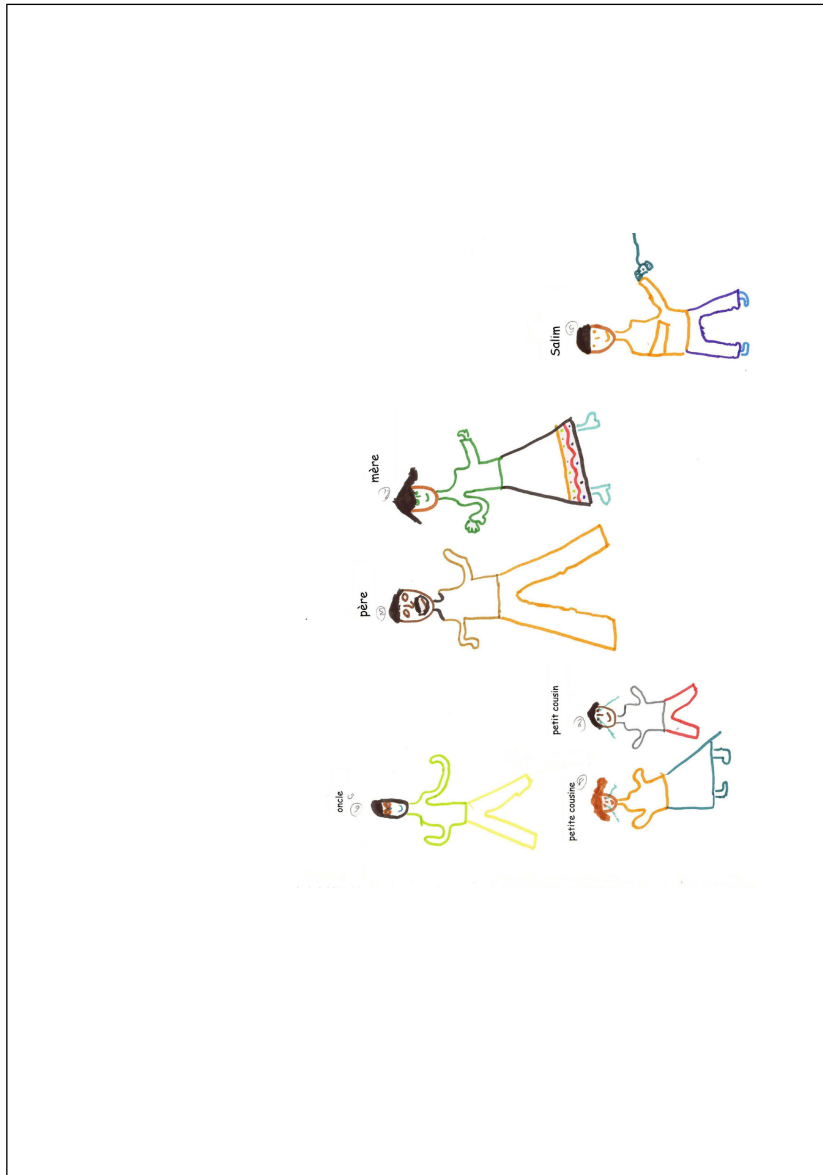
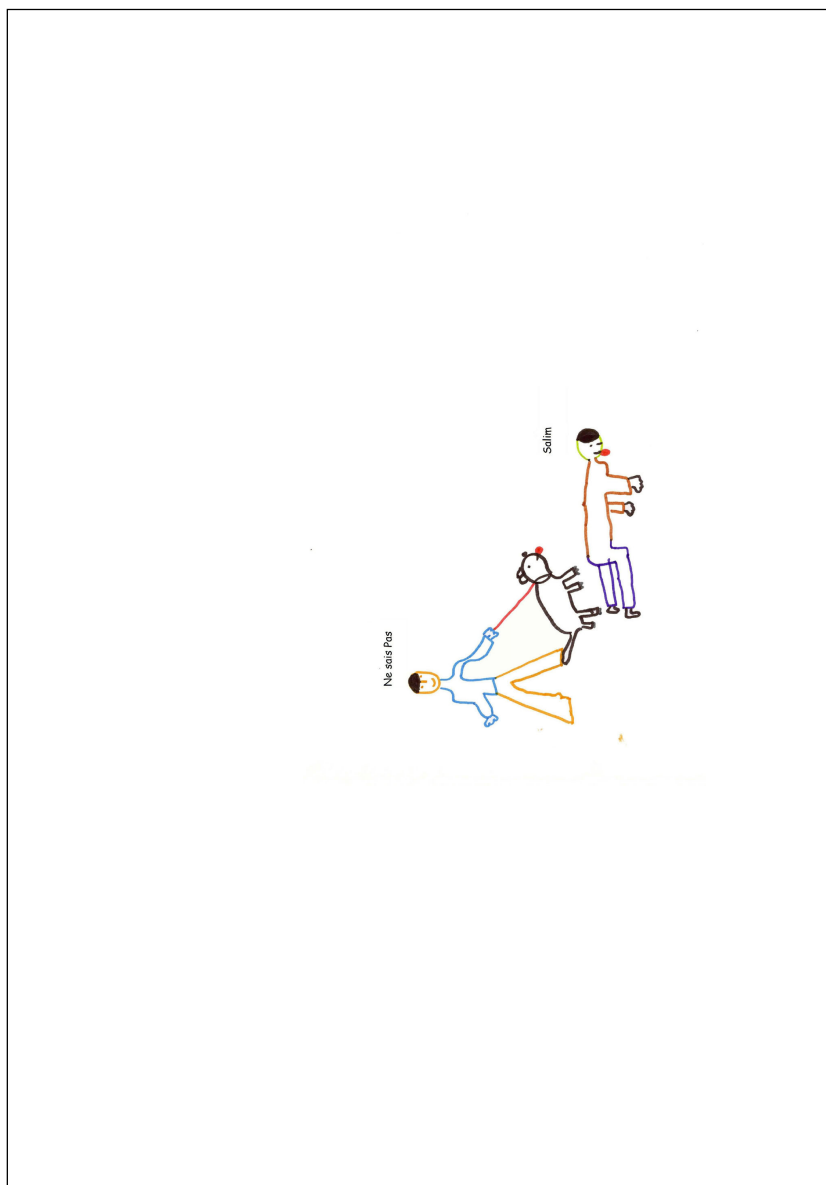


Figure 11: Salim, dessin de la famille réelle.



**Figure 12: Salim, dessin de la famille imaginaire.**

Salim  
Né en avril 2001  
Garçon  
Droitier  
CP

---

## 4 DESSINS

Le 04/06/08

### Observations

#### 1/ Dessin libre : « Fais un dessin le plus vite possible »

Il prend le feutre noir, le débouche et

« *je dessine quoi* »

> « ce que tu veux mais le plus vite possible »

Il dessine le bonhomme, la voiture, le soleil, le nuage, la maison les tuiles. Il est très appliqué. Il a la tête très proche de la feuille.

Il fait une pause.

> « tu me dis quand tu as fini »

« *j'ai fini* »

> je lui demande d'écrire les infos au verso

« *en attaché* »

> « comme tu veux »

Il ne connaît pas sa date d'anniversaire.

#### 2/ Dessin du bonhomme : « Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux »

« *je peux changer de couleur* »

> « comme tu veux, je te demande de dessiner un bonhomme le plus beau bonhomme que tu peux »

Il dessine l'ovale du visage et le cou, la casquette, le tronc + bras droit, tronc + bras gauche, jambes, poches, pieds, visage + yeux, main droite, main gauche.

« *j'ai terminé* » il chuchote presque.

#### 3/ Dessin de la famille réelle : « Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est »

« *ma famille* »

> « oui »

Il rend le feutre marron, se penche sur la feuille, hésite et se met à dessiner.

De gauche ...

Pers 1/ tête, cheveux, visage, tronc, bras, jupe + pieds

Pers 2/ rond tête + visage, cheveux, cou, tronc, bras

« *ça c'est des bébés* »

Il dessine les jambes, s'arrête et réfléchit.

« *je peux mettre des oiseaux* »

> « tu dessines ta famille comme elle est »

Pers 3/ tête, visage, moustache, cheveux, cou, tronc + bras, jambes

Pers 4/ idem sauf que les mains sont dessinées en même temps que le tronc et les bras.

Pers 5/ tête, cheveux, visage, tronc + bras droit, bras gauche, jambes, pieds

... à droite.

« *y a pas trop de la place* »

> « de la place pour quoi ? »

« *y a beaucoup de famille* »

> « tu dessines ce/ceux que tu veux »

Pers 6/ tête, visage, yeux, tronc, bras

Il dessine les traits bleus pour les yeux des personnages 2 et 1, puis il fait les traits rouges de la jupe du pers 4, les poids noirs et bleus. Il dessine les jambes du pers 6, le trait orange de la jupe. Il dessine la forme verte dans la main du pers 5. il marque une pause et dessine les points verts et marrons sur la jupe. Il dessine les pieds du pers 4.

Les nominations sont difficiles à comprendre : ceux qu'ils désignent comme frère et sœur (1 + 2) sont des cousins, mais ne sont pas les enfants de l'oncle dessiné (6).

4/ Dessin de la famille imaginaire : « **Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves** »

« *c'est quoi* »

> « la famille que tu imagines dans ta tête et que tu aimerais avoir »

Il est toujours très appliqué, cela le ralentit un peu.

Il dessine une tête, cheveux, tronc + bras, trait rouge, chien, griffes, jambes orange, forme violette. Il s'arrête en cours, change de couleur et continue la forme. Il dessine une deuxième jambe (raide) et un pied, le tronc + bras, mains, tête, cheveux, visage, le rouge sur le bonhomme et le chien.

Il aura mis environ 20 min pour faire le dessin.

## **Enquête sur les dessins**

1/ Dessin libre : « **Explique-moi ton dessin** »

« *y a un soleil y a du nuage y a une voiture un bonhomme avec une casquette et une maison* »

> « qu'est-ce qui se passe dans ce dessin ? »

« *l'enfant va prendre la voiture et la mettre dans le garage* »

2/ dessin du bonhomme : « **Qui as-tu dessiné ?** »

« *un bonhomme* »

> « tu sais qui c'est ? »

« *non* »

> « si tu imagines »

« *comment il s'appelle* »

> « oui par exemple »

« *Tom* »

< « tu connais un Tom ? »

« ouais dans ma classe »  
> « tu t'entends bien avec lui ? »  
« non il est méchant »  
> « avec qui ? »  
« avec nous »  
> « avec tout le monde ? »  
« oui parfois il tape »

**3/ Dessin de la famille réelle : Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.)**

« c'est comme des jumeaux »  
Il parle des personnages 1 et 2. Il me dit que sa mère ne travaille pas et elle garde les deux cousins dessinés. Son père travaille. Le 5<sup>ème</sup> personnage représente Samil lui-même avec une manette de jeu dans les mains. Le personnage 6 est le petit frère du père, il n'a pas d'enfants. Il travaille à la maison et fait des ménages. Samil dit vivre avec son frère (10 ans) et sa sœur (14 ans).  
Je lui demande pourquoi les personnages 1 et 2 pleurent et il me répond qu'ils pleurent pour pas dormir, pas souvent pas toujours.  
> question sur présence d'animaux à la maison  
Ils ont trois oiseaux prêter à quelqu'un « mais quand on va déménager on va prendre un chat »  
> question sur le déménagement  
« oui quand ce sera les grandes vacances »  
> « tu sais où ? »  
« non mais là bas c'est truc y a pas de bruit je suis déjà aller dans cette nouvelle maison c'est trois étages »  
Il vient à l'école tout seul, parfois avec la mère.

**4/ Dessin de la famille imaginaire : Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».**

« lui il a un chien et moi je fais pareil que le chien »  
> « il est gentil ce chien ? »  
« non quand on était en Turquie mon oncle avait un chien un oiseau un chat et des poules et c'est tout mais les oiseaux sont morts parce que un renard est venu les manger en plus c'était 2 »  
> « tu aimes les chiens, »  
« au Turquie y a plein de chats »  
> ?  
Oui tête « et les chats mais maman elle aime pas les chiens »  
> « même les chiens méchants tu aimes bien ? »  
Non tête  
> « tu en as peur ? »  
Oui tête, il me raconte l'histoire d'un chien détaché en Turquie dont il a eu peur. Il ajoute l'idée que parfois on ne sait pas si le chien joue ou s'il est méchant.

## Entretien autorité

Le 11.06.08

Il me parle de son futur déménagement.

> c'est quoi l'autorité pour toi ? »

« ça veut dire quoi »

> « tu connais pas ce mot qu'est-ce que tu penses de commander et d'obéir ? »

« je sais pas »

> « commander »

« doner kebab »

> donner un ordre ?

> « qui décide à la maison ? »

« c'est mon père et ma mère » puis il me reparle de son déménagement sur l'idée d'un conflit autour du chat dans la nouvelle maison : le père est pour et la mère est contre. Je lui demande qui va décider au final :

« c'est mon papa parce que mon papa il est plus grand d'elle » (la mère).

Puis il exprime l'idée que sa mère lui donne des ordres.



## Patte-Noire

Le 11.06.08  
Durée de la passation : 46 min

### Le frontispice

#### **Pourquoi l'appelle-t-on Pattenoire ?**

« *parce qu'il a du noir* »

#### **Pattenoire est une fille ou un garçon ?**

Une fille

#### **Quel est l'âge de Pattenoire ?**

« *comment je sais* »

> « *c'est toi qui inventes* »

« *6 ans* »

#### **Les deux petits blancs, sont-ils des filles ou des garçons, ou les deux ?**

Un garçon, à gauche qui a 4 ans.

Une fille, à droite qui a 5 ans.

#### **Quel âge ont-ils ?**

#### **Les deux gros moutons, qui sont-ils ?**

« *le papa (Gblc) et la maman (GPN)* »

#### **Quel âge ont-ils ?**

Le père a 50 ans, la mère a 30 ans.

#### **Ces moutons se connaissent-ils ? Sont-ils de la même famille ?**

Les moutons se connaissent et sont de la même famille.

« *en vrai ils l'ont trouvé quelque part* »

> ?

« *papa a trouvé lui et la maman a trouvé elle* » (les 2 petits blancs)

> « *où ?* »

« *à la forêt après y a des trucs à la forêt moi j'en ai vu en Turquie* »

> « *Pattenoire les connais ?* »

« *c'est des cousins avant ils étaient copains et après ils sont devenus cousins* »

### Les autres images

#### **Maintenant, raconte-moi Patte-Noire**

La consigne du choix des images semble un peu difficile. Il commence à raconter l'histoire pendant qu'il choisit me donnant l'impression que les scènes des images s'imposent à lui.

« *pourquoi y en a 2 .... Sauf c'est pas les mêmes* » (rêve Père et rêve Mère).

Il choisit l'ordre de présentation des planches en même temps qu'il choisit les images. Il choisit la planche « arbre », qui est verticale : elle ne rentre pas comme les autres dans le tas qu'il fait.

*« elle est comme ça comment on va faire »*

> *« c'est pas grave »*

*« on va la mettre comme ça »*

Il la garde verticale dans son tas. Puis il les étale sur la table.

*« celles-ci c'est tout à la fin »* (2 planches noires Trou et Nuit)

### **Portée :**

*« il a trouvé des bébés après ils sont pas nés encore ensuite il les a mis ici eux ils regardent les bébés après les messieurs y met c'est de l'eau »*

> *« à ton avis »*

*« c'est de l'eau après il met du manger après tu les ramène à la maison »* (il parle des planches)

> *« oui »*

*« après tu me les redonne »*

> *« non je peux pas »*

### **Hésitation :**

*« après il est grandi ah non »*

Il repose la planche

### **Baiser :**

*« après y fêtait un mariage et elle était triste »*

> *« qui se marie ? »*

*« c'est papa et la maman »*

### **Chèvre :**

*« il court il part quelque part il voit encore un mariage et il rencontre un âne et il boit du lait »*

< *« qui , »*

*« c'est la fille »*

### **Arbre :**

*« il s'amusait avec son papa et truc il monte dans l'arbre »*

> *« qui ? »*

*« c'est le papa y s'amuse dans l'arbre et la fille »*

### **Départ :**

*« et la fille partait y trouvait sa maman y s'est trompé et après y est parti là bas »*

### **Auge :**

*« y sont grandis la fille y joue (PN) et eux y dorment (petits blancs) »*

### **Hésitation :**

*« après la fille elle boit du lait de sa maman et y boit avec son papa et lui il avait bu avec l'âne »*

> *« c'est qui ? »*

*« c'est la fille aussi y a deux filles et que un garçon »*

### **Trou :**

*« après il est re-allé à son chemin et y criait à son papa et sa maman et après y étaient pas*

*là y s'entendaient pas et après y a un renard qui est venu et après il a mangé »*

**Nuit :**

*« et eux sont restés y dormai avec son papa »*

*> « qui dort avec son papa ? »*

*« le garçon la fille et c'est bon et les autres y dormaient avec sa mère »*

**Nombre d'images choisies : 9**

**Titres et Ordre des images choisies :**

Portée > hésitation > baiser > chèvre > arbre > départ > auge > hésitation > trou > nuit

**Comment les aventures de Pattenoire vont-elles se terminer ?**

Il a un haussement d'épaules.

*« et après sa mère l'a trouvé et après l'a ramené au truc pour le mettre sur le truc et y avait toute sa famille qui venait et qui mettait des fleurs et le renard il est parti »*

**Veux-tu rajouter une autre image ?**

*« euh oui quand même ... celle là pour finir »*

**Bataille :**

*> « alors ? »*

*« l'autre il est venu mais pas le renard qui l'avait mangé mais une autre fille ... c'est une autre fille qui vient et l'autre fille elle tire le truc »*

## **Les préférences identifications**

**Quelle est celle que tu aimes le plus et pourquoi ?**

Il en choisit quelques unes puis dit :

*« je peux arrêter »*

*> « tu mets toutes celles que tu aimes d'un côté et celles que tu n'aimes pas de l'autre »*

Il continue son choix.

*« la préférée préférée »*

*> « oui »*

*« c'est celle là »*

**Bataille :**

*« parce qu'y tire les oreilles j'aime bien ah y pleure je sais pas »*

il parle du jars de la planche « jars »

**Jars :**

*« parce qu'y pleure qu'est-ce qui fait en fait »*

Il parle du mouton dans « auge ».

*> « je sais pas c'est toi qui raconte l'histoire »*

**Tétée 2 :**

*« parce que y court pour aussi truc pour qui boit lait »*

**Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ?**

**Bataille :**

« *lui là* » (celui qui tire)

**Jars :**

« *lui* » (Pattenoire qui pleure)

**Tétée 2 :**

il monte du doigt un des 2 blancs

« *lui il a 6 ans comme moi après je vais avoir 7 ans* »

**Parmi les images non-aimées, quelle est celle que tu aimes le moins et pourquoi ?**

**Rêve père :**

« *parce qu'y trouve un bébé* »

> « *qui ?* »

« *le papa* »

**Charrette :**

> « *pourquoi ?* » ...

« *je serais lui dans l'histoire* » (celui que l'homme pousse dans la charrette)

« *ça fait moche par ce que lui les emmène quelque part d'autre* »

Idée que sa famille avait un mouton mais qu'ils l'ont vendu car ils n'arrivaient pas à le surveiller.

**Jeux sales :**

« *moi je suis lui j'aime pas me salir* »

> « *pourquoi tu l'aimes pas ?* »

« *je sais pas* »

**Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ?**

**Rêve père :**

Il montre Pattenoire

### **Questions de synthèse**

**Qui est le plus heureux et pourquoi ?**

« *les 3 bébés parce qu'y ont la petite fille y avait pas de copains et pas de frère et après y se sont trouvés* »

**Qui est le moins heureux et pourquoi ?**

« *je sais pas* »

> « *si tu imagines* »

« *j'ai pas trouvé* »

**Qui est le plus gentil et pourquoi ?**

« *c'est la petite fille parce qu'elle fait rien mais quand même y fait des bêtises et écoute pas sa maman* »

**Qui est le moins gentil et pourquoi ?**

« *c'est le garçon* »

> « *lequel ?* »

« *qui l'avait 5 ans* »

**Dans la famille de Patte-Noire, le père a-t-il une préférence pour un des autres membres de la famille ?**

Il fait le signe non avec la tête.

**Et la mère ?**

Il fait le signe non avec la tête.

**Et Patte-Noire, a-t-il une préférence ?**

Il fait le signe non avec la tête.

**Et les petits blancs ?**

Il fait le signe oui avec la tête.

> « *pour qui ?* »

« *pour ... quelqu'un d'autre mais je sais pas son prénom* »

> « *quelqu'un de la famille ?* »

« *oui* »

> « *c'est qui ?* »

« *c'est ... le prénom* »

> « *non est-ce le père le cousin la sœur ...* »

« *le cousin* »

**Et toi, qui préfères-tu ?**

« *je sais pas* »

> « *si tu cherche un peu ?* »

« *je sais pas* »

**Que va devenir Pattenoire ?**

« *Quand il était mort* »

> « *je sais pas comme tu veux* »

« *encore un mouton* »

**Que pense Pattenoire de sa patte noire ?**

« *être truc être cheval mais il est truc* »

**La planche de la fée**

**A ton avis, quels sont les trois souhaits de Pattenoire ?**

« *c'est quoi souhait* »

> « *c'est faire un vœu est-ce que tu connais ce mot ?* »

Il fait le signe non avec la tête.

> « *PN peut demander 3 choses à la fée et elle peut les réaliser* »

« *je sais pas* »

> « à ton avis qu'est-ce qu'il demande ? »  
« être mouton ... mais c'est impossible »  
> « c'est dans l'imagination »  
« que je retrouve maman »  
> « et quoi d'autre ? »  
« avoir des cousins et des cousi--- avoir des cousins »



## **Annexe N° 4 : Laurent**



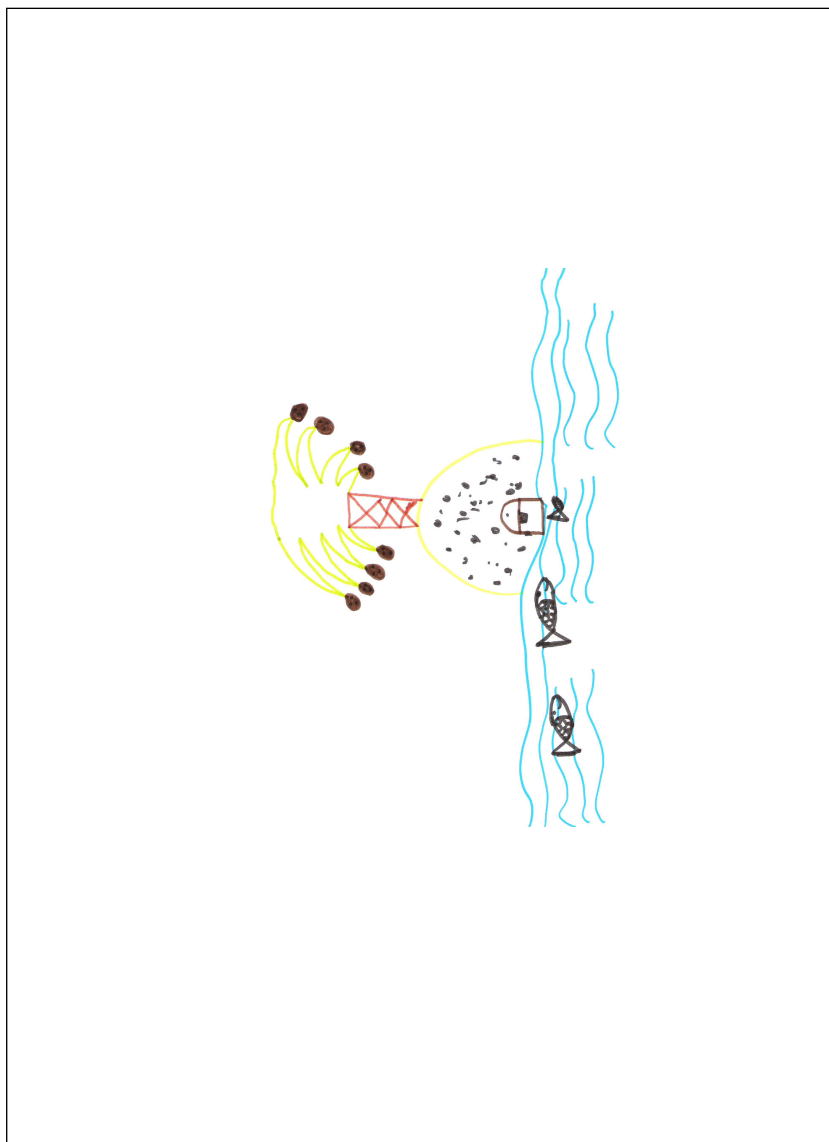
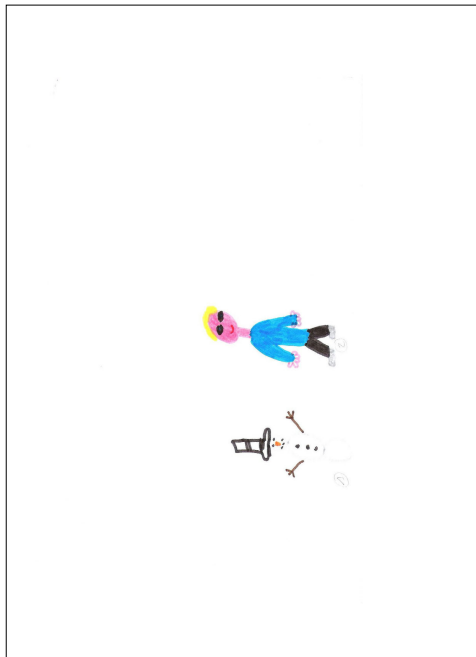


Figure 13: Laurent, dessin libre.



**Figure 14: Laurent, dessin du bonhomme.**

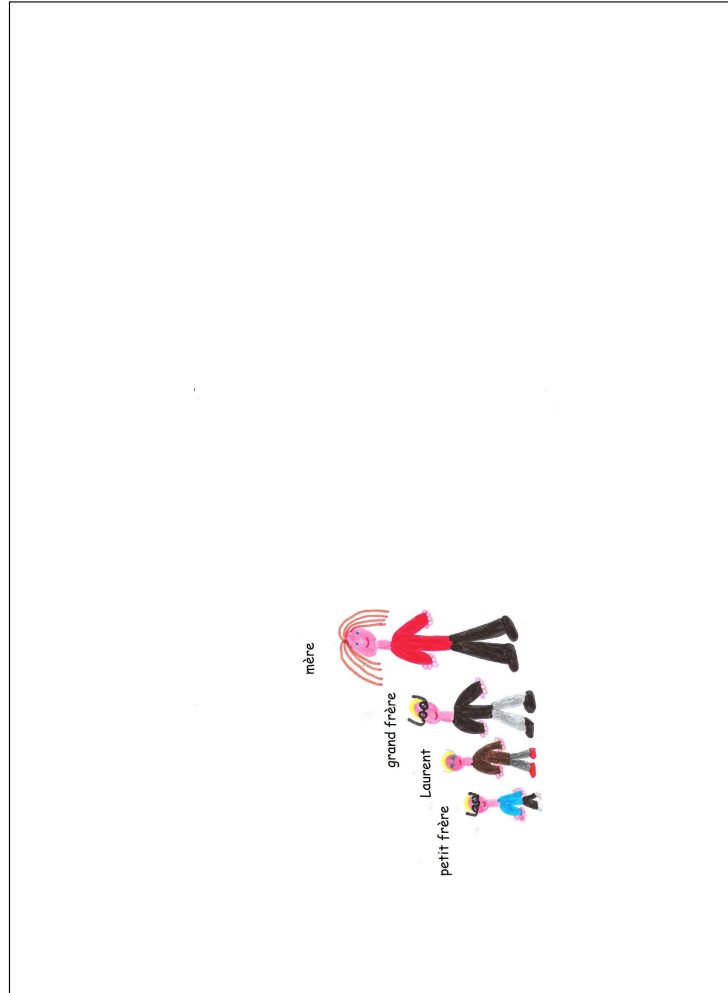
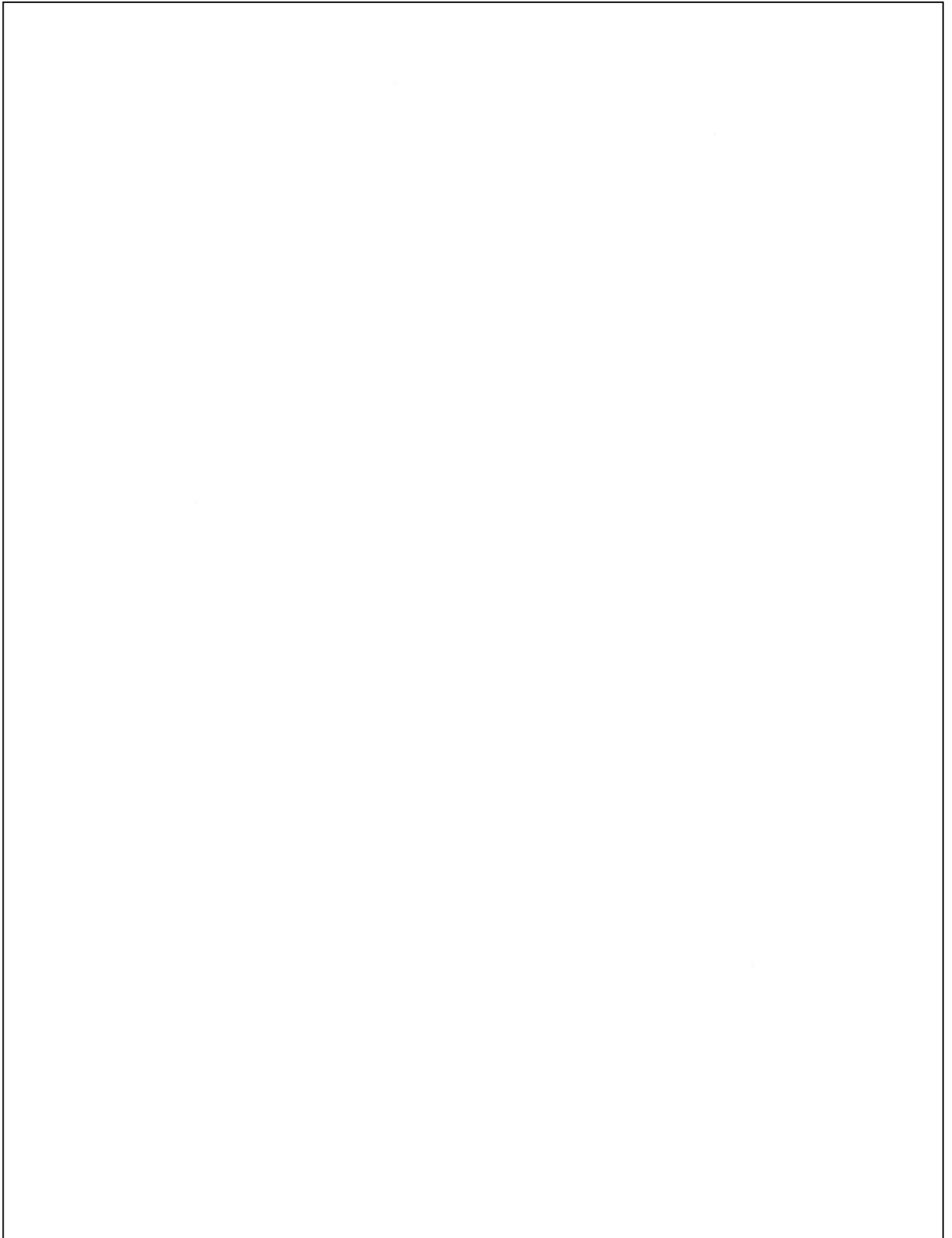


Figure 15: Laurent, dessin de la famille réelle.



**Figure 16: Laurent, dessin de la famille imaginaire.**

Laurent  
Né en novembre 1999  
Garçon  
Droitier  
CE 1

---

## 4 dessins

Le 13.02.08

« *C'est un concours de dessins ?* »

1/ Dessin libre : « **Fais un dessin le plus vite possible** »

« *Une mer avec une colline* »

Il rajoute un élément : le trésor.

> « *Et quoi d'autre ?* »

« *Y a des poissons dans la mer je sais plus le nom de l'arbre un paillason des noix de coco* »

2/ Dessin du bonhomme : « **Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux** »

Avant que je ne dise la consigne :

« *je peux dessiner un bonhomme de neige* »

> Consigne

« *trop petite la tête c'est un petit garçon qui a fabriqué le bonhomme de neige c'est le plus beau garçon* »

> « *il a quel âge ?* »

« *8 ans* »

> « *qu'est-ce que tu peux dire de plus ?* »

« *il est très beau* » en parlant du dessin

3/ Dessin de la famille réelle : « **Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est** »

A l'énoncé de la consigne, il ouvre grands les yeux et se mord la lèvre.

« *Aie aie aie je n'y arriverais pas* »

Et il se met tout de suite à dessiner.

Tous les personnages sont dessinés selon la même procédure : tête, cou, torse, mains, jambes, pieds. Il choisit les couleurs avec soin. Il est un peu lent.

4/ Dessin de la famille imaginaire : « **Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves** »

« *je rêve d'aucune famille ça va être dur* »

Il se prend la tête dans les mains.

« *j'ai pas d'idée* »,

Tout en restant souriant.

Pour ne pas le mettre trop en difficultés je lui dit que ce n'est pas grave et l'on passe à

autre chose.

**Remarque** : le bilan a été effectué avant le protocole de passation CoPsyEnfant, je n'ai pas fait d'enquête sur les dessins.

## Entretien sur l'autorité

Le 20.02.08

> « C'est quoi pour toi l'autorité ? »  
... « *Je sais même pas ce que c'est* »

> « Qui commande à la maison ? »  
« *Maman* »

> Obéir ?  
« *De respecter les parents* »

> Autoriser ?  
« *Non* »

> « Tu préfères quand qui commande ? »  
« *Personne* »

> « Qui a de l'autorité ? »  
« *Je sais pas* »

## Patte-Noire

Le 20.02.08

### Le frontispice

« Voici des images où sont représentées les aventures du petit mouton Pattenoire. Tu vois Pattenoire est ici ; c'est le petit mouton qu'on voit là sous le titre. Tu vois ce qui est écrit. »  
Pourquoi l'appelle-t-on Pattenoire ?

« *Parce qu'il a une patte noire et l'autre on l'appelle rond noir (GPN) les autres on les appelle cochons ah c'est la maman le papa je sais pas ah mais si la maman on l'appelle rond noir c'est un garçon ou une fille* »

« Dans ces images des Aventures de Patte-Noire, il n'y a pas d'aventure écrite. On te demande de raconter l'histoire toi-même. Mais avant, tu vas me dire si :

Patte-Noire est une fille ou un garçon ?

Un garçon

Quel est l'âge de Pattenoire ?

« *vu sa taille je pense qu'il vient de naître ah non moi je dirais 4 ans* »

Les deux petits blancs, sont-ils des filles ou des garçons, ou les deux ?

« *C'est des roses s'ils sont coloriés cochonne* » (rit)

> « Comment on les appelle ? »

« *Je sais pas* »

Il cherche un nom mais pas le sexe.

Quel âge ont-ils ?

Les deux gros cochons, qui sont-ils ?

« *papa (Gblc) et maman (GPN)* »

Quel âge ont-ils ?

La mère a 31 ans et le père 35. C'est l'anniversaire de la mère de Laurent ce jour là.

Ces moutons se connaissent-ils ? Sont-ils de la même famille ?

« *oui* »

### Les autres images

« Voici les images qui représentent les Aventures de Pattenoire. Tu vas les regarder et, pour chacune, me raconter l'histoire. Tu es libre de choisir les images qui t'intéressent le plus et de ne raconter que celles-là. Regarde les bien toutes : mets de côté celles qui ne t'intéressent pas et garde les autres devant toi pour me les raconter. »

Pendant que je dispose les planches sur le bureau, il dit :

« *ah mince il rêve* »

il montre le Pattenoire de la planche charrette.

Maintenant, raconte-moi Pattenoire :



**Auge :**

« c'est PN qui fait pipi je pense qu'il y a de la boue là dedans »

**Jeux sales :**

« et là il se roule dans la terre il donne un coup à son père (chuchote) »

**Tétée 1 :**

« maintenant il boit le lait mais c'est des vaches alors »

**Chèvre :**

« là il croit que c'est sa maman il croit que c'est sa maman mais c'est une chèvre il boit du lait encore c'est tout c'était la dernière »

Laurent se montre pressé de passer à une autre planche.

**Nombre d'images choisies : 4**

**Titres et ordre des images choisies :**

Auge > jeux sales > tétée 1 > chèvre

Comment les aventures de Pattenoire vont-elles se terminer ?

« bien »

> « c'est-à-dire ? »

« je sais pas ensemble »

> « qui ensemble ? »

« les cochons Pattenoire sa maman son papa puis les autres »

« Veux-tu rajouter une autre image ? »

non

**Les préférences identifications**

« Maintenant que tu connais bien toutes les images, nous allons jouer à un jeu : le jeu de l'image préférée. Regarde-les à nouveau et mets-les en deux paquets : dans le paquet de droite, tu placeras toutes les images que tu aimes, et, dans le paquet de gauche, toutes celles que tu n'aimes pas. »

Parmi les images aimées, quelle est celle que tu aimes le plus et pourquoi ?

« j'en aime aucune »

> « ah bon ?! »

« j'aime pas les cochons »

> « pourquoi ? »

« c'est sale partout ... je les déteste tous »

> alors quelle est celle que tu déteste le moins ?

« aucune ah elle je l'avais pas vue » (nuit)

> Celle que tu déteste le moins ?

« aucune »

« Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »

Parmi les images non aimées, quelle est celle que tu aimes le moins et pourquoi ?

« *Tous* »

> « Alors une que tu aimes encore moins que les autres ? »

Il les pointe toutes

> « si tu dois en choisir une ? »

il montre la planche Nuit mais s'embrouille. Finalement la plus détestée est :

**Auge :**

« *j'aime pas quand il fait pipi tout* »

> tu serais qui ?

« *personne je serais moi un fermier* »

Et la moins détestée est :

**Nuit :**

« *elle est un peu triste il est abandonné* »

> tu serais qui ?

« *personne la lune* »

« Dans le jeu des préférences, on imagine qu'on fait partie de l'histoire. Qui voudrais-tu être dans cette image ? »

### **Questions de synthèse**

« Tu m'as très bien raconté les aventures du petit Pattenoire. C'est intéressant, hein ? Voyons, d'après toi, dans cette histoire :

Qui est le plus heureux et pourquoi ?

« *Pattenoire il a toujours le sourire ben regarde aie ils sont en train de se battre (planche Bataille) sur une il est pas content* »

Qui est le moins heureux et pourquoi ?

« *je sais pas le papa et la maman* »

Il montre un petit mouton blanc.

Qui est le plus gentil et pourquoi ?

Pattenoire

Qui est le moins gentil et pourquoi ?

Il ne sait pas.

« Dans la famille de Patte-Noire, le père a-t-il une préférence pour un des autres membres de la famille ? »

Il hausse les épaules.

Et la mère ?

Il ne sait pas.

Et Patte-Noire, a-t-il une préférence ?

« *Dehors* »

Et les petits blancs ?

Il hausse les épaules.

Et toi, qui préfères-tu ?

« *La lune* »

Que va devenir Patte-Noire ?

Il ne sait pas.

Que pense Patte-Noire de sa patte noire ?

« *si on a tout en noir même la tête on est un sanglier* »

Il regarde en l'air.

### **La planche de la fée**

C'est la bonne fée de Patte-Noire et celui-ci peut faire trois souhaits.

A ton avis, quels sont les trois souhaits de Patte-Noire ?

« *De rester gentil c'est ça pourquoi tu me l'as montré maintenant tu en as d'autres ah je sais les trois vœux c'est ne pas avoir de patte noire de ne pas avoir ce prénom de rester gentil* »

**Annexe N° 5: Intervention orale, Xth European Congress of  
Psychology, Prague, 3 – 6 July 2007**

# Xth European Congress of Psychology

## The problem of authority figures construction in “COPSYENFANT” international study.

**C. Girerd,**

Doctorante, Chargée de recherche

**D. Druzhinenko,**

Docteur (réf Russes), Doctorante en France, Allocataire de recherche

**V. Dufour,**

Maître de Conférences

**Pr. S. Lesourd,**

Professeur des Universités.

**Unité de recherche...**

**Université Louis Pasteur, Strasbourg, France**

**Prague**

3 – 6 July 2007

### 1. Présentation de l'étude CoPsyEnfant

La recherche CoPsyEnfant (directeur scientifique : Pr. S. Lesourd ; Coordinatrice : V. Dufour) a pour but de **comprendre comment l'enfant construit sa représentation de soi, la représentation de sa famille, les liens intergénérationnels, la représentation de ses liens aux autres, dans les conditions actuelles de la famille et du lien social.** C'est une recherche internationale consacrée à l'étude de la construction de l'identité dans le lien social initiée par l'Université Louis Pasteur et le SPEA des Hôpitaux universitaires de Strasbourg en France, et réalisée dans 5 autres pays en collaboration avec des universités et hôpitaux :

1. L'Hôpital Belo Horizonte et l'Université Fédérale du Minas Gérais (Brésil, M. Decat de Mouras...).
2. L'Université d'Etat Lomonossov de Moscou (Pr Podolskij, D. Druzhinenko, Russie)
3. L'Université de Tunis (Tunisie, Pr Labidi, I. Belghacem)

4. L'Université du Québec à Montréal - UQAM (Canada, Pr. I. Bléton)

5. Au Vietnam l'enquête a été réalisée par une post-doctorante Mme F.F. Berger (sous la coordination de C. Schauder)

Partant des constats des cliniciens de terrains et des chercheurs en sciences humaines sur la famille et l'enfant<sup>23</sup> **l'hypothèse générale** est la suivante : « **La différence des sexes et des générations constitutive de la construction œdipienne n'est plus un repère dans le lien social occidental.** » De nombreuses conséquences cliniques et sociales observées par les chercheurs et les professionnels en découlent : rapport à l'autre plus individualiste, image de soi plus narcissique, construction de l'image inconsciente du corps tournée vers l'agir, difficultés d'apprentissages, etc.

L'étude vise **des objectifs à deux niveaux** :

1. **Un niveau théorique** : il s'agit de réactualiser les connaissances sur la construction normale de l'enfant dans les cadres de références actuelles en tenant compte des modifications apportées au développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent par les nouveaux modes de relations aux autres des sociétés modernes.

2. **Un niveau opérationnel** qui vise à améliorer les outils opérationnels existants pour la prise en charge thérapeutique de la souffrance psychique des enfants et des adolescents.

Il importait donc d'étudier les grands temps de la construction de l'identité dans l'enfance, mais nous avons limité le travail aux **trois temps de la construction subjective** post-individuation<sup>24</sup> :

1. **le temps œdipien** de la construction de l'image du corps en relation à l'autre dans sa dimension sociale, affective et sexuelle (**3-6 ans**).

2. **la période de latence** de la construction de l'identité sociale par le jeu des identifications et des apprentissages (**6-11 ans**).

3. **le temps pubertaire** de la construction de l'identité sexuée adulte (identité de genre ou identité sexuelle) au moment pubertaire et post-pubertaire (**11-16 ans**).

Lors de la première phase de l'étude, **la passation se déroule dans les écoles** du niveau grande section maternelle au niveau 3<sup>ème</sup>. La population est donc logiquement constituée par des **enfants tout venant** de 3 à 16 ans. Dans la deuxième phase qui débute, il est prévu de faire passer ce même protocole, **accompagné d'une entretien et d'un test projectif**, à des **enfants en difficultés**, suivis dans des services spécialisés (maison d'enfant, service de psychiatrie infanto-juvénile) et à des enfants dans des écoles non repérés comme étant en difficulté, afin d'affiner la lecture clinique de l'étude.

**L'outil principal de la recherche est le dessin** car il présente le double avantage suivant : il est **dépendant de la culture de référence de l'enfant** mais **il ne dépend pas de la langue parlée** par le dessinateur. C'est l'outil approprié pour la dimension internationale de la recherche, d'autant plus qu'il est un des modes privilégié d'expression individuelle de l'enfant (Baldy. R., 2002 ; Corman. L., 1961 ; Royer. J., 1999).

**Le protocole est réalisé en passation collective de 4 dessins :**

- le dessin libre,
- le dessin du bonhomme,
- le dessin de la famille réelle,

---

<sup>23</sup> S. Lesourd, V. Dufour, L. Gavarini

<sup>24</sup> Une autre recherche menée par d'autres membres de l'équipe (C. Schauder, M.-P. Chevalérias, M. Spiess...) s'intéresse aux temps précoces de la construction de l'identité.

### **- le dessin de la famille imaginaire.**

Une grille d'analyse des dessins a été réalisée sur un logiciel statistique pour analyser le contenu des dessins, le graphisme, et procéder au traitement d'une masse de données importante (actuellement sur deux pays France et Russie 1160 observations soit presque 5000 dessins). La richesse du matériel recueilli a nécessité de définir plusieurs axes de travail au sein même de cette étude. Ainsi une partie de l'équipe étudie la constitution de la trace écrite dans le développement de l'enfant, une autre partie travaille sur la problématique de la nomination à partir des prénoms des enfants et des nominations des personnages de la famille réelle et imaginaire, une autre travaille sur la confusion générationnelle repérable dans les dessins. C. Girerd axe son sujet de thèse sur la construction des figures d'autorité chez l'enfant qui fait l'objet de l'intervention de ce jour. C'est dans cette perspective que seront donc présentés ici les premiers résultats de la recherche.

## **2. Les dessins et les personnages d'identification dans le dessin d'enfant**

Dans cette étude, nous abordons **le dessin selon l'orientation projective**, qui s'est développée surtout après la dernière guerre, dans le cadre de **l'approche psychanalytique du sujet**.

*Quelques principaux auteurs : Claparède (1907), Machover (1949), Porot (1952), Abraham (1963), Corman (1964), Koppitz et Minkowska (1968), Kos et Bierman (1973).*

Dans ce cadre l'accent est mis sur les aspects psychologiques du sujet qui se manifestent dans le dessin, que les psychologues tentent d'analyser et d'expliquer. Dans la théorie freudienne, **le mécanisme de la projection** consiste en des **représentations de pulsions inconscientes** cherchant à échapper au refoulement et **s'exprimant en se projetant au-dehors**. Mais le Moi, chargé de l'adaptation à la réalité, travestit les pulsions. Ainsi **le récit** fait lors d'un test projectif ou dans un dessin **est le résultat des conflits entre les pulsions et le moi (censure)**, comme dans le rêve (Corman, 1975).

Dans ce cadre, pour étudier le rapport aux figures d'autorité nous avons privilégié l'étude des personnages d'identifications du sujet, tels qu'ils ont pu être développés par Corman, Abraham. **Corman** utilisait le dessin de famille comme test projectif de personnalité, suivit d'un entretien durant lequel il appliquait **sa méthode originale dite « méthode des Préférences-Identifications » élaborée lors de la construction du test « Patte-Noire » (1959, 1<sup>ère</sup> édition 1961)**. Cette technique consiste à faire préciser à l'enfant les personnages qu'il préfère et ceux qu'il aime le moins. Corman se base sur l'appui théorique freudien selon lequel il existe plusieurs types d'identifications : *« Et à ce propos rappelons la distinction souvent très riche de sens que nous avons faite entre l'identification de réalité, l'identification de désir et l'identification de défense (le Moi, le Soi et le Sur-moi). »* (Corman, 1964, p 160)

et

*« Le personnage qui est au centre du récit, celui qui par conséquent est le plus investi, est toujours l'identification majeure du sujet, qui projette en lui ses aspirations essentielles. »* (Corman, 1979, p122).

L'étude de **A. Abraham**, appuyée elle-même sur celle de **K. Machover (1949)**, est fondamentale sur la question du repérage de l'identification sexuelle à partir du dessin du bonhomme. A. Abraham dégage **deux types d'identifications : anaclytiques et de défense du moi**, celles-ci étant le mécanisme pivot du complexe d'Œdipe. L'enfant se sent protégé par ses identifications qui le libèrent de son sentiment de faiblesse. Par contre, il lui est nécessaire de se libérer de ses identifications premières, pour établir

### **une identité authentique de l'être.**

« L'identification est un mécanisme qui, à cause d'une relation avec l'autre, aboutit à une modification du sujet dans le sens d'une ressemblance avec l'autre, d'un état d'identité à lui. La reconnaissance de ce processus dans le soi, ainsi que les instances qui se structurent, assurent le sentiment d'identité de l'individu. Ceci veut dire, pour certains chercheurs, qu'aucune identité de soi n'est possible, si ce n'est à travers le processus d'identification. » (Abraham. A., 1976, p 22).

« *Les identifications s'insèrent dans la psyché par le développement du moi, du surmoi et du moi idéal, suivant un schéma crée par les relations avec les parents* » (Abraham. A., 1976, p. 23).

Dans ce cadre tous les personnages sont plus ou moins supports d'identification, comme dans le rêve, comme le souligne Piotrovski en mettant l'accent sur l'aspect narcissique du sujet lors de la projection. Notamment parce que si la tendance identificatrice première au héros est interdite par le Moi, le sujet devra se projeter sur un personnage plus éloigné de lui.

Cet aspect narcissique est facilement repérable dans le cadre du dessin de la famille idéale, dans son association au dessin de la famille réelle et à celui du bonhomme. Le bonhomme (sur le dessin du bonhomme voir V. Dufour, 2007) est, le plus souvent la représentation idéale du sujet, et **dans les dessins de famille, le personnage représenté en premier (en général le personnage à gauche dans les écritures de gauche à droite) est le personnage auquel le sujet s'identifie, qu'il se représente dans le dessin ou non.**

Ce premier temps d'étude a donc porté sur la place des personnages dans les dessins des familles réelles et imaginaires.

Nous avons adjoint une deuxième forme de repérage du personnage d'identification du sujet au travers du repérage des couleurs, sachant que si trois organisateurs graphiques, la forme, le mouvement et la couleur rendent compte du dynamisme affectif, la couleur est la dimension du dessin la plus liée à la pulsionnalité. Cette hypothèse s'est trouvée invalidée par le travail statistique, mais elle reste pertinente pour étudier les identifications partielles, dites identifications au trait unaire<sup>25</sup> du sujet. Par contre la couleur ne permet pas de repérer le personnage d'identification, celui auquel le sujet veut ressembler, celui auquel il s'identifie dans le dessin.

### **3. La fonction du personnage d'identification et les figures d'autorité**

**L'autorité est un processus relationnel amené à évoluer et qui accompagne le développement psychique de l'enfant.** Le processus identificatoire permet de mettre en évidence l'aspect intersubjectif du processus d'autorité. **Les figures d'autorité de l'enfant se construisent à partir du processus identificatoire.** Les deux parents sont investis en tant que figures d'autorité, mais la mère et le père ne sont pas « investis » selon les mêmes modes identificatoires. Il existe **deux temps de construction de l'autorité** qui fonctionnent selon **deux modèles différents**. Au premier temps du développement psychique de l'enfant, c'est le « **parent- choix d'objet** » qui sera figure d'autorité, c'est-à-dire l'objet d'amour de l'enfant. En ce temps **la mère**, objet d'amour premier, est la principale figure d'autorité de l'enfant. Plus tard, lors des **identifications secondaires, le père** deviendra support identificatoire et sera alors la principale figure d'autorité.

Ces processus ne sont pas exclusifs l'un de l'autre et **fonctionnent en parallèle**, ainsi les deux parents sont l'objet du processus identificatoire en deux temps mais l'on constate une

---

<sup>25</sup> Lacan, séminaire sur l'identification



suprématie de leur rôle chacun pendant l'un des temps : la mère est investie de façon privilégiée comme choix d'objet, d'étayage ou narcissique au premier temps de construction subjective, et le père prend le devant de la scène au deuxième temps en devenant une figure identificatoire secondaire surmoïque prégnante. Le fait que chacun ait un rôle spécifique à l'un des temps du développement psychique de l'enfant, participe à la formation de **deux figures d'autorité différentes ayant chacune un rôle spécifique pour l'enfant**. Cela induit une sorte de partage des tâches parentales de l'autorité. Ce décalage temporel a pour conséquence d'introduire une **différence des sexes dans le partage de l'autorité**: chaque sexe est une figure autoritaire investie préférentiellement selon un mode identificatoire particulier, qui bien sûr sera amené à évoluer, mais qui lui restera propre, et qui induit le parent à exercer, à ce titre, son autorité de manière spécifique.

Dans **un troisième temps, celui de l'adolescence, les figures d'autorité parentale seront « abandonnées » par l'enfant au profit de figures d'autorité plus sociales** (maîtres, idoles, policiers, etc.). Cette transformation s'initie durant la phase de latence dans laquelle les parents ou leurs substituts restent les figures centrales de l'identification infantile, pour devenir prépondérante au moment pubertaire.

Pour conclure, il existe **3 temps structuraux dans la construction des figures d'autorité**, selon les grands temps de construction de la subjectivité que Freud a décrits :

- **l'autorité de la fonction maternelle lors de la petite enfance ;**
- **un temps de passage ;**
- **l'autorité de la fonction paternelle, lors du complexe d'Œdipe ;**
- **l'autorité de la fonction sociale à l'adolescence.**

Ce sont ces figures d'autorité qui sont repérables dans les personnages d'identifications de l'enfant dans les dessins de famille. Ainsi nous pouvons repérer dans le cadre de l'étude les modalités de la construction des figures d'autorité de l'enfant au travers des personnages d'identification des dessins en tenant compte donc d'une répartition de notre échantillon en fonction des âges de l'enfant.

**L'hypothèse opérationnelle que nous formulons est la suivante :**

**Le personnage d'identification correspond à la figure d'autorité privilégiée pour l'enfant à un âge donné et est repérable par le personnage d'identification**

#### 4. Résultats<sup>26</sup>.

**Tableau 1 :** principaux personnages d'identification (« personnage à gauche ») chez les filles et les garçons français et russes à la période oedipienne.

Œdipe							
FR				FI			
France		Russie		France		Russie	
garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille
Père	Père	Mère	Mère	Autre	Autre	Autre	Sujet
Sujet	Mère	Père	Père	Sujet	Mère	Père	Mère
Mère	Sujet	Sujet, Frère	Sujet	Père	Père	Sujet	Sœur
Sœur	Sœur		Frère	Mère	Sujet	Mère	Autre

**Tableau 2 :** principaux personnages d'identification (« personnage à gauche ») chez les filles et les garçons français et russes à la période de latence.

Latence							
FR				FI			
France		Russie		France		Russie	
garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille
Père	Père	Père	Mère	Autre	Autre	Père	Mère
Sujet	Mère	Mère, Sujet	Père	Père	Mère	Sujet	Sujet
Mère	Sœur		Sujet	Sujet	Père	Autre, Mère	Sœur
Frère	Autre	Frère, Autre	Sœur, Autre	Mère	Sujet		Père

**Tableau 3 :** principaux personnages d'identification (« personnage à gauche ») chez les filles et les garçons français et russes à l'adolescence.

Adolescence							
FR				FI			
France		Russie		France		Russie	
garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille	garçon	fille
Père	Père	Père	Mère	Père	Père	Sujet	Autre
Autre	Mère	Mère	Père	Autre	Autre	Autre	Sujet, Mère
Frère	Frère	Sujet	Sujet	Sujet	Mère	Père	
Sœur	Autre	Frère	Autre	Frère, Sœur	Sœur	Mère	Père

<sup>26</sup> Nous remercions Eva Louvet, Maître de Conférences en psychologie sociale, pour son aide dans l'exploitation des données statistiques.

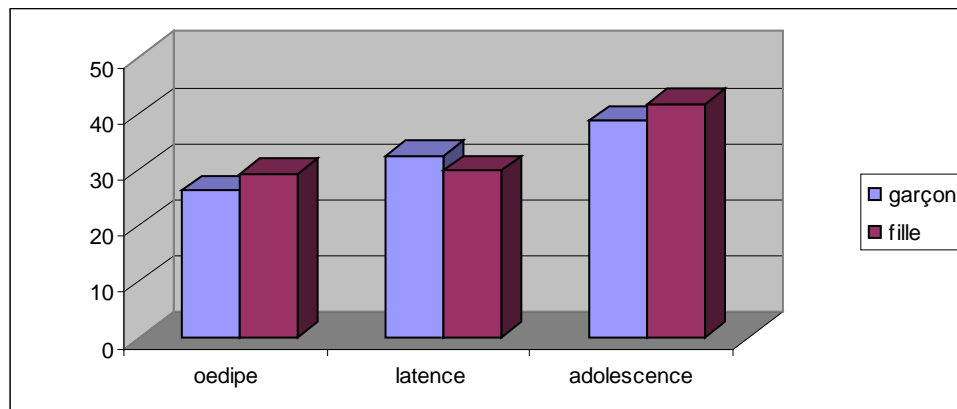
## 5. Synthèse des résultats

**La structuration œdipienne est facilement repérable dans la population russe** au travers du classement des personnages d'identification. La mère est le personnage principal dans l'Œdipe russe (33.3% pour les garçons, 41.4% pour les filles), **le père est le deuxième** (29.6% pour les garçons, 20.7% pour les filles) ce qui s'explique **par la place culturelle de la mère dans la tradition russe**. Dès la latence le père devient le personnage de référence des garçons (35% à la latence, 32.1% à l'adolescence), la mère restant deuxième (21% et 25%), et la mère le personnage de référence des filles (48.4% et 38%) ce qui montre **une structuration de la différence identificatoire des sexes stable et construite**.

Il en va tout autrement pour **la population française**. **Le père, quelque soit la période de référence est toujours le premier personnage d'identification**

**La mère n'est personnage d'identification qu'en deuxième pour les filles** (à égalité avec le père pour l'Œdipe), **en troisième pour les garçons en période œdipienne et en latence**. **Pour les garçons c'est le sujet qui prend la deuxième place (25% à l'Œdipe, 17.2% à la latence) et disparaît totalement à l'adolescence**.

**Tableau 4** : père comme personnage d'identification enfants français (en%)



**Cela interroge la construction des repères identificatoires sexués dans la population française et la part attribuée à la fonction d'autorité paternelle dans le développement œdipien de l'enfant**. Ce premier constat global est confirmé quand on constate que l'enfant français œdipien se situe presque autant que le père en figure d'identification, ce que renforce encore les résultats dans la famille imaginaire (29.6% face à 13%)

**Tableau 5 :** représentation du personnage d'identification pour les garçons et les filles français et russes à la période œdipiennes, en pourcentage.

	Œdipe							
	Famille Réelle				Famille imaginaire			
	France		Russie		France		Russie	
	garçon	filles	garçon	filles	garçon	filles	garçon	filles
père	<b>26,2</b>	29,2	29,6	20,7	<b>13</b>	16,7	25	
mère	19	29,2	33,3	41,4	10,4	24,4	12,5	23,1
sujet	<b>25</b>	14,6	14,8	17,2	<b>29,9</b>	12,9	20,8	34,6
frère			14,8	10,3				
sœur	10,7	10,1						19,2
autre					37,7	30,8	29,2	11,5

Ces deux observations montrent qu'il existe **un dysfonctionnement de la constitution de la figure d'autorité de la fonction paternelle imaginaire œdipienne et de l'autorité qui lui est conjointe. Ce phénomène apparaît en écho à l'adolescence.**

**Tableau 6 :** représentation du personnage d'identification pour les garçons et les filles français et russes à l'adolescence, en pourcentage.

	Adolescence							
	Famille Réelle				Famille imaginaire			
	France		Russie		France		Russie	
	garçon	filles	garçon	filles	garçon	filles	garçon	filles
père	38,7	41,8	32,1	25	34,7	42,4	20,8	20,4
mère		15,2	25	38	0	15,2	13,9	22,6
sujet			21,4	12	20,4		36,1	22,6
frère	12,9	13,9	9,5		6,1			
sœur	11,4				6,1	9,1		
autre	20	11,14		10,2	32,7	16,7	22,2	23,7

En effet, on observe à cette période, dans le dessin de la famille réelle, comme dans celui de la famille imaginaire, la multiplication classique des figures d'autorité sociales (notées autres dans le tableau précédent). Par contre parallèlement, la figure du père reste centrale comme figure autoritaire (famille réelle 38.7% ; famille imaginaire 34,7%). On peut déduire de cette tendance **un dysfonctionnement de la figure d'autorité paternelle**. Ce maintien du père à l'adolescence comme figure de référence semble être **un accrochage au père autoritaire œdipien qui n'aurait pas eu lieu au temps de l'Œdipe** qui s'avère du coup non résolutif. Ce phénomène massif chez les garçons français d'une **revendication phallique dans l'identité de sexe**, rejoint ce que la **psychopathologie actuelle** montre dans **les phénomènes de toute-puissance, de refus de l'autorité**, de passage à l'acte, etc. Cela nous laisse supposer, ce qui sera à confirmer par l'enquête qualitative en cours, que l'identification au père phallique œdipien, ne s'est pas mise en place au temps de l'Œdipe, mettant ainsi en difficulté la fonction du père comme garant de l'autorité, et que ce mouvement continue à se jouer, cette fois en acte, au moment de l'adolescence. Par contre ce phénomène n'apparaît qu'un peu chez les filles françaises mais sans être

stable pour autant : les figures parentales d'autorité œdipiennes sont repérables à l'Oedipe puis, à l'instar des garçons, une place importante est octroyée à la figure d'autorité paternelle à l'adolescence.

**Il ressort de ces résultats que deux axes fondateurs de l'Œdipe, la différence des sexes et celle des générations, sont bien repérés par les sujets mais ne sont pas structurants pour ce qui concerne la constitution des figures d'autorité chez les sujets français.**

**Le constat est tout à fait différent en Russie : la différence des sexes et des générations est non seulement repérée par les sujets mais elle structure la constitution des figures d'autorité paternelle et maternelle.** On peut constater que l'Œdipe est bien résolu et que la triangulation œdipienne est tout à fait visible. Dans cette population, quelque soit l'âge et le sexe des sujets, la représentation du couple parental en tant que figures d'autorité est bien perceptible. **La structuration œdipienne a bien lieu au moment de l'Œdipe et reste stable du côté de l'identité du sexe.**

## **6. Bibliographie**

- Abraham. A., 1976, *Les identifications de l'enfant à travers son dessin*. Toulouse, édition Privat.
- Baldy. R., 2002, *Dessine-moi un bonhomme. Dessins d'enfants et développement cognitif*. Paris, In Press Editions.
- Corman. L., 1961, *Le test du dessin de famille*. Paris, Edition PUF, 6<sup>ème</sup> édition, 1990.
- Corman. L., 1964, *Le test du dessin de famille dans la pratique médico-pédagogique*. PUF, Paris.
- Corman. L., 1966, *Le gribouillis, Un test de personnalité profonde*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Duborgel B., 1976, *Le dessin de l'enfant*. Paris, J.P. Delarge, éditions universitaires.
- Freud. S., *Théorie Générale des Névroses*. In Introduction à la Psychanalyse. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1961.
- Freud. S., 1912, *Totem et Tabou*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965.
- Freud. S., 1914, *Pour Introduire le Narcissisme*. Paris, PUF, col° Bibliothèque de Psychanalyse, 1969.
- Freud. S., 1921, *Psychologie Collective et Analyse du Moi*. Paris, PUF, Œuvres Complètes tome XVI, 1991.
- Greig. P., 2000, *L'enfant et son dessin. Naissance de l'art et de l'écriture*. Ramonville Saint-Agne, Erès.
- Herfray. C., 2005, *Les figures d'autorité*. Ramonville Sainte-Agne, Erès.
- Kouwer. B.J., 1949, *Colors and their character. A psychological study*. The Hague, Martinus Nizhoff.
- Machover. K., 1949, *Personality projection in the drawing of the human figure*. Springfield, C. Thomas.
- Royer. J., 1999, *Que nous disent les dessins d'enfants ?* Paris, Les éditions du journal des psychologues, 2<sup>ème</sup> édition, 2005.
- Van Den Bossche, J. 2006, *Dessine-moi ton monde/L'art enfantin dans plusieurs parties du monde*, Spirmont, Mardaga.
- Wallon. P., 2001, *Le dessin d'enfant*. Paris, Edition PUF, collection « Que sais-je ? », 2<sup>ème</sup> édition.
- Widlocher. D., *L'interprétation des dessins d'enfants*. Bruxelles, Ed° Pierre Mardaga, 9<sup>ème</sup> édition.

### **Articles:**

- Child. I., Hansen. J., Hornbeck, 1968, *Age and sex differences in children's color preferences*. Child Development, vol. 39, p 237-247.
- Cohen. M., Joncheray. J., Luizard. P.J., *Les transformations de l'autorité religieuse*. Colloque annuel de l'Association française de sciences sociales des religions. Paris 5 et 6 février 2001.
- Corman. L., 1975, *les identifications dans les tests projectifs, leur signification*. Bulletin de Psychologie, tome 29, n° 322, p 120 – 129.
- Morval. M., Laroche. J-L., 1976, *Constance du dessin de famille*. Revue de Psychologie Appliquée, 2<sup>ème</sup> trimestre, vol. 26, n° 2, p 475-481.
- Mott. S., 1954, *Concept of mother. A study of four-five year old children*. Child development, Vol 25, N° 2, p 99 - 106.



## **Annexe 6 : vignettes Patte-Noire, version cochon**

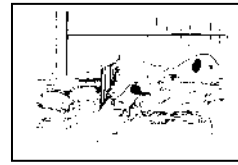




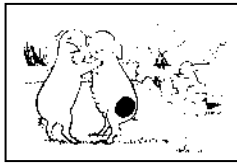
Frontispice



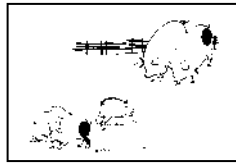
Arbre



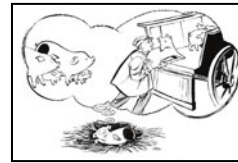
Auge



Baiser



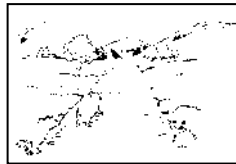
Bataille



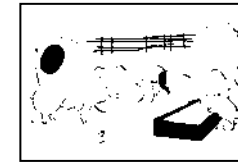
Charrette



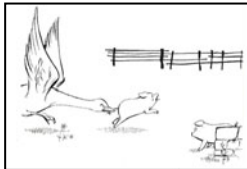
Chèvre



Départ



Hésitation



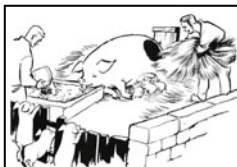
Jars



Jeux sales



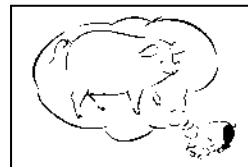
Nuit



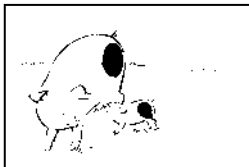
Portée



Rêve mère



Rêve père



Tétée 1



Tétée 2



Trou



Fée

# **Les figures d'autorité chez l'enfant**

## **Différences des sexes et des générations**

**Christel GIRERD**

### **Résumé :**

La problématique de l'autorité est complexe à saisir en soi, et la crise qu'elle subit depuis quelques décennies brouille d'autant plus nos repères. Ce travail tente d'une part de redéfinir l'autorité à partir d'un retour historique et de la théorie des discours de Lacan. D'autre part, il tente de rendre compte des mécanismes psychiques qui sous-tendent la construction des figures d'autorité chez l'enfant. Les fonctions des figures d'autorité, maternelle, paternelle et sociale, sont particulièrement l'objet de cette recherche, notamment dans leur intrication avec les deux différences structurantes de l'Œdipe : les différences des sexes et des générations. Ces deux versants du travail convergent sur un troisième versant qui s'intéresse quant à lui à l'actualité de cette construction dans les discours hypermodernes qui aboutit à la création d'une nouvelle figure d'autorité : l'enfant-roi.

### **Summary :**

The authority issue is complex to understand in itself, and the crisis it suffered in recent decades especially blurs our benchmarks. This work attempts on the one hand at redefining the authority from an historic point of view and Lacan's theory of speech. On the other hand, it attempts to account for the psychological mechanisms underlying the construction of authority figures in children. The functions of the authority figures, maternal, paternal and social, are

the main subjects of this research, especially their entanglement with the two differences structuring the Oedipus: the differences between sexes and generations. Both sides of this work converge in an effort to look at this construction in the hypermodern speech which led to the creation of a new authority figure: the child-king.

**Mots-clés :**

Angoisse, autorité, différences des sexes et des générations, énonciation, enfant-roi, figure, fonction (maternelle, paternelle, fraternelle, sociale), idéal, identification, imago, narcissisme.